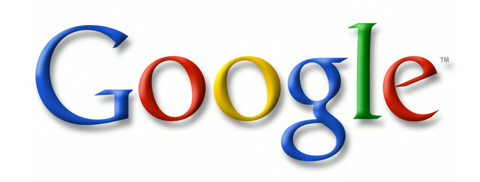

Google




FORTUNE
NE VIEILLIT
PAS
Bibliotheque de Th. de Jonghe.



ŒUVRES

DU COMTE

DE TRESSAN.

ROLAND FURIEUX. — III.

ŒUVRES

DU COMTE

DE TRESSAN.

ROLAND FURIEUX. — III.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES

DU COMTE

DE TRESSAN,

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES,

PAR M. CAMPENON,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

ÉDITION REVUE, CORRIGÉE, ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES;

ORNÉE DE GRAVURES D'APRÈS LES DESSINS DE M. COLIN.

TOME VII.



PARIS,

NEPVEU, PASSAGE DES PANORAMAS, Nº 26;
AIMÉ-ANDRÉ, QUAI DES AUGUSTINS, Nº 59.

M DCCC XXIII.

ROLAND
FURIEUX,

POËME TRADUIT DE L'ARIOSTE.

ROLAND FURIEUX.

CHANT XXXIII.

ARGUMENT.

Sir Tristram explique à Bradamante le sujet des tableaux où sont représentées les guerres futures des Français en Italie. — Bradamante sort du château. — Elle désarçonne une seconde fois les trois rois. — Combat de Renaud et Gradasse pour Bayard. — Comment interrompu. — Gradasse trouve Bayard, s'en empare, et s'embarque pour retourner dans son pays. — Voyage d'Astolphe dans les airs. — Il arrive en Éthiopie, à la cour du roi Sénape. — Il chasse les harpies avec son cor, et les poursuit jusqu'à l'entrée des enfers.

Timagore, Parrhasius, Polignote, Protogènes, Timante, Apollodore, Xeuxis, le célèbre Apelles, tous ces grands peintres dont les Grecs et les Latins ont consacré les noms, et dont les ouvrages méritaient l'immortalité, jouissent encore de la célébrité qu'ils eurent dans l'antiquité.

André Mantègne, Jean Bellino, les deux Dossi, Michel-Ange Buonarotti, ange véritable descendu

des cieux pour porter la vie et la lumière sur l'architecture et la sculpture comme sur le grand art de peindre; Léonard de Vinci, si célèbre par son savoir et par sa mort dans les bras de François I[er]; cet aimable coloriste, ce Titien qui fait autant d'honneur à Cadore, que Venise en reçut par les Véronèse, et Urbin par la naissance de Raphaël, dont la gloire doit même rejaillir sur le Pérugin qui dirigea ses premiers crayons; le Parmesan, le Corrége, les Carrache (1), et beaucoup d'autres dont l'art sublime égale et surpasse quelquefois les premiers de ceux que je nomme, ne peignirent jamais que les choses présentes ou passées, soit qu'ils les fissent vivre sur la toile, ou qu'ils les rendissent éclatantes sur les murs par leurs fresques brillantes. Ils n'ont jamais imaginé de peindre des évènements futurs; et ni les anciens, ni les modernes, n'ont eu le mérite d'une pareille invention. Il faut l'avouer, ces peintres, si justement renommés, doivent céder aux démons dans cette partie; un seul des ouvrages de ces esprits infernaux présentait de bien plus grandes merveilles dans la grande salle

---

(1) Le Pérugin, les Veronèse, le Parmesan, le Corrége et les Carrache, n'étaient pas nommés, dans cette liste des peintres modernes: c'est le traducteur qui les y a ajoutés, sans songer à l'anachronisme; la plupart n'étant nés, ou n'étant devenus célèbres qu'après la publication du Roland Furieux. P.

dont je vous ai parlé au chant précédent. Merlin, avec un seul livre que l'Averne ou l'affreuse grotte de Norcia (1) vomit pour ce fameux enchanteur, avait forcé les démons à peindre dans cette salle, en une seule nuit, mille évènements futurs. C'est grand dommage qu'un si bel art soit perdu : mais revenons à ceux que nous avons laissés dans cette salle éclairée par un si grand nombre de flambeaux que la clarté semblait égale à celle du jour. Le châtelain prit la parole, et leur dit : Parmi les évènements retracés dans ces peintures, un petit nombre seulement sont déja arrivés. Elles ont été destinées à représenter d'avance les succès ou les malheurs que l'Italie doit éprouver.

Merlin fit peindre également par les démons qu'il s'était soumis tous les avantages passagers, et toutes les défaites qui devaient accompagner les expéditions des Français en Italie, pendant les mille années suivantes, toutes les fois qu'ils franchiraient les Alpes. Le roi de la Grande-Bretagne, à la prière du successeur de Marcomir (2), avait engagé Merlin à se rendre en France, et je vais vous apprendre quel était l'objet de son voyage.

---

(1) Dans les montagnes de Norcia, est une caverne que le peuple croit avoir été habitée par la Sibylle de Cumes, dont on a raconté tant de fables. P.

(2) Pharamond, fils de Marcomir, premier roi français. P.

Pharamond, qui le premier passa le Rhin à la tête de l'armée des Francs, pour conquérir la Gaule, voyait qu'il devenait facile alors de mettre un frein à la puissance de la superbe Rome. L'orgueil, le courage et l'empire des Romains tombaient dans une décadence facile à reconnaître; Pharamond crut ne pouvoir mieux faire que de se lier avec le célèbre et puissant Artus : ce prince breton ne faisait jamais rien sans le conseil du prophète Merlin; on disait assez communément que ce prophète était le fils d'un démon (1), qui n'avait pu mieux faire pour cet enfant chéri, que de lui donner le don de prédire, avec celui des enchantements. Artus avait appris de Merlin, et voulut faire savoir à son allié Pharamond, les périls et les pertes que les Français devaient essuyer toutes les fois qu'ils auraient l'imprudence d'attaquer l'Italie, et de s'enfermer d'eux-mêmes dans le pays que partage l'Apennin, et qu'entourent et défendent les Alpes et la mer (2). Merlin, ayant donné ses premiers avis à Pharamond, lui fit connaître aussi que tous ceux de ses successeurs qui voudraient attenter sur l'Italie,

(1) Voyez au chant troisième, la note de la page 51.

(2) S'entra nella terra
Ch'Apennin parte, e'l mare, e l'Alpe serra.

Pétrarque a dit, presque dans les mêmes termes, en parlant également de l'Italie :

Udralle il bel paese
Ch'Apennin parte, e'l mar circonda e l'Alpe. P.

verraient presque toujours leurs armées détruites par le fer, la famine, et même par la peste; qu'ils se réjouiraient peu de temps de quelques premiers avantages suivis par la défaite et par un long deuil, et que les lis ne prendraient jamais racine en Italie.

Pharamond eut une si grande confiance dans les prophéties de Merlin, qu'il porta ses armes ailleurs; et, voyant que tous les évènements futurs étaient présents pour cet enchanteur, il crut ne pouvoir donner une meilleure leçon à ses successeurs, que de le prier de peindre par ses enchantements toutes ces guerres et cés pertes si menaçantes pour la France; ce que Merlin fit exécuter par ses démons dans cette grande salle.

C'est ainsi qu'il voulait prévenir les rois de France que toutes les fois qu'ils entreraient en Italie pour y combattre ses oppresseurs, ou les barbares qui l'attaqueraient, ils se couvriraient d'une gloire immortelle; mais aussi que, s'ils avaient la témérité de passer les Alpes pour mettre sous le joug cette même Italie, leurs sujets y trouveraient une mort certaine, et creuseraient eux-mêmes leur tombeau.

Le châtelain alors conduisit Bradamante et la dame islandaise vers le tableau qui représentait le premier de tous ces grands évènements.

Vous voyez ici, leur dit-il, Sigebert qui descend du mont Jura dans les plaines que le Tésin et le Lambro rendent si fécondes; il est attiré par

les promesses et les trésors de l'empereur Maurice (1): mais Eutaris, roi des Lombards, l'attaque, taille en pièces son armée, et le force à fuir dans les montagnes.

Dans ce second tableau, c'est Clovis (2): il a déja passé les Alpes à la tête de cent mille hommes: le duc de Bénévent, avec des troupes bien moins nombreuses, se présente pour lui résister. L'Italien dresse un camp qu'il remplit d'une grande quantité de ces vins doux et fumeux de

---

(1) Ce n'est pas Sigebert, mais Childebert son fils, qui entra deux fois en Lombardie, à la sollicitation de l'empereur Maurice, dont il reçut un subside. Ces deux expéditions n'eurent point de résultat. Le même Childebert en fit une troisième dont l'Arioste parle plus bas, et qui fut malheureuse, l'armée française ayant eu beaucoup à souffrir de la dyssenterie et de la famine. P.

(2) Nous ne savons pas quel est ce Clovis : les commentateurs disent que c'est Clovis V; mais il n'y eut en France que trois rois de ce nom. Paul Diacre, auteur d'une histoire des Lombards, est le premier qui ait rapporté l'anecdote à laquelle l'Arioste fait allusion; il attribue la ruse dont il dit que l'armée française fut victime à Grimoald, duc de Bénévent, qui, après avoir chassé Pertharite de la Lombardie, usurpa la couronne, et régna de 662 à 671. Or, c'était Clotaire III, et non Clovis, qui était alors roi de France. Pertharite, dépossédé de ses états, se réfugia à la cour de ce prince, qui lui donna le commandement d'une armée, avec laquelle il rentra en Lombardie; mais il fut complètement défait auprès d'Asti. Si le fait rapporté par Paul Diacre est vrai, ce dut être Pertharite qui se laissa prendre au piége que Grimoald avait tendu à ses ennemis. P.

Lombardie; il feint d'être forcé d'abandonner ce camp au pillage: les Français s'en emparent, perdent bientôt la force avec la raison; le duc de Bénévent revient alors sur eux, et des flots de sang français coulent avec le vin sur la terre qui va les engloutir.

La Lombardie devient l'écueil de Childebert (1) comme de Clovis. Cette fois-ci c'est le glaive céleste qui semble punir les malheureux habitants de la France de cette entreprise; des maladies épidémiques les attaquent, les enlèvent, et la dixième partie de ces troupes échappe à peine à leur malignité.

Les tableaux suivants, d'un coloris plus agréable, montrent l'un après l'autre Pepin (2) et Charlemagne (3); ils descendent avec des armées brillantes en Italie; et, loin de venir pour l'attaquer,

---

(1) Voyez l'avant dernière note. Cette expédition doit avoir eu lieu avant celle dont il est question dans la note précédente. P.

(2) Pepin le Bref, père de Charlemagne, proclamé roi dans une assemblée du parlement tenue à Soissons, sacré d'abord à Reims (en 752) par S. Boniface, archevêque de Mayence, et ensuite à Saint-Denis (en 754) par le pape Étienne II. Il marcha, en 755, au secours de ce pape, menacé dans sa capitale par Astolphe, roi des Lombards, s'empara de l'exarchat de Ravenne qu'Astolphe avait enlevé à l'empereur, et en fit présent au pape. P.

(3) Charlemagne, en 773, marcha au secours du pape Adrien, alors en guerre contre Didier, roi des Lombards; et, en 799, il rétablit le pape Léon III, qui avait été chassé de son siége. P.

l'un défend le pape Étienne alors opprimé, l'autre vient au secours d'Adrien, et ensuite de Léon. Pepin triomphe d'Astolphe, roi des Lombards; Charles bat et soumet le successeur d'Astolphe, et tous les deux se couvrent de gloire en affermissant la chaire de saint Pierre à laquelle ils rendent sa première splendeur.

Un autre jeune Pepin (1), moins prudent, étend ses troupes depuis le Pô jusqu'à ces fameuses lagunes adriatiques; il imite la folie de Xerxès, et veut enchaîner par un pont Rialte à Malamocco: la mer s'émeut, se soulève, brise, disperse les débris de cet ouvrage insensé; elle engloutit pour toujours cette armée trop follement audacieuse.

Louis de Bourgogne (2) forme une nouvelle entreprise sur l'Italie; vaincu, prisonnier, ce prince jure de ne jamais renouveler un pareil projet. Il

(1) Pepin, fils de Charlemagne, roi d'Italie, prit, en 809, quelques îles sur les Vénitiens : mais ceux-ci s'étant retirés dans les lagunes, où ils commencèrent à bâtir Venise, Pepin ne put les y atteindre, parceque ses vaisseaux, d'une construction lourde et grossière, ne trouvant pas assez d'eau, s'engravaient dans la vase et dans les herbes marines; c'est peut-être ce qui a donné lieu à l'histoire du pont de bois, bâti par Pepin pour donner passage à son armée, et qui fut, dit-on, détruit par la mer.—Rialto et Malamocco sont deux des îles de Venise. P.

(2) Louis de Bourgogne, roi de Provence, surnommé l'Aveugle, après avoir fait plusieurs années la guerre à Bérenger, roi des Lombards, avec des succès divers, fut surpris dans Vérone par son rival qui lui fit crever les yeux (en 905). P.

devient parjure; il tombe une seconde fois entre les mains des Italiens justement indignés; ses yeux arrachés sont la punition de son manque de foi, et c'est privé de la lumière que le malheureux mais infidèle prince repasse les Alpes. Voyez, au contraire, dans cet autre tableau cet Hugues d'Arles (1) qui chasse Bérenger de l'Italie, et qui semble enchaîner la victoire à son char; mais il a la faiblesse de traiter avec ce même Bérenger, quand il le voit secouru par les Huns et par les Bavarois, et n'ayant pas vécu long-temps au-delà, ce même Bérenger défait et chasse son successeur.

Charles d'Anjou, dont la gloire paraît si brillante sur cet autre tableau, vient au secours de l'Italie; Conradin et Mainfroy tombent tour-à-tour sous ses coups dans deux grandes victôires. Mais le désordre et la licence des Français appelle la rebellion et la vengeance: une cloche sonne, et tous les soldats de Charles sont égorgés; les cris des mourants remplacent le chant des psaumes que la cloche de vêpres venait d'annoncer (2).

(1) Hugues, comte d'Arles, entra en Italie, en 926, pour en chasser Rodolphe qui avait supplanté Bérenger, et il se fit sacrer à Milan roi de Lombardie: mais ensuite, ayant été battu par Bérenger, il fut forcé de demander la paix, et se retira dans Arles, laissant en Italie son fils Lothaire, qui mourut peu de temps après. P.

(2) Il s'agit ici de la conspiration si connue sous le nom de *Vêpres siciliennes*, et dans laquelle huit mille Français furent égorgés. P.

Après un intervalle de près d'un siècle, un grand capitaine français (1) descend en Italie pour attaquer l'illustre maison des Visconti : il entoure la célèbre ville d'Alexandrie, et ce comte d'Armagnac remplit d'une nombreuse armée le pays où cette place est située : mais le duc de Milan lui dresse un piége adroit, l'y fait tomber, et l'armée du comte d'Armagnac attaquée à-la-fois en avant, en arrière et sur les flancs, est défaite à la première charge, et grossit de son sang le cours du Tanaro et celui de l'ancien Éridan (2). Un guerrier de la maison de la Marche (3), et trois princes de celle d'Anjou (4), ont d'abord quelques

(1) Jean III, comte d'Armagnac, ayant entrepris de mettre son beau-frère Charles Visconti en possession de la seigneurie de Milan, occupée par Jean Galéas Visconti, oncle de Charles, mit le siége devant Alexandrie, et fut blessé et fait prisonnier dans une sortie que firent les assiégés. Il mourut peu après de ses blessures. P.

(2) Le Pô.

(3) Jacques, comte de la Marche, que Jeanne, reine de Naples, avait épousé, sous la condition qu'il se contenterait du titre de roi, et qu'elle seule gouvernerait. Mais Jacques ayant voulu s'emparer de l'autorité, la reine, aidée de François Sforce, le contraignit de se réfugier à Tarente et de là dans son comté de la Marche, où il se fit hermite. P.

(4) Louis, René, et Jean d'Anjou, ayant voulu successivement faire valoir les droits qu'ils prétendaient avoir sur le royaume de Naples, furent défaits les deux premiers par Alphonse que la reine Jeanne avait adopté, et le troisième par Ferdinand, fils d'Alphonse. P.

avantages; mais ils sont à la fin défaits et chassés par Alphonse et par Ferdinand.

Ici Charles VIII (1) descend des Alpes comme un torrent impétueux roule à gros bouillons des montagnes; il est à la tête de cette noblesse nombreuse et brillante qui suit ses lois et son exemple; il inonde l'Italie, il la soumet en passant; et, sans tirer l'épée, sans éprouver de résistance, il passe le Liris (2). Rien ne lui résiste jusqu'à ce rocher énorme dont le corps de Typhée (3), est accablé; il y trouve un héros de l'illustre sang d'Avalos, et le brave Inigo du Guast suffit pour l'arrêter. Mais, dit le châtelain à Bradamante, en lui montrant l'île d'Ischia, je veux, avant de vous

---

(1) Charles VIII entra en Italie à la tête d'une puissante armée, pour faire valoir ses droits sur le royaume de Naples, comme héritier de René d'Anjou, qui, ayant survécu à son fils Jean, avait fait un testament en sa faveur. Il était d'ailleurs appelé par Louis Sforce, duc de Milan, ennemi mortel d'Alphonse d'Aragon, roi de Naples. Alphonse céda la couronne à son fils Ferdinand, et se retira en Sicile avec ses trésors. Charles s'empara rapidement de tout le royaume, à l'exception de la petite île d'Ischia. A la fin, les princes d'Italie, alarmés des victoires de Charles, formèrent une ligue contre lui; et les Napolitains, mécontents des Français, rappelèrent Ferdinand, qui, aidé du secours des Vénitiens, recouvra son royaume. P.

(2) Rivière du royaume de Naples : c'est la même que le Garillan, dont le poëte parle un peu plus loin, page 16. P.

(3) Un des géants qui voulurent détrôner Jupiter. Il fut vaincu, dit la fable, et écrasé sous les rochers de l'île d'Inarime, aujourd'hui Ischia. P.

mener plus loin, vous raconter ce que j'appris de mon bisaïeul, qui le tenait du sien instruit par la tradition orale de ses pères : cette tradition sûre rapporte que, lorsque Merlin fit exécuter sans pinceaux toutes ces vives et brillantes peintures, il dit à Pharamond ce que je me fais un devoir de vous raconter.

Sire, dit Merlin, dans cette île, et de la race de ce brave chevalier, qui la défend avec tant d'audace, qu'il semble mépriser le vaste incendie qui, jusqu'au phare, embrase tout autour de lui, doit naître un chevalier (1) supérieur à tous ceux qui auront existé jusqu'alors: en même temps Merlin lui dit l'année et le jour de la naissance de ce chevalier. Plus beau que Nirée (2), brave comme Achille, aussi entreprenant qu'Ulysse, ayant la légèreté de Ladas (3) et la prudence de Nestor, il surpassera César par sa clémence et sa libéralité: enfin la gloire de tous ces héros sera éclipsée par celle du chevalier qui doit naître dans l'île d'Ischia. Si la Crète se glorifie de la naissance de Minos; si celle d'Hercule et de Bacchus a fait tressaillir Thèbes d'alégresse, si Délos se vante d'avoir mis au monde les deux bril-

---

(1) Alphonse du Guast, fils d'Inigo. Il en a déja été parlé au XVe chant, page 373. P.

(2) Capitaine grec, célèbre dans Homère pour sa beauté. P.

(3) Messager d'Alexandre-le-Grand, fameux par la rapidité de sa course. P.

lants enfants de Latone (1) : quel plus juste sujet aura l'île d'Ischia, de triompher et d'élever la tête jusqu'aux cieux, lorsqu'elle aura donné le jour à cet incomparable marquis du Guast. Merlin ajouta et répéta, à plusieurs reprises, qu'il devait naître dans le temps où l'Italie aura le plus pressant besoin de son secours pour défendre sa liberté : mais, comme je me propose de vous parler bientôt encore de lui, je dois reprendre mon histoire aux succès brillants de Charles VIII.

Louis-le-More se repent d'avoir attiré ce roi dans l'Italie ; il ne l'y avait appelé que pour inquiéter son ancien rival, et non pour le chasser de ses états : aussi il forme une ligue avec les Vénitiens ; et, lorsque Charles VIII revient couvert de gloire, après avoir conquis le royaume de Naples, il l'attend aux défilés des montagnes, espérant faire ce brave roi prisonnier ; mais Charles, à la tête de la noblesse française, fond sur ces ennemis, les écrase, leur passe sur le ventre, et revient couvert de lauriers dans ses états.

Cependant ce monarque, plus brave que prévoyant, n'a pas assez assuré sa belle et riche conquête. Ferdinand d'Aragon, aidé par le duc de Mantoue, attaque les Français trop faibles dans le royaume de Naples ; et peu de mois lui suffisent pour les détruire en entier. Le grand homme qu'il perd alors par le coup d'un traître l'em-

(1) Apollon et Diane. P.

pêche de jouir de la joie qu'il eût sentie de sa victoire.

En disant ces mots, le seigneur du château montre à Bradamante l'illustre Alphonse de Pescaire (1). Ce héros, lui dit-il, se couvrira de gloire en mille entreprises différentes; mais un Éthiopien, un vil nègre lui perce le cœur d'une flèche par la plus noire des trahisons.

Otez vos yeux de ce funeste tableau, continua-t-il, et regardez celui qui vous fera voir Louis XII (2), accompagné de quelques troupes italiennes. Il chasse Louis Sforce de son beau duché de Milan, et les lis sont arborés sur les tours qui portèrent la couleuvre des Visconti; il veut, comme son prédécesseur, s'étendre en Italie, et faire construire des ponts sur le Garillan; mais ses troupes sont défaites : il ne réussit pas mieux dans la Pouille; le célèbre Gonzalve de Cordoue bat deux

(1) Après le départ de Charles, la forteresse de Castelnovo tenait encore pour les Français dans le royaume de Naples. Un esclave maure attira le marquis de Pescaire sur les remparts, sous prétexte de s'entendre avec lui sur les moyens d'introduire les Espagnols dans l'église de Sainte-Croix, et il lui perça la gorge d'une flèche. P.

(2) Louis XII, successeur de Charles VIII, et ennemi de Louis Sforce, avait fait une ligue avec le pape Alexandre VI, les Vénitiens, et Ferdinand, roi d'Espagne, pour lui enlever Milan. Louis Sforce se réfugia chez l'empereur d'Allemagne, après avoir confié la défense de la citadelle de Milan à Bernardin de Coste qui la livra aux Turcs. P.

fois son armée : Louis se porte alors entre le Pô, l'Apennin, et le golfe Adriatique, où la fortune lui devient plus favorable.

Le châtelain alors se rappelle quelques faits oubliés, il revient sur ses pas, et leur fait voir Louis Sforce (1) trahi par les Suisses auxquels il s'est confié : ces Suisses livrent Milan au roi de France, sans qu'il perde un seul homme de son armée. Ce roi devient alors plus puissant en Italie ; il protége ouvertement César de Borgia (2) ; les seigneurs romains opposés à César sont exilés ; les armes des Bentivoglio ne parent plus bientôt les remparts de Bologne, celles de la Rovère les remplacent. Les Génois révoltés (3) contre Louis sont vaincus, et la superbe Gènes est soumise ; le reste de cette contrée cède à ses armes ; il les porte jusqu'auprès de Venise. Le belliqueux Jules II est chassé de Modène. Louis défend contre ce pape ambitieux Alphonse, duc de Ferrare ; il enlève Bologne à ces mains qui portent également les clefs de saint Pierre et l'épée sanglante du guerrier ; il y rétablit les Bentivoglio, ses anciens seigneurs ; il reprend et saccage la ville de Bresse ;

(1) Louis Sforce, livré par les Suisses à Louis XII, fut conduit en France, où il mourut après cinq ans de captivité. P.

(2) Fils du pape Alexandre VI ; après avoir renoncé au cardinalat, il épousa, par la protection de Louis XII, Charlotte d'Albret, princesse du sang royal de France. P.

(3) Sous les ordres de Paul de Novi, homme de la lie du peuple qu'ils avaient créé doge. P.

il repousse les troupes de Jules, et se porte alors vers Ravenne, où Jules, voyant son armée grossie par les troupes espagnoles, hasarde enfin de se livrer au sort d'une grande bataille.

Cette mémorable bataille est terrible, et longtemps disputée; des flots de sang inondent la campagne jonchée également d'Italiens, d'Espagnols et de Français. Mars balance entre ceux qui recevront de sa main la palme de la victoire; mais un Alphonse d'Este (1) le détermine: ce héros charge les Espagnols; il les renverse, et les Français sont vainqueurs. Ravenne, emportée d'assaut, est saccagée; Jules, furieux, donne jusqu'à des marques extérieures de sa rage; il appelle, du haut du Tirol, une armée innombrable d'Allemands. Supérieures en nombre, ces nouvelles troupes forcent les Français à se retirer dans les Alpes. Jules, triomphant à son tour, rétablit un jeune Sforce dans le duché de Milan. Les Français reviennent sur leurs pas pour attaquer une seconde fois le Milanais; mais le duc de Mantoue s'avance sur les bords du Tesin, et leur en ferme le passage. Les Français arrêtés sont encore attaqués par les infidèles Helvétiens. Cette nation veut réparer ce qu'elle a fait contre Louis-le-More; c'est elle qui défend son jeune successeur qui vient de lui confier ses états et sa liberté. Le reste des Français, battus de tous côtés, repassent les Alpes; la for-

(1) Alphonse duc de Ferrare. P.

tune semble alors les avoir précipités du haut de sa roue : mais un jeune et nouveau roi de France se prépare à l'enchaîner désormais à son char.

C'est l'aimable et brave François Ier; il s'avance à la tête de son armée, et attaque les Helvétiens belliqueux; les glaives français les renversent et les moissonnent : et cette nation féroce est forcée de renoncer au titre qu'elle s'était arrogé, de dominatrice des princes, et de protectrice de l'église chrétienne.

Malgré tous les efforts de la ligue, François reprend le Milanais; le jeune Sforce le reçoit alors de sa main : le connétable de Bourbon défend Milan, et repousse les Allemands qui viennent l'assiéger; et cependant, tandis que François Ier se prépare à de nouvelles entreprises, il perd encore cette belle ville de Milan, par un malheur qu'on ne peut attribuer qu'à l'orgueil et à la licence de la garnison française.

Voici un autre François Sforce, héritier du nom et de la valeur de son aïeul, qui, à l'aide du secours de l'église, rentre dans les domaines de ses pères, après en avoir chassé les Français. Ceux-ci reviennent à la charge : mais ils n'avancent qu'avec précaution, et ne parcourent plus l'Italie avec leur rapidité ordinaire; le brave duc de Mantoue, posté sur le Tesin, s'oppose à leur passage, et leur ferme le chemin.

Frédéric, dont un léger duvet ne couvre pas encore les joues, acquiert une gloire éternelle par

sa prudence et par sa valeur. Il repousse les Français; il met à couvert Pavie; il confond les projets et la politique cachée des Vénitiens; et deux hommes, la gloire de notre nation, et l'honneur de l'Italie, lui prêtent leurs secours: tous deux ont le même titre de marquis, tous deux sont nés du sang d'Avalos.

L'un est fils de ce marquis Alphonse que vous avez vu assassiné par la trahison d'un nègre; voyez combien de fois les Français sont chassés de l'Italie par ses conseils. L'autre, dont la physionomie a tant de douceur et de grace, est marquis du Guast et se nomme Alphonse. C'est ce chevalier dont je vous ai déja parlé, lorsque je vous ai montré l'île d'Ischia; c'est lui dont Merlin avait annoncé tant de faits mémorables, en disant à Pharamond qu'il naîtrait, lorsque l'empire et le saint siége auraient le plus besoin de son secours.

Voyez cet Alphonse, et son cousin le marquis de Pescaire, sous les auspices de Prosper Colonne, inonder la Bicoque (1) du sang français et du sang helvétique. Loin d'être découragé par ces pertes, François descend à la tête d'une nouvelle armée en Lombardie, tandis qu'il en envoie une seconde pour faire la conquête de Naples; mais cette fortune aveugle et légère qui se joue de la destinée

(1) Place forte, à une lieue de Milan, qui donna son nom à la bataille de la Bicoque, que Prosper Colonne gagna, en 1522, sur Odet de Foix, seigneur de Lautrec, gouverneur du Milanais. P.

des hommes, comme un tourbillon élève quelquefois la poussière jusqu'aux nues, et la laisse, le moment d'après, retomber sur la terre, la fortune éblouit les yeux de François qui se croit à la tête d'une armée formidable, sur le faux rapport de ses ministres; il a eu l'imprudence de ne pas reconnaître ses forces; et les Espagnols, mieux informés que ce prince même de l'état de son armée peu nombreuse, prennent le dessein d'attaquer son camp pendant la nuit, conduits par les deux célèbres d'Avalos. Combattant avec courage, mais en désordre, déja la noblesse française tombe et couvre la terre. Voyez, dit avec douleur le châtelain, voyez François, entouré de lances et d'épées, faire encore tomber les téméraires qui l'attaquent de plus près; il voit ses plus fidèles chevaliers étendus sur le sable; personne ne vient à son secours; il est seul, son cheval tombe, et quoique à pied il se défend encore, et son bras et son épée se baignent dans le sang de ses ennemis. Mais il faut enfin que son courage cède à la force; il est fait prisonnier, et conduit en Espagne : et c'est au marquis de Pescaire, et à celui du Guast qui ne l'a point quitté d'un pas, qu'est attribué tout l'honneur de cette journée mémorable et de la prise de ce grand roi.

L'autre armée française, qui marche vers Naples, apprend la fatale nouvelle de la perte de la bataille et de la captivité de son roi; elle s'arrête; et, de même qu'une lampe qui manque d'huile s'éteint

tout-à-coup, elle se sépare d'elle-même et se dissipe en un moment. François reste prisonnier en Espagne, et ne revient en France qu'en se faisant remplacer par ses fils dans la prison de Charles. Le voilà qui continue la guerre en Italie, tandis qu'on l'attaque dans ses propres états.

Le tableau suivant doit vous effrayer par sa sombre horreur (1). Rome attaquée, emportée, est en feu; le sacrilége y marche à côté de la mort; le sang coule, le crime impuni lève sa tête coupable, et cette ligue de princes italiens réunis est assez près pour entendre les cris qui s'élèvent avec les flammes de la capitale du monde; elle n'y porte aucun secours; l'armée de cette ligue s'éloigne, et laisse le chef visible de l'église chargé de fers.

François fait partir une nouvelle armée commandée par Lautrec, non pour attaquer de nouveau la Lombardie, mais pour délivrer le pape et les cardinaux : sa marche est retardée; Charles saisit le temps de ce retard pour mettre le pape en liberté (2); celui-ci ne doit point sa délivrance à Lautrec, qui marche aussitôt à Naples, fait décla-

(1) Allusion au sac de Rome, et à la prise du pape Clément VII, par le connétable de Bourbon. P.

(2) Le poëte ne dit pas que ce soit Charles-Quint qui ait fait remettre le pape en liberté; il dit seulement que la marche de Lautrec est si lente, qu'à son arrivée le pape était en liberté. Clément VII s'était sauvé du château Saint-Ange où il était assiégé. P.

rer le royaume en faveur des Français, et assiége aussitôt cette belle ville.

La flotte impériale s'avance pour porter secours aux assiégés; mais Doria (1) l'attaque, la brûle, la coule à fond; la fortune alors paraît favorable aux Français qui restent maîtres paisibles de Naples: mais bientôt la fièvre consume le sang du soldat, bientôt un poison mortel, et nouveau même dans les mains de l'amour, s'introduit et coule dans ses veines: les malheureux Français périssent presque jusqu'au dernier, et Naples qu'ils ont conquise leur sert de tombeau.

Le châtelain finit ainsi son récit, sans parler de plusieurs autres tableaux dont le sujet serait trop long à rapporter. Bradamante, ainsi que la dame irlandaise, retournèrent à plusieurs reprises admirer ces savantes et brillantes peintures, et relisaient de même ce qui se voyait écrit en lettres d'or au-dessous de chaque tableau; elles avaient peine à s'arracher de cette salle, et se plaisaient à s'entretenir des grands évènements qu'elles avaient vu représentés.

Le seigneur châtelain, toujours attentif à rendre les plus grands honneurs à ses hôtes, conduisit les deux dames à des chambres agréables et com-

(1) Philippe Doria, successeur d'André Doria dont il a été parlé au quinzième chant, page 373. Allusion au combat naval qui se livra près du cap d'Orso entre la flotte française, commandée par Philippe Doria, et celle des impériaux. P.

modes. Bradamante espère en vain goûter le repos; le plus mauvais de tous les lits est celui des amants jaloux : elle se tourne et se retourne sans cesse : ce n'est que vers le point du jour qu'elle dort d'un léger sommeil. Comment la fille d'Aymon aurait-elle pu rêver d'un autre que de son cher Roger! Elle croit le voir, et l'entendre dire à ses genoux: Ah! Bradamante, souveraine unique de mon ame, pourquoi te tourmenter pour de vaines chimères? Tu verrais plutôt les fleuves remonter vers leur source, que de me trouver un instant sans être occupé de toi. La vie, la lumière du jour ne me sont pas si chères que mon amour. Oui, chère Bradamante, je viens pour recevoir l'eau salutaire, et faire tout ce que je t'ai promis; des blessures cruelles m'ont seules retenu; nul autre amour que celui que je t'ai juré ne peut avoir de pouvoir sur mon cœur. Bradamante s'éveille dans son transport de joie; mais l'image de Roger fuit de ses yeux, et cet instant de bonheur fuit avec elle.

Bientôt cette amante affligée recommence ses plaintes, et dit en elle-même : Hélas! l'image et l'idée qui m'enchantaient ne sont qu'un songe, et mes malheurs sont une triste vérité. Pourquoi n'ai-je pu voir, n'ai-je entendu qu'un instant ce qui ravissait mon ame? Mes yeux n'ont-ils vu la lumière du bonheur que comme un éclair? ils se rouvrent dans la nuit d'un malheur sans bornes. Ce songe heureux portait la paix dans mon ame; mais, hélas! il me trompe, ce n'est qu'une vaine

illusion; je veille, mon cœur est déchiré par la douleur, et je ne peux rejeter une vérité cruelle. Ah! si le sommeil adoucit mes maux, s'ils renaissent tous à mon triste réveil, que ne puis-je dormir toujours! Heureux animaux! vous dont un doux sommeil ferme les yeux pendant six mois, que j'envie votre sort! que m'importe que le temps où l'on dort soit celui d'une mort anticipée! ah! si le seul sommeil est un bonheur pour moi, et si veiller n'est plus qu'un supplice, puisse une prompte mort me fermer à jamais les yeux (1)!

Déja le soleil commençait à rougir les bords de l'horizon; les nuages obscurs paraissaient se dissoudre et se dissiper; un jour plus brillant et plus serein que le précédent s'annonçait à l'orient, lorsque Bradamante reprit ses armes, rendit grace au seigneur du château de sa bonne réception, et se remit en chemin.

Bradamante, en sortant du château, trouva sur le pont la dame islandaise, qui partait avec ses écuyers et sa suite; elle allait rejoindre sous les arbres ces trois pauvres rois du Nord, que la lance d'or avait si rudement renversés, et qui venaient de passer une très mauvaise nuit, battus sans cesse par le vent et par la pluie : eux et leurs chevaux bien affamés frappaient la terre de leurs pieds

(1) On reconnaît dans le discours de Bradamante le goût des Italiens pour les concetti. P.

pour se réchauffer; on entendait claquer leurs dents, et tous les trois étaient de fort mauvaise humeur. Ce qui la redoublait, c'était d'avoir pour témoin de leur défaite la dame du Nord, qui ne manquerait pas de dire qu'à peine étaient-ils entrés en France qu'ils avaient été abattus d'un premier coup de lance.

Résolus de mourir ou d'effacer, en vengeant cet affront, la mauvaise opinion que la messagère Ulanie (dont j'avais oublié de dire le nom) pouvait avoir conçue d'eux, ils s'avancèrent vers Bradamante, dès qu'ils la virent paraître hors du pont; et, tout contribuant à leur persuader que c'était un chevalier, ils la défièrent à la joute. La fille d'Aymon les refusa d'abord, n'ayant pas le temps de s'arrêter; mais à la fin, impatientée de quelques mauvais propos qu'ils lui tinrent, elle baissa la redoutable lance; de trois coups, elle les renversa tous trois un peu plus rudement que la veille; et, paraissant dédaigner ce léger triomphe, elle leur tourna le dos, et s'éloigna d'eux au grand galop.

Les trois rois du Nord, ayant perdu la parole avec le courage, se relevèrent honteux et stupéfaits, sans oser même lever les yeux sur Ulanie, auprès de laquelle ils s'étaient vantés souvent en chemin qu'aucun paladin de France ne pourrait leur résister. La malicieuse Ulanie s'amusa pour lors à les punir de leur présomption; et, pour redoubler leur honte, elle leur apprit avec quelle

espèce de paladin ils avaient combattu. Comment pourriez-vous croire, leur dit-elle, après avoir été si facilement abattus par une jeune demoiselle, que vous pourriez tenir un seul moment contre Renaud ou son cousin Roland, dont la renommée est si brillante. Rendez-vous justice : si vous ne vous montriez pas plus braves et plus adroits contre ces fiers paladins que contre la belle Bradamante, leur enleveriez-vous l'écu d'or, si Charles le donnait à l'un des deux; pour moi, je vous avoue que je ne le crois pas, et en vérité vous ne pouvez pas le croire vous-mêmes.

Les tristes princes ne pouvant douter, d'après ce que leur avait dit Ulanie, et que dix personnes pour une leur confirmèrent, que c'était une jeune fille qui avait terni leur ancienne renommée par cette cruelle aventure, furent saisis d'une douleur mêlée de tant de rage, qu'ils pensèrent tourner contre eux leurs propres armes. Sur-le-champ ils les arrachent, ils s'en dépouillent de honte et de dépit; ils quittent jusqu'à leurs épées, et les jettent dans les fossés du château; ils jurent que puisqu'ils ont eu la faiblesse de se laisser vaincre par une femme, ils seront un an sans porter les armes; qu'ils seront tout ce temps marchant à pied, quelque rude que puisse être le chemin, et qu'ils ne se couvriront point d'une cuirasse, ni ne monteront sur un cheval, à moins qu'ils ne les enlèvent par force à quelque chevalier : ce fut donc en cet état humiliant qu'ils s'en retournèrent,

tandis que le reste de leur suite voyageait à son aise sur de bons chevaux (1).

Bradamante, ce même jour, arriva vers la nuit dans un château où elle apprit la grande victoire que Charles et son frère Renaud avaient remportée sur Agramant; mais cette nouvelle, la bonne chère, et les honneurs qu'on lui rendit, ne purent calmer son ame agitée par l'amour et par la jalousie. Cependant quelque pitié que j'aie d'elle, je ne peux m'en occuper plus long-temps (2); il faut que je revienne à ces deux braves chevaliers qui venaient, d'un commun accord, d'attacher leurs chevaux près d'une fontaine (3); ce n'était pas pour conquérir des provinces ou un empire qu'ils étaient prêts à se battre; il ne s'agissait que de savoir lequel des deux resterait en possession de Durandal et de Bayard.

Sans que le son de la trompette ou quelque autre signal annonçât le commencement de leur combat, la colère, la valeur et l'intérêt les animaient assez pour leur en servir; tous les deux en même temps tirent leur épée; et, malgré leur adresse à parer, les coups commencent à retentir sur leurs armes. Il n'existait pas deux épées d'une trempe pareille à celle de Durandal et de Flam-

(1) Ulanie et ces trois rois du Nord reparaissent au trente-septième chant.

(2) Il revient à Bradamante dans le trente-cinquième chant.

(3) Renaud et Gradasse. Voyez trente-unième chant, p. 446.

berge : toute autre n'eût pu supporter deux ou trois coups pareils à ceux qu'elles portaient sans se briser; mais les deux lames qui n'avaient pas de pareilles pouvaient se rencontrer sans se rompre, et ne faisaient qu'étinceler. Cependant Renaud, qui connaissait la force et le tranchant de Durandal, évitait avec adresse et légèreté les grands coups que lui portait Gradasse, et qui presque tous ne frappaient que l'air, ou n'atteignaient le paladin que dans des endroits où ils ne pouvaient être bien dangereux. Renaud cependant frappait souvent des coups plus assurés; il cherchait à pouvoir engourdir les bras de son ennemi par leur pesanteur; il essayait de porter la pointe de Flamberge dans toutes les jointures de ses armes: mais l'armure de Gradasse était si bonne, qu'il ne put en rompre ou fausser aucune maille. Ce combat durait déja depuis long-temps, sans qu'ils eussent repris haleine, lorsqu'un grand bruit les arrêta, leur fit détourner leurs regards, et tous les deux virent le bon Bayard dans le plus grand péril.

Ils reconnurent que Bayard était aux prises avec un oiseau monstrueux dont le bec avait trois brasses de long, et dont le corps et les ailes ressemblaient à ceux de la chauve-souris; son espèce de plume était noire; ses serres étaient longues et tranchantes; son œil de feu lançait des regards affreux, et ses ailes avaient l'étendue de deux voiles de vaisseau.

Peut-être était-ce un véritable oiseau; mais je

ne sais de quel pays il pouvait être, car je n'en ai jamais connu de pareil. Je crois n'en avoir vu la description que dans Turpin : il me semble vous avoir déja accoutumés à la confiance que j'ai et que vous devez avoir dans cet auteur si véridique; cependant je ne voudrais pas vous assurer que ce ne fût encore quelque démon envoyé par Maugis pour détourner les deux chevaliers de leur combat. Renaud dans le fond de l'ame en fut si persuadé, qu'il fit une scène terrible à Maugis quelque temps après, et le sorcier de cousin s'excusa, jura même par la lumière du soleil qu'il était innocent, craignant un peu que l'impatient Renaud ne le corrigeât de ce nouveau tour.

Vous voyez bien que je ne peux vous rien dire de positif; mais soit que ce fût ou quelque démon ou quelque oiseau, les chevaliers frémirent en voyant qu'il saisissait Bayard entre ses griffes; cependant le vigoureux cheval, rompant à la fin ses rênes, se défendit si bien à force de ruades et de coups de dents, que souvent il obligeait son ennemi à quitter prise, et à s'élever en l'air : mais bientôt celui-ci fondait sur lui de nouveau, l'attaquait et le tourmentait au point qu'il prit enfin la fuite vers la forêt. Alors s'enfonçant dans le bois le plus épais, il se dérobait aux atteintes de l'oiseau qui le poursuivait toujours, mais qui le perdit de vue assez long-temps pour lui donner celui de trouver une grotte obscure et de s'y cacher : l'oiseau, ne pouvant plus le découvrir, finit par s'é-

lever dans les airs, pour chercher quelque autre proie.

Gradasse et Renaud, ayant vu fuir Bayard, convinrent d'aller à sa poursuite, et que le premier des deux qui pourrait le joindre reviendrait attendre l'autre sur le bord de la même fontaine avec ce cheval, pour lequel ils finiraient le combat qu'ils avaient commencé. Tous deux suivirent donc les premières traces de Bayard; mais bientôt l'épaisseur des arbres les leur fit perdre. Gradasse, ayant l'avantage d'être monté sur l'Alfane, devança de beaucoup Renaud qui ne pouvait aller qu'à pied. Renaud perdit bientôt les traces de Bayard, qui avait choisi la route la moins fréquentée, cherchant les rochers, les buissons et les taillis les plus épineux pour se mettre plus sûrement hors des atteintes de ce maudit oiseau. Après s'être bien fatigué, toutes ses recherches étant vaines, il revint tristement sur les bords du ruisseau, dans l'espérance que Gradasse aurait été plus heureux que lui, qu'il ramènerait Bayard, et qu'il lui tiendrait la parole qu'ils s'étaient donnée. Mais sachons un peu ce que Gradasse fit de son côté; la fortune le favorisant lui fit bientôt entendre le hennissement du bon cheval, et le lui fit trouver tremblant encore de frayeur et n'osant sortir de la grotte. Gradasse l'eut donc en son pouvoir; mais le Sarrasin, quoiqu'il se souvînt très bien de la promesse qu'il avait faite de le ramener à la fontaine, prit le parti de ne la pas te-

nir, se disant en lui-même : Il m'est beaucoup plus commode et plus agréable de devoir à un hasard heureux tout ce que je desirais, que de le conquérir à la pointe de l'épée : je suis venu pour m'emparer de Bayard, je le tiens; bien sot qui croira que je le sois assez pour aller le remettre au sort des armes. Je suis venu tout exprès en France pour le chercher; que Renaud, s'il veut le ravoir, vienne à son tour jusque dans l'Inde; il sera tout aussi bien dans la Séricane que je peux l'être en France. En disant ces mots, il prit le chemin le plus court pour aller rejoindre l'armée sarrasine campée sous les murs d'Arles; et c'est de là que, possesseur de Durandal et de Bayard, il s'embarqua pour la Séricane dans une bonne galère fraîchement espalmée : mais cessons pour quelque temps de parler de lui, de Renaud (1), et même de tout le reste de la France.

Je veux chanter Astolphe qui, par le moyen d'une bonne bride, gouverne aussi facilement l'hippogriffe que la douce haquenée d'une belle dame (2): on sait que l'aigle et le faucon ont un vol moins rapide que celui de ce cheval ailé.

Après avoir, dans son vol, parcouru la France d'une mer à l'autre et des Pyrénées au Rhin, il tourna vers les montagnes qui séparent la France

---

(1) Le poëte revient à Renaud dans le trente-huitième chant, et à Gradasse dans le quarantième.

(2) Voyez chant vingt-troisième, page 172.

de l'Espagne; il passe au-dessus de la Navarre et de l'Aragon; il laisse au loin Tarragone à sa gauche, et la Biscaye à sa droite, et arrive en Castille: il voit la Galice, et le royaume dont Lisbonne est la capitale; il tourne ensuite vers Cordoue et Séville, et ne laisse, ni sur les bords de la mer, ni dans l'intérieur de l'Espagne, aucune ville qu'il n'ait visitée. Il arrive enfin près de Cadix, où les premiers navigateurs furent long-temps arrêtés par les colonnes d'Hercule. Il se dispose ensuite à parcourir l'Afrique, depuis la mer Atlantique jusqu'aux confins de l'Égypte : il voit les célèbres îles Baléares et Yviça; il tourne ensuite vers Arzilla, sur la mer qui la sépare de l'Espagne. Il voit Maroc, Fez, Oran, Hippone, Alger, Bugie: ces villes superbes sont les capitales d'autant de souverainetés différentes, portant des couronnes qui ne sont ni d'ache ni de rameaux, mais d'un bel or bien pur : il dirige alors son cheval vers Biserte, Tunis, l'île d'Alzerbe, Capsa, Tripoli, Bérénice, la Ptolémaïde, et parvient enfin sur les lieux où le Nil sépare l'Afrique de l'Asie.

Astolphe contempla les beaux pays qui sont entre la mer et le sommet chenu du haut Atlas : tournant le dos aux monts Caréniens, il dirige son vol vers les Cyrénées, traverse les déserts et ces vastes mers de sable; et, laissant derrière lui le tombeau de Battus et les ruines du temple d'Ammon, il arriva sur les confins de la Nubie.

Il voit une autre Trémisène qui croit en Mahomet;

puis il se dirige vers cette autre partie de l'Éthiopie qui est séparée de la première par le Nil.

Il file tout droit vers la ville de Nubie, qui est entre Dobada et Coallé : ses habitants sont chrétiens; les autres, Sarrasins; et, séparés de religion, ils ont sans cesse les armes à la main les uns contre les autres. Cette Éthiopie reconnaît Sénape pour son maître; ce puissant empereur porte une croix pour sceptre; ses richesses et son pouvoir sont immenses; ses vastes états s'avancent jusqu'auprès de la mer Rouge. Sa religion presque semblable à la nôtre, peut le sauver de l'exil éternel; c'est, je crois, dans ce pays qu'on supplée par le feu à l'eau salutaire du baptême (1).

Astolphe descendit alors dans la magnifique cour de Nubie, et alla rendre visite à Sénape; le château de ce puissant empereur est encore plus riche qu'il n'est fort; les chaînes des ponts-levis, les gonds, les serrures des portes sont en or; ce riche métal y sert à tous les usages où nous employons le fer : quoiqu'il y soit très commun, on en connaît le prix. Toutes les colonnes qui supportent ce palais sont du cristal de roche le plus pur; les pierreries de différentes couleurs rendent les balcons

(1) Les Nubiens racontent que ce fut Saint-Mathieu qui convertit leurs ancêtres à la religion chrétienne, et qu'il les baptisa en leur imprimant le signe de la croix avec un fer rouge sur le front ou sur une autre partie du corps. P.

éblouissants, et le rubis, l'émeraude, le saphir et la topase y forment différents dessins; les murs, les toits, jusqu'aux parquets sont couverts de perles.

C'est dans ce pays que naît en abondance ce vrai baume dont la Judée ne nourrit que quelques faibles arbrisseaux; le musc, l'ambre gris, mille parfums délicieux, les gommes et les résines précieuses, si chères dans notre Europe, se trouvent sous les pas et dans tout le pays des Éthiopiens. On dit même que le soudan d'Égypte paie à leur empereur un gros tribut, pour qu'il ne change pas le cours des eaux du Nil qu'il pourrait facilement détourner, et qui n'irait plus porter l'abondance dans le grand Caire et dans le Delta : ses sujets le nomment Sénape; nous l'avons appelé Prêtre ou Prêtre-Jean (1).

Le malheureux Sénape ne pouvait plus jouir alors de sa puissance ni de ses richesses : il avait perdu la vue, et ce n'était point encore son plus

(1) On donnait le nom de Prêtre-Jean à un monarque chrétien, dont l'existence est encore une énigme, et qui régnait, dit-on, au centre de l'Asie, couverte alors, comme aujourd'hui, des ténèbres du paganisme. L'Arioste se conforme ici à l'opinion répandue de son temps par les Portugais, qui, à l'époque de leurs grands voyages dans le quinzième siècle, s'avisèrent de transporter tout-à-coup le Prêtre-Jean d'Asie en Afrique, et de le confondre avec le Négus d'Abyssinie. (Voy. la géographie universelle de Maltebrun, tome Ier, page 442.) P.

rigoureux supplice; un autre, bien plus affreux, faisait le tourment de sa vie. Cet empereur si riche, ce maître d'un pays si fertile et si délicieux, souffrait perpétuellement toutes les horreurs d'une faim dévorante, sans pouvoir la calmer.

Dès que ce malheureux prince voulait ou manger ou boire, une troupe infernale de Harpies paraissait; leurs mains destructives, armées d'ongles tranchants, déchiraient, arrachaient les viandes, renversaient tous les vases, et ces monstres dévoraient la plus grande partie des aliments présentés à Sénape, et souillaient, infectaient tout le reste. Sénape subissait cette affreuse punition, parceque trop jeune encore, enivré de sa puissance, il avait égalé l'orgueil de Lucifer, en formant le dessein de faire la guerre au créateur de l'univers; et, se mettant à la tête d'une armée formidable, il l'avait conduite jusqu'à la montagne élevée où le Nil prend sa source.

Sénape avait entendu dire que, sur le sommet de cette montagne, qui se perd dans les nues, était situé le paradis terrestre, et que c'était le même que nos premiers parents avaient habité: il se porta donc sur cette montagne avec un grand nombre de chameaux et d'éléphants, bien résolu de soumettre ceux qui l'habiteraient. L'éternel, indigné d'une pareille audace, envoie son ange exterminateur dont l'épée flamboyante commence par renverser morts cent mille de ses soldats; il frappe ses yeux d'aveuglement, et le livre à la persécu-

tion des Harpies, qui sortent des gouffres infernaux pour voler sur sa table et dévorer ou infecter tout ce qu'on lui présente. Ce qui désespère le plus Sénape, c'est une prédiction qui le menace de n'être délivré de ces monstres affreux et dégoûtants que lorsqu'un chevalier fendra les airs sur un cheval ailé pour venir à son secours; et, voyant qu'il n'est nullement vraisemblable qu'un évènement pareil puisse arriver, Sénape vivait dans la tristesse et le désespoir (1).

Lorsqu'Astolphe eut mis pied à terre, on le conduisit dans l'intérieur du palais : Sénape en ce moment ordonnait qu'on lui servît un grand dîner, espérant que peut-être quelque partie pourrait en échapper à la voracité des Harpies.

On prépare un festin dans un riche salon; Sénape fait asseoir Astolphe à côté de lui; les maîtres d'hôtel apportent et servent les plats; l'air retentit aussitôt du sifflement aigu des Harpies; il frémit jusque dans la salle par le battement de leurs ailes; elles fondent sur la table de Sénape, attirées par l'odeur des viandes.

Elles étaient sept : leur visage avait les traits de celui d'une femme (2); mais une pâleur livide,

---

(1) Le traducteur a passé ici plusieurs strophes. P.

(2) Cette description des harpies est imitée du troisième livre de l'Énéide.

Virginei volucrum vultus, fœdissima ventri
Proluvies, uncæque manus, et pallida semper
Ora fame.... P.

plus horrible encore que celle de la mort, rendait leur aspect hideux. L'effet de l'inanition leur donnait un air exténué; leur voracité se faisait connaître dans leurs regards inquiets; leurs ailes étaient grandes et mal formées; leurs mains portaient des ongles crochus; elles avaient un large ventre d'une puanteur extrême, et leur longue queue avait l'air d'un serpent qui s'agite et forme des nœuds en se repliant sur lui-même.

A peine avait-on entendu le bruit qu'elles avaient excité dans l'air, qu'on les vit ravir les plats et renverser tous les vases; personne ne put prendre d'autre parti que de se bien serrer le nez pour se défendre un peu de leur puanteur exécrable. Astolphe seul, bien en colère, tira son épée, et vainement il leur en porta des coups sur le cou et sur les ailes : il voulut leur percer la poitrine, mais leur corps, paraissant n'avoir pas plus de consistance que des étoupes, cédait à tous les coups sans en être offensé; il ne resta pas un seul plat, ni un seul vase sur la table qui ne fût absolument infecté, et tout ce qui demeura, lorsqu'elles furent parties, n'inspirait plus que du dégoût et de l'horreur.

Sénape avait eu d'abord quelque espérance dans le secours d'Astolphe; mais, lorsqu'il se vit traité comme il l'était déja depuis long-temps, il la perdit, et ne put s'empêcher de gémir sur son sort. Astolphe, à la fin, se ressouvenant de son cor, jugea qu'il ne pouvait employer un meilleur

moyen pour chasser ces abominables monstres. Il pria sur-le-champ le roi de se remplir les deux oreilles de cire chaude, et dit à tous ceux qui l'entouraient de prendre la même précaution : il prit l'hippogriffe, et sauta légèrement dessus ; il fit signe au maître d'hôtel de faire recouvrir les tables de linge blanc, et de faire apporter promptement un autre repas.

Au moment où l'on couvre la table de mets nouveaux, les Harpies s'approchent pour fondre dessus selon leur coutume : Astolphe aussitôt a recours à son cor ; les Harpies sont saisies d'épouvante, et, leurs oreilles, qui ne sont pas bouchées, ne pouvant soutenir ce son horrible, elles s'enfuient épouvantées, et, sans être arrêtées par les viandes, elles s'éloignent à tire-d'aile. Le paladin sort promptement pour les poursuivre dans les airs ; il redouble les sons aigus et terribles de son cor ; il les pousse vers la zone torride : elles volent enfin vers ce mont élevé où l'on dit que le Nil a sa source, s'il est vrai toutefois qu'il en ait une.

Au pied de ce mont est une grotte profonde, qui entre dans le sein de la terre, et chacun dit qu'il n'est point de route plus certaine pour pénétrer dans les enfers ; c'est là que la troupe infernale des Harpies va chercher un asyle, et soudain elle vole jusqu'aux bords du Cocyte pour éviter les sons du cor qui la poursuivent. Astolphe, voyant les Harpies s'abymer dans les enfers, ar-

rêta l'hippogriffe, cessa de sonner; mais, avant que je le conduise plus loin, et d'ailleurs, afin de ne me point départir de mon usage ordinaire, je finis mon chant, voyant mon papier rempli de tous côtés, et je vais un peu me reposer.

FIN DU TRENTE-TROISIÈME CHANT.

CHANT XXXIV.

ARGUMENT.

Astolphe dans la caverne qui conduit aux enfers. — Histoire de Lydie. — Astolphe, ne pouvant pénétrer plus avant, sort de la caverne. — Description du Paradis terrestre. — Astolphe y est reçu par saint Jean l'Évangéliste, qui s'entretient avec lui des moyens de rendre la raison à Roland. — Saint Jean conduit le chevalier dans la lune. — Il y trouve le bon sens de Roland renfermé dans une fiole. — Il est conduit au palais des Parques.

HARPIES faméliques et cruelles, qui dévorez les biens et la substance des meilleures maisons de l'Italie; non, ce ne peut être que par une punition divine que vous avez le pouvoir de rendre malheureuses tant de mères tendres, qui se voient enlever jusqu'à la nourriture de leurs enfants! vous engloutissez, dans un seul de vos repas, ce qui pouvait soutenir pendant long-temps l'existence de plusieurs familles nombreuses.

Que maudite soit la main coupable qui vous rouvrit la porte des noirs abymes qui vous renfermaient depuis long-temps! tous les vices vous ont

suivies du fond des enfers; vous êtes revenues ravager, dévorer, infecter cette malheureuse Italie. La guerre, la pauvreté la tiennent plongée dans le deuil: la douce paix, les mœurs honnêtes n'habitent plus dans son sein. O ma chère patrie! le courage et la vertu ne peuvent-ils donc plus réveiller quelques-uns de tes enfants? Ne s'en trouvera-t-il plus qui, comme Calaïs et Zéthès(1), se sentent animés à vaincre, à poursuivre les monstres qui nous dévorent et nous infectent de leurs poisons? Serons-nous plus malheureux que Phinée ou que l'empereur d'Éthiopie? les enfants de Borée délivrèrent le premier de ces Harpies cruelles; le paladin Astolphe rendit le même service à Sénape.

Ce paladin, après les avoir chassées par le son terrible de son cor, jusque dans la caverne où leur effroi les avait forcées à se précipiter, s'arrêta près du soupirail ouvert au pied de la montagne; et, prêtant l'oreille au bruit confus qu'il entendait, des cris, des hurlements, des gémissements perpétuels lui firent juger que cette caverne devait être une des portes des enfers. Le courageux Astolphe prit le parti d'entrer dans cette caverne. Je veux voir, se dit-il, les malheu-

(1) Calaïs et Zéthès, fils de Borée et d'Orithyie, étaient nés avec des ailes; ils délivrèrent des Harpies Phinée, roi de Thrace, de la même manière qu'Astolphe en débarrasse Sénape. P.

reux privés pour toujours de la clarté des cieux; je veux pénétrer jusqu'au fond de la terre, parcourir toutes ces sombres demeures. Qu'ai-je à craindre? Je peux avec mon cor faire fuir Pluton, Satan(1) même; je peux dompter le chien à trois têtes, et le chasser du passage qu'il défend par son triple aboiement.

Astolphe aussitôt descend du cheval ailé. Un arbrisseau sert pour l'attacher; et, portant le cor dans lequel il met sa confiance, il descend dans la caverne. Bientôt une épaisse fumée, plus désagréable et plus forte encore que celle du soufre et de la poix fondus ensemble, blesse également ses yeux et son odorat: mais rien ne l'arrête; il poursuit sa route. Cette fumée obscurcissait tellement le peu de jour qui pénétrait dans cette grotte, qu'il ne put distinguer qu'à peine quelque chose qui semblait s'agiter en l'air au-dessus de lui. Le paladin, à tout hasard, veut tâcher de s'éclaircir, en essayant de frapper avec son épée ce qu'il entrevoit; mais il ne sent aucune résistance: une neige nouvelle en eût fait davantage.

Une voix triste se fait entendre alors. Descends, lui dit-elle, sans me nuire encore; cette fumée détestable ne me tourmente-t-elle pas assez? Le bon Astolphe, très étonné, s'arrête, et dit à l'om-

---

(1) Pluton, Satan et Cerbère ne vont guère ensemble; on a déja vu dans l'Arioste ce mélange du christianisme et de la fable. P.

bre : Je prie l'éternel d'arrêter cette fumée, et de l'empêcher d'aller jusqu'à toi; mais, de grace, apprends-moi quel est ton sort. Si tu veux donner de tes nouvelles dans le monde où tu n'es plus, je te promets d'exécuter ta volonté. L'ombre lui répondit : Ce que tu me proposes m'est assez agréable pour m'engager à te satisfaire; je suis bien aise qu'on parle encore un peu de moi dans le monde, et je vais te conter mon histoire, quoique ce récit ne puisse que me rappeler un bien triste souvenir.

Je me nomme Lydie, poursuivit l'ombre : fille du puissant roi de la Lydie, cette naissance illustre fut peut-être la cause de ma perte; c'est pour avoir été dédaigneuse, ingrate et cruelle pour le plus fidèle des amants, que la justice éternelle me condamne à rester à jamais exposée à cette horrible fumée. Une infinité de celles qui m'ont ressemblé remplissent cette caverne, et subissent la même peine. Anaxarette, suspendue au-dessous de moi, souffre un tourment encore plus rigoureux : sur la terre, son corps devint un rocher; mais son ame, descendue dans ce triste séjour, souffre la plus cruelle torture, pour avoir vu sans pitié le malheureux Iphis mourir et se suspendre lui-même à la porte qu'il avait si souvent couverte de guirlandes. Près de moi Daphné se repent en vain d'avoir fui le dieu du jour; il serait trop long de te raconter l'histoire du grand nombre de celles qui souffrent ici, pour avoir com-

mis le crime insensé de rendre leurs fidèles amants malheureux.

Il serait encore bien plus long de te dire tous les crimes, toutes les injustices d'une multitude d'hommes ingrats, qui sont encore bien plus sévèrement punis dans cette grotte; non-seulement ils sont exposés à la même fumée, mais ils sont de plus dévorés intérieurement par des flammes ardentes. En effet, il est bien juste que des femmes, presque toujours faciles à séduire, soient moins punies que les perfides qui les trompent. Thésée, Jason, cet amant de Didon même, qui vint porter le trouble dans le royaume de Latinus, sont les victimes d'une juste vengeance : on en voit ici de tous pays, et l'amant incestueux de la jeune Thamar passa dans ces lieux en sortant de dessous l'épée sanglante de son frère Absalon. On ne peut y compter le nombre des infidèles de l'un et de l'autre sexe parmi ceux qui s'étaient jurés la foi conjugale; mais je cesse de te parler des autres, pour te dire quel fut mon crime, et pour en dévoiler moi-même toute l'atrocité.

La beauté la plus parfaite parait mes jeunes ans; mais, si j'effaçais toutes les femmes par mes attraits, je les surpassais par mon orgueil: défaut qui naît souvent de l'habitude et de l'assurance qu'on a de plaire. Dans ce temps, un des plus valeureux chevaliers qui fussent en Thrace, entendit parler de moi comme de la plus belle prin-

cesse de l'univers; il devint sur-le-champ amoureux en idée, et résolut de s'attacher à moi, dans l'espérance qu'à force d'exploits éclatants, il réussirait à mériter ma foi. Il vint en Lydie; et, dès qu'il m'eut vue, les chaînes idéales qu'il s'était forgées prirent une force indestructible dans son ame; il donna bientôt les preuves les plus éclatantes de sa valeur, et se distingua parmi les autres chevaliers de la cour de mon père. Il serait trop long de te raconter ses services et ses exploits, qui l'auraient rendu digne des plus hautes récompenses, s'il eût servi un prince moins ingrat. Ce fut son secours qui soumit à mon père la Pamphilie, la Carie et la Cilicie : car le roi ne fit jamais marcher d'armée contre ses ennemis que par ses conseils. Lorsque ce chevalier, qu'on nommait Alceste, crut avoir assez fait pour mériter ma main, il osa la demander à mon père, comme la récompense de tant de victoires. Le roi, voulant me choisir un époux d'une naissance égale à la sienne, rejeta sa demande. La vertu, seule et sans richesses, avait, il faut l'avouer, peu de pouvoir sur mon père : uniquement occupé de ses trésors, et d'en accumuler sans cesse de nouveaux, le bruit de la plus éclatante renommée le laissait insensible autant que l'âne grossier peut l'être aux sons d'une lyre. Alceste, outré de se voir refusé, méprisé même par mon père, le menaça de l'en faire repentir: il quitta sa cour, et passa dans celle du roi d'Arménie, qu'il savait être le plus mortel ennemi de la Lydie.

Il sut bientôt ranimer l'ancienne haine du roi d'Arménie, et lui fit prendre les armes: il se mit à la tête de ses troupes: il remporta quatre victoires, et subjugua tous les états de mon père en moins d'un an, sans lui laisser d'autre asyle qu'un fort château dans lequel il se retira, n'ayant pu sauver que sa famille et son cher trésor. Alceste l'assiégea, et bientôt il nous réduisit au point de ne plus pouvoir nous y défendre. Mon père désespéré, et se repentant de son refus, eût offert alors la moitié de ses états; il eût donné sa fille pour femme, pour esclave même à ce chevalier, s'il eût pu, à ce prix, sauver son trésor et sa liberté. Me regardant alors comme l'unique cause de ses malheurs, il m'envoya vers Alceste. J'y vais dans l'intention de me livrer entre ses mains, de l'apaiser à force de prières, et en lui offrant la moitié de nos états.

Alceste, sachant que j'allais venir le trouver, vint au-devant de moi: je fus frappée au premier coup d'œil de le voir pâle, tremblant : il avait moins l'air d'un vainqueur, que d'un prisonnier couvert de chaînes. Je connus alors toute la puissance que l'amour me donnait sur lui. Je changeai bien promptement le ton suppliant que je me proposais de prendre; et, au contraire, avec un air de hauteur et de colère, je commençai par lui dire que je détestais et son amour et sa cruauté. Quels affreux sentiments, lui dis-je, ont pu te porter à réduire mon père dans un pareil état?

Quelle rage t'a fait prendre le parti d'arracher par la force ce que tu pouvais espérer de ton amour? Ne connaissais-tu pas l'humeur de mon père? Devais-tu te révolter par ses premiers refus? Ne devais-tu pas au contraire continuer à le servir, et mériter une récompense qui ne pouvait t'échapper? Ah cruel! crois-tu donc que je n'eusse pas su toucher mon père, et que je ne l'eusse pas conduit au point de t'offrir ma main? crois-tu que, si je l'avais vu déterminé dans ses refus, Lydie n'eût pas trouvé les moyens d'en dédommager son amant? Non, tu ne m'as jamais aimée, puisque ta main cruelle a pu former l'obstacle éternel qui s'oppose à présent à notre bonheur. Va, quoique je vienne ici par les ordres de mon père me livrer moi-même en tes mains, n'espère pas jouir long-temps de ton triomphe. Aussitôt que tu auras satisfait par la violence tes infames desirs, je percerai mille fois ce cœur que tu as outragé.

Ce fut par ces discours adroits que je portai la soumission et le plus douloureux repentir dans son ame. Il n'est si saint hermite qui puisse pleurer ses péchés avec autant d'amertume qu'Alceste tombant à mes genoux. Il tira son épée, me conjura de la saisir et de percer son cœur coupable: c'est où j'attendais ce faible amant; et, sachant alors profiter de tout l'empire que j'avais sur lui, je lui fis entrevoir qu'il m'était peut-être encore possible de lui pardonner, et de le ramener au

point de mériter ma main, s'il voulait réparer ses torts, renoncer au coupable projet de me conquérir par les armes, au lieu de m'obtenir par ses services et son amour, et commencer par faire rendre à mon père tous ses états.

Alceste jura mille fois de m'obéir, me renvoya libre à mon père, et celui qui s'était proposé d'user des moyens les plus violents n'osa pas même me demander un baiser. Vois donc, continua Lydie en parlant au paladin, vois si j'avais bien su courber sa tête sous mon joug, et faire pénétrer dans son cœur le trait dont il était blessé! Alceste part, va trouver le roi d'Arménie, et saisit la moins mauvaise tournure qu'il put imaginer pour engager ce prince à faire la paix avec mon père, à lui rendre son trône, et à retourner jouir en paix de ses beaux et florissants états d'Arménie.

On croira sans peine que ce roi, surpris et indigné, rejeta bien loin de pareilles propositions; il jura même au contraire qu'il ne cesserait point de combattre, jusqu'à ce qu'il n'eût pas laissé la plus petite possession à mon père, et que, si la passion qu'Alceste avait pour une femme le soumettait à faire une pareille demande, il ne sacrifierait pas à son fol amour une conquête qui était le fruit d'une année de travaux et de combats. Alceste redoubla ses instances; mais, voyant qu'elles étaient absolument inutiles, la colère, et sans doute l'amour, le portèrent à menacer le roi

d'Arménie d'emporter par la force ce qu'il ne pouvait obtenir par ses prières. Le roi lui répondit avec fierté, et, de paroles en paroles, tous les deux s'échauffèrent au point qu'Alceste, mettant l'épée à la main, renversa tous ceux qui voulurent défendre le roi d'Arménie, et la lui plongea dans le sein. Alors, se faisant un passage, il appela les Ciliciens et les Thraces à son secours, se mit à leur tête, fondit sur les Arméniens et les mit en fuite. Poursuivant sa victoire, et, pour se prêter à l'avarice de mon père, faisant lui-même tous les frais de la guerre, il lui rendit tous ses états en moins d'un mois. Il fit plus; pour le dédommager de ses pertes, il lui soumit, ou rendit ses tributaires l'Arménie avec la Cappadoce qui en est voisine, et l'Hircanie jusqu'à la mer.

Au retour de tant de victoires, ingrate que je fus! au lieu de couronner le triomphe d'Alceste en lui présentant ma main, nous formâmes, mon père et moi, l'affreux projet de lui donner la mort. Voyant cependant que tous les Lydiens étaient attachés à ce héros par l'amour et la reconnaissance, je fus forcée de feindre qu'il avait touché mon cœur; je lui donnai l'espérance d'unir mon sort au sien; mais je le priai d'achever de soumettre le peu d'ennemis qui nous restaient. Souvent j'eus la coupable adresse de l'exposer seul, ou suivi de peu de troupes, aux plus grands périls; mais il en sortit toujours vainqueur. Je le

fis battre contre des géants et les farouches Lestrigons, qui paraissaient souvent sur nos frontières : Alcide sur le lac de Lerne, dans la Thrace, dans les forêts de Némée ou d'Érymanthe, dans la Numidie, et les vallées d'Étolie, sur le Tibre et sur l'Èbre, ne reçut pas des ordres plus injustes et plus périlleux de sa cruelle marâtre ou du barbare Eurysthée.

C'est ainsi que j'éprouvai la constance de ce malheureux amant. Voyant qu'il surmontait tous ces périls par sa valeur, j'employai des ruses plus secrètes. Je sus l'engager à maltraiter ceux qui l'avaient le mieux servi, et je le rendis odieux à tout le monde; car, au moindre signal, il m'obéissait aveuglément, et exécutait tous mes ordres, sans examiner qui il pouvait offenser. Bientôt je connus qu'il ne lui restait plus d'amis, et, son bras ayant détruit tous les ennemis de mon père, je levai le masque; je lui dis ouvertement que je le détestais, et que je desirais sa mort. Cependant, sentant bien qu'on m'accuserait de la plus lâche ingratitude, si je la lui faisais donner, je me contentai de lui défendre de paraître jamais à mes yeux, et de lui dire que je ne voulais plus en aucune façon entendre parler de lui.

Alceste ne put résister à ce dernier trait d'ingratitude. Ce héros, que rien jusque-là n'avait pu vaincre, ne put supporter un coup si cruel; abattu par son désespoir, une langueur mortelle se répandit sur tous ses sens, et sa vie s'éteignit en

peu de jours. Hélas! dit Lydie, c'est en punition d'une cruauté si coupable que je suis exposée pour toujours au tourment affreux de cette épaisse fumée qui remplit et ma bouche et mes yeux.

Lydie se tut à ces mots; Astolphe la jugea trop coupable pour la plaindre. Il eut envie de pénétrer plus avant pour voir encore quelques-unes de ces ombres malheureuses; mais l'épaisseur et la chaleur de la fumée le forcèrent à revenir sur ses pas; et, pour n'en être pas suffoqué, il fut obligé de précipiter son retour. Bientôt il s'aperçut que la fumée devenait moins épaisse; une faible lumière commençait à dissiper l'ombre: il parvint enfin à l'entrée de la grotte, et sortit de cette caverne enfumée. Il s'occupa sur-le-champ à en boucher exactement le soupirail: il employa les troncs d'arbre, les quartiers de roche, la terre et les épines, pour le fermer: il parvint à faire un si fort rempart à cette ouverture, que jamais les maudites harpies ne parviendront à le rompre pour sortir et recommencer leurs anciens ravages.

Le bon Astolphe, quand il fut hors de la caverne, fut assez fâché de voir que la fumée infernale avait pénétré même entre ses armes, et que son corps d'ivoire était pareil à celui d'un nègre. Astolphe était fort propre, et savait un peu qu'il était fort joli; son état présent lui déplut: il chercha sur-le-champ une fontaine; et, en ayant trouvé une dans le creux d'un rocher, il se débarbouilla depuis les pieds jusqu'à la tête.

Remontant alors sur l'hippogriffe, le paladin le fit s'élever pour atteindre la cime de la montagne, qu'on croit n'être pas fort éloignée du cercle de la lune. Le desir ardent qu'il avait de monter jusqu'à la voûte céleste lui faisait un peu dédaigner la terre; et, continuant à s'élever sans cesse, il parvint enfin jusqu'au sommet de cette montagne.

On aurait pu facilement comparer à toutes les pierreries orientales les plus brillantes, les fleurs que les larmes de l'Aurore avaient fait naître dans ces plaines riantes; l'herbe, les feuillages et les rameaux des arbres, couverts de fruits, surpassaient en vivacité le vert brillant de l'émeraude. Mille oiseaux des couleurs les plus variées faisaient doucement retentir l'air de leur ramage. Le murmure des ruisseaux, le cristal pur des lacs, le souffle agréable et léger du Zéphyr, tout embellissait ce beau lieu, tout contribuait à tempérer la chaleur; et l'air frais qu'on y respirait, les objets qui se présentaient à l'œil, l'air parfumé qui retentissait mollement des sons les plus harmonieux, se réunissaient pour faire la plus voluptueuse impression sur tous les sens. L'ame semblait être nourrie par le parfum délicieux qui s'exhalait de tant de productions agréables.

Un palais s'élevait au milieu de cette belle plaine; il resplendissait d'une si vive lumière, qu'on jugeait qu'il ne pouvait être l'ouvrage des faibles mortels. Astolphe porta son cheval ailé vers ce pa-

lais qui paraissait bien avoir trente milles d'étendue : il le fit planer doucement en l'air, pour avoir le temps d'admirer ce beau pays. Ce fut en le comparant à notre habitation terrestre, qu'il pensa que la nature n'avait pu produire celle-ci que dans sa colère, et qu'elle avait réservé toute espèce de perfection et de félicité pour celle qu'il venait de découvrir. Le paladin, en s'approchant de ce superbe palais, remarqua qu'une seule et brillante escarboucle formait en entier ses murs. O sublime ouvrage! que pourrait-on vous comparer sur la terre? ô Dédale, ton labyrinthe, les pyramides célèbres, et les autres merveilles (1) si souvent chantées par les poëtes, ne sont rien au prix de cet admirable édifice!

Lorsqu'Astolphe s'approcha du vestibule étincelant de ce palais, il vit venir à lui un vieillard vénérable: cet homme divin était vêtu d'une longue simarre plus blanche que la neige; un long manteau de pourpre couvrait ses épaules, et descendait jusqu'à terre; une barbe blanche tombait sur sa ceinture, des cheveux pareils ombrageaient ses joues, et ses regards étaient si radieux, qu'Astolphe crut sans peine que ce devait être quelque heureux habitant des lambris célestes.

---

(1) Les sept merveilles du monde: Babylone, le temple de Diane à Ephèse, la statue de Jupiter Olympien, le colosse de Rhodes, le palais de Cyrus, bâti par Memnon, les pyramides d'Égypte, le tombeau de Mausole, roi de Carie. P.

Celui-ci, souriant doucement au paladin, qui par respect était descendu de cheval, lui dit : O noble chevalier, apprends que c'est par la volonté divine que tu viens de t'élever jusque dans le paradis terrestre : il n'était point dans ta nature humaine de parvenir de l'hémisphère arctique jusque dans ce lieu de repos et de félicité, si l'éternel n'eût voulu que tu fusses instruit des moyens de secourir Charles, et de soutenir la gloire de notre sainte foi. Tu viens recevoir mes conseils; mais garde-toi de t'attribuer la puissance et la volonté même d'être arrivé dans ce séjour; sans la puissance divine, ton cor et ton cheval ailé ne t'eussent été d'aucun secours.

Nous raisonnerons plus à notre aise, continua le vieillard, sur tout ce que tu dois faire; mais auparavant, viens te réjouir avec nous : je me doute bien qu'un long jeûne et ce voyage doivent t'avoir donné grand appétit. Le vieillard, continuant d'entretenir Astolphe, lui cause beaucoup d'étonnement en lui découvrant son nom, et en lui disant que c'est lui qui écrivit l'évangile, qu'il est l'apôtre Jean, si cher au rédempteur, celui de qui les frères croyaient qu'il ne devait pas mourir : ce qui fut cause que le fils de Dieu dit à Pierre : Pourquoi vous tourmentez-vous, si je veux que celui-ci attende en ce monde que je vienne? Il fut transporté en ce lieu, où il trouva compagnie. Le patriarche Énoch, et avec lui le grand prophète Élie, y habitaient depuis long-temps : ni l'un ni

l'autre n'avait encore vu son dernier jour, et, loin de l'air empoisonné de ce monde corrompu, tous deux goûtaient les charmes d'un printemps éternel, jusqu'au terrible jour où des légions d'anges annonceront, au son de leurs trompettes, que le Christ revient sur un nuage éclatant.

Les trois saints habitants du paradis terrestre reçurent Astolphe avec une politesse infinie; ils le conduisirent dans un agréable appartement: ils prirent grand soin de l'hippogriffe, et lui donnèrent une nourriture convenable. Ils présentèrent ensuite au paladin des fruits si délicieux, qu'il ne put qu'excuser nos premiers parents d'avoir transgressé l'ordre formel du Très-Haut pour en manger.

Après qu'Astolphe eut réparé ses forces, non-seulement par ces excellents fruits, mais aussi par un doux sommeil (car son appartement était meublé d'un bon lit, et pourvu de tout ce qui lui pouvait être nécessaire), il se leva au moment où la jeune Aurore quitte le lit de cet époux, qu'elle aime encore malgré sa vieillesse. Bientôt il vit le disciple favori du Sauveur qui venait à lui. Saint Jean le prit par la main, et s'entretint quelque temps avec lui de plusieurs choses que je ne dois pas répéter; ensuite il lui dit : Peut-être, mon cher fils, ignorez-vous ce qui se passe à présent en France, quoique vous en arriviez. Apprenez donc que votre célèbre paladin Roland est puni de plusieurs fautes graves qu'il a com-

mises, et que l'éternel châtie ses enfants coupables, d'autant plus sévèrement qu'il les aime plus.

Ce Roland qui fut doué, en naissant, d'une force surnaturelle jointe à une valeur prodigieuse; ce paladin qui reçut en don de la divinité le rare privilège d'être invulnérable contre le fer des armes les plus meurtrières, afin qu'il devînt le bouclier de la sainte loi; ce même Roland que l'éternel avait élu, comme il choisit autrefois Samson pour combattre les Philistins, s'est rendu coupable de la plus grande ingratitude, en abandonnant l'armée chrétienne lorsqu'elle avait le besoin le plus pressant de son secours. Amoureux avec fureur d'une Sarrasine, il a voulu déja deux fois arracher la vie à celui de ses parents qui lui devrait être le plus cher (1). L'éternel, pour le punir, a voulu que sa raison fût troublée au point qu'il court tout nu à travers les champs, et que, dans sa folie, il ne reconnaît personne, et ne se connaît plus lui-même. C'est ainsi qu'il punit autrefois Nabuchodonosor, qu'il fit errer pendant sept ans parmi les troupeaux et les bêtes sauvages, broutant l'herbe comme elles: mais, la faute du paladin n'étant pas aussi grave que celle du roi d'As-

(1) Renaud, contre qui Roland s'était battu deux fois pour Angélique. Voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux, pag. 428 et 530.

syrie, la volonté divine a borné le temps de sa punition à trois mois; c'est le terme qu'il a mis à sa pénitence. Sache donc, ô mon fils, que le même pouvoir ne t'a permis de monter jusque dans ce lieu, que pour apprendre de nous les moyens de rendre au paladin Roland le bon sens qu'il a perdu. Il est vrai, poursuivit saint Jean, que tu seras obligé de faire encore un voyage avec moi, et nous serons forcés d'abandonner absolument la terre pour aller jusqu'au cercle de la lune qui, de toutes les planètes errantes autour de nous, est la plus proche : c'est dans la lune que nous trouverons le remède propre à la folie du paladin, et ce soir, dès que cette planète paraîtra sur notre tête, nous nous mettrons en chemin.

Pendant le reste du jour, la conversation fut diverse et toujours intéressante entre l'apôtre et le paladin; mais, dès que le soleil se fut retiré sous les mers, et que la lune eut fait briller les extrémités pointues de son disque lumineux, le saint fit préparer un char dont il avait coutume de se servir pour se promener aux environs dans les cieux, et dans lequel le prophète Élie avait été enlevé, lorsque, sur une montagne de la Judée, il disparut aux yeux mortels des Hébreux.

Le saint attela de sa main à ce char quatre coursiers tout resplendissants de feu: il fit asseoir Astolphe à côté de lui, prit les rênes, et, rendant la main à ses chevaux, il les fit élever avec la plus grande rapidité; ils parvinrent bientôt dans

la région du feu : mais le saint en rendit tout l'effet insensible ; à peine Astolphe put-il s'en apercevoir.

Cette sphère ardente étant traversée, ils arrivèrent au vaste royaume de la lune : elle leur parut, pour la plus grande partie, comme un acier fin et poli, qu'aucune rouillure ne ternit. Le paladin fut très surpris de voir qu'elle égalait, ou à peu près, le globe de la terre avec les mers qui l'entourent. Ses yeux se portaient au loin dans ce vaste pays, et, lorsqu'il les plongeait vers la terre, qui est privée de lumière, à peine pouvait-il la distinguer dans l'immensité de l'espace.

Le paladin découvrit, dans ce pays nouveau pour lui, des fleuves, des lacs et des campagnes : il y distingua des plaines, des montagnes et des vallées ; plusieurs belles cités, de nombreux châteaux enrichissaient ce beau pays ; il remarqua que presque toutes contenaient des maisons plus grandes que celles qu'il avait vues jusqu'alors, et depuis il n'en vit jamais de pareilles. Il remarqua aussi de vastes et solitaires forêts, et le bruit des cors et la voix des chiens lui firent présumer que des nymphes y poursuivaient les bêtes fauves.

Astolphe ne s'amusa point à considérer tous les nouveaux objets qui frappaient ses yeux ; il était trop occupé du sujet de son voyage. Il fut conduit, par l'apôtre, dans un vallon étroit entre deux hautes montagnes. Ce vallon devait être fort riche ; car il contenait tout ce qui se perd sur

notre terre, ou par notre faute, ou par celle du temps et du hasard: tout ce que nous perdons se retrouve donc en ce lieu (1).

On croit bien que je ne parle point ici des royaumes ni des trésors: ce sont des jouets que la Fortune dispense, en faisant tourner rapidement sa roue. Je ne parle donc que des biens qu'il n'est pas en son pouvoir de nous enlever, ou de nous donner.

Là haut sont ces réputations qui paraissent d'abord si brillantes, et que le temps, qui les ronge sourdement, finit enfin par détruire. C'est dans ce vallon que se trouvent tant de prières, tant de vœux souvent indiscrets que nous élevons au ciel. On y voit aussi les larmes et les soupirs des amants. Le temps que l'on perd à des jeux ruineux, à de trop longues toilettes, et l'oisiveté des ignorants; les projets insensés, bien des systèmes, les vains desirs, remplissent une grande

---

(1) Milton fait allusion à ce passage de l'Arioste, lorsque dans la description du *Limbe de vanité* (troisième livre du Paradis Perdu), il dit:

All unaccomplish'd works of nature's hand
. . . . wander here,
Non in the neighbouring moon, AS SOME HAVE DREAM'D.

« Là sont tous les ouvrages qui sortent des mains de la na-« ture, avant d'avoir été perfectionnés par elle, et non, sui-« vant les rêves de quelques auteurs, dans la lune, qui est « proche de la terre. » (Trad. de Luneau de Boisjermain.) P.

partie du vallon : on peut en général y retrouver tout ce que l'on a perdu sur la terre.

Astolphe avait grand soin de se faire expliquer par son guide tout ce qui lui paraissait le plus extraordinaire. Il vit entre autres choses un monceau de grosses vessies gonflées par le vent, d'où sortait un bruit tumultueux. Le saint lui fit connaître que c'étaient ces célèbres couronnes des Mèdes, des Perses, des Assyriens et des Grecs, qui firent autrefois l'admiration de la terre, et dont aujourd'hui il reste à peine le nom.

Astolphe ne put s'empêcher de rire avec le saint, lorsque celui-ci lui dit : Ce tas d'hameçons d'or et d'argent que tu vois, ce sont les dons et les services qu'une espérance trompeuse fait prodiguer à de grands princes, à des protecteurs avides, et dans lesquels on ne trouve qu'avarice et ingratitude. Vois ces guirlandes de fleurs qui cachent des filets bien forts, quoiqu'ils paraissent déliés et subtils ; ce sont les flatteries adroites et séductrices : mais rien n'égale le spectacle risible de toutes ces pauvres petites cigales crevées ; ce sont les sonnets, les odes, les épithalames que de pauvres poëtes faméliques adressent aux grands seigneurs. Ces chaînes d'or et de perles que des amants malheureux croient porter sont ici, tandis que sur la terre ils languissent accablés sous des chaînes de fer.

Vois en frémissant, continua-t-il, ces longues et sanglantes griffes ; c'est l'autorité dangereuse

que des princes faibles laissent prendre à quelque ministre altier, injuste et prodigue. Pour ces soufflets crevés et ces pots d'argile cassés, ce n'est que cette faveur passagère que les rois accordent aux objets de leurs infames amours, et qui ne dure qu'autant que les beaux jours de leur printemps.

Astolphe aperçut plus loin des villes et des châteaux ruinés, et des trésors épars sur la terre; il apprit du saint que c'étaient ces faibles ligues, ces conjurations faciles à découvrir, qui ruinent et détruisent bientôt ceux qui les ont tramées. Chemin faisant, le paladin vit un grand nombre de serpents qui portaient des têtes de femmes, et il ne parut point en être surpris; mais saint Jean, de peur qu'il ne s'y méprît, lui dit bien vîte que ce n'était que l'emblème des filous, des faux monnoyeurs, et de ceux qui savent tromper avec adresse. Une quantité de bouteilles cassées, de diverses espèces, n'étaient autre chose que cette troupe immense de courtisans du second ordre, qui se ruinent en importunant les grandes cours qui les dédaignent.

Astolphe fut assez étonné lorsqu'il vit une espèce de lac formé par des soupes accumulées. Eh! ne voyez-vous donc pas, lui dit saint Jean, que ce sont les aumônes que les gens avares et durs pour les malheureux pendant le cours d'une longue vie, lèguent en frémissant à l'heure de la mort?

Le paladin fut dédommagé de ce vilain spectacle

par la vûe d'une colline émaillée des plus brillantes fleurs; il crut qu'elles devaient parfumer l'air, et fut très surpris, en s'en approchant, de sentir que cette colline exhalait, au contraire, une odeur âcre et fétide; il regarda le saint pour en demander la raison : mais il lui trouva un air très embarrassé. Le saint fut long-temps à lui répondre; et, puisqu'il faut le dire, ce ne fut qu'en hésitant et bien bas, que le fils de Zébédée convint que c'était la donation (1) que Constantin avait faite au pape Silvestre; puis, pour le distraire, il lui fit promptement porter les yeux sur une grande quantité d'appâts et de gluaux de mille formes différentes; et le voyant aussitôt sourire : Vous y êtes, lui dit-il; je vois bien que vous devinez que ce sont toutes ces petites ruses, ces lorgneries, ces agaceries, et ces riens agréables que les jolies femmes emploient pour vous séduire vous autres pauvres mortels.

Il me faudrait chanter trop long-temps, si je voulais peindre dans mes vers tout ce que le vallon contenait : tous les défauts, les petitesses, les prétentions ridicules, les vices cachés, les vertus simulées, tout s'y trouvait en abondance, hors la folie; car, en ce bas monde, elle ne peut se résoudre à nous quitter un seul moment.

Astolphe aperçut, par hasard, bien des jours

(1) La donation de Rome; trait de satire assez hardi dans un poëme qui a paru avec l'approbation spéciale du pape. P.

qu'il avait perdus, bien des démarches imprudentes qu'il avait faites : il eût bien voulu ne les pas reconnaître ; mais le saint se fit un plaisir de l'arrêter, jusqu'au moment où le bon paladin fut forcé de convenir qu'il ne pouvait méconnaître tout ce qu'il voyait accumulé. Le paladin vit aussi parmi tant de choses perdues, ce qu'il croyait, et ce que nous croyons tous posséder en si grande abondance, que jamais nous ne prions le ciel de nous l'accorder, hélas! c'est le bon sens! oh! que le vallon en contenait! Il y en avait une montagne qui occupait plus d'espace que tout le reste ensemble. Le bon sens y paraissait sous la forme d'une liqueur très subtile et très prompte à s'évaporer ; il était en conséquence renfermé dans une multitude de petites bouteilles, plus ou moins grandes ; toutes étaient hermétiquement fermées ; la plus grande de toutes fut facile à reconnaître : elle renfermait le bon sens du malheureux comte d'Angers ; elle en était pleine en entier, et de plus il était écrit dessus : *Bon sens du paladin Roland* (1).

---

(1) Pope fait allusion à ce passage de l'Arioste, lorsqu'il dit dans la Boucle de cheveux enlevée :

Some thought it mounted to the lunar sphere,
Since all things lost on earth are treasur'd there.
There hero's wits are kept in pond'rous vases,
And beaux' in snuff-boxes and tweezer-cases.

« Tout ce qui sans retour est perdu sur la terre

Toutes les autres bouteilles portaient chacune leur étiquette; sans cela le bon Astolphe eût été bien tenté de passer sans reconnaître la sienne : mais saint Jean lui prit la main, lui fit soulever la bouteille, et lui fit voir qu'elle était plus qu'à moitié pleine. Il fut très surpris d'en voir beaucoup d'autres qui renfermaient presque tout le bon sens de gens qu'il croyait fort sages. Ah! qu'il est en effet facile de le perdre! l'amour ou l'ambition l'enlève à la moitié des hommes : quelques-uns le perdent en allant au loin braver les tempêtes et les écueils pour acquérir des richesses; quelques autres, en espérant trop de la reconnaissance des grands seigneurs qu'ils servent. Plusieurs méritent d'en être privés par leur imbécille confiance dans les prestiges de la magie, par leur amour effréné pour les bijoux, les pierres précieuses ou les tableaux, et presque tous par la faiblesse qu'ils ont de se laisser entraîner à quelque penchant favori. On croira facilement que toutes les bouteilles des sophistes, des astrologues, des fabricateurs de systèmes, et surtout celles des poëtes doivent se trouver bien grandes et bien pleines dans cette singulière collection.

Astolphe se saisit promptement de sa bouteille; l'écrivain de l'obscure et mystérieuse Apocalypse

---

« La lune dans son sein le recueille et l'enserre....
« Dans un riche cristal est l'esprit des poëtes,
« Et celui des marquis dans de petites boîtes. » (MARMONTEL.) P.

l'aimait trop pour la lui refuser. Le paladin la mit sous son nez, la respira tout entière, et Turpin convient lui-même que pendant quelque temps il fut assez sage; mais le véridique archevêque rapporte aussi qu'une sottise assez complète que fit Astolphe dans la suite fit évaporer ce qu'il avait repris, et le fit revenir remplir sa bouteille un peu plus qu'auparavant. Il prit aussi celle qui devait rendre la raison au comte d'Angers : outre qu'elle était grande et toute pleine, elle n'était pas aussi légère qu'il l'avait jugé en la voyant au rang des autres.

Avant de quitter cette sphère resplendissante de lumière, le paladin, devenu sage, fut conduit par le saint apôtre dans un palais situé sur le bord d'un grand fleuve. Chaque chambre en était remplie de pelotons de soie, de lin, de coton et de laine, teints de diverses couleurs, les unes gaies, les autres tristes. Dans la première, une vieille femme dévidait, choisissait et mêlait ensemble différents fils, comme on voit pendant l'été la villageoise industrieuse tirer et dévider la soie des cocons qu'elle a mis tremper dans l'eau tiède. Lorsque cette vieille avait achevé le peloton qu'elle dévidait, une autre du même âge le prenait, et l'allait arranger avec les autres; une troisième enfin s'occupait à démêler et à choisir dans ces pelotons les fils les plus fins et les plus beaux. Le paladin, ne pouvant rien comprendre à cette espèce de travail, eut recours à son guide. Ces vieilles femmes, lui

dit le saint, sont les parques qui filent, qui comptent, qui colorent et qui terminent les jours de la vie des mortels : tant qu'il reste un fil dans l'un de ces pelotons, on jouit de la lumière du jour; mais la nature et la mort sont également attentives à fermer les yeux de celui dont le dernier fil vient d'être compté. Les plus beaux qu'une de ces vieilles a choisis sont destinés aux ornements qui tapissent les lambris des voûtes célestes; les plus grossiers et les plus sombres sont employés à former les liens qui doivent attacher ceux qui sont précipités dans les noirs abymes.

Chacun de ces pelotons arrangés, après avoir été démêlés, portait, sur une petite plaque d'or, d'argent ou de fer, le nom du mortel auquel il était destiné.

Un vieillard, qui, malgré le poids des ans, paraissait infatigable et léger, accourait sans cesse pour remplir de ces étiquettes les pans de son manteau, et il les emportait avec lui. Si vous êtes curieux de savoir où ce vieillard allait, et quel était le motif de ses voyages prompts et multipliés, prêtez encore, comme vous l'avez bien voulu jusqu'à présent, une oreille favorable à mes chants.

FIN DU TRENTE-QUATRIÈME CHANT.

CHANT XXXV.

ARGUMENT.

Conversation de saint Jean et d'Astolphe. — Le Temps jette les noms des mortels dans le fleuve du Léthé. — Éloge des écrivains. — Bradamante rencontre Fleur-de-Lis, et entreprend de délivrer Brandimart des mains de Rodomont. — Elle combat contre ce Sarrasin, et le précipite dans la rivière. — Elle arrive sous les murs d'Arles. — Elle envoie Fleur-de-Lis porter un message à Roger. — Elle désarçonne, dans trois joutes différentes, Serpentin, Grandonio et Ferragus.

O SOUVERAINE de ma vie! quel est le mortel, touché de mon état présent, qui voudra bien voler jusque dans le disque de la lune, pour me rapporter le bon sens que j'ai perdu? Tu le sais, cruelle!... un seul trait parti de tes yeux égara ma raison, et sut fixer à jamais mon cœur. Hélas! ma folie me paraît si douce, que jusqu'à ce moment je n'ose encore m'en plaindre; mais, prends garde!... n'achève pas de déchirer, par de nouvelles cruautés, un cœur qui t'adore! il n'en faudrait que bien peu de plus rigoureuses encore que celles que j'éprouve, pour me rendre tel que j'ai peint Roland.



Colin del.t Pourvoyeur Sculp.t

Rodomont vaincu par Bradamante

ROLAND FURIEUX Chant XXXV.

Écoute-moi : non, il n'est pas nécessaire pour retrouver mon esprit égaré, que je vole dans les airs, que je m'élève jusqu'à la lune, ni jusqu'au paradis terrestre. Je n'imagine pas qu'il habite des régions si élevées : je le trouve sur tes joues fleuries et dans tes yeux charmants; je crois même le voir souvent changer de place; il me semble qu'il passe de ton cou d'ivoire sur ton beau sein; il paraît s'arrêter sur ces deux agréables collines d'albâtre, que la rose naissante embellit : permets à mes lèvres de le poursuivre; c'est à ma bouche à l'y recueillir(1).

Astolphe parcourait ce vaste palais, en admirant un nombre prodigieux d'écheveaux destinés pour les mortels qui doivent naître, après avoir vu tour-

---

(1) Voltaire a traduit ainsi le commencement de ce chant :

Oh! si quelqu'un voulait monter pour moi
Au paradis! S'il y pouvait reprendre
Mon sens commun! s'il daignait me le rendre!...
Belle Aglaé, je l'ai perdu pour toi;
Tu m'as rendu plus fou que Roland même;
C'est ton ouvrage; on est fou quand on aime.
Pour retrouver mon esprit égaré,
Il ne faut pas faire un si long voyage;
Tes yeux l'ont pris, il en est éclairé,
Il est errant sur ton charmant visage,
Sur ton beau sein, ce trône des amours.
Il m'abandonne. Un seul regard peut-être,
Un seul baiser peut le rendre à son maître;
Mais sous tes lois il restera toujours.

Dictionnaire Philosophique, art. Epopée. P.

ner sur le fatal dévidoir ceux des hommes dont la vie était déja commencée.

Parmi tous ceux qui s'y trouvèrent alors, le paladin en vit un qui brillait plus que l'or pur : s'il était possible au même art qui tire des fils de ce métal, d'en tirer de même des perles, ils ne seraient pas encore si brillants que ceux de ce bel écheveau. Voyant qu'aucun autre ne lui pouvait être comparé, le paladin pria son guide de lui dire dans quel temps il règlerait le cours de la vie de l'heureux mortel pour lequel il était destiné : l'évangéliste lui apprit qu'en comptant selon l'ère chrétienne, il devait naître en quatorze cent quatre-vingt (1); et, de même, ajouta-t-il, que cet écheveau surpasse par sa beauté tous ceux que tu vois ici, de même ce siècle-là l'emportera sur tous ceux qui l'ont précédé. L'illustre mortel dont les jours sont comptés par ces fils brillants joindra les plus riches dons de la nature à tous

---

(1) C'est l'année où naquit Hippolyte d'Este. L'Arioste désigne cette année d'une manière assez singulière : « Vingt ans avant l'année qui est marquée par les chiffres romains MD. »

La Dante a dit à peu près de même (dix-neuvième chant du Paradis) :

Vedrassi al Ciotto di Gerusalemme
Segnata con un I la sua bontate
Quando 'l contrario segnerà un' emme.

Et Voltaire :

Siècle où l'on vit briller un 1 suivi d'un quatre. P.

ceux que le plus beau génie peut acquérir; la fortune même, cessant d'être aveugle pour lui, le comblera de ses faveurs, et des plus grandes dignités. Entre l'embouchure du roi des fleuves et des marais profonds, on voit un petit bourg de peu d'apparence, qui tout-à-coup deviendra la plus célèbre ville dont les bords du Pô soient enrichis; la force de ses remparts, la magnificence de ses édifices contribueront moins à sa réputation, que la gloire de renfermer dans son sein la perfection des arts, des sciences et de la philosophie. Le hasard n'aura point de part à l'élévation subite de ce simple bourg, qui sera désormais compté parmi les villes les plus célèbres : l'éternel veut qu'il soit digne de voir naître dans son sein l'un de ses favoris; et c'est celui dont je vous parle. C'est ainsi qu'une main habile ente sur un sauvageon la branche qui doit produire les fruits les plus délicieux; c'est ainsi que le joaillier épure et polit l'or qui doit entourer la pierre la plus précieuse.

Jamais une plus belle ame ne peut descendre des sphères célestes; jamais une créature plus noble et plus agréable ne peut en être animée, que lorsque l'éternel voudra donner l'être au grand Hippolyte d'Este : c'est le nom du prince sur lequel il veut répandre tous ses dons. Hippolyte rassemblera tous ceux qui, pris séparément, suffiraient pour embellir un grand nombre d'autres hommes, et rendre leur renommée brillante. Protecteur des hommes vertueux, son génie éclairera les sciences

et les arts; mais je borne ici les louanges qu'il mérite, pour ne pas retarder ce qui nous reste à faire pour Roland.

C'est ainsi que saint Jean causait avec le paladin, tandis que celui-ci voyait d'un œil attentif tout ce qui régit la destinée des mortels. Tous les deux passèrent ensuite sur les bords du fleuve dont l'eau trouble roulait du sable et du limon : ils virent accourir bientôt le vieillard qu'ils avaient vu se charger de tant de noms gravés sur différentes plaques. Je ne sais si vous vous souvenez que je vous ai dit dans l'autre chant que, quoique son visage eût l'empreinte de la caducité, il surpassait la vîtesse d'un cerf dans sa course, et qu'il ne cessait pas d'aller remplir son manteau d'étiquettes, pour accourir les précipiter dans ce fleuve qui porte le nom de Léthé (1). Dès que le vieillard arrivait sur ses bords, il secouait le pan de son manteau; presque toutes les petites plaques allaient à fond, et restaient submergées pour toujours : un si petit nombre de ces noms surnageait, qu'à peine en voyait-on un sur cent mille.

(1) L'Arioste suppose que le Léthé est dans la lune; le Dante l'a placé dans le purgatoire. Au surplus, cette fiction du temps qui s'efforce de submerger les noms des hommes dans le fleuve de l'oubli, tandis que deux cygnes en sauvent un petit nombre dans leur bec pour les porter au temple de l'immortalité, est regardée avec raison comme l'une des plus belles allégories qui soient dans aucun poëme ancien ou moderne. P.

Des nuées de corbeaux, de chouettes, de vautours, et d'autres oiseaux de proie fondaient sur les étiquettes jetées par le vieillard, en poussant des cris horribles. Ardents à cette proie, les uns les saisissaient avec leur bec, les autres avec leurs serres; mais ils ne les pouvaient enlever bien loin: le poids de ces plaques les forçait à les laisser retomber dans le fleuve qui les engloutissait; et c'est ainsi que des noms, dont quelques-uns méritaient peut-être un meilleur sort, restaient plongés dans le Léthé. Deux beaux cygnes seulement, d'une blancheur éclatante, revenaient, en donnant des marques de joie, rapporter dans leur bec les noms dont ils s'étaient saisis : c'est ainsi que, malgré la méchanceté du vieillard, qui desirait submerger tous ces noms, quelques-uns échappaient par le secours de ces deux cygnes bienfaisants. Bientôt ces beaux oiseaux nageaient jusqu'au rivage, en battant des ailes, et s'approchaient d'une colline où l'on voyait un temple élevé.

Ce temple avait été consacré par le Destin à l'Immortalité: une belle nymphe descendait de la colline, dès qu'elle voyait les deux cygnes, et prenait dans leur bec les noms qu'ils avaient sauvés du naufrage; elle les portait dans le temple, et les attachait pour toujours sur la colline sacrée qui portait la statue de la déesse. La curiosité d'Astolphe augmenta par tous ces nouveaux objets; il ne pouvait rien comprendre à ce vieillard qui cherchait à submerger tant de noms, aux oiseaux

lorsqu'il semble favoriser le vice couvert d'un masque agréable, tandis qu'il paraît dédaigner les muses, et qu'il se montre insensible aux charmes répandus sur les beaux-arts! On serait tenté de croire que la divinité se plaît à priver ces ignorants de toute intelligence, et qu'elle les aveugle sur leurs propres intérêts, afin que la mort les dévore tout entiers. S'ils avaient su se rendre les muses favorables, non-seulement ils auraient échappé à l'oubli, quelques crimes qu'ils eussent commis, mais leur mémoire répandrait une odeur plus agréable que le baume et la myrrhe. Énée ne fut pas aussi pieux, Achille aussi fort, Hector aussi vaillant, que la renommée s'est plue à le publier : mille et mille autres héros ont mérité de leur être préférés; mais les palais, les domaines, que leurs descendants ont prodigués à des écrivains célèbres, ont environné leurs noms d'honneurs immortels. Auguste ne fut ni libéral, ni magnanime au point où Virgile nous l'a peint dans ses vers : mais son goût pour la poésie lui a fait pardonner ses détestables proscriptions. Qui saurait toutes les affreuses cruautés de Néron, s'il avait su conserver l'amitié des poëtes et des historiens? Croirez-vous le sublime Homère, lorsqu'il célèbre son grand Agamemnon, et qu'il peint les Troyens comme des peuples lâches et subjugués? Aurez-vous la duperie de croire que Pénélope ait été si religieusement fidèle à la foi conjugale, et qu'elle ait résisté sans cesse au violent amour de

tant d'amants rassemblés auprès d'elle? Eh bien! si vous voulez que je vous dise la vérité, c'est précisément tout le contraire; ce furent les Grecs qui furent défaits (1), Ilion fut victorieuse, et ce modèle de fidélité, cette chaste Pénélope, fut tout au moins une femme très galante. J'avoue, d'un autre côté, que je ne me console pas de la fausse réputation que Didon a chez vous autres mortels (2); on l'a donnée à tort pour une veuve jeune

(1) En général, toutes les fois que l'Arioste fait allusion au siège de Troie, il exalte les Troyens aux dépens des Grecs, parceque c'est des premiers qu'il fait descendre Roger son héros. Plus loin (chant quarante-sixième) il dit qu'Hector fut tué par trahison. P.

(2) Plusieurs écrivains se sont faits les champions de la chasteté de la reine de Carthage; Ausone dit qu'elle se donna la mort pour n'être pas forcée d'épouser Iarbe, roi de Mauritanie; dans une ancienne épigramme grecque où on la fait parler elle-même, elle se plaint des muses qui ont inspiré à Virgile des vers contre sa chasteté. Pétrarque a dit :

E veggio Dido
Ch' amor pio del suo sposo a morte spinse,
Non quel d'Enea, com' è 'l pubblico grido.
(Trionfo della Castità.)

Le poëte espagnol Ercilla a inséré dans son poëme de l'Araucana une longue histoire de Didon, qu'il termine par ces vers :

Este es el cierto y verdadero cuento
De la famosa Dido disfamada,
Que Virgilio Maron sin miramiento
Falseò su historia y castidad preciada
Por dar à sus ficciones ornamento,....

« Telle est l'histoire certaine et véritable de la célèbre et

et facile, qui fut fort aise de se trouver dans la grotte qui la défendit de l'orage et qui la soumit à son amant; Virgile ne la calomnie dans ses vers, que parcequ'il l'avait prise en aversion.

Au reste, poursuivit avec vivacité le saint évangéliste, ne soyez pas surpris que j'appuie long-temps, avec tant de force, sur tous les inconvénients qui résultent de déplaire à ceux dont les écrits passent à la postérité. J'aime les écrivains: mon devoir est d'en convenir, puisque je l'étais moi-même dans votre bas-monde; et, mieux que tous les autres ensemble, j'ai su me faire un sort heureux et plein de gloire, que le temps ni la mort ne peuvent m'enlever. Il était bien juste aussi que le meilleur de tous les maîtres me récompensâ de l'avoir aussi dignement célébré; mais je plains bien les pauvres écrivains d'aujourd'hui: souvent les portes leur sont fermées avec dureté; souvent leur mine maigre et pâle annonce le mal secret qui les tourmente et les humilie jour et nuit. Il n'est donc pas étonnant que ceux que les muses inspirent se taisent, et que, semblables aux animaux qui fuient les lieux déserts et sans pâture,

« diffamée Didon, dont un poëte inconsidéré a outragé la « mémoire et calomnié l'honorable chasteté, pour embellir ses « fictions poétiques. » Ercilla ajoute que cette reine malheureuse, qui pouvait se remarier au lieu de se brûler, aima mieux se brûler que se remarier. On sait au surplus que Didon n'a vécu que long-temps après Énée. P.

ils abandonnent leur ingrate patrie. En disant ces mots, le vieillard parut enflammé de courroux; Astolphe crut voir deux charbons embrasés dans ses yeux: mais bientôt le saint s'apaisa, la sérénité reparut sur son front, et un doux sourire rassembla ses traits agréables, que la colère avait un peu dérangés.

Mais que désormais le paladin reste avec l'évangéliste, tant que cela pourra leur convenir (1), je me sens le desir de faire un furieux saut; je ne peux me soutenir si long-temps sur les voûtes célestes, et je vais revenir sur la terre, pour m'occuper de cette aimable et brave fille d'Aymon, dont le cœur est si cruellement percé par les traits de la noire jalousie.

Nous avons laissé Bradamante dans le moment où les trois rois du Nord venaient d'être renversés par cette guerrière. Elle s'était éloignée d'eux; et, le soir du même jour, étant arrivée dans un château sur le chemin de Paris, elle avait appris que ses frères et ses cousins, commandés par Renaud, avaient mis en fuite l'armée d'Agramant, qui s'était retiré dans la ville d'Arles. Occupée sans cesse de Roger, et ne doutant point qu'il ne fût alors près d'Agramant, elle prit sur-le-champ la route de Provence, d'autant plus qu'elle sut que Charles se préparait à s'y porter.

---

(1) Le poëte revient à Astolphe dans le trente-huitième chant.

Elle s'avançait en diligence vers cette belle province, lorsqu'elle fit rencontre d'une jeune dame qui lui parut avoir un air aussi noble qu'agréable, quoiqu'elle eût la douleur peinte sur son front. C'était la tendre amante du fils de Monodant; elle revenait du tombeau d'Isabelle, et de ce pont fatal où Brandimart, vaincu par Rodomont, était resté prisonnier (1); elle accourait pour tâcher de trouver quelque chevalier assez brave, assez entreprenant pour combattre le fier Sarrasin sur ce pont dangereux. L'amante inconsolable de Brandimart aborde civilement cette autre amante inconsolable, et lui demande le sujet de sa douleur.

Fleur-de-Lis, qui crut voir dans Bradamante le chevalier qu'elle desirait pour délivrer son amant, lui fit tous les détails que nous connaissons déja, sur le pont étroit et sur l'avantage que Rodomont en retirait pour s'opposer au passage des chevaliers et pour les vaincre. Si l'audace et la courtoisie, lui dit-elle, répondent en vous à l'air noble et martial que je vous vois, ah! de grace, venez délivrer mon époux, ou du moins apprenez-moi où je pourrai trouver un chevalier assez adroit et assez redoutable, pour faire perdre à Rodomont tout l'avantage que lui donnent et ce pont étroit et le fleuve profond sur lequel il l'a fait construire: non-seulement vous acquerrez une gloire immortelle en combattant ce Sarrasin, mais encore vous

(1) Voyez chant trente-unième, page 437.

remplirez les lois de la chevalerie en secourant une dame affligée, et vous délivrerez le plus tendre et le plus fidèle des chevaliers. Je serais peut-être suspecte, si je m'étendais sur les louanges de mon cher Brandimart; mais son nom et ses exploits ont assez occupé la voix de la Renommée, pour que vous ne puissiez ignorer quel est son mérite et sa haute valeur.

Bradamante, qui ne laissait jamais perdre une occasion d'acquérir de la gloire, n'hésita pas à marcher vers le pont : elle connut bien cependant quel était le péril d'un pareil combat; mais, dans son état présent, Roger, qu'elle croyait infidèle, lui rendait la vie odieuse. Jeune et tendre amante, dit-elle à Fleur-de-Lis, quelle que puisse être ma valeur, je vous l'offre; je veux braver pour vous tous les dangers de cette entreprise. Ah! non-seulement je desire vous servir, mais que ne doit-on pas faire en faveur d'un amant fidèle? Hélas! il en est bien peu qui ne soient légers et parjures. Un soupir, qui partait du cœur, accompagna ces mots. Marchons, lui dit-elle.

Dès le jour suivant, elles arrivèrent au pont, et la sentinelle qui les vit s'en approcher avertit, par le son de son cor, Rodomont qui prit aussitôt les armes, et se plaça sur le pont, selon sa coutume, tout prêt à combattre. Le présomptueux Sarrasin commence par menacer la guerrière d'une prompte mort, et lui commande de quitter ses armes, pour qu'elles soient attachées sur le tom-

beau d'Isabelle. La fille d'Aymon, qui avait appris de Fleur-de-Lis quelle avait été la fin tragique de cette aimable princesse, lui répondit avec hauteur: Pourquoi prétends-tu, Sarrasin orgueilleux et féroce, que l'innocence expie le crime que ta brutalité t'a fait commettre? Tout le monde ne sait-il pas comment Isabelle a péri par ta main barbare? Que peuvent servir à sa mémoire les armes accumulées que tu suspends à son tombeau? Va! la seule dépouille qui puisse être agréable à son ombre indignée, ce sont tes propres armes toutes baignées de ton sang; cette offrande lui sera d'autant plus agréable, qu'elle la recevra de la main d'une vierge qui n'est venue que pour te combattre et venger sa mort. Mais, avant de nous éprouver l'un contre l'autre, conviens avec moi des conditions du combat : si tu m'abats, tu me traiteras comme tes autres prisonniers; mais si je te renverse, j'exige que tu me cèdes ton cheval et tes armes, et qu'elles restent seules attachées par ma main à ce tombeau. Je veux d'ailleurs que tu me rendes tous les prisonniers qui sont tombés en ta puissance. Rodomont lui répondit : Votre demande est juste; il ne sera pas cependant en mon pouvoir de vous rendre sur-le-champ mes prisonniers chrétiens, les ayant déja fait passer en Afrique; mais s'il arrive par hasard que, restant en selle, vous me fassiez vider les arçons, je vous promets de les faire remettre en liberté, et je ne vous demande que le temps nécessaire à un courrier

pour porter mes ordres en Afrique; si, au contraire, vous avez le dessous, comme cela est naturel, et comme je suis certain que vous l'aurez, je n'exige point que vous laissiez au tombeau votre nom et vos armes; je veux faire hommage de ma victoire à ce beau visage, à ces beaux yeux, à cette chevelure, qui ne respirent qu'amour et volupté; il suffira que vous soyez disposée à changer en amour cette haine que vous me témoignez. Après tout, dit-il d'un ton plus avantageux que jamais, quand même je vous renverserais, on ne pourrait vous faire un reproche d'avoir cédé à l'homme le plus renommé pour la valeur et pour la force.

La guerrière sourit amèrement en écoutant cet insolent propos; et, pour toute réponse, elle s'éloigna brusquement pour prendre l'espace nécessaire, et pressa son cheval des éperons, pour courir sur ce pont étroit, et attaquer Rodomont, armée de sa lance d'or. Rodomont aussitôt met la sienne en arrêt, et fond sur la guerrière; le pont tremble, et retentit sous les pieds de leurs chevaux, au point de frapper l'oreille de gens éloignés, qui se retournent à ce bruit. La lance d'or produit son effet ordinaire; elle enlève le paladin, et le fait retomber la tête la première sur le pont. Bradamante eut à peine la place nécessaire pour passer à côté de lui : mais Rabican était trop adroit et trop léger pour la précipiter dans le fleuve; le petit bord du pont lui suffit pour poser ses pieds; il eût eu l'adresse de courir de même

sur le tranchant d'une épée. La guerrière se retourne alors vers le Sarrasin abattu. Tu peux voir à présent, lui dit-elle, lequel de nous deux est vainqueur; et, continua-t-elle en riant, quel est celui qui devait avoir le dessous. Rodomont honteux, étonné de se voir renversé par une femme, reste muet, soit qu'il ne puisse, ou qu'il ne veuille pas lui répondre. Il se relève triste et furieux dans le fond de l'ame; il fait trois ou quatre pas, arrache lui-même toutes ses armes, les jette sur des roches, appelle un écuyer, ordonne qu'on délivre ses prisonniers, part seul, à pied; et depuis on fut très long-temps sans entendre parler de lui: l'on dit même alors qu'il s'était retiré dans une grotte obscure (1).

Bradamante fit aussitôt attacher les armes du Sarrasin au tombeau d'Isabelle; elle en fit enlever celles qu'elle reconnut avoir appartenu aux sujets de Charles; mais elle voulut que toutes celles des chevaliers sarrasins y restassent suspendues.

Outre les armes de Brandimart, la guerrière reconnut facilement celles d'Olivier et de Sansonnet. Ces deux guerriers, ayant quitté la cour de Charles pour chercher Roland, avaient malheureusement pris le chemin du pont où Rodomont les avait vaincus et désarmés; il les avait la veille

---

(1) Rodomont ne reparaît plus qu'au quarante-sixième et dernier chant, où sa mort forme le dénouement du poëme. P.

envoyés en Afrique. Bradamante fit détacher leurs armes du mausolée, et les fit renfermer dans la tour.

Parmi les armes des Sarrasins, qui restèrent suspendues au monument d'Isabelle, on voyait celles du roi de Circassie, qui n'avait fait que d'inutiles efforts pour s'emparer de son Frontalet; il avait encore perdu son second cheval et ses armes. Le pauvre Sacripant, bien affligé d'être forcé de partir à pied de ce pont où Rodomont ne retenait point ceux de sa secte, n'osa pas retourner vers le camp; il n'eût pas voulu montrer à la cour d'Agramant un front humilié. La belle Angélique ne sortant ni de son cœur ni de son souvenir, il se remit à suivre ses traces; il apprit, chemin faisant, et je ne saurais dire par qui, qu'Angélique était retournée dans le Cathay; et sur-le-champ il prit le parti de l'y suivre (1). Mais retournons à la fille d'Aymon.

Dès que Bradamante eut fait poser sur la grande tour une inscription qui portait comment elle avait rendu le passage libre, elle fut trop touchée de voir Fleur-de-Lis répandre toujours des larmes, pour ne lui pas demander quel était son projet en partant de ce lieu. Celle-ci lui répondit qu'elle n'en avait pas d'autre que de retourner au camp rassemblé sous Arles. Mon espérance, lui

(1) Il n'est plus question de Sacripant dans le reste du poëme.

dit-elle, est d'y trouver un vaisseau pour passer en Afrique, et je ne m'arrêterai point que je n'aie trouvé mon époux, celui que je regarde toujours comme mon amant. Je veux tout tenter pour le remettre en liberté; il n'est rien que je n'entreprenne de nouveau pour y réussir, si Rodomont ose manquer à la parole qu'il vous a donnée. Je m'offre, lui répondit Bradamante, à vous accompagner une partie du chemin, et jusqu'à ce que vous découvriez la ville d'Arles, où je vous prie d'aller pour l'amour de moi. Vous trouverez Roger à la cour d'Agramant, et ses exploits le rendent célèbre parmi les Sarrasins; je vous prie de lui remettre le bon cheval que montait le fier chevalier que j'ai renversé. J'exige de votre amitié, que vous lui disiez ces propres mots : Un chevalier, qui veut prouver à l'univers que vous lui avez manqué de foi, vous envoie ce cheval; il desire que vous vous en serviez, et que vous vous couvriez de vos armes pour le venir joindre au plutôt; il vous attend pour vous en demander raison et pour vous combattre.

Dites-lui cela seulement, je vous prie; et s'il vous demande mon nom, ayez absolument l'air de l'ignorer. Fleur-de-Lis non-seulement lui promit d'obéir à ses ordres, mais elle l'assura qu'elle desirait trouver l'occasion d'exposer sa vie pour elle. Bradamante la remercia tendrement, et lui remit la bride de Frontin. Les deux belles voyageuses marchent ensemble à grandes journées le

long du fleuve; elles arrivent à la vue d'Arles; elles entendent déja ce bruit sourd, ce frémissement que produit la mer, en venant étendre et briser ses vagues sur le rivage. Bradamante s'arrête à l'extrémité des dernières barrières des faubourgs, pour donner à Fleur-de-Lis le temps de conduire Frontin à Roger.

Fleur-de-Lis arrive à la porte d'Arles, passe les barrières et le pont-levis, se fait conduire à l'hôtel que Roger habite; elle descend, et, selon l'instruction qu'elle a reçue, elle parle à ce chevalier, lui présente Frontin, et, sans attendre sa réponse, elle se retire promptement pour exécuter le dessein qu'elle a formé (1).

Roger demeure surpris d'un pareil message; il a beau réfléchir, il ne peut imaginer quel est celui qui le défie, et dont les procédés sont assez étranges pour attaquer son honneur, dans le même moment qu'il le prévient par le présent le plus agréable pour lui. Il ne peut se reprocher d'avoir manqué de foi : l'homme qui serait en droit de l'en accuser ne peut se présenter à son idée, et Roger est bien éloigné de penser à Bradamante : le seul avec lequel il eût une querelle était Rodomont; mais il ne l'avait jamais mis dans le cas de l'accuser de manquer à sa parole : il restait en suspens; et cependant Bradamante, son-

---

(1) Le poëte revient à Fleur-de-Lis dans le trente-neuvième chant.

nant fortement de son cor, l'appelait au combat.

Cet évènement parvint promptement à la connaissance d'Agramant et de Marsile : on leur dit qu'un chevalier était à la barrière des faubourgs, qui demandait le combat. Par hasard, Serpentin apprit le premier cette nouvelle; il obtint des deux rois, de s'armer et de partir pour aller punir ce téméraire, et il promit de le ramener prisonnier. Tout le peuple courut sur les remparts de la ville, pour voir lequel des deux remporterait la victoire. Serpentin de l'Étoile, couvert d'une cotte d'armes brillante, se présenta, la lance en arrêt; mais celle d'or le renversa par terre à la première atteinte, et son cheval s'enfuit loin de lui. La guerrière courut après, le prit, et présenta la bride à Serpentin avec politesse, en lui disant: Remontez à cheval, et dites à votre empereur qu'il m'envoie un chevalier plus ferme dans les arçons. Agramant, qui fut témoin de cette joute, s'étant placé, suivi de toute sa cour, sur les remparts, fut également surpris de la politesse du chevalier inconnu, et du peu de résistance qu'avait fait Serpentin. Celui-ci revint lui dire bien ingénument, que ce chevalier le priait d'envoyer le meilleur de ses guerriers pour le combattre. A ces mots, Grandonio de Volterre, l'un des plus orgueilleux chevaliers d'Espagne, pria le fils de Trojan de lui permettre d'être le second, et sortit de la ville, en faisant mille rodomontades. Ta politesse, dit-il en abordant la guerrière,

ne me touche nullement, et je prétends bien te mener prisonnier à mon empereur, à moins que je ne te tue du premier coup, comme c'est assez mon usage.

Bradamante lui répondit : Tes mauvais propos ne m'empêcheront pas d'être encore plus poli pour toi ; c'est pour t'obliger que je te conseille de prévenir la rude culbute dont mon bras te menace. Crois-moi, retourne à ton maître ; dis-lui de ma part que je ne suis pas venu pour m'éprouver contre des gens de ton espèce ; je le plains, s'il ne peut m'envoyer un adversaire qui soit plus digne de moi. Cette plaisanterie amère mit en fureur le Sarrasin ; il tourna promptement la bride pour prendre le terrain nécessaire, et revint, la rage dans le cœur, contre la guerrière, qui, le frappant de la lance d'or au milieu de son bouclier, lui fit faire une pirouette les pieds en l'air, et l'envoya tomber loin de la croupe de son cheval. Alors Bradamante, courant après son coursier, le lui ramena d'un air poli, mais assez malin, en lui disant : Je te l'avais bien prédit ; conviens qu'il valait beaucoup mieux aller faire mon message, que de jouter contre moi. Dis donc, je t'en prie, à ton roi, qu'il choisisse le meilleur chevalier de son armée ; car il est fort inutile que je me fatigue et m'ennuie à vous renverser tous l'un après l'autre, comme des étourdis qui n'ont point d'expérience des armes.

Ceux qui, du haut des créneaux, regardaient

ce combat, ne purent imaginer quel pouvait être ce chevalier inconnu. Ils nommaient tour-à-tour ceux qui leur avaient paru les plus redoutables dans les combats, et qui leur avaient quelquefois glacé le cœur pendant la plus grande chaleur de l'été. Les uns nommaient Brandimart, les autres Renaud; et s'ils eussent ignoré la folie de Roland, ils l'eussent nommé le premier. Ferragus alors voulut combattre le troisième, et dit: J'ignore si je serai vainqueur; en tout cas, si je suis porté par terre, la chute de ces guerriers en sera plus facilement excusée. Alors il se prépara pour cette joute, et choisit le plus vîte et le plus vigoureux cheval qu'il put trouver entre plus de cent bons coursiers.

Ferragus sortit donc pour attaquer Bradamante: ils se saluèrent poliment en s'abordant; et la guerrière, frappée de son air martial, lui dit: Si je ne commets pas une indiscrétion, sire chevalier, j'ose vous prier de m'apprendre qui vous êtes. Ferragus ne craignait point de dire un nom si célèbre, et satisfit à sa demande. Seigneur, lui dit-elle, votre haute renommée m'est trop connue pour que je ne trouve pas de l'honneur à vous combattre; mais je vous avoue qu'il est un autre chevalier avec lequel je desirais encore plus vivement d'avoir affaire. Eh! quel est-il donc? dit Ferragus.... Roger, dit-elle d'une voix mal assurée; et son beau visage prit alors les couleurs de la rose: sa renommée est si brillante, que

c'est lui que je suis venue chercher; c'est Roger dont je desirerais éprouver la force et la valeur.

La modeste Bradamante répondait alors bien simplement selon son idée, et ne méritait pas que de mauvais plaisants osassent entendre malice à ce propos. Essayons-nous en attendant Roger, lui dit Ferragus; et, si j'éprouve le même sort que les deux braves chevaliers qui m'ont précédé, je vous réponds de vous envoyer celui contre lequel vous avez un si grand desir de combattre. Pendant tous ces propos, Bradamante avait tenu la visière de son casque levée; Ferragus la regardait avec admiration, et déja le desir de combattre cédait en son cœur à ceux qu'une si belle personne faisait naître. Par Mahom! disait-il en lui-même, il faut que ce soit une des houris de notre saint et charmant paradis: ma foi, je n'ai pas besoin d'être frappé par sa lance; je ne le suis déja que trop par les traits qui partent de ses yeux. Cependant, ne pouvant pas refuser cette joute, il s'y présenta de bonne grace; mais ce ne fut que pour éprouver le même sort. Bradamante arrêta sur-le-champ son cheval, et lui dit, en lui présentant la bride: Seigneur, souvenez-vous de la promesse que vous m'avez faite. Ferragus un peu humilié retourna vers Agramant, et dit à Roger qu'il trouva près de lui que le chevalier qui venait de l'abattre voulait absolument jouter contre lui.

Roger, ne se doutant point encore du nom de

celui qui le défiait, et se croyant bien sûr de vaincre, sentit une vraie joie, s'arma promptement : sans penser seulement à la défaite des trois autres chevaliers, son cœur ne fut ému que par l'ardeur de combattre; mais, selon mon usage, je m'arrête ici, et vous ne saurez que dans le chant suivant comment il s'arma, comment il sortit, et quel fut l'évènement de ce combat.

FIN DU TRENTE-CINQUIÈME CHANT.

CHANT XXXVI.

ARGUMENT.

Roger se prépare à sortir des murs d'Arles pour répondre au défi de Bradamante. — Marphise le prévient, et se bat contre cette guerrière. — Elle est renversée deux fois. — Les chevaliers chrétiens et les Sarrasins en viennent aux mains. — Roger et Bradamante se retirent dans un lieu écarté. — Marphise les suit. — Combat entre Bradamante et Marphise. — Roger essaie de les séparer. — Marphise l'attaque. — L'ombre d'Atlant interrompt leur combat, et leur fait connaître leur naissance.

Puissent tous les guerriers avoir la générosité pour principe! Cette vertu naît communément dans notre cœur; c'est à l'éducation à nous la rendre si naturelle, qu'il nous devienne impossible de ne la pas exercer sans cesse. Une ame basse s'écarte de ce noble sentiment, et finit par s'avilir pour toujours, de même que l'ame élevée se perfectionne de plus en plus. Si la nature quelquefois nous porte au mal, malheureux celui qui se laisse entraîner! il ne se relèvera jamais d'un état vil et méprisable. Quels grands exemples ne nous ont pas donnés les anciens cheva-

liers, dont la mémoire est si célèbre? Pourquoi n'en reçoit-on pas aussi souvent de pareils de la chevalerie de notre siècle? Pourquoi faut-il que nous frémissions souvent au récit des horreurs et des lâchetés dont quelques-uns se rendent coupables?

Vous les imitiez ces anciens héros, ô généreux Hippolyte! lorsque vous orniez les murs de nos temples, des pavillons arrachés de ces galères ennemies que vous aviez amenées captives dans les ports de votre patrie (1).

Quelle dut être votre consternation, nobles et sages Vénitiens, lorsque vous apprîtes que vos troupes mercenaires s'étaient livrées aux mêmes excès de scélératesse et de cruauté, que des Tartares et des infidèles sans frein auraient à peine exercés contre nous! Ces troupes, à votre solde, portèrent le fer et la flamme dans nos cités, et jusque dans l'asyle agréable de nos campagnes.

Cette conduite, ô magnanime Hippolyte! fut d'autant plus criminelle contre vous, qu'absent alors de vos malheureux états, vous étiez près de l'empereur au siége de Padoue (2); ces bar-

---

(1) Voyez chant troisième, page 68, où il a déja été parlé de cette victoire remportée sur les Vénitiens, et dans laquelle le cardinal Hippolyte prit à l'ennemi soixante-dix enseignes qu'il fit ensuite placer dans la cathédrale de Ferrare. P.

(2) Lorsque l'empereur Maximilien faisait le siége de Padoue, le cardinal Hippolyte d'Este, l'un de ses alliés, s'opposa

bares auraient dû se souvenir que souvent vos mains victorieuses avaient éteint les feux que la première fureur de la guerre avait allumés dans les cités de la domination vénitienne, et que vous aviez toujours traité les sujets de cette république avec la générosité qui vous est si naturelle.

Je ne veux point vous rappeler ici tous les actes injustes et cruels qu'ils ont exécutés contre nous; je ne veux en rapporter qu'un seul; et l'ame la plus dure, le rocher le plus insensible, doivent être attendris par mon récit. Souvenez-vous, seigneur, du jour où vous envoyâtes vos gens à la poursuite des ennemis, qui, chassés de leurs vaisseaux, couraient chercher une retraite dans quelque citadelle; semblables aux héros troyens, lorsqu'ils volaient pour embraser la flotte des Grecs, je vis les jeunes Hercule Cantelme et Alexandre Ferrusin, qui, tels qu'Hector et le brave fils de Vénus, s'étaient avancés hors des rangs pour suivre de plus près les ennemis jusque dans leur retraite. L'un et l'autre, se livrant trop à l'impétuosité de leur âge et de leur valeur, furent entourés; Ferrusin eut le bonheur de s'échapper; Cantelme seul demeura prisonnier. O malheureux duc de Sora! quel dut être ton désespoir, lors-

---

de tout son pouvoir aux actes de cruauté que commettaient les impériaux, et il sauva Padoue et plusieurs villes voisines d'une entière destruction. P.

que tu vis, au milieu de mille épées étincelantes, arracher le casque à ton brave fils, et qu'ensuite ces barbares le conduisirent sur le tillac d'un de leurs vaisseaux, et lui tranchèrent la tête à tes yeux (1)? Hélas! comment le même coup ne t'arracha-t-il pas aussi la vie? Barbare Esclavon! quel est l'homme féroce du Nord qui t'enseigna les lois de la guerre? Le Scythe t'a-t-il appris à massacrer de sang-froid le prisonnier qui ne peut plus se défendre et qui t'a rendu les armes? Quoi! tu punis comme coupable le jeune combattant qui sert sa patrie! O soleil! cesse de répandre tes rayons purs et bienfaisants dans un siècle cruel, que des Tantales et de nouveaux Atrides ensanglantent et déshonorent! Monstres avides de sang, vous avez répandu celui d'un jeune héros qui n'eût point eu d'émule de l'un à l'autre pôle! Oui, les anthropophages, Polyphème même l'eussent épargné; mais votre cœur est moins humain que celui des Cyclopes et des farouches Lestrigons. Non, les guerriers antiques ne donnèrent jamais un pareil exemple de fureur à la terre: contents de vaincre, la douce humanité renaissait en leurs cœurs après la victoire; et les

(1) Hercule Cantelme, fils du duc de Sora, fut fait prisonnier dans cette guerre. Les Vénitiens le jugèrent comme rebelle, parcequ'étant à leur service, il avait passé à celui des princes de Ferrare. Ils le condamnèrent à mort, et le firent exécuter en présence de son père. P.

vaincus trouvaient un asyle sûr, et les secours nécessaires dans leur générosité. Voyez comment cette vertu fut celle de la belle et victorieuse Bradamante! A peine eut-elle renversé trois redoutables ennemis, qu'elle courut à la poursuite des chevaux échappés de leurs mains, et qu'elle vint elle-même les leur ramener, et leur en présenter la bride.

Je vous ai dit dans l'autre chant, comment Bradamante avait abattu Serpentin de l'Étoile, Grandonio de Volterne et Ferragus; et, qu'après leur avoir rendu leurs chevaux, elle avait prié ce dernier de défier Roger de sa part. Ce défi fut accepté avec joie par ce brave chevalier; il demanda sur-le-champ qu'on lui apportât ses armes. Pendant qu'il s'en couvrait, les chevaliers d'Agramant cherchèrent de nouveau quel pouvait être ce guerrier si parfait, et qui faisait de si beaux coups de lance; ils demandèrent à Ferragus s'il ne le connaissait pas. Soyez sûrs, leur dit-il, que ce n'est aucun de ceux que vous avez nommés jusqu'ici. Je l'ai d'abord pris pour un jeune frère de Renaud; mais, depuis que j'ai si bien éprouvé sa force et sa valeur, je ne peux croire que ce puisse être Richardet; je croirais plutôt que ce pourrait être sa célèbre sœur Bradamante, ayant ouï dire qu'ils se ressemblent beaucoup. On assure que cette sœur est égale en force à Renaud, et qu'aucun paladin français ne la surpasse. Quant à moi, je suis payé pour croire qu'elle est encore supé-

rieure à son frère, et même à son cousin Roland.

Roger se sentit ému bien vivement en écoutant Ferragus. La couleur rouge dont le soleil colore l'air à son lever est moins vive que celle de ses joues; il frémit : plusieurs sentiments différents l'agitent à-la-fois; les feux les plus vifs de l'amour sont dans son cœur, et cependant un froid mortel coule dans ses veines; il craint que sa Bradamante ne l'aime plus, et que la haine n'ait éteint les sentiments qu'elle avait pour lui : dans cette incertitude mortelle, il ne sait quel parti prendre.

Marphise, présente à ce que Ferragus venait de dire, se sentit naître le desir le plus ardent d'aller jouter contre ce chevalier. On sait qu'elle était toujours armée, et qu'elle ne supportait que cette espèce de parure : elle craignit que Roger, qui s'armait, ne lui dérobât cette victoire; elle prit son parti de le prévenir; et, sautant sur son cheval, elle courut promptement à la barrière où la fille d'Aymon sentait palpiter bien vivement son cœur, au moment de voir Roger qu'elle attendait. Son dessein était bien de le faire son prisonnier: mais où porterai-je le fer de ma lance? se disait-elle; mon cœur ne recevra-t-il pas le coup que ma main tremblante osera lui porter?...

Marphise, ayant franchi les portes de la ville, arriva dans ce moment, portant un phénix sur son casque. On ignore si elle avait choisi cet oiseau célèbre pour emblème, par une élévation d'ame qui la portait à se croire supérieure

à tout son sexe, ou si c'était pour annoncer qu'elle imiterait cet oiseau qui se suffit à lui-même, et qui dédaigne toute espèce d'union. Bradamante, la regardant avec attention, ne reconnut point ce Roger, dont l'air et le moindre trait étaient si bien gravés dans son cœur. Bradamante, ne revoyant point son amant, demande avec humeur à ce nouvel adversaire quel est son nom.... Quel mouvement impétueux s'élève dans son ame, lorsqu'elle apprend qu'elle voit sa rivale, et que c'est cette ennemie mortelle qui fait le malheur de sa vie, en lui ravissant le cœur de Roger!... Résolue de mourir ou de se venger, Bradamante furieuse tourne son cheval pour revenir fondre sur elle. Ce n'est plus une simple joute; ce n'est plus le dessein de renverser seulement son ennemie qui l'anime; c'est le desir ardent de la percer d'outre en outre de sa lance, et de donner la mort à celle dont elle est jalouse jusqu'à la fureur.

Marphise, pour la première fois de sa vie, fut renversée durement sur le sable, et cet affront, qu'elle n'avait jamais essuyé, la remplit de dépit et de colère. A peine fut-elle relevée, qu'elle mit l'épée à la main pour se venger. Que fais-tu, Marphise? lui cria la fille d'Aymon aussi courroucée qu'elle : n'es-tu donc pas ma prisonnière?... Si j'ai bien voulu traiter les autres avec courtoisie, sache que tu n'en éprouveras aucune de ma part; et je prétends te punir de tes sentiments coupables, et de ton fol orgueil. Marphise, à ce pro-

pos, frémit de rage : l'espèce de murmure qui sort de son casque ressemble à celui de l'aquilon dont le souffle se brise contre un rocher; elle crie, mais sans pouvoir articuler un seul mot, et ne lui répond qu'à coups d'épée. Aveuglée par sa fureur, elle veut frapper également et la fille d'Aymon, et son cheval : mais Bradamante détourne Rabican; et, sans ménager Marphise, quoiqu'elle soit à pied, elle lui porte un autre coup de lance qui la renverse une seconde fois. Marphise se relève à l'instant; elle attaque plus furieusement que jamais la fille d'Aymon, qui la renverse encore. Quoiqu'en effet Bradamante fût d'une force et d'une valeur extrêmes, elle n'eût pas été cependant assez supérieure à Marphise pour la renverser aussi facilement, sans le charme attaché sur la lance d'or.

Ce combat, qui se passait entre les murs d'Arles et l'armée chrétienne qui s'en était approchée déja d'assez près, attira plusieurs chevaliers de Charles qui n'étaient éloignés que d'un mille de ce champ de bataille : ils admiraient Bradamante sans la connaître; ils jugeaient seulement qu'elle devait être de leur parti. Le fils de Trojan, voyant approcher des remparts d'Arles beaucoup de chevaliers français, craignit quelque surprise, et fit sortir promptement un nombre égal des siens. Roger, auquel Marphise, en le prévenant, avait enlevé l'honneur de ce combat, sortit avec eux.

A peine l'amoureux Roger eut-il vu les deux

guerrières aux mains, qu'il reconnut sa chère Bradamante, et qu'il frémit du péril qu'elle courait en combattant contre la redoutable Marphise; mais, voyant le désavantage que cette dernière avait dans ce moment, il resta dans l'étonnement. L'instant d'après, il éprouva la même crainte, voyant qu'elles combattaient avec plus de fureur qu'auparavant. Il aimait tendrement les deux guerrières; mais la tranquille et douce amitié seulement le portait vers Marphise, et le plus ardent et le plus fidèle amour l'entraînait pour Bradamante. Il les aurait volontiers séparées, si les lois de l'honneur et des combats l'eussent permis: mais les chevaliers d'Agramant qui se trouvaient avec lui, voyant le désavantage que Marphise à pied avait avec Bradamante, s'avancèrent pour interrompre le combat; alors les chevaliers chrétiens se présentèrent contre eux, et sur-le-champ ils en vinrent aux mains ensemble.

L'alarme se répandit également dans Arles et dans le camp de Charles, comme cela arrivait souvent. Les uns montent à cheval, les autres s'arment en diligence; et tous vont se ranger sous leurs bannières. Les cavaliers se rassemblaient au son éclatant de la trompette, et l'infanterie au bruit des clairons; l'escarmouche, dans laquelle les deux partis se mêlèrent avec fureur, fut longue et très sanglante. Bradamante, outrée que son combat fût interrompu dans le moment où la victoire semblait lui promettre la mort si desirée de

sa rivale, portait ses pas de tous côtés, bien moins occupée à combattre, qu'à chercher ce Roger toujours si cher à son cœur. Elle le reconnaît bientôt à l'aigle blanc éployé sur son bouclier: elle s'arrête à le regarder; elle contemple cet air noble et fier, ces mouvements où la force et la grace se réunissent: mais bientôt elle cesse de s'attendrir, et sa colère se rallume en pensant que tous les charmes de son amant font le bonheur de Marphise. Quoi! s'écria-t-elle alors, une autre que moi baiserait tes lèvres charmantes! Non, non, ma rivale ne te possédera jamais; non, tu ne seras à personne, si tu n'es pas à moi. Cruel! plutôt que de mourir seule de la juste fureur qui me transporte, je veux t'immoler de ma main; la mort du moins nous réunira, et, puisque tu me fais expirer de douleur, il est bien juste que tu meures de la main de ton amante. Mais quelle différence entre nous! je ne mérite pas de perdre la vie, et tu te montres indigne de jouir de la tienne, en la rendant criminelle par ton parjure. J'immolerai celui qui ne desire, hélas! que ma mort; pour toi, Roger, mille fois plus cruel et plus barbare, tu donnes la mort à celle qui t'aime, qui t'adore!... Mais, pourquoi balancé-je encore? pourquoi ma faible main n'a-t-elle pas déja percé ce cœur perfide, qui, sous l'apparence de l'amour, et dans la sécurité de la paix, m'a fait tant de blessures mortelles; qui, aujourd'hui, peut consentir à m'arracher la vie, et qui n'a nulle pitié

de mon désespoir? Ah, perfide Roger! il faut que je te punisse; il faut qu'un seul coup me venge de mille et mille que tu m'as portés!... Alors, la guerrière furieuse presse les flancs de Rabican, et le porte contre son amant. Prends garde à toi, lui crie-t-elle, perfide Roger; non, si mon bras seconde ma juste fureur, tu n'auras pas le vain orgueil d'aller loin de moi braver le cœur que ton parjure déchire. La voix de Bradamante fut trop bien reconnue par celui de Roger, pour qu'il pût s'y méprendre; il crut alors que le seul reproche qu'elle eût à lui faire, était de n'avoir pas exactement tenu la convention qu'ils avaient faite ensemble; il veut lui parler; il lui fait en vain des signes pour l'arrêter: plus furieuse que jamais, et la visière baissée, elle court, portée par son désespoir, pour le renverser. Lorsque Roger la voit déterminée à l'attaquer, il s'affermit dans ses arçons; il met sa lance en arrêt; mais il en élève le fer!... Bradamante baisse la sienne; et, dans l'instant même qu'elle s'approche de cet amant adoré, elle ne peut plus se résoudre à le frapper: l'amour détourne le fer de sa lance; ils passent donc tous les deux sans s'atteindre, et le seul coup qui les blesse, c'est un nouveau trait qui leur est lancé par l'Amour. Bradamante, voyant que son bras se refuse à frapper l'amant qu'elle adore, s'éloigne, porte plus loin sa fureur, et, se jetant au milieu des Sarrasins, elle fait des exploits dont le souvenir durera aussi long-temps

que les cieux feront leurs révolutions. En peu de moments, elle porta plus de trois cents Sarrasins par terre; et, toute seule, elle mit en fuite le reste de ceux qui s'étaient présentés à ce combat.

Le tendre et fidèle Roger, qui ne pouvait s'empêcher de la suivre de loin, la joint un moment à la fin, et s'écrie: Ah! Bradamante, je meurs si je ne te parle un moment. Ah Dieu! que t'ai-je donc fait pour t'obliger à me fuir?... Au nom du ciel, écoute-moi.

Comme la douce haleine du vent du midi, qui, s'élevant de la mer, ramène la chaleur, fond les neiges accumulées et les glaçons les plus solides, les dissout et les fait se répandre en torrents; de même la voix suppliante de Roger, ce peu de mots qui partaient du cœur, ces plaintes si tendres, amollirent sur-le-champ ce cœur que Bradamante en sa colère croyait être de marbre. Dans ce premier moment, elle ne veut ni ne peut lui répondre; mais elle détourne Rabican; et, sortant de la mêlée, sa main fait signe à son amant de la suivre: elle pousse son cheval dans un vallon écarté, où était une petite esplanade, au milieu de laquelle se trouvait un bosquet de cyprès, qui paraissaient tous taillés sur le même modèle.

On voyait entre ces cyprès un tombeau de marbre blanc, nouvellement élevé : une inscription pouvait faire connaître à ceux qui étaient curieux de le savoir, le nom de celui qu'il renfermait; mais l'ame de Bradamante était trop forte-

ment occupée pour s'arrêter à la lire. Roger, qui suivait de près Bradamante, la joignit en ce moment. Mais retournons à Marphise, qui, pendant ce temps, était remontée à cheval; elle courait pour trouver cette guerrière, qui, du premier choc, l'avait portée par terre.

Marphise, ayant vu celle qu'elle prenait encore pour un chevalier sortir de la mêlée, et Roger le suivre, courut après eux : elle était bien loin de penser que ce fussent des amants conduits par l'amour; elle crut, au contraire, que ces deux chevaliers ne s'éloignaient que pour terminer leur querelle. Elle frappe son cheval des éperons; elle vole, et les joint au moment où tous deux arrivaient sous les cyprès. Amants! tendres amants! jugez à quel point son arrivée fut fâcheuse et cruelle pour ceux qui devraient vous servir de modèles! Bradamante, en voyant Marphise, sentit renaître toutes les fureurs de la jalousie; elle ne douta pas un instant que l'amour ne l'eût conduite sur les pas de Roger. Perfide Roger, lui dit-elle, il ne t'aurait donc pas suffi que la renommée m'apprît ton infidélité, si tu n'en rendais mes yeux les témoins! Tu voudrais déja me voir bien loin de toi; mais ne crois pas que je remplisse ta vaine espérance; je vais mourir, ingrat! mais, avant que d'expirer, je vais entraîner mon odieuse rivale dans ma chute.

A ces mots, elle s'élance avec la vîtesse d'une vipère en fureur; elle atteint Marphise au milieu

de son bouclier, et la renverse avec tant de force, que son casque entra presque à moitié dans le sable. Cependant Marphise s'était préparée à la joute; mais rien ne put l'empêcher de frapper la terre avec la plus grande violence. Bradamante, qui veut mourir, ou donner la mort à sa rivale, est si furieuse, qu'elle ne pense pas à la frapper une seconde fois avec sa lance; elle saute à bas de son cheval, jette la lance d'or, et court sur Marphise pour lui couper la tête : mais cette guerrière s'était déja relevée; et, furieuse de se voir encore renversée, elle court, et s'élance l'épée haute contre la fille d'Aymon. Tous les cris de Roger sont impuissants pour arrêter les deux guerrières qui s'attaquent avec une fureur égale; elles se joignent de si près, que leurs épées, se croisant jusqu'à la garde, leur deviennent presque inutiles pour se frapper; plus animées que jamais, elles laissent tomber leurs épées, se prennent au corps, et cherchent mutuellement à se renverser et à se percer de leurs poignards. Roger les presse, les conjure de s'arrêter, mais toutes ses prières sont vaines.

Voyant que ses cris ne peuvent rien sur elles, il se dispose à les séparer de force; il leur arrache leurs poignards des mains, les jette au pied d'un cyprès; et, ne leur voyant plus d'armes meurtrières, il redouble d'instances; il en vient même jusqu'à la menace : mais il ne fait que de vains efforts; les pieds, les mains, tout est employé par

les guerrières pour parvenir à se nuire. Roger s'empare tour-à-tour de leurs bras; il les saisit dans les siens pour les séparer; il emploie même sa force avec tant de violence, qu'à la fin Marphise entre en fureur contre lui. Elle oublie qu'elle est l'amie de Roger; elle le croit d'accord avec son ennemie pour l'insulter et pour l'attaquer. Alors elle se détache de Bradamante : elle court à son épée, et revient sur lui. Tu fais un acte indigne d'un chevalier, lui dit-elle avec fureur. Pourquoi troubles-tu notre combat, contre toutes les règles? Mais mon bras t'en fera repentir; il me suffit pour vous vaincre tous les deux. Roger veut en vain lui parler pour apaiser sa colère; elle refuse de l'écouter: il est enfin forcé de tirer son épée pour se défendre de Marphise, qui le frappe à coups précipités, et le feu de la colère commence à se répandre sur son front. Jamais aucun spectacle ne put enchanter les Athéniens, jamais le peuple vainqueur de la terre ne put voir les grandes fêtes remplir ses cirques de chars, et l'arène de ses amphithéâtres de gladiateurs, avec autant de plaisir, que Bradamante en sentit en voyant le combat de Marphise et de Roger; elle s'arrête avec délices à contempler ce spectacle, qui détruit en un instant les noirs soupçons qui l'agitaient. Elle venait de ramasser son épée, et s'était retirée à l'écart pour être témoin du combat. Roger, aux prises avec celle qu'elle avait regardée comme sa rivale, fixait ses yeux attentifs; elle croyait voir le dieu

de la guerre en son amant : Roger, les armes à la main, en avait la valeur et l'adresse : pour Marphise, elle lui parut être une furie déchaînée qui se révoltait contre Mars. Il est vrai que le brave Roger, maître de lui-même et ménageant ses coups, avait l'art de n'en porter aucun qui pût être dangereux : il connaissait qu'elle était la trempe de la redoutable Balisarde ; l'expérience l'avait rendu certain que presque tous ses coups étaient mortels, et que nul enchantement n'y pouvait mettre obstacle. Il avait donc grand soin de ne frapper jamais, ni de son taillant, ni de la pointe, et ne portait des coups sur les armes de Marphise, que du plat de cette dangereuse épée. Roger, quoique souvent irrité de voir que la fureur de Marphise se soutenait avec la même impétuosité, avait eu long-temps la constance de ne frapper que de manière à ne pouvoir la blesser. Il perdit enfin patience, ayant reçu le coup le plus furieux que Marphise lui porta sur la tête : le bouclier d'Hector pouvait seul le parer ; et, si Roger ne l'eût opposé promptement à l'épée de Marphise, son casque peut-être n'aurait pu résister à sa violence. Le guerrier sentit son bras gauche engourdi par la pesanteur du coup : à peine pouvait-il soutenir son bouclier. Un mouvement de colère lui fit porter un coup de pointe à Marphise ; et si ce coup eût atteint sa cuirasse, Balisarde l'eût percée d'outre en outre : mais heureusement (et moi-même je ne pourrais vous dire par quel hasard)

l'épée de Roger ne frappa qu'un des cyprès de ce bosquet funèbre; Balisarde entra dans le tronc d'une palme de profondeur.... Dans ce moment même, la terre trembla sous leurs pieds, les cyprès agitèrent leurs têtes; et bientôt une voix rauque et terrible s'éleva du fond de ce tombeau (1), qu'à peine ils avaient remarqué.

Arrêtez, leur cria cette voix effrayante, et cessez un combat odieux; il est également injuste et barbare que le frère ou la sœur se donnent la mort. Écoute-moi, mon cher Roger; et toi, Marphise, qui ne m'es pas moins chère: croyez ce que je vais vous révéler.... Le même père, la même mère vous ont donné la vie, et, tous les deux jumeaux, le même jour vous a vus naître. Roger II fut votre père, et votre mère fut la belle et malheureuse Galacielle. Les cruels frères de votre mère donnèrent la mort à Roger; et, sans avoir pitié de leur sang, et de l'état de leur sœur prête à devenir mère, ils la firent porter sur un faible et mauvais esquif, et l'abandonnèrent à la fureur des flots. Mais la fortune, quoique vous ne fussiez pas encore nés, vous destinait dès ce temps aux plus glorieuses entreprises; elle fit aborder paisiblement cet esquif au-dessus de Sirthes, sur un rivage inhabité. C'est là que votre mère vous mit au jour; mais sa dou-

(1) .... Gemitus lacrymabilis imo
Auditur tumulo....
VIRGILE, *Énéide*, lib. III. P.

leur profonde et les malheurs qu'elle avait éprouvés la privèrent de cette vie mortelle; sa belle ame s'envola dans le sein du père céleste. La providence voulut que je me trouvasse en ce moment assez près pour vous sauver la vie.

Je donnai la sépulture à votre mère, continua la même voix, et, vous enveloppant ensuite tous les deux dans ma robe, je vous portai sur le mont Carène. Je fis, par mon pouvoir, sortir une lionne de la forêt; elle abandonna pour vous ses petits, et vous nourrit tous les deux de son lait, pendant l'espace de vingt mois. Un jour que des affaires pressantes me firent éloigner de mon habitation, une horde d'Arabes arriva chez moi (peut-être même vous pouvez vous le rappeler); ils s'emparèrent de vous, ma chère Marphise, et vous emportèrent : votre frère, un peu plus fort, se déroba de leurs mains par la fuite. A mon retour, je donnai bien des larmes à votre perte, et tous mes soins se portèrent à conserver bien chèrement le seul élève qui me restait.

Hélas! tu le sais, mon cher Roger, tu sais si les tendres soins de ton maître Atlant te manquèrent jamais, tant qu'il a joui de la lumière. La plus noire des trahisons menace tes jours chez les chrétiens; il n'est rien que je n'aie fait pour te dérober à la maligne influence des astres qui présidèrent à ta naissance; tous mes efforts ont été vains : ton courage, en t'arrachant de mes bras, te livre à tout ce que je crains pour toi. Cher

Roger! le malheureux Atlant, accablé par ta perte, a succombé sous le poids des ans et de la douleur; mais mon art m'ayant fait prévoir qu'un jour tu devais combattre ta propre sœur dans l'endroit où nous sommes, j'ai choisi ce lieu pour y faire construire mon tombeau. Mes cris, mes larmes ont obtenu de l'impitoyable Caron, de ne point passer mon ombre jusqu'au moment de ce combat dont la seule idée me faisait horreur; j'erre autour de ce tombeau depuis que j'ai rendu mon dernier soupir, et je vous attendais tous les deux. O Bradamante! bannis donc de ton cœur une injuste jalousie, et crois que notre cher Roger ne respire que pour t'adorer et mériter ton amour. Mais, ô mes chers enfants! recevez mes derniers adieux; il est temps que j'abandonne le séjour de la lumière, et que je m'ensevelisse dans l'ombre éternelle.

La voix d'Atlant cessa de se faire entendre à ces mots. Bradamante, Marphise et Roger, restèrent quelques moments dans une surprise mêlée d'attendrissement. Roger alors reconnaît Marphise pour être sa sœur; l'un et l'autre sont pénétrés de tendresse et de joie; ils courent en ouvrant leurs bras, et Bradamante jouit sans trouble du spectacle agréable de leurs embrassements fraternels. Le frère et la sœur se plaisent également à se rappeler l'un à l'autre les jeux de leur enfance; mille petits détails qu'ils se racontent avec feu leur font encore mieux sentir le bonheur de leur

réunion, et confirment tout ce qu'ils ont appris de l'ombre de l'enchanteur.

Roger ne voulut point cacher à Marphise l'amour qui l'avait soumis à Bradamante. Avec quel feu, quelle reconnaissance ne parla-t-il pas de tout ce que cette guerrière avait fait en lui rendant deux fois la liberté! Marphise, touchée de leur amour et des vertus héroïques de Bradamante, lui tendit les bras, et la plus tendre amitié bannit la haine et la colère de l'ame de ces deux belles guerrières; l'une et l'autre furent remplacées par l'admiration et l'amour. Marphise pria son frère de lui faire connaître quels étaient la maison, l'état et les évènements de la vie de leur père, de quelles mains il avait reçu la mort; et si c'était dans une bataille ou dans un combat particulier qu'il avait perdu la vie; elle desira de savoir aussi quel était le barbare dont l'ordre avait fait livrer leur malheureuse mère à la fureur des flots. Si la guerrière avait entendu raconter ces faits dans son enfance, ils étaient depuis long-temps sortis de sa mémoire.

Roger commença par lui dire comment ils descendaient en droite ligne d'Hector; il lui apprit qu'Astyanax, après s'être dérobé à la prévoyance cruelle d'Ulysse, et aux pièges qu'il lui avait tendus, en substituant à sa place un autre enfant troyen, était sorti de la Troade, avait long-temps erré sur les mers, était enfin abordé dans la Sicile, et s'était acquis la domination de Messine.

Ses descendants, continua-t-il, gouvernèrent une partie de la Calabre en deçà du Phare; leurs successeurs parvinrent à s'établir dans la ville de Mars. Plus d'un empereur de leur nom régna dans Rome depuis Constance et Constantin, jusqu'au grand Charles, fils de Pepin. Roger, premier du nom; Jambaron, Beuves, l'un des ancêtres de la maison de Clermont; Raimbaud, et Roger II, furent tous de cette illustre race : ce dernier Roger fut (comme vous l'a dit Atlant) l'époux de notre mère Galacielle. Vous trouverez dans l'histoire ce que la renommée a publié de leurs exploits immortels.

Après avoir instruit sa sœur de ce qui concernait leurs aïeux, il lui raconta comment Agolant avait conduit avec lui, dans le voyage qu'il avait fait en France, ses deux fils Almont et Trojan, et sa fille Galacielle, dont la force et la valeur surpassaient celles des paladins français; et comment cette jeune princesse, cédant à l'amour de Roger, avait reçu le baptême, et n'avait pas craint de braver la colère de son père pour épouser son jeune et brave amant. Il poursuivit en lui racontant avec horreur comment l'incestueux et coupable Bertrand, frère du malheureux Roger, avait trahi toute sa famille, dans l'espérance de posséder sa belle-sœur Galacielle dont il était éperdument amoureux. Il finit par le récit de l'infâme trahison de Bertrand, qui lui-même avait livré la ville de Rizza, devenue bientôt le théâtre sanglant de la cruauté des Sarrasins, et surtout de

l'acte inhumain d'Agolant, et de ses deux fils Almont et Trojan, qui condamnèrent l'infortunée Galacielle, dont ils avaient massacré l'époux, à la mort longue et certaine qu'elle devait subir, exposée grosse, pendant l'hiver, dans un esquif sans agrès, sans vivres et sans gouvernail, sur une mer orageuse.

Marphise regardait fixement son frère en écoutant ce récit: son ame élevée passait tout entière sur son front et dans ses regards animés, en apprenant qu'elle était d'une race illustre et si renommée. Elle savait que la maison de Montgraine et celle de Clermont étaient deux branches de cette même race, et n'avaient jamais produit que des paladins redoutables, tels que Roland et Renaud. Mais, lorsque Roger en fut à la fin tragique de son récit, et que Marphise apprit que son père Roger et sa mère Galacielle étaient tombés victimes de l'aïeul, du père, et de l'oncle d'Agramant, elle ne put s'empêcher de l'interrompre. Ah, mon frère! dit-elle à Roger, comment se peut-il que tu n'aies pas encore vengé la mort de ton père? Puisque la mort d'Almont et de Trojan, punis déja de leurs crimes par la main de Roland et par celle de Charlemagne, ne te laisse plus le pouvoir de te baigner dans leur sang, tu dois venger la mort de notre père dans celui du superbe Agramant. Comment pourras-tu te laver de la tache honteuse d'être à son service et dans sa cour, au lieu de lui donner la mort? Oui, je fais

le serment au Dieu vivant que notre père servait, et qui dès ce moment élève mon ame à croire en lui, je jure que jamais je ne me dépouillerai de l'armure qui me couvre, jusqu'à ce que j'aie vengé Roger et Galacielle dont j'ai reçu le jour. Crois que tu me perceras le cœur, tant que je te verrai tirer ton épée pour le service d'Agramant et des Sarrasins, toi qui ne dois la lever que pour l'abaisser sur leurs têtes.

Dieu! que ce discours véhément de Marphise fut agréable à Bradamante! Avec quel feu n'appuya-t-elle pas tout ce que cette digne sœur avait dit à son amant! Venez trouver Charles, lui dit-elle; faites-vous reconnaître pour être le fils de ce Roger dont la mémoire est toujours si chère et si présente à son cœur, et soyez sûr que ce grand prince vous comblera d'honneurs. Roger répondit doucement à Marphise: Oui, ma sœur, je conviens que je devais commencer par faire tout ce que vous venez de me dire; mais j'ai longtemps ignoré moi-même qui j'étais, et, lorsque j'ai pu le savoir, je n'étais plus à temps. C'est d'Agramant même que j'ai reçu l'ordre de la chevalerie; c'est lui qui m'a ceint l'épée que vous voyez à mon côté. Puis-je donc lui donner la mort, sans manquer à la religion de mes serments? Oui, ma sœur, je vous promets, comme je l'ai déja promis à celle qui règne sur mon ame, que je saisirai la première occasion de quitter son service avec honneur, et que même je chercherai

les moyens de la faire naître : je l'aurais déja fait peut-être, si les cruelles blessures que j'ai reçues de Mandricard ne m'en eussent empêché.

Marphise, qui n'avait pas quitté le chevet du lit de Roger pendant un mois, en pouvait rendre témoignage mieux que personne. Les deux guerrières lui suggéraient tour-à-tour différents moyens de rompre avec Agramant; mais elles convinrent qu'il ne pouvait pas se dispenser de retourner auprès de ce prince, jusqu'à ce que l'occasion qu'ils desiraient parût naître d'elle-même. Laissez-le aller, dit Marphise à Bradamante; je vous réponds bien qu'avant qu'il soit peu de jours, je trouverai les moyens de le dégager de l'odieux service d'Agramant; mais elle ne leur découvrit pas ceux qu'elle projetait d'employer.

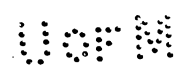
Roger tournait déja la bride de Frontin, en prenant congé de celles qu'il aimait si tendrement, lorsqu'une plainte fort vive s'éleva d'une vallée voisine; et leurs oreilles attentives distinguèrent que c'était une voix de femme qui poussait ces cris douloureux. Mais je veux que mon chant finisse ici; j'exige même que vous le trouviez bon : soyez sûr aussi que je ferai de mon mieux pour vous en dédommager, si vous continuez à m'écouter avec quelque plaisir.

FIN DU TRENTE-SIXIÈME CHANT.



La dame Islandaise et ses compagnes nues.

ROLAND FURIEUX. Chant 37.



CHANT XXXVII.

ARGUMENT.

Roger, Bradamante et Marphise rencontrent Ulanie et les deux dames de sa suite. — Ils jurent de venger l'injure qu'elles ont reçue. — Histoire de Marganor et de ses fils. — Roger, Bradamante et Marphise attaquent le château de Marganor, et font le tyran prisonnier. — Mort de Marganor. — Roger se rend au camp des Sarrasins; Bradamante et Marphise à celui des chrétiens.

Trop contentes des dons que la nature leur a prodigués, si les femmes voulaient acquérir le talent d'écrire, que les hommes ne possèdent qu'après une longue étude, et bien des veilles laborieuses; si celles qui se sont fait un grand nom dans les armes, par leur valeur, eussent pris autant de peine à se former à la gloire qu'on peut acquérir par les belles-lettres; ah! qu'il leur eût été facile de mériter des honneurs immortels! Alors, elles auraient pu rendre compte elles-mêmes à la postérité de leurs vertus et de leurs exploits; leurs louanges, leur mémoire n'eussent pas été souvent profanées par la faible plume de

quelques écrivains vulgaires, et souvent jaloux de leur gloire. Les plus beaux traits de la vie des femmes illustres échappent volontairement à cette espèce d'écrivains; ils exagèrent le peu de faiblesses qu'ils peuvent leur reprocher, et souvent ils ne rendent pas justice à celles dont la réputation pouvait égaler la renommée des hommes que l'on regarde comme des héros.

Plusieurs auteurs anciens semblent s'être occupés à répandre avec profusion des louanges sur les écrits de leurs contemporains, dans l'espérance qu'elles leur seraient rendues; mais, n'attendant pas le même service des femmes célèbres de leur temps, il semble que leur plume injuste et maligne se soit attachée à découvrir leurs défauts, à dénigrer celles qui méritaient de se faire un nom. Cependant la méchanceté même de ces auteurs découvre quelle était leur faiblesse; ils craignaient que l'esprit perçant, agréable et délicat des femmes, passé dans leurs écrits, n'éclipsât les productions du leur, autant que le brouillard obscurcit le soleil.

Ces écrivains injustes n'ont pas toujours réussi: malgré leur attention à cacher ce qui pouvait illustrer un grand nombre de femmes qu'ils auraient dû célébrer, malgré les soupçons et les calomnies même dont ils ont osé les noircir, la renommée de plusieurs d'entre elles passe encore de siècle en siècle, quoiqu'elle ne soit pas éclatante et pure, comme peut-être elle le serait s'ils eussent dit la vérité.

Harpalice, Tomyris, cette héroïne qui combattit pour Turnus (1), celle qui alla au secours d'Hector (2), ni cette princesse (3) qui, suivie des peuples de Tyr et de Sidon, vint, après une longue navigation, fonder un empire en Lybie, ni Zénobie, ni cette reine (4) qui parcourut en vainqueur l'Assyrie, la Perse et l'Inde; toutes ces femmes célèbres, et un petit nombre d'autres, ne furent pas les seules qui méritèrent de s'immortaliser par les armes.

Non-seulement l'ancienne Grèce et Rome se sont honorées d'avoir vu naître dans leur sein des femmes illustres par leur courage, leur fidélité, leurs lumières, et leur haute sagesse; mais il en fut une infinité d'autres, depuis les rives du Gange jusqu'au jardin des Hespérides, dont les noms seraient passés jusqu'à nous, si les écrivains de leur temps eussent été plus éclairés et plus véridiques.

O femmes vertueuses, aimables et spirituelles! ne soyez point découragées par l'injustice que vos pareilles ont éprouvée : continuez à faire l'honneur de votre sexe et le bonheur du nôtre. Les temps changent; et, si les écrits des anciens ne vous sont pas aussi favorables qu'ils devraient

---

(1) Camille.
(2) Penthésilée.
(3) Didon.
(4) Sémiramis.

l'être, vous en serez dédommagées par ceux que les auteurs de nos jours se plaisent à publier en votre honneur. Marullo, Pontano, et les deux Strozzi (1), père et fils, ont déja chanté vos louanges; le Bembo, Capello, Louis Alamanni (2), et cet aimable écrivain (3) si digne de servir d'exemple aux courtisans les plus polis, se plaisent à vous célébrer: mais ce qui doit assurer à jamais votre gloire, c'est de voir ces deux princes (4) égale-

---

(1) Marullo Tarchoniata, grec, s'est distingué dans les lettres et dans les armes; il mourut d'accident le même jour où Louis Sforce tomba au pouvoir des Français (Voyez chant trente-troisième, page 17). — Pontano était né dans un château appartenant au duc de Spolette. Après la mort de son père qui fut tué dans une insurrection, il se sauva à Naples où il épousa une riche Napolitaine. Il a laissé différents écrits en vers et en prose. — Tite Vespasien Strozzi, et Hercule Strozzi, son fils. Hercule a composé un ouvrage en l'honneur d'Isabelle, duchesse de Mantoue. P.

(2) Le Bembo, depuis cardinal, a composé divers ouvrages en vers et en prose. — Capello, gentilhomme vénitien, et bon poëte toscan. — Alamanni, excellent poëte: il fut exilé comme un autre Ovide, et vécut quelques années en France où il composa plusieurs ouvrages et entre autres son célèbre roman poétique de GIRON LE COURTOIS. Il est auteur du poëme intitulé *la Coltivazione*. P.

(3) Le comte Bandassar Castiglione a composé un traité intitulé, LE COURTISAN (*Il Cortegiano*), dans lequel il fait l'éloge des femmes. L'Arioste dit qu'en décrivant le courtisan accompli il s'est peint lui-même. P.

(4) Gonsague de Castel Ginfredi, cousin du duc de Man-

ment favoris de Mars et d'Apollon, tous deux du sang qui règne sur cette ville que le Mincio divise, et qu'il entoure de marais profonds, prendre la lyre pour chanter vos vertus et vos charmes. L'un d'eux était naturellement porté à vous rendre justice dans ses beaux vers : quelle haute idée la courageuse, la sublime Isabelle, son épouse, n'a-t-elle pas dû lui donner de votre sexe enchanteur!... N'était-il pas juste qu'il élevât sa voix harmonieuse pour chanter l'amour, le courage et la fidélité d'une épouse qui fait sa gloire et son bonheur, et que les plus cruelles menaces n'ont point ébranlée dans ses sentiments pour lui (1)? Les louanges que mérite Isabelle se répandent de la bouche de ce prince sur toutes celles qui l'imitent : non-seulement, sexe aimable, il a consacré sa muse à célébrer votre gloire et vos charmes; mais il sait aussi employer ses armes à vous défendre, et jamais chevalier ne peut se montrer un plus zélé protecteur de la vertu. Ce même prince, en vous célébrant, sait animer les autres.

---

toue, et Gonzague de Gazalo : ce dernier, que son intrépidité avait fait surnommer Rodomont, épousa Isabelle, fille de Vespasien Gonzague. P.

(1) Le pape Clément VII, irrité contre Gonzague de Gazalo qui s'était trouvé avec les impériaux au sac de Rome, n'épargna ni les promesses, ni les menaces pour empêcher Isabelle d'épouser ce prince; mais rien ne put triompher de sa constance. P.

poëtes à le célébrer lui-même. Il fut bien digne, sans doute, que le ciel unît sa destinée à celle qui porte toutes les vertus jusqu'à l'héroïsme. La constance d'Isabelle fut inébranlable comme la colonne dont elle porte le nom; ses sentiments, fondés sur la vertu, eurent la solidité de la colonne élevée sur l'épais et dur rocher. Illustre couple, réuni par la divinité même, vous êtes également dignes d'un si beau sort! les rives de l'Oglio (1) se parent de nouveaux trophées élevés par vos mains; et, malgré les horreurs de la guerre qui les entourent, les chants qui retentissent sur ses rives rendent le fleuve voisin jaloux de leur gloire.

Oui, sexe enchanteur, les noms les plus illustres par la naissance, ou les plus célèbres par les talents, sont comptés au nombre de ceux qui vous consacrent leurs ouvrages. Hercule Bentivo-

---

(1) Le château de ce seigneur de Gazalo était situé près de l'Oglio; par le fleuve voisin, l'auteur entend le Mincio, et semble ainsi mettre les chants de Gonzague de Gazalo au-dessus de ceux de Virgile. On cite, comme une preuve de son talent poétique, quelques stances qu'il a composées, et qui sont imprimées avec son nom, à la suite du Roland Furieux, dans quelques éditions de ce poëme. Elles sont adressées à l'Arioste, et commencent ainsi:

> Saggio scrittor de la memoria antica
> Del sangue illustre estense, etc. P.

glio (1), René Trivulce, Guidetto (2), qui m'est si cher; Le Molza (3), qui l'est également au dieu du Parnasse; Hercule, fils de mon illustre souverain; ce marquis du Guast (4), digne par ses exploits d'animer la trompette d'Homère et de Virgile; tous s'empressent de vous rendre hommage par des vers sublimes, et des chants que les muses aiment à répéter : mais tous les grands poëtes, qui se plaisent à vous célébrer, ne peuvent contribuer à votre gloire autant que vous-mêmes. Lorsque, quittant l'aiguille et le fuseau, vos doigts légers accordent, touchent une lyre, l'onde Aganippide alors semble ne couler que pour vous; les muses vous prennent pour de nouvelles filles de Mnémosine; chacune d'elles quitte l'instrument dont elle est prête à tirer des accords, pour écouter les vôtres; chacune forme une guirlande de fleurs pour en parer la nou-

---

(1) Hercule Bentivoglio, fils d'Annibal Bentivoglio, a composé des églogues et des comédies; il excellait aussi dans la musique : il habitait Ferrare. P.

(2) René Trivulce a composé des stances sur des sujets galants. — François Guidetto de Florence, bon poëte toscan. P.

(3) Marie Molza da Madonna montra dès son enfance les plus grandes dispositions pour la poésie. Il a composé des vers toscans et latins. P.

(4) Alphonse, marquis du Guast, auteur de quelques poésies pleines d'élégance. P.

velle sœur qui charme ses oreilles par des sons harmonieux.

Si je voulais citer ici toutes celles dont j'admire les talents divins, mon poëme ne contiendrait plus que leurs noms et les louanges qu'elles méritent; mais, si je me bornais à n'en célébrer que cinq ou six, combien n'en serait-il pas qui se plaindraient, avec justice, de cette préférence? Je ne parlerai donc que d'une seule; mais je la choisirai si bien, que son nom seul fera taire jusqu'à la plus secrète jalousie. Celle dont je parle n'avait besoin que de l'agrément de son style et de ses chants, pour être sûre de l'immortalité; elle l'est également de la donner à tous ceux et celles qu'elle croira devoir célébrer. De même que le soleil ne fait briller sur aucune planète une lumière aussi resplendissante que celle qu'il répand sur sa sœur; celle dont je m'occupe en ce moment paraît être l'astre radieux des belles-lettres, par la noblesse, la force et l'harmonie de ses sublimes écrits. Victoire (1) est son nom; ce nom est celui de tous qui lui convient le plus, puisqu'étant née dans le sein de la victoire, elle remporte sans cesse de nouveaux triomphes, et

---

(1) Victoire Colonne, fille de Fabrice Colonne, et femme de François Davolo, marquis de Pescaire : c'était une femme d'un rare génie et d'une grande piété. Elle a composé plusieurs poëmes pleins d'élégance à la louange de son mari, et d'autres ouvrages sur des sujets religieux. P.

qu'elle est entourée des trophées qui s'élèvent d'eux-mêmes autour d'elle. On peut la comparer à cette Artémise (1) célèbre par le mausolée dont elle consacra le nom de son époux : mais n'a-t-elle pas une grande supériorité sur cette reine, veuve d'un époux adoré ? N'est-il pas plus glorieux de faire vivre à jamais ce que l'on aime par ses écrits, que d'élever pour lui le plus superbe monument ?

Si Laodamie, si la femme de Brutus, si Arria, Argie, Évadné (2), et plusieurs autres, ont mérité des éloges pour avoir voulu mourir avec leurs

---

(1) Artémise, reine de Carie, célèbre par son amour pour Mausole son mari. Le tombeau qu'elle lui fit élever, et qui a fait donner le nom de mausolée aux monuments de ce genre, était au nombre des sept merveilles du monde. P.

(2) Laodamie, femme de Protésilas, expira de douleur sur le corps de son mari, qui avait été tué de la main d'Hector au siége de Troie. — Tout le monde connaît le trait d'Arrie, femme de Pétus, qui ne pouvant sauver son mari, condamné à mort pour avoir conspiré contre l'empereur Claude, lui présenta un poignard, dont elle venait de se frapper, en lui disant : Tiens Pétus, il ne fait pas de mal. — Porcie, femme de Brutus, ayant appris la défaite et la mort de son mari, s'ôta la vie en avalant des charbons ardents. — Évadné, pour ne pas survivre à son mari Capanée, mort au siége de Thèbes, se jeta dans son bûcher et fut brûlée avec lui. — Argie, fille d'Adraste, roi d'Argos, et femme de Polynice, bravant les menaces de Créon, alla pendant la nuit, avec sa belle-sœur Antigone, donner la sépulture à Polynice. Le tyran fit mourir ces deux princesses pour cet acte de piété. P.

époux, quelle supériorité Victoire n'a-t-elle pas sur elles, lorsque, malgré les Parques et la mort, elle arrache le sien au Léthé et à ce fleuve fatal (1) qui entoure neuf fois de son onde le séjour des ombres! Le grand Alexandre regrettait de ne pouvoir être célébré par le chantre d'Achille (2); combien, s'il vivait de nos jours, ô invincible François de Pescaire! combien ne regretterait-il pas encore plus de n'être pas chanté par ton illustre veuve, lorsqu'il entendrait l'Europe et l'Afrique retentir des sons de la trompette qui rend ta gloire immortelle!

Si je continuais à célébrer tes louanges aussi long-temps que je le desire, ô sublime Victoire! je ne m'occuperais plus que de toi; et je n'en pourrais cependant dire encore assez: mais, seigneur, je vous dois la continuation de l'histoire de Marphise, de son frère et de Bradamante; j'ai promis de la raconter dans ce chant, si vous vouliez m'écouter; et, puisque je m'aperçois que vous me préparez une oreille attentive, il faut bien que je tienne ma promesse. Je réserverai donc pour un autre temps, illustre Victoire, les

(1) Le Styx. L'Arioste veut dire que Victoire rappelle son époux à la vie en l'immortalisant dans ses vers. Voyez la note de la page 124. P.

(2) Alexandre-le-Grand, étant allé visiter le tombeau d'Achille, exprima, dit-on, le regret de n'avoir pas un aussi grand poëte qu'Homère pour chanter ses actions. P.

louanges que tout m'invite à vous donner : non que je prétende ajouter de nouveaux lauriers à ceux que vous savez si bien cueillir vous-même; mais je crois honorer ma lyre lorsque je l'emploie à vous célébrer.

Et vous, sexe enchanteur, concluez donc par tout ce que je viens de dire, que j'ai voulu prouver combien vous avez été digne d'être célébré dans tous les âges, et qu'il ne vous a manqué que des historiens plus fidèles : mais ne craignez plus un pareil oubli, puisque vous vous rendez immortel par vos propres ouvrages; comptez aussi sur ma faible muse qui vous est consacrée, et qui regrette beaucoup que Marphise et Bradamante n'aient pas écrit aussi bien qu'elles savaient combattre. J'ai beau rassembler tout ce qu'il est possible de savoir de leurs vertus et de leurs exploits; à peine en connais-je peut-être la dixième partie : j'aurai bien du plaisir du moins à chanter le peu que Turpin m'en apprend; car j'ai la même ardeur à célébrer vos vertus, ô femmes illustres ou charmantes! que j'aurai toujours pour vous servir et pour vous adorer.

Roger, comme je vous l'ai déja dit, était prêt à se séparer des deux guerrières; il avait retiré Balisarde du cyprès, lorsqu'il courut aux cris que tous les trois ils avaient entendus dans la vallée prochaine. Plus ils s'avancèrent, et plus ils entendirent redoubler ces plaintes : ils trouvèrent enfin trois femmes très embarrassées de leur con-

tenance, et dont les ajustements étaient bien étrangement dérangés. Quelques coquins, peu courtois, leur avaient coupé tous leurs vêtements depuis la ceinture; et les pauvres créatures se tenaient assises par une modestie qu'elles ne pouvaient entièrement conserver, et qui leur faisait bien douloureusement connaître tout le danger qu'elles couraient à se lever. De même que le fils de Vulcain (1) qui vint au monde sans mère, et que Pallas fit élever par Aglaure, qui ne sut point résister à sa curiosité, pour qu'on ne pût voir ses pieds difformes, se tenait assis dans cette espèce de char dont il fut l'inventeur; ainsi ces trois jeunes femmes s'étaient assises sur le gazon le plus touffu, pour cacher leurs charmes secrets. Les deux magnanimes guerrières furent très scandalisées d'un spectacle si déshonnête; leurs joues prirent une couleur plus vive que celle de la rose du printemps. Bradamante, regardant enfin leur visage qu'elles tenaient baissé sur leur sein, reconnut Ulanie, cette même jeune dame que la reine de l'Ile perdue avait envoyée en France; elle crut reconnaître aussi les deux autres pour être

(1) Érichtonius, fils de Vulcain, était né boiteux. Pallas l'enferma dans une corbeille, qu'elle donna à garder aux trois filles de Cécrops, Pandrose, Hersé et Aglaure, avec défense de l'ouvrir. Aglaure ouvrit la corbeille, et les trois sœurs furent punies de sa curiosité. Érichtonius inventa, dit-on, l'usage des chars afin de cacher sa difformité. P.

de sa suite. Eh, grand Dieu! dit-elle modestement, ma chère Ulanie, quel est l'infâme scélérat, assez inique, assez déloyal pour vous avoir arraché des voiles si nécessaires aux secrets qu'on ne doit point révéler?.... Ulanie fut bien contente lorsqu'elle reconnut la guerrière au son de sa voix, comme à ses armes. Hélas! dit-elle, ce sont de bien méchantes gens qui demeurent dans un château voisin; car, outre l'infamie qu'ils ont commise en coupant nos robes, les vilains nous ont bien battues, et nous ont fait encore mille autres affronts plus outrageants que leurs coups. Je ne sais ce que le bouclier d'or est devenu, ni ce qu'ils ont fait de ces trois pauvres rois qui sont restés pendant une si longue route avec nous; j'ignore s'ils sont morts ou prisonniers. Quoi qu'il soit, en vérité, bien fâcheux de marcher à pied, vêtues comme nous le sommes, je m'étais mise en chemin pour aller trouver Charlemagne; ce grand prince serait sûrement touché de nous voir en cet état, et ne différerait pas à nous venger d'un pareil affront.

Les deux guerrières et Roger, qui n'étaient pas moins humains que courageux, furent indignés de tout ce qu'ils voyaient et venaient d'entendre; prenant le parti d'abandonner toute autre affaire, ils n'attendirent pas que la dame islandaise les en priât, pour voler à sa vengeance. Ils prirent le chemin du château; mais auparavant, tous les trois s'étant promptement dépouillés de leurs

soubrevestes, ils les donnèrent à ces trois dames infortunées, pour couvrir ce que la pudeur ne permet pas de montrer. Bradamante prit Ulanie en croupe; Roger et Marphise en firent autant pour les deux autres; et les trois Islandaises s'arrangèrent de leur mieux pour faire route.

Ulanie montra le chemin de la citadelle à Bradamante, qui la consola de son mieux, et lui promit de la venger. Ils sortirent de la vallée, suivirent un chemin tortueux, et marchèrent, sans s'arrêter, jusqu'au coucher du soleil. Ils se retirèrent pour passer la nuit dans un village, et n'eurent point à se plaindre, ni des lits, ni du souper; mais ce qui les surprit beaucoup, ce fut de ne voir dans cet endroit que des femmes, les unes jeunes, les autres vieilles; et, dans le grand nombre, on n'apercevait pas un visage d'homme: pas un vieillard, pas un petit enfant même ne parut à leurs yeux.

Jason et ses Argonautes ne furent pas plus surpris de ne pas trouver un seul homme dans l'île de Lemnos, dont les habitantes cruelles avaient massacré pères, frères, époux, et jusqu'à leurs enfants mâles, que Roger et ses compagnes de voyage ne le furent de trouver ce village pareillement dépeuplé d'hommes. On eut soin de remplacer promptement les soubrevestes par des vêtements d'étoffes un peu grossières, mais toujours fort utiles pour celles à qui on n'en avait pas laissé d'autres. Roger, s'adressant à l'une des habitantes

du hameau, la pria de lui dire quelle raison ou quel ordre avait exclu tous les hommes de ce lieu; cette femme lui répondit en ces mots:

Seigneur, vous nous voyez ici sans aucun homme avec nous, et vous sentez combien il nous doit être cruel de ne pouvoir prendre soin de nos pères, de coucher seules, et de ne plus caresser nos enfants; c'est l'ordre absolu de notre cruel tyran qui nous prive de remplir les devoirs les plus doux de la vie. Nous sommes nées sur ses terres qui ne sont qu'à deux lieues d'ici: le méchant homme nous en a bannies; et c'est après nous avoir fait essuyer mille actes de sa violence, que, nous ayant toutes exilées sur cette frontière, il nous a séparées de tous ceux qui nous étaient chers, en leur faisant les plus terribles menaces, aussi-bien qu'à nous-mêmes, malheureuses que nous sommes, s'ils venaient nous trouver, ou s'il apprenait que nous leur eussions donné retraite. Ce tyran hait de nous jusqu'au nom de femme; notre présence est tellement odieuse pour lui, qu'il semble qu'elle le rende malade. Les arbres se sont dépouillés déja deux fois de leur verdure, depuis qu'il a fait cette loi barbare, que rien n'a pu changer jusqu'à ce jour. Tous ses sujets le craignent autant que la mort; il est d'une taille gigantesque; cent hommes robustes ne pourraient pas lui résister; et, s'il traite ses malheureuses sujettes avec tant de barbarie, il est encore plus cruel pour les femmes étrangères. Si

votre honneur vous est cher, et si ceux et celles qui vous accompagnent veulent éviter les plus mortels affronts, croyez-moi, n'allez pas plus loin, et prenez promptement une autre route.

Marganor est le nom de ce tyran, continua-t-elle; maître d'un fort château, il y surpasse la cruauté de Néron; s'il aime à répandre le sang des hommes, il aime bien plus encore à répandre le nôtre; il en paraît avide autant qu'un loup vorace l'est de celui d'un agneau. Les femmes qu'il traite le moins cruellement sont chassées de son château, après avoir essuyé mille outrages.

Les dames et Roger, desirant vivement connaître ce qui avait pu inspirer une telle fureur à ce monstre, prièrent la même femme de leur en dire la raison; et c'est ainsi qu'elle commença son histoire:

Marganor, leur dit-elle, fut, dès sa naissance, injuste, orgueilleux et cruel; mais il fut un temps où ses défauts étaient cachés. Il avait deux fils qui ne tenaient rien des mœurs féroces de leur père: ils aimaient et recevaient bien les étrangers; leur cour était polie; ils s'y montraient affables; et, quoique leur père fût avare, il les aimait assez pour ne leur pas refuser ce qu'ils desiraient pour satisfaire leur générosité. Ceux qui venaient alors dans cette petite cour étaient accueillis avec tant d'honneurs, qu'ils faisaient, en partant, l'éloge des deux frères, que leurs vertus naissantes avaient déja fait décorer de l'ordre de

la chevalerie. L'un s'appelait Cylandre; l'autre portait le nom de Tanacre. Tous les deux étaient braves, beaux et bien faits; ils auraient peut-être mérité toujours des louanges, s'ils n'eussent été séduits par l'amour, et si cette passion dangereuse ne les eût entraînés par sa violence à commettre des actes qui noircirent la réputation qu'ils avaient commencé d'acquérir.

Un chevalier de la cour impériale de Grèce arriva un jour dans le château de Marganor, avec son épouse qui était de la plus rare beauté. Cylandre en devint si follement amoureux, qu'il crut perdre la vie s'il ne parvenait à la posséder, et si elle s'éloignait de la cour de son père. Bien convaincu qu'il aurait vainement recours aux prières si touchantes que font les amants, il fut assez insensé pour oser employer la force; et, lorsque le chevalier grec partit, il alla l'attendre à quelque distance, pour enlever de ses bras celle qu'il conduisait sous sa garde. Dès qu'il le vit approcher, il courut sur lui la lance en arrêt. Il ne doutait point de le porter par terre du premier coup, et d'enlever sa dame; mais ce chevalier, expert et valeureux, lui passa le fer de sa lance au travers du corps. Il tomba mort; son corps fut rapporté sur un brancard, baigné des larmes amères de Marganor, et déposé dans le tombeau de ses pères. Cet évènement fâcheux ne changea rien cependant au ton ordinaire de la cour; Tanacre n'était ni moins prévenant, ni moins aimé

que son frère; et la même année un jeune baron voisin vint chez Marganor avec sa nouvelle épouse, qu'il semblait que l'amour et les graces eussent embellie de leurs mains. Elle était aussi vertueuse que belle; elle se nommait Drusille, et Olindre de Longueville était le nom de son époux. C'était un chevalier accompli. Tous les deux s'adoraient dès leur enfance, et venaient d'être couronnés par l'hymen, l'amour et les plaisirs. Tanacre, sans avoir, comme il l'aurait dû, la mort de son frère toujours présente devant les yeux, conçut un amour effréné pour la belle Drusille; mais, désespérant d'enlever son cœur à l'aimable époux qu'elle adorait, il prit la résolution d'imiter en partie son coupable frère. Cependant il ne voulut pas courir de risque avec le jeune et brave Olindre; tout sentiment d'honneur s'éteignit en lui; les vices de son père semblèrent inonder tous à-la-fois son cœur; il n'écouta plus que les projets odieux qui lui furent inspirés par son ame, devenue tout-à-coup si criminelle. Tanacre eut la lâcheté de faire embusquer vingt hommes armés sur le chemin qu'Olindre devait prendre pour retourner à Longueville avec son épouse; il le fit entourer par les vingt assassins qu'il avait conduits lui-même; et, malgré sa valeur et sa longue défense, ce jeune guerrier perdit la vie. Tanacre, dès qu'Olindre fut expiré, saisit la jeune épouse qui demandait la mort: il l'enleva malgré ses cris; mais, s'étant arrachée de ses bras, elle courut se précipiter

dans un vallon : elle fut assez malheureuse pour n'y pas trouver la fin de ses peines ; et blessée à la tête, meurtrie dans tout son corps, Tanacre la fit rapporter au château sur un brancard, prit tous les soins nécessaires pour conserver ses jours ; et, voyant bien qu'il ne pouvait avoir pour maîtresse une dame d'un si haut parage, il fit tous les préparatifs de son hymen avec elle, pendant le temps que d'habiles médecins s'occupaient à la guérir de ses blessures.

Tanacre, continua la même femme, ne cessait de parler de son repentir et de la violence de son amour à la belle Drusille. Je passerai mes jours, lui disait-il, à réparer les maux que je vous ai faits : mais tout ce qu'il pouvait dire à Drusille ne faisait qu'animer la rage que son cœur avait contre lui ; elle ne desirait, ne cherchait que des moyens sûrs de donner la mort à l'assassin de son époux. Bientôt elle connut qu'elle ne pouvait y réussir que par la feinte : elle prit donc sur elle d'avoir un air plus doux avec Tanacre, de lui faire croire qu'elle oubliait Olindre, et de lui donner l'espérance qu'elle s'en consolerait avec lui ; son visage annonçait qu'elle ne pensait plus à son injure, tandis que son cœur appelait la vengeance. Plusieurs projets se présentèrent à son esprit ; mais elle n'en trouvait aucun dont la réussite lui parût assez certaine : celui auquel à la fin elle s'arrêta fut de mourir elle-même en donnant la mort à Tanacre ; et le sacrifice d'une vie malheureuse ne

lui coûta rien, lorsqu'elle put s'assurer que sa mort entraînerait celle de son ennemi. Dès qu'elle eut pris ce parti funeste, elle fit tout au monde pour le faire réussir; son air devint plus riant; elle entendit parler sans trouble des nouvelles noces qui se préparaient pour elle; sa parure même sembla plus recherchée qu'à l'ordinaire; et, lorsque Tanacre lui parla du jour de son hymen: J'espère du moins, seigneur, lui dit-elle, que vous m'accorderez que ces noces se fassent selon l'usage du lieu de ma naissance. Cependant le pays de Drusille n'admettait aucune cérémonie qui lui fût particulière, et ce n'était qu'un mensonge adroit qu'elle avait inventé pour assurer sa vengeance. La veuve qui se remarie, dit-elle à Tanacre, doit commencer par apaiser les mânes de son époux; elle doit faire célébrer des services pour lui dans l'église qui lui sert de tombeau; c'est à la fin de ce saint sacrifice qu'elle reçoit l'anneau de la main de son nouvel époux. Le prêtre officiant doit avoir une coupe de vin toute prête, qu'il bénit, et sur laquelle il prononce des prières; il la remet ensuite aux époux; mais c'est à l'épouse qu'il la présente d'abord: c'est elle qui doit boire la première. Tanacre se soucie très peu des cérémonies qui doivent être observées à son mariage, pourvu qu'il s'accomplisse promptement; le malheureux n'imagine pas que Drusille veuille venger ainsi la mort d'Olindre; il n'est occupé que de ses desirs; il consent à tout pour hâter son bonheur.

Drusille avait à son service une vieille femme, qui avait été prise avec elle, et qu'on lui avait laissée. Prépare-moi, ma chère bonne, lui dit-elle, de ce poison actif que tu sais si bien composer; apporte-le moi dans un vase. J'ai trouvé le plus sûr moyen de donner la mort au traître fils du tyran; je sais aussi la manière de nous sauver toutes les deux; mais je n'ai pas à présent le temps de te le dire. La vieille obéit à ses ordres, prépara le poison, et Drusille le reçut de sa main; elle le mêla dans un vin doux et parfumé de l'île de Candie, et le conserva précieusement pour le jour fatal de ses noces. Elle vint au temple parée de pierreries et d'habillements superbes; elle avait fait élever sur deux colonnes le sarcophage d'Olindre, et l'on commença l'office des morts à son intention. Tous les principaux de la ville et des environs formaient un grand concours dans le temple, où Marganor entra suivi de ses favoris, et conduisant son fils par la main avec un air de satisfaction et de gaieté qui paraissait rarement sur son visage.

Lorsque les obsèques d'Olindre furent finies, le prêtre apporta le vin préparé dans une coupe d'or; Drusille en but une partie, et présenta, d'un air doux et riant, le reste à Tanacre; il eut l'air d'être pénétré de joie en prenant la coupe, et la vida tout entière. Tanacre la remit aussitôt entre les mains du prêtre, et se retournant vivement vers Drusille, il lui tendit les bras. La veuve

d'Olindre alors, changeant tout-à-coup et d'air et de langage, le repousse avec violence; ses yeux sont allumés; son beau visage est défiguré par la fureur et la vengeance: Fuis loin de moi, traître! s'écria-t-elle.... Me croyais-tu donc assez faible pour te donner ma foi, pour me rendre au scélérat qui m'a plongée dans le désespoir? Frémis, apprends que tu meurs de ma main; apprends que cette main t'a présenté le poison que tu portes dans ton sein. Va, ta mort est encore trop douce pour punir l'horreur de ton crime. Que n'ai-je pu porter plus loin ma fureur contre le bourreau de mon époux et le mien! Mon seul regret, c'est de n'avoir pu t'arracher de ma main ton cœur lâche et barbare. Pardonne-moi, cher Olindre, de m'être soumise à feindre!... Je n'avais que ce seul moyen de te venger. Et toi, monstre! va subir dans les enfers la juste punition de tes crimes; si j'y suis précipitée, j'y jouirai du moins de voir les tourments qui t'y sont préparés.... Alors, élevant ses yeux vers le ciel: Reçois cette victime, ô cher époux! de la main de celle qui meurt pour te venger; obtiens de l'éternel qu'il me reçoive avec toi dans son sein; dis-lui que j'ai du moins le mérite d'offrir à ses pieds la dépouille opime du plus noir de tous les ennemis de sa justice et de sa loi, et que c'est une œuvre méritoire que de purger la terre des scélérats qui bravent sa colère et sa vengeance!... Drusille à ces mots expira: son visage livide portait encore quelques

signes du plaisir que la punition du meurtre d'Olindre avait porté dans son ame. Tanacre en ce moment expirait aussi; et, comme il avait bu les deux tiers de la coupe, il est à présumer que sa mort précéda de quelques instants celle de Drusille (1).

Marganor avait retenu dans ses bras son fils Tanacre, en le voyant chanceler, et ne s'était occupé qu'à le secourir; mais, au moment qu'il le vit expiré, qu'il connut qu'il avait perdu ses deux fils, et que tous les deux avaient péri par le fatal amour qu'ils avaient eu pour deux femmes, l'amour paternel, la colère et le désespoir excitèrent un orage si furieux dans son cœur, qu'il s'élança pour massacrer Drusille: voyant qu'elle était expirée, ce furieux exerça sur son corps mille cruautés inutiles pour assouvir en partie sa rage.

Semblable au serpent qui mord le fer d'une lance dont il est frappé, furieux comme un dogue qui brise sous ses dents les pierres qu'on lui lance, Marganor exhale une vaine rage, en portant ses coups sur un corps insensible. Il quitte enfin ce reste inanimé de Drusille; et, voyant le temple rempli de femmes, non-seulement sa fureur se soutient, mais elle semble augmenter; il tire son large cimeterre, il tombe sur nous sans

---

(1) Le fonds de cette histoire est tiré de Plutarque; il y a aussi une aventure semblable dans l'Ane d'Or d'Apulée. P.

en distinguer aucune, et nous immole à sa rage: nous fuyons toutes, en jetant des cris lamentables: rien ne put nous défendre; en un moment il en tue trente et en blesse plus de cent. Ramené dans son palais, entouré par ses amis, et par les habitants qui lui demandaient à grands cris la vie de leurs mères, de leurs épouses et de leurs filles, il prit le parti, pour nous éloigner toutes de sa vue, de nous exiler à deux lieues du pays qu'il habitait, sans qu'il nous fût jamais permis de nous en rapprocher. Toutes nos familles se trouvèrent séparées, et nous restâmes privées de ces unions si douces qui sont le soutien et qui font le bonheur de la vie. Si nos époux, si nos fils osent aller contre sa défense, en s'approchant furtivement de nos habitations où règnent la tristesse et les regrets, ils sont cruellement punis. Ce tyran établit en outre la plus inique de toutes les coutumes : cette loi porte que toute femme qui passera près de son château sera prise, battue de verges, et qu'on la chassera du pays, après lui avoir coupé les jupes au-dessus de la ceinture; mais si quelque femme ose se présenter ayant quelque chevalier pour escorte, Marganor la traîne lui-même sur le tombeau de ses fils, et l'immole à leurs mânes: pour les chevaliers, il les fait désarmer et couvrir de fers. Mille hommes armés qu'il entretient pour sa garde le mettent en état de soutenir cette coutume barbare: cependant, si quelqu'un de ces

chevaliers veut jurer sur l'autel d'être, pendant le reste de sa vie, le plus mortel ennemi des femmes, il lui fait rendre son cheval, ses armes et sa liberté. Si donc vous êtes curieux de sacrifier ces dames et vous-mêmes avec elles, allez voir le château qu'habite ce monstre, dont le pouvoir et la force égalent l'injustice et la cruauté.

Les guerrières, qui d'abord avaient été bien attendries par l'histoire de Drusille, sentirent naître en leur ame une juste fureur; et, si la nuit ne les eût arrêtées, elles eussent volé sur-le-champ pour punir Marganor. Elles passèrent donc le reste de la nuit dans le village; mais, dès que l'aurore annonça le retour du soleil, les guerrières et Roger, suivis des trois Islandaises, reprirent leurs armes et marchèrent au château.

Ils commençaient à prendre cette route, lorsqu'un bruit de chevaux qu'ils entendirent dans le fond du vallon excita leur curiosité : bientôt ils virent arriver, par un chemin étroit, une vingtaine d'hommes armés, qui menaient une vieille femme condamnée aux plus cruels supplices; et quelques femmes du village la connurent aussitôt pour être cette suivante de Drusille, dont la main avait préparé la mort de Tanacre. Cette vieille, ayant eu quelque inquiétude sur le projet de sa maîtresse, n'était point entrée dans le temple avec elle; et la rumeur soudaine qui s'éleva la fit sortir promptement de la ville, et chercher sa sûreté dans une prompte fuite. Marganor ayant

appris par ses espions qu'elle s'était réfugiée en Autriche, fit tenter l'avarice d'un vieux baron qui la livra dans ses mains, quoiqu'il lui eût promis sûreté dans ses domaines; et Marganor sentait une joie barbare, en pensant qu'il la verrait brûler à petit feu. Le baron allemand la lui avait envoyée sur un cheval de somme, comme un ballot de marchandises, liée, garottée, baillonnée et enfermée dans une caisse. Ses gens l'avaient conduite ainsi jusqu'à Constance, où ceux de Marganor s'étaient trouvés pour la recevoir; et le tyran espérait bien pouvoir assouvir sa rage sur elle. De même que le beau fleuve (1) qui descend et tire sa source du Vésule, devient plus fort et plus rapide, lorsqu'ayant reçu dans son lit les eaux du Lambro, de l'Adda, du Tésin, il roule leur onde jointe à ses premiers flots: ainsi, tout ce que les guerrières apprirent de nouveau ne fit qu'exciter encore plus vivement leur colère; et le nombre des soldats qui pouvaient défendre le tyran ne les ébranla pas un seul moment dans le projet de le punir: elles se promettaient bien même de lui faire expier ses forfaits, en le livrant au supplice le plus long et le plus douloureux. Ils convinrent de commencer par délivrer la vieille; ils fondirent sur ceux qui la gardaient; et les premiers qui tombèrent sous les coups terribles des guerrières épouvantèrent assez les autres, pour

(1) Le Pô.

les faire jeter leurs armes et prendre la fuite. Ils abandonnèrent la vieille, comme le loup qui vient de ravir un agneau le laisse tomber, pour fuir plus rapidement les chiens et les bergers qui le poursuivent. Plusieurs même laissèrent leurs chevaux pour se cacher plus facilement; et Roger choisit promptement trois de ces chevaux pour monter les trois Islandaises qu'ils portaient en croupe, et qui non-seulement fatiguaient leurs coursiers, mais qui pouvaient les gêner en combattant.

Libres, après cette première expédition, ils prirent le chemin du château, se faisant suivre par la vieille qu'ils voulurent avoir pour témoin de la vengeance qu'ils croyaient devoir à Drusille. La vieille jetait les hauts cris, et ne voulait point marcher avec eux; tant elle aimait encore la vie! mais Roger se divertit à l'enlever de terre, et l'emporta sur la croupe du vigoureux Frontin.

Ils arrivèrent bientôt dans un bourg fort riche et bien bâti, qui n'avait ni remparts ni fossés pour le défendre : une petite montagne, qui paraissait formée d'un seul rocher, s'élevait au milieu, et portait sur sa cime le fort château de Marganor. Dès qu'ils furent entrés dans le bourg, quelques soldats, qui en gardaient l'entrée, fermèrent la barrière derrière eux, et ils remarquèrent qu'on avait également fermé l'issue opposée.

Marganor parut aussitôt à la tête d'un grand nombre de fantassins et de cavaliers, et leur com-

manda, d'un air menaçant, de se soumettre à l'instant à la coutume qu'il avait établie. La redoutable Marphise, ainsi qu'elle l'avait obtenu de Bradamante et de Roger, courut sur Marganor, pour toute réponse; et, sans daigner baisser le fer de sa lance, ni tirer son épée, elle lui porta sur la tête un si furieux coup de son poing couvert d'un gantelet, qu'elle le renversa tout étourdi sur la croupe de son cheval. Dans le même moment, Roger et Bradamante fondirent sur les troupes de Marganor; Roger en perça six de sa lance : les cinq premiers furent abattus morts par différentes blessures; sa lance se brisa dans le corps du sixième qui s'enfuyait. Bradamante de son côté renversait ou perçait tous ceux qu'elle frappait avec la lance d'or; et bientôt tous les gens armés de Marganor, et jusqu'au peuple même, s'enfuirent, les uns vers le château, les autres dans la campagne, et les églises se remplirent de ceux qui cherchaient un asyle : dans un instant on ne vit pas un homme au milieu de la place où Marganor avait paru. Marphise, pendant ce temps, liait fortement les mains derrière le dos à ce tyran; elle appela la vieille, elle le lui remit entre les mains. Alors, bien rassurée, la vieille ne sentit que le plaisir d'avoir Marganor sous sa puissance. Roger et les guerrières furent un moment tentés de mettre la ville en feu : mais, réfléchissant que Marganor était seul coupable, ils prirent le parti de faire grace aux habitants,

s'ils voulaient renoncer à la coutume qu'il avait établie.

Les habitants (1) consentirent sans peine à l'abolissement d'une coutume et d'une loi qu'ils détestaient eux-mêmes; ils calmèrent le courroux de l'impétueuse Marphise qui d'abord voulait tout brûler et saccager, en lui représentant combien ils avaient souffert eux-mêmes d'une loi barbare à laquelle ils n'avaient obéi, que parceque le peuple est toujours forcé de suivre celle du plus fort. En effet, les malheureux sujets de Marganor n'obéissaient qu'en frémissant à ce tyran qui les avait mis au point de se défier les uns des autres, par la récompense qu'il donnait aux délateurs de ceux qui murmuraient contre lui: l'un perdait ses biens, l'autre son honneur, et quelques-uns étaient livrés au supplice. Les cris de ce peuple malheureux s'étaient élevés jusqu'au ciel; et la justice divine, également infinie dans ses récompenses et dans ses justes punitions, venait d'abattre sous son glaive la tête coupable de ce tyran odieux. Le peuple, qui passe facilement de la crainte à la fureur, prouva bien, en cette occasion, que tout le monde se jette, la cognée à la main, sur l'arbre déraciné par les vents. Marganor servit d'un exemple de plus à ceux dont l'avarice, la violence et l'injustice rendent leurs sujets

(1) Toute la fin de ce chant est paraphrasée plutôt que traduite. P.

malheureux. Grands et petits, il ne fut aucun des habitants qui ne vît avec la joie la plus vive ce tyran puni de ses forfaits. Ceux dont sa main cruelle avait massacré les femmes, ou les sœurs, ou les filles, couraient sur lui pour le mettre en pièces; mais Bradamante et Marphise, qui voulaient lui faire subir une punition plus longue de tant de crimes accumulés, le défendirent de la première fureur de ces habitants irrités. Elles firent remettre Marganor tout nu, bien garotté, entre les mains de la vieille, qui se plut à lui déchiqueter le dos et les épaules avec un poinçon. Les trois dames islandaises, se souvenant aussi de l'affront qu'elles avaient reçu, et peut-être ayant quelques raisons secrètes pour être furieuses qu'on pût se ressouvenir de ce qu'elles n'avaient pu cacher au grand jour, se jetèrent à leur tour sur lui, et desiraient alors avoir les griffes des ours blancs de leur île pour le déchirer; car une femme ne pardonne jamais les affronts qu'elle a reçus, ni même ceux qu'elle a mis en droit qu'on puisse lui faire : elles se servirent même de leurs dents pour punir Marganor de l'indécence et de l'immodestie de ses procédés.

Marganor était alors la fidèle image d'un de ces torrents furieux qui se précipitent des montagnes, lorsque les neiges accumulées se fondent tout-à-coup, frappées par le soleil : dans sa chute rapide, ce torrent fougueux bondit de rochers en rochers, les blanchit d'écume, les arrache de leur base,

ainsi que les arbres qu'il brise et déracine; il porte au loin ces débris accumulés dans la plaine, et leur poids et la rapidité des eaux entraînent les cabanes et les moissons: mais enfin les eaux, en s'étendant sur des terrains unis, perdent leur volume et leur rapidité; et les enfants, que ses ravages avaient si vivement effrayés, se plaisent à braver alors sa première fureur, et le passent en riant et se mouillant légèrement les pieds. C'est ainsi que ce cruel tyran, dont le seul nom faisait trembler, se trouve tellement abattu par ses chaînes et par la haine publique, que jusqu'aux timides enfants insultent à son malheur, et lui font sentir leurs atteintes, en se servant de leurs faibles mains pour lui arracher la barbe ou les cheveux.

Roger et ses deux braves compagnes, étant montés dans le château, trouvèrent des richesses immenses, le bouclier d'or, et les rois du Nord, compagnons d'Ulanie, qui ne portaient aucune arme depuis que Bradamante les avait renversés deux jours de suite. Il est bien à croire qu'il fut heureux pour ces princes de n'être pas en état d'attaquer Bradamante; ils eussent été vraisemblablement renversés une troisième fois. Mais il leur fut plus heureux encore de n'être pas armés lorsqu'ils furent pris avec Ulanie; les pauvres Islandaises auraient été immolées sur le tombeau d'Olindre: du moins elles en furent quittes pour voyager un peu trop immodestement, et pour

quelques autres petits désagréments que des soldats impolis avaient pu leur faire essuyer, mais desquels heureusement il ne restait aucune marque. Les guerrières rendirent le bouclier d'or à la bonne Ulanie qu'elles comblèrent de présents ainsi que ses deux compagnes; elles firent jurer aux habitants, non-seulement d'abolir la coutume, mais de courir promptement chercher et consoler leurs épouses affligées; elles leur firent jurer de plus, de ne laisser entrer dans leur ville aucun chevalier, sans exiger de lui le serment de servir toute sa vie les dames, et de combattre ceux qui seraient soupçonnés de les haïr. Marphise ajouta qu'elle reviendrait avant la fin de l'année, et les menaça de sa vengeance, s'ils n'obéissaient pas exactement à ses ordres. Tous les trois allèrent ensuite, accompagnés d'un nombreux clergé, pour retirer le corps de Drusille du cloaque où Marganor l'avait fait jeter; et, rendant à sa mémoire les plus grands honneurs, ils le firent ensevelir avec le corps de son époux dans un riche tombeau. Marphise, ayant aperçu près d'un temple une colonne élevée, sur laquelle le tyran avait fait inscrire sa loi cruelle, s'en servit, de concert avec Bradamante, pour porter le trophée des armes de Marganor; et, faisant briser l'inscription, elles firent graver, sur cette même colonne, la nouvelle loi qu'elles venaient de proclamer; et ce même monument de la mort et de l'ignominie dont les femmes étaient menacées, devint celui de leur

triomphe. Les deux guerrières partirent ensuite avec Roger, et se séparèrent d'Ulanie, qui, voulant paraître devant Charles avec décence, s'occupait avec ses compagnes à se préparer de riches vêtements. On sait que Marganor était resté sous sa garde : ne voulant pas le laisser souffrir plus long-temps, et craignant que ce barbare ne nuisît encore à quelque femme, elle le fit précipiter du haut d'une tour. Mais cessons de parler d'Ulanie, pour suivre les guerrières et Roger, qui prennent le chemin de la ville d'Arles : ils marchèrent le reste du jour, et tinrent, une partie du suivant, la même route jusqu'à l'endroit où, se partageant en deux branches, ils reconnurent qu'une de ces routes conduisait à la cité d'Arles où Roger devait se rendre, et l'autre au camp de Charles. Ce fut là que les deux tendres amants renouvelèrent mille fois leurs serments, et se séparèrent en s'embrassant. Marphise et Bradamante se rendirent près de Charles, Roger près d'Agramant ; et moi, je saisis cette bonne occasion de me reposer quelques moments.

FIN DU TRENTE-SEPTIÈME CHANT.

CHANT XXXVIII.

ARGUMENT.

Bradamante et Marphise arrivent à la cour de Charlemagne. — Marphise est baptisée par l'archevêque Turpin. — Astolphe quitte le paradis terrestre avec la fiole qui renferme le bon sens de Roland. — Astolphe rend la vue à Sénape. — Il enferme le vent du midi dans une outre. — Il change des cailloux en chevaux. — Agramant tient dans Arles un conseil de guerre. — Discours d'Agramant, de Marsile et de Sobrin. — Proposition faite à Charles de terminer la guerre par un combat entre deux champions. — Charles accepte. — Les Sarrasins choisissent Roger, et les chrétiens Renaud. — Bradamante se désole. — Cérémonie du serment. — Commencement du combat.

O vous qui daignez écouter mes chants avec plaisir, dames aimables, qui joignez l'honneur et les sentiments épurés aux graces de votre sexe! je le vois à votre air, la séparation subite de Roger d'avec celle qu'il aime vous fait autant et peut-être plus de peine qu'à Bradamante; vous accusez dans votre cœur ce loyal amant de n'être pas assez vivement épris. Je penserais comme vous, si quelque intérêt particulier eût déterminé

Roger à s'éloigner de la fille d'Aymon; et toutes les richesses de Crésus, tous les trésors des deux mondes, ne doivent pas séduire par leur attrait l'amant fortuné qui peut voir sans cesse l'objet qu'il adore. Mais cet honneur qui vous est si cher, cet honneur rigide qu'un chevalier doit conserver aux dépens de sa vie, aux dépens de son amour même, rend l'aimable Roger digne d'être également plaint et loué par votre bouche. Si Bradamante se fût trop fortement opposée à son départ, ne diriez-vous pas vous-mêmes qu'elle n'était occupée que d'elle, et que Roger n'était pas véritablement aimé? L'amante estimable et tendre, quoique l'amour lui rende son amant aussi cher que sa propre vie, sera toujours jalouse de son honneur; elle sait qu'il lui doit être plus précieux que le jour même; elle se sacrifiera toujours plutôt que de souffrir qu'il y soit porté atteinte. Roger fit son devoir en retournant près d'Agramant; ce prince n'avait point partagé la fureur d'Almont; il l'avait armé chevalier, et l'avait toujours comblé de faveurs et de distinctions honorables. Oui, Roger fit bien d'obéir au devoir qui le rappelait auprès de son empereur; et Bradamante se montra digne de son sang et de sa renommée, en ne le retenant point auprès d'elle : elle était trop sûre que rien ne peut réparer l'honneur, quand il est perdu; d'ailleurs ne l'était-elle pas également, que l'amour, tôt ou tard, ramènerait Roger à ses pieds, amoureux et fidè-

le? Son amant retourna donc près d'Agramant, qui avait recueilli dans Arles les débris de son armée (1).

Marphise et Bradamante, qui s'étaient liées de l'amitié la plus tendre, retournèrent ensemble près de Charlemagne; ce prince rassemblait toutes ses forces pour donner un assaut général à la ville d'Arles, et pour terminer dans une seule action la longue guerre qu'il soutenait contre les Sarrasins.

Dès que Bradamante parut et fut reconnue dans le camp de Charles, son arrivée fit élever des cris de joie : tous les guerriers la révéraient; elle était adorée du soldat; chacun s'empressait à lui rendre hommage. Lorsque Renaud apprit son arrivée, il accourut serrer dans ses bras cette sœur si chérie; tous ses autres frères se réunirent bientôt autour d'elle. Quand on sut que la guerrière qui l'accompagnait était cette célèbre Marphise, qui, des extrémités de l'Inde jusqu'à celles de l'Espagne, avait mérité des palmes immortelles, toute l'armée quitta ses tentes pour se trouver sur son passage, et rendre des honneurs à ces deux belles guerrières.

Marphise mit un genou à terre en se présentant devant Charles, et Turpin assure que ce fut la première fois de sa vie qu'elle fit un acte pareil; le seul fils de Pepin lui parut digne de cet

(1) Le poëte revient à Roger dans ce même chant, p. 169.

hommage, quoiqu'elle eût vu les plus puissants monarques du continent dans toute leur gloire. Charles lui fit l'accueil le plus honorable; il était sorti de son pavillon royal pour venir au-devant d'elle; il lui donna la main, et la fit asseoir à ses côtés, au-dessus des rois, des princes et des barons. On congédia ceux qui ne se retirèrent point d'eux-mêmes, ensorte qu'il ne resta plus que les paladins et les grands seigneurs; alors Marphise, s'adressant à Charles, lui dit d'un ton gracieux: Très haut, très glorieux et très auguste empereur, vous, qui, du couchant à l'aurore, et des monts glacés de Scythie jusqu'aux rivages brûlants des Éthiopiens, faites révérer l'étendard triomphant de la croix, je viens des extrémités de la terre pour admirer en vous, non-seulement le plus puissant monarque de l'univers, mais aussi celui que l'éternel a doué de la plus haute sagesse. Je dois vous dire la vérité, grand prince! une secrète jalousie m'avait fait prendre les armes; je voyais avec peine un monarque d'une autre religion que la mienne devenir le plus puissant souverain du monde; j'ai souvent rougi la terre du sang des chrétiens, et je fusse peut-être restée votre plus mortelle ennemie, sans un évènement qui m'a déterminée à venir me ranger au nombre de vos sujets. Au moment même où je me préparais à porter les armes contre vous, j'ai su pour la première fois, et d'une manière dont je vous rendrai compte dans la suite, que je suis fille de

ce brave Roger de Risa, que son frère trahit avec tant de lâcheté. Ma malheureuse mère fut exposée sur une mer orageuse, lorsqu'elle me portait encore dans son sein; elle me donna le jour au milieu des circonstances les plus funestes. Un savant enchanteur m'éleva jusqu'à l'âge de sept ans; je fus depuis enlevée à ses soins par des corsaires arabes. Ils me vendirent en Perse comme esclave : le roi qui m'avait achetée, ayant voulu me ravir l'honneur, lorsque je fus devenue plus grande, je le punis en le privant du jour. J'exterminai sa cour et sa race coupable; je m'emparai de son trône, et j'avais à peine deux mois au-dessus de dix-huit ans, lorsque je me vis souveraine de sept royaumes que j'avais conquis. Jalouse alors de votre gloire, comme je l'ai dit, j'espérais réussir à l'abaisser; mais ce que j'ai su depuis que je suis en France, non-seulement éteint cette fureur, mais m'anime à vous aimer et à vous servir comme mon seigneur et mon maître, et comme un grand prince auquel j'ai la gloire de tenir par le sang. Roger fut pour vous, seigneur, le parent et le serviteur le plus fidèle; je vous consacre, comme lui, mon cœur et mon épée : j'oublie cette jalousie, cette haine injuste qui me portaient à vous combattre, ou plutôt je la réserve pour Agramant, et pour tous ceux qui descendent des barbares qui se sont couverts du sang de mon père.

Marphise poursuivit, en disant à Charles qu'elle desirait d'être chrétienne, et que dès qu'elle au-

rait tué le fils de Trojan, son dessein était de retourner en ses états pour faire embrasser le christianisme à ses sujets, combattre et subjuguer ceux des rois voisins qui ne voudraient pas se soumettre à cette sainte loi.

Charlemagne, qui n'était pas moins éloquent que brave, donna les plus grandes louanges à Marphise, et rendit le même honneur à la mémoire de son père, et de toute son illustre race : il approuva toutes ses résolutions ; et non-seulement, lui dit-il, je vous reconnais pour une parente dont je me fais honneur, mais je veux vous regarder comme ma fille. A ces mots, il se leva pour l'embrasser encore ; et cette fois il la baisa tendrement sur le front, comme un père a coutume d'en user pour une fille chérie. Tous les paladins de la maison de Montgraine et de celle de Clermont s'avancèrent pour rendre hommage à la belle et valeureuse Marphise, qu'ils reconnurent alors pour être de leur illustre sang, et Renaud surtout, qui souvent avait éprouvé sa valeur pendant le siége d'Albraque (1). On ne peut exprimer quelle fut la joie du jeune Guidon-le-Sauvage, lorsqu'il revit cette belle guerrière. Aquilant, Griffon et Sansonnet (2), qui l'avaient

(1) Voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux.

(2) C'est par inadvertance que l'Arioste fait paraître Sansonnet dans le camp de Charlemagne, à l'arrivée de Marphise. Ce chevalier, fait prisonnier au pont de Rodomont, et envoyé

vue combattre dans l'Ile des femmes cruelles; Maugis, Vivien et Richardet, qu'elle avait secourus contre Bertolas et les Mayençais; tous à-la-fois entouraient la guerrière en lui rendant les plus tendres hommages. Charles ne s'en rapporta qu'à lui-même pour orner le lieu qu'il destinait au baptême de Marphise; il choisit les évêques et les grands clercs les plus savants pour l'instruire de notre sainte loi.

Le lendemain, l'archevêque Turpin, vêtu de ses habits pontificaux, versa sur la tête de Marphise l'eau salutaire : Charles la tint sur les fonts. Mais il est temps à présent de remplir le cerveau creux du bon paladin Roland; son bon sens est prêt à descendre du ciel dans une fiole portée par l'aimable prince d'Angleterre, qui se servait alors du char d'Élie. Lorsqu'Astolphe fut descendu de la lune dans le paradis terrestre avec cette fiole précieuse, saint Jean lui fit connaître une plante merveilleuse, avec laquelle il lui dit de toucher seulement les yeux du roi de Nubie, et qui suffirait pour lui rendre la vue. Ce service important, ajouta l'apôtre, joint à celui de l'avoir délivré des harpies, portera ce prince à vous donner une armée pour assiéger Biserte. Alors saint Jean lui donna les moyens d'employer utilement ces troupes sans expérience. Astolphe apprit aussi de lui

---

en Afrique (voyez trente-cinquième chant), n'est délivré que dans le trente-neuvième. P.

comment il pourrait passer sans danger ces grands déserts, où souvent l'on est enseveli sous des montagnes de sable; et le bon et vieux saint l'endoctrina de point en point sur tout ce qu'il avait à faire. Il le fit ensuite remonter sur l'hippogriffe; et le paladin, ayant bien remercié le saint et reçu sa bénédiction, partit, et dirigea son vol vers la terre.

L'hippogriffe s'étant approché des bords du Nil suivit le cours de ce fleuve. Astolphe découvrit bientôt la Nubie, descendit dans la capitale, et alla rejoindre Sénape. La joie du roi fut extrême, lorsqu'il entendit la voix du paladin qui l'avait déja délivré de l'horrible persécution des harpies; mais lorsqu'Astolphe ayant touché ses yeux avec la plante qu'il avait apportée du paradis terrestre, l'humeur épaisse qui les couvrait se fut dissipée, le premier mouvement de Sénape, en voyant la lumière et le paladin, fut de se jeter à ses genoux et de l'adorer comme un dieu.

Sénape, touché de la plus vive reconnaissance, lui donna cent mille hommes de plus que les troupes qu'Astolphe avait demandées pour aller assiéger Biserte, et s'offrit lui-même pour le suivre. Ce prince fut toutefois très affligé de ne pouvoir lui donner de la cavalerie; ses états, fort riches en chameaux et en éléphants, étaient absolument dépourvus de chevaux.

Pendant la nuit qui précéda le jour où les

troupes de Nubie devaient se mettre en marche, Astolphe monta sur l'hippogriffe, et dirigea son vol vers la montagne élevée, d'où le vent du midi s'élance pour porter ses efforts contre la grande ourse : il trouva la caverne d'où ce vent sort par une étroite ouverture, lorsqu'il va faire ses ravages ordinaires. Le paladin, selon l'avis qu'il avait reçu de saint Jean, s'était muni d'une outre bien forte et bien fermée, dont il plaça adroitement la bouche ouverte sur le soupirail, qu'elle fermait en entier.

Le fier autan, fatigué du vol impétueux qu'il avait fait la veille, dormait alors tranquillement dans sa caverne : Astolphe, ayant bien tendu son outre, se tint à l'affut près du soupirail, et lorsque l'autan, réveillé par l'aurore, voulut sortir de sa grotte, il donna dans l'outre, comme un lapin donne dans le panneau, et s'y trouva pris par le paladin, qui le renferma bien étroitement (1). Très content d'une si bonne prise, Astolphe retourna promptement en Nubie; et dès le même jour il se mit en marche à la tête de sa noire armée. Les Abyssins traversèrent, sans crainte et sans danger, les vastes mers de sable qui les séparaient du mont Atlas; et le fougueux

---

(1) Cette fiction est imitée d'Homère. Éole fait présent à Ulysse d'outres qui renfermaient les vents contraires à la route qu'il voulait suivre. Voyez Odyssée, livre X. P.

vent du midi, qui s'était pris au piége, n'avait pas la force de souffler une lampe.

Le paladin, étant arrivé dans un lieu d'où l'on découvrait une grande plaine et la mer, choisit une troupe d'élite parmi les Abyssins qui lui parurent les mieux faits et les plus intelligents; il les fit ranger de droite et de gauche autour d'un coteau qui touchait à la plaine, et bientôt il monta sur le sommet avec l'air d'un homme qui médite un grand dessein.

Astolphe, se préparant à l'exécution de ce projet par la prière, se jeta promptement à genoux, ne cessa d'invoquer la toute-puissance jusqu'à ce qu'il pût espérer que ses vœux étaient exaucés. Il se mit ensuite à rouler une grande quantité de pierres et de cailloux du haut du coteau. O quel est le miracle éclatant que l'homme qui croit fermement ne puisse espérer! Ces pierres et ces cailloux, contre les lois de la nature, se mirent à croître tout-à-coup, et se formèrent un ventre, des jambes, un cou, et de longs museaux : tout cela bientôt se mit à hennir, à bondir, à courir de tous côtés dans la plaine; les uns étaient bais, les autres alezans, et beaucoup même gris pommelés. Les troupes, disposées par pelotons dans la plaine, prirent ces chevaux de nouvelle création avec assez de facilité; car le miracle avait eu l'attention de leur donner des brides propres à leur bouche, et des selles très bien faites. Il s'en trouva quatre-vingt mille cent

deux, tous vigoureux et bien faits, et jamais on n'a vu de plus belle remonte : le même nombre de fantassins de l'armée de Nubie devint dans le moment un corps formidable de cavalerie.

Astolphe, se mettant à leur tête, répandit cette cavalerie en détachements, qui se portèrent dans toute l'Afrique, et, selon l'usage, pillèrent, brûlèrent, massacrèrent, firent des prisonniers, et établirent des contributions jusqu'aux portes de Biserte.

Agramant avait confié, jusqu'à son retour, la garde de ses états au roi de Ferze, à celui d'Algazer, et à Branzard, roi d'un autre pays. Tous les trois se mirent en défense contre l'attaque imprévue du paladin. Branzard dépêcha sur-le-champ l'esquif le meilleur et le plus léger, avec ordre de se rendre promptement sur le rivage de Provence, pour avertir Agramant de l'irruption soudaine que le roi de Nubie faisait dans ses états. Le capitaine de l'esquif fit une grande diligence, et joignit bientôt son empereur, qu'il trouva serré de près dans Arles, dont l'armée de Charles n'était plus distante que d'un mille. Agramant, alors connaissant l'imprudence qu'il avait faite de vouloir envahir les états du fils de Pepin, tandis qu'il laissait les siens exposés au même danger, fit convoquer sur-le-champ son conseil. Après avoir tourné deux ou trois fois les yeux du côté de Marsile et de Sobrin, les deux plus anciens et les plus prudents des rois qui l'avaient suivi dans

cette grande entreprise, il parla en ces termes :

Quoiqu'il soit assez embarrassant pour un général de dire: Je n'y avais pas pensé, ma franchise me porte à vous en faire le sincère aveu. Cependant je pourrais vous donner pour excuse d'avoir laissé mes états d'Afrique sans défense, qu'il n'était pas dans l'ordre des évènements qu'on doit prévoir, que les Nubiens vinssent les attaquer. Dieu, qui connaît également le passé, le présent et l'avenir, pouvait seul prévoir qu'une nation très éloignée de mes états, dont elle est séparée par de vastes et dangereux déserts de sables mouvants, que l'impétuosité des vents agite sans cesse, viendrait ravager mes possessions, et mettre le siége devant Biserte. Je vous demande conseil sur le parti que je dois prendre, ou de suivre mon entreprise jusqu'à ce que j'aie envahi la France et fait Charles prisonnier, ou de retourner en Afrique pour défendre mon empire attaqué. Je vous prie de me dire librement votre avis, et ce que vous croyez être le plus prudent à faire dans ce moment. Agramant, en finissant ces mots, regarda Marsile, pour faire entendre qu'il desirait que ce roi lui répondît le premier. Marsile, ayant fléchi le genou et baissé la tête, se rassit et lui répondit ainsi : Seigneur, tous les évènements qui nous sont racontés par la voix publique sont sujets à s'accroître comme à se dénaturer en passant de bouche en bouche ; de premiers rapports ne me causeront donc jamais ou une affliction

prématurée, ou une confiance téméraire. Dans ce que l'on dit de favorable, je doute encore; dans ce qu'on rapporte de malheureux, j'espère: et c'est ainsi qu'on doit penser sur des rapports qu'on sait être passés par tant de différentes bouches : je leur donne d'autant moins de confiance, que je les vois s'éloigner de la vraisemblance. Or, il n'est pas naturel de croire qu'une formidable armée puisse partir d'une région très éloignée pour attaquer l'Afrique, et qu'elle ose s'exposer à traverser ces mêmes déserts où l'armée de Cambyse (1) fut totalement détruite. Je croirai bien que quelques hordes d'Arabes de la montagne auront pu descendre dans la plaine pour voler, selon leur coutume, et qu'ils peuvent avoir fait quelques dégats. Branzard, effrayé de leurs succès momentanées, et pour s'excuser de n'avoir pas exactement gardé les gorges de la montagne, aura prodigieusement grossi le nombre de ces brigands. Je consens encore que ce soit une armée de Nubiens qui soit tombée du ciel, et qu'ils soient arrivés cachés dans les nues (car il faudrait que

(1) Cambyse, roi des Perses, un de ces conquérants insensés qui ont dissipé des armées entières dans de folles expéditions. Cinquante mille hommes qu'il avait envoyés pour ravager le pays des Ammoniens, et détruire le fameux temple de Jupiter Ammon, furent engloutis sous les sables du désert. Une autre armée, avec laquelle il marcha lui-même contre les Éthiopiens, périt presque entièrement de faim et de misère. P.

cela fût ainsi, puisqu'on n'a point eu de nouvelles qu'ils marchassent contre vos états), eh! que pourraient craindre vos braves Africains? Auraient-ils la timidité de redouter un peuple lâche, et qui n'a jamais porté les armes?

Envoyez seulement quelques vaisseaux et quelques troupes pour rassurer Branzard, et les faibles Nubiens n'auront pas plutôt vu flotter vos étendards, qu'ils s'enfuiront vers leurs frontières. Que ce soit donc ou des Nubiens, ou des Arabes, qui excitent cette alarme, ils n'ont eu l'audace de vous faire la guerre, que parcequ'ils vous savaient ici avec nous, et séparé de vos états par la mer. Prenez donc le parti, seigneur, de profiter de l'absence de Roland, de ce redoutable neveu de Charles, pour suivre vos premiers desseins d'envahir la France et de vous venger de son souverain. La fortune vous a favorisé jusqu'ici; bientôt peut-être ne vous montrera-t-elle plus que le côté chauve de sa tête, si vous abandonnez la victoire qu'elle vous prépare; et il ne nous restera de notre entreprise que des pertes, et une honte éternelle.

C'est ainsi que l'adroit Marsile exposa ses raisons, dans la crainte qu'Agramant ne sortît de France avec son armée, avant que Charles, que ce roi craignait, n'eût entièrement perdu ses états. Mais le roi Sobrin, voyant bien que Marsile n'avait parlé que selon son intérêt personnel, et non selon celui de la confédération sarrasine, dit son

avis à son tour. Lorsque je vous conseillais, seigneur, de ne pas rompre la paix, plût au ciel que je n'eusse été qu'un faux prophète! Mais puisque les évènements que j'ai prévus devaient arriver, que n'avez-vous plutôt cru votre ancien serviteur Sobrin, que l'orgueilleux Rodomont, Marbaluste, Alzirde et Martasin, que je voudrais avoir maintenant en ma présence pour les confondre, et surtout Rodomont! Cet insensé s'imaginait qu'il briserait le sceptre de Charles comme un fragile verre : il osait vous dire qu'il vous suivrait la lance et l'épée à la main, jusque sur la voûte azurée ou jusqu'aux bords du Styx. Ce superbe roi d'Alger vous a cependant abandonné pour une folle entreprise, et maintenant il est plongé dans une honteuse oisiveté; et moi, que ce fanfaron accusait de ne vous donner que de lâches conseils, vous me voyez toujours couvert de mes armes auprès de vous. Oui, seigneur, vous me verrez toujours, quoique appesanti par les années, combattre à vos côtés jusqu'à la fin de cette guerre. Il n'est personne assez hardi pour me reprocher un sentiment bas, ni un acte qui ne me fasse honneur; et peu de ceux qui se sont le plus vantés auprès de vous en ont fait autant que moi pour votre service.

Je m'explique ainsi, seigneur, continua Sobrin, pour démontrer à tous ceux qui m'écoutent, que ce que je vous ai déja dit, et ce que je vais vous dire encore, ne part point d'une ame fausse ou

pleine de faiblesse; mais que je ne suis inspiré que par le cœur le plus fidèle à l'attachement que je vous ai voué. Partez; retournez le plutôt que vous le pourrez dans vos états. Pourrait-on regarder comme un homme sage, celui qui, dans l'espérance très incertaine de conquérir un autre empire, se laisserait enlever celui qu'il possède? Que pouvez-vous même penser à présent de votre entreprise? Nous étions trente-deux rois de vos vassaux réunis sous votre bannière, lorsque nous sommes partis du rivage africain avec vous; à peine en reste-t-il un tiers aujourd'hui : tout le reste a péri par les armes. Plaise au Très-Haut que ce reste et tous vos malheureux sujets ne finissent pas par être entièrement anéantis!

C'est un bonheur sans doute que Roland soit absent, car il ne resterait peut-être personne du petit nombre de nos soldats qui existe encore; mais cette absence, qui prolonge notre malheureuse destinée, n'écarte pas de nous le danger. Roland n'est-il donc pas aujourd'hui remplacé par Renaud, qui n'est pas moins redoutable? Tous les paladins de son nom ne sont-ils pas rassemblés avec Renaud, et ne sont-ils pas tous la terreur de nos soldats? Quoique ce soit avec une sorte de regret que je donne ici des louanges à nos ennemis, puis-je vous cacher que les chrétiens ont un second Mars dans ce brave Brandimart, l'émule et l'ami de Roland? J'ai moi-même éprouvé sa force et sa valeur; bien d'autres ont

appris également à en juger à leurs dépens : et je vous l'avoue, seigneur, ce qui redouble mes craintes, c'est de voir que l'absence de Roland ne rend pas nos pertes moins fortes et moins fréquentes. Si nous avons beaucoup souffert par le passé, nous pouvons tout perdre à-la-fois aujourd'hui. Mandricard a perdu la vie ; Gradasse est retourné dans ses états ; la redoutable Marphise nous abandonne en ce moment ; Rodomont, qui pouvait seul tenir lieu de Gradasse et de Mandricard, nous a quittés de même. Où sont ceux qui pourraient remplacer ces guerriers, et le nombre prodigieux de soldats que nous avons perdus? Nous ne pouvons plus espérer ni de nouveaux vaisseaux, ni de nouvelles troupes de l'Afrique présentement attaquée ; et Charles vient de recevoir le renfort de quatre nouveaux guerriers qui ne sont point inférieurs à Roland. Savez-vous, seigneur, que Guidon-le-Sauvage est dans le camp de Charles, avec le brave Sansonnet de la Mecque, et les deux fils d'Olivier (1)? Ces guerriers seuls sont encore plus redoutables pour nous, que les secours que Charles reçoit de jour en jour de ses grands états d'Allemagne. Notre armée diminue, et celle de Charles s'augmente sans cesse.

Je prévois avec douleur que vous n'attaque-

---

(1) Griffon et Aquilant. Pour ce qui regarde Sansonnet, voyez la note 2 de la page 155. P.

rez plus vos ennemis sans essuyer une défaite. Si les Africains et les Espagnols réunis n'ont pu triompher des Français, quand leur nombre surpassait le double des troupes de Charles, que pouvez-vous espérer, lorsque les Allemands, les Italiens, les Anglais et les Écossais viennent augmenter le nombre de leurs bannières, et le rendent si supérieur à celles qui vous restent? Oui, seigneur, vous perdrez en même temps et votre armée et votre empire, si vous vous obstinez à suivre votre entreprise; et votre retour en Afrique peut sauver l'un et l'autre. Je conviens qu'il serait indigne d'un cœur aussi juste que généreux, d'abandonner Marsile; mais il vous est facile de vous tirer avec honneur du péril commun qui vous menace, en faisant avec Charles une paix qu'il doit désirer autant que vous. Si vous ne pensez pas qu'il soit de votre honneur de la proposer le premier, et si vous voulez absolument que le sort des armes décide de cette grande querelle, éprouvez du moins un moyen pour que la balance devienne égale, et que la victoire puisse couronner votre front. Vous pouvez espérer de l'obtenir, en proposant de terminer ces grands débats par le combat d'un seul de vos chevaliers contre un de ceux de Charles, et le brave Roger vous assure le triomphe. Oui, notre Roger, dans un combat seul à seul, est égal aux paladins Roland et Renaud, et supérieur à tous les autres chevaliers chrétiens. Mais si vous risquez un

combat général, quoique la valeur et la force de ce chevalier soient surnaturelles, que peut-il faire contre la multitude de ceux qui l'accableront de tous côtés? Je suis donc d'avis, seigneur, si vous le jugez convenable, d'envoyer dire à Charles, que, pour épargner le sang de ses sujets et des vôtres, vous lui proposez de remettre ses intérêts entre les mains de celui de ses chevaliers qu'il voudra choisir, pour l'opposer à celui que vous présenterez; que ce combat particulier décidera du sort de cette guerre, et lequel de vous deux sera forcé pour toujours de payer un tribut à l'autre. Charles doit recevoir avec plaisir cette proposition, pour rendre le calme à ses états; et j'ai tant de confiance dans la valeur de Roger et dans la justice de la cause qu'il soutiendra, que je prévois qu'il remporterait la victoire, quand le dieu Mars lui-même se présenterait pour le combattre.

Par un discours si sage, et par tout ce qu'il dit encore, Sobrin persuada le fils de Trojan; on choisit aussitôt des interprètes, et l'ambassade fut envoyée à Charles le même jour. Charles, entouré des meilleurs chevaliers de l'Europe, reçut cette proposition comme un gage de la victoire; il choisit son neveu Renaud pour être son champion, comme étant celui qui pouvait le mieux remplacer Roland.

L'une et l'autre armée eurent la joie la plus vive d'un pareil accord. Toutes les troupes de

part et d'autre étaient lasses d'avoir sans cesse les armes à la main. Presque tous les combattants des deux armées desiraient jouir des douceurs de la paix, et maudissaient en secret la colère et la fureur guerrière de leurs maîtres, qui les séparaient de leurs familles et de leurs foyers paternels. Renaud, se trouvant très honoré du choix de Charles, reçut avec la joie la plus vive un ordre qu'il eût demandé lui-même avec instance; il ne peut croire que le jeune Roger puisse tenir contre lui, quoiqu'il ait vaincu Mandricard.

Roger de son côté fut, à la vérité, sensible à l'honneur qu'Agramant lui faisait, en le choisissant; mais il eut peine à cacher toute la douleur dont son ame était déchirée, en pensant que c'était contre Renaud qu'il devait combattre. Les efforts réunis de Renaud et de Roland n'eussent pas ébranlé son courage; mais ne devait-il pas frémir de se voir aux prises avec le frère de celle qu'il adorait, et surtout dans le temps même où Bradamante, qui le regardait déja comme l'époux que le ciel lui destinait, lui reprochait, par les lettres les plus tendres, de préférer le service d'Agramant à son amour? Roger pouvait-il penser sans un vrai désespoir, qu'en donnant la mort à Renaud il devenait à jamais odieux à sa sœur, et que rien ne pouvait effacer ce crime contre celle qui pouvait seule faire son bonheur?

Tandis que Roger est accablé par cette douleur mortelle, quelle n'est pas celle que Bradamante

éprouve, lorsque les nouvelles de ce combat et le nom des deux champions lui parviennent! Elle meurtrit son beau sein, elle arrache ses cheveux, elle traite Roger d'ingrat et de perfide amant; et son état présent lui paraît mille fois plus cruel que la mort. La fin de ce combat quelle qu'elle puisse être, ne peut que l'accabler du plus mortel désespoir : si Roger périt, elle sent qu'elle ne peut lui survivre; si le ciel semble vouloir punir la France, en faisant tomber son frère sous les coups de son amant, elle perd ce Renaud, ce frère, ce héros si cher à son cœur, si nécessaire à sa patrie; elle est à jamais séparée de Roger; elle sent qu'elle exciterait l'indignation publique, si son faible cœur la portait encore à le desirer pour époux. Cependant la malheureuse Bradamante n'avait d'autre desir, n'avait d'autre pensée, nuit et jour, que de parvenir à déclarer publiquement qu'ils s'étaient juré réciproquement d'être l'un à l'autre; et ce lien si doux et si sacré pour ces tendres amants était rompu par ce funeste combat. Bradamante sentait que sa famille et le public se seraient élevés contre elle, s'ils eussent jamais voulu le renouer.

Au moment même où cette belle guerrière se rappelait tout ce qui pouvait augmenter son désespoir, ce secours puissant qui l'avait toujours soutenue l'empêcha d'y succomber. La sage Mélisse n'avait pas écouté ses cris et ses justes plaintes sans en être attendrie; elle parut tout-à-coup à

ses yeux. Calme-toi, ma chère fille, lui dit-elle, et sois sûre que, dès qu'il en sera temps, je saurai bien interrompre le combat qui t'afflige.

Pendant ce temps, Renaud et Roger préparaient les armes dont ils devaient se servir pour combattre. Le choix en avait été laissé au champion de Charlemagne; Renaud, qui n'avait voulu monter sur aucun cheval depuis qu'il avait perdu Bayard, déclara qu'ils combattraient à pied, tous deux armés seulement d'une hache et d'un poignard. Peut-être ce fut le hasard seul qui fit choisir ces espèces d'armes au paladin; peut-être aussi fut-ce par le conseil de Maugis, qui savait que nulle espèce de bouclier et de cuirasse ne pouvait résister à la redoutable Balisarde. Il fut donc convenu que les deux champions combattraient sans épée, et que le lieu du combat serait une plaine entre le camp de Charlemagne et les murs d'Arles.

A peine la naissante Aurore sortit-elle des bras glacés du vieux Tithon, pour annoncer le jour qui devait éclairer ce célèbre combat, que des députés s'avancèrent de part et d'autre pour dresser, aux deux extrémités des lices, des pavillons auprès desquels chaque parti éleva un autel. Bientôt on vit sortir des murs d'Arles les troupes africaines : Agramant était à leur tête; les ornements qui paraient ses armes brillantes étaient somptueux et taillés à la moresque. Roger marche à côté de lui, monté sur un cheval bai qui a la cri-

nière noire, la tête blanche, et deux pieds balezans. Le fier roi Marsile ne dédaignait pas de porter ce casque célèbre, que le plus grand de tous les poëtes (1) a chanté dans ses vers si supérieurs aux miens. C'était ce même casque d'Hector, que Roger avait conquis en arrachant la vie au roi de Tartarie. Plusieurs autres grands seigneurs sarrasins s'étaient partagé les autres armes de Roger, et les portaient pour lui faire honneur. Charles de son côté sortit de ses retranchements dans le même ordre, et de la même manière que s'il eût eu dessein de livrer bataille. Il était entouré de ses pairs et de ses paladins : Renaud est avec lui, revêtu de toutes ses armes, à l'exception de son casque, qui avait appartenu au roi Mambrin, et que porte Ogier le Danois. Le duc Naymes de Bavière, et Salomon, roi de Bretagne, tenaient les deux haches égales, préparées pour le combat.

Les deux armées, rangées des deux côtés, entouraient un large espace où personne ne paraissait, excepté les deux champions. Le second choix des armes fut remis à Roger. Deux ministres de l'une et l'autre croyance entrèrent dans le cercle, tenant chacun le livre qu'ils révéraient : l'un était la loi divine du Dieu vivant ; l'autre, sous le nom d'alcoran, renfermait les dogmes insensés du faux prophète.

Charles, s'étant avancé près de l'autel qu'avaient

(1) Homère.

dressé les ministres du Très-Haut, lève les mains vers le ciel, et dit, avec la foi la plus vive : O Dieu puissant qui avez voulu mourir pour nous! ô bienheureuse entre toutes les vierges, vous qui avez porté le Dieu vivant pendant neuf mois dans votre chaste sein! écoutez et recevez les serments que je fais pour moi et pour mes successeurs de payer tous les ans au roi d'Afrique, et à ceux qui succèderont à son empire, vingt charges d'or pur, si mon champion est vaincu par le sien; dès ce moment même je jure une trève qui sera suivie d'une paix perpétuelle; et je consens que tous les coups les plus terribles de la colère céleste tombent sur moi seul et sur mes enfants, si je manque au serment sacré que je profère : puissent les parjures apprendre par ma punition quelle doit être la foi religieuse d'un pareil serment! En prononçant ces mots, Charles lève les yeux au ciel, invoque le Tout-Puissant, et tient la main sur l'évangile.

Agramant se lève à son tour, et marche à l'autel que les payens avaient préparé. Le roi d'Afrique jure pareillement de repasser sur-le-champ en Afrique, et de payer le même tribut à Charles, si Roger est vaincu par Renaud. Il imite aussi Charlemagne dans le serment de la trève qu'il ne doit plus rompre; il invoque à haute voix son prophète, l'habile et trompeur Mahomet, et met sa main sur l'alcoran qu'un muphti lui présente : tous les deux alors se retirent à grands pas, et

l'un et l'autre retourne se remettre à la tête de son armée.

Roger s'avance ensuite, et jure que si le roi son souverain manque à la trève, en interrompant son combat, il quittera dès ce moment son service, et que, cessant de le reconnaître pour son seigneur, il passera sous les ordres de Charlemagne : Renaud, de son côté, jure de même que si Charles interrompt son combat, il portera désormais les armes pour le service d'Agramant.

Après la fin de toutes ces cérémonies, chacun d'eux se retira du côté de son parti; mais bientôt la trompette cruelle de Mars éleva des sons aigus qui furent le signal de ce combat terrible. Les deux guerriers s'avancèrent à pas mesurés l'un contre l'autre; ils se joignirent au milieu de l'espace circonscrit; ils s'assaillirent en même temps, et bientôt l'air retentit des coups qu'ils se portèrent sur leurs armes. L'un et l'autre se frappèrent avec autant de force que d'adresse, tantôt du tranchant de leurs haches, tantôt du marteau. On ne peut exprimer avec quelle vélocité les deux guerriers maniaient cette arme meurtrière. Roger cependant voyait toujours le frère de celle qu'il adorait dans son adversaire; et son bras retenu par l'amour ne pouvait porter des coups bien dangereux pour Renaud; il n'était attentif qu'à parer les siens : lui-même s'égarait quelquefois dans les sentiments qui se succédaient impétueusement dans son ame; il se trouvait obligé de combattre

le champion de Charles; il eût été au désespoir d'arracher la vie au frère de Bradamante; il ne voudrait pas non plus la perdre. Mais je crois vous avoir conduit au point où j'aime assez à finir mes chants; c'est dans l'espérance de vous faire desirer celui dans lequel je vais poursuivre ce récit.

FIN DU TRENTE-HUITIÈME CHANT.

CHANT XXXIX.

ARGUMENT.

Continuation du combat entre Roger et Renaud. — Mélisse, sous la figure de Rodomont, engage Agramant à rompre la trève. — Agramant attaque les chrétiens. — Combat général. — Les Sarrasins sont vaincus. — Astolphe marche vers Biserte. — Feuilles d'arbres transformées en vaisseaux. — Olivier, Brandimart et Sansonnet délivrés par Dudon. — Roland arrive au camp d'Astolphe qui lui rend la raison. — Départ de la flotte de Dudon. — Préparatifs pour le siége de Biserte. — Marphise et Bradamante portent le désordre dans l'armée des Sarrasins. — Agramant, forcé de se rembarquer, fait voile pour l'Afrique. — Il rencontre la flotte de Dudon, qui l'attaque et brûle ses vaisseaux.

Nulle espèce de peine ne peut se comparer à celle que souffre le malheureux Roger en combattant contre Renaud. Quel que soit l'évènement, il ne peut qu'être funeste pour lui. Ce qu'il craint le moins, c'est de perdre la vie de la main du paladin : il sent trop que si Renaud succombe sous ses coups, il ne pourra survivre à la haine de Bradamante.

Quoique le paladin Renaud fut pénétré d'es-

time pour Roger, le même intérêt ne troublait point son ame : l'ardeur de remporter la victoire l'animait, et lui faisait porter des coups terribles à Roger, tantôt sur les bras, tantôt sur la tête : celui-ci les parait ou les esquivait légèrement, et ne frappait jamais son ennemi que de coups légers et peu dangereux.

Les Sarrasins remarquèrent bientôt que leur champion ne combattait que mollement, et qu'il ne portait jamais à Renaud des coups pareils à ceux qu'il en recevait : son désavantage était si marqué dans ce combat, que l'inquiétude et le dépit parurent sur le visage d'Agramant, et qu'il fit les plus durs reproches à Sobrin du conseil qu'il en avait reçu.

Mélisse, l'une des plus habiles enchanteresses qui fût alors, saisit ce moment pour quitter sa figure ordinaire, et pour prendre celle du redoutable roi d'Alger. Elle paraît avoir sa mine hautaine et son regard menaçant : elle porte une épée, un bouclier semblable au sien, et son dos et sa poitrine sont couverts de l'horrible peau de dragon. Montée sur un des esprits soumis à ses ordres, auquel elle a fait prendre la forme d'un cheval, elle s'avance vers Agramant, et lui dit d'un air irrité : Pourquoi, seigneur, avez-vous eu l'imprudence de choisir un jeune homme sans expérience, pour l'opposer au plus fort, au plus redoutable des Français? Il paraît que vous êtes peu touché de l'honneur de l'Afrique et du sort

de votre propre empire. Gardez-vous bien d'attendre l'évènement de ce combat inégal; votre honte et votre perte seraient certaines. Rompez sur-le-champ l'accord dangereux que vous avez fait; ne craignez pas de violer votre serment; Rodomont prend tout sur lui. Amis, s'écria-t-il d'une voix forte, suivez-moi; faites voir le fer tranchant de vos épées à ces chrétiens que j'ai toujours battus: un seul de vous vaudra cent de ces faibles soldats, en combattant à la suite de Rodomont!.... Ce discours fait une impression si vive sur le fils de Trojan, qu'il n'hésite pas à marcher en avant, en donnant le signal de charger. Il s'embarrasse peu de rompre l'accord et la trève qu'il a jurés; il se croit plus sûr de vaincre avec le socours de Rodomont, que s'il eût reçu celui de mille autres guerriers. Dans l'instant les Sarrasins baissent leurs lances, frappent leurs chevaux des éperons, et fondent sur les Français. Mélisse, qui voit la bataille bien engagée par ses illusions magiques, disparaît à l'instant (1).

Renaud et Roger, qui voient la trève rompue, et les deux armées se charger avec furie, s'arrêtent, cessent de combattre; et la haine et la colère ne les excitant pas l'un contre l'autre, ils se donnent la main, et se promettent mutuellement de

(1) Juturne, dans le douzième livre de l'Énéide, rompt par un artifice semblable le combat d'Énée et de Turnus, et engage un combat général entre les Troyens et les Latins. P.

ne prendre aucun parti, jusqu'à ce qu'ils soient bien sûrs de celui qui vient de manquer à la foi jurée, soit Charlemagne, soit Agramant : tous deux renouvellent la promesse de quitter pour toujours le service de celui des deux princes qui sera coupable d'avoir violé son serment.

Déja les deux armées s'étaient mêlées avec fureur après la première charge : on voyait dès ce moment les uns reculer à l'aspect de l'épée levée sur leur tête, et d'autres porter leurs chevaux en avant avec courage : quelques-uns pensent à fuir ; d'autres s'élancent pour renverser leurs ennemis : la pâle crainte, l'ardeur martiale paraissent tour-à-tour sur le front des combattants.

Jusqu'alors Marphise et Bradamante auraient pu mériter d'être comparées au léger et vigoureux lévrier qui voit à cent pas courir un lièvre dans la plaine : il s'agite, il fait claquer ses dents, il s'élance sur la laisse qui le retient, il se désespère d'être retenu par son maître ; de même les deux jeunes et braves guerrières étaient émues par la colère et l'ardeur de combattre. En voyant les Sarrasins rangés en bataille, elles maudissaient le traité qui les retenait, et qui les empêchait de voler contre des ennemis qu'elles détestaient ; leurs chevaux, qu'elles serraient involontairement dans leurs talons, piaffaient, s'agitaient sous elles, retenus par une main que le serment juré captivait. Dieu! quel heureux moment pour elles, lorsqu'elles virent les Sarrasins assaillir les pre-

miers les Français, et que rien ne les empêchait plus de se livrer à leur courage impétueux!

Toutes les deux tombent comme la foudre sur les Sarrasins. Marphise a bientôt brisé sa lance en donnant la mort aux premiers qu'elle frappe : les casques, les cuirasses semblent n'être composées que d'un verre fragile sous les coups de son épée sanglante. Bradamante ne porte pas un moindre désordre dans les rangs des infidèles; et, quoique tous ceux qu'elle frappe de sa lance d'or n'expirent pas sous ses coups, il n'en est aucun qui ne tombe sous les pieds des chevaux. Les deux guerrières furent quelque temps à portée d'admirer mutuellement les grands coups qu'elles frappaient; mais à la fin se trouvant séparées, chacune courut porter la mort et l'épouvante en des escadrons différents. On n'aurait pu compter ceux qui furent renversés par la lance d'or, ou qui tombèrent sous la terrible épée de Marphise. Ainsi, lorsqu'au souffle de vents plus doux, l'Apennin découvre ses épaules verdoyantes, deux torrents furieux s'échappant ensemble se séparent et suivent dans leur chute deux chemins différents; ils arrachent les rochers, déracinent les arbres les plus élevés qui bordent leur cours, entraînent dans la vallée les moissons et les terres qu'elles couvraient, et semblent se disputer à qui des deux fera plus de dégât sur son passage : de même les deux magnanimes guerrières parcourent tout le camp par deux routes différentes, et font un carnage affreux

des troupes africaines. Agramant avait peine à contenir ses escadrons effrayés : il cherchait en vain des yeux ce terrible Rodomont, sans le secours duquel il n'eût point violé la foi jurée. Il ne le voit plus, et bientôt il regrette d'avoir osé manquer à ses serments. Il ne voit pas non plus à ses côtés le fidèle et vertueux Sobrin : ce religieux roi de Garbe, indigné d'une pareille infraction au traité le plus solennel, craint la vengeance céleste ; il ne doute point qu'elle ne tombe sur la tête coupable d'Agramant, et, la consternation dans l'ame, il s'est retiré dans Arles. Marsile, frappé par les réflexions douloureuses qui déterminent le roi de Garbe, se retire aussi dans la même cité. Le fils de Trojan sent bien cruellement qu'il ne peut résister à Charles suivi des guerriers de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Angleterre, tous d'une haute valeur ; et parmi lesquels sont semés les paladins, comme des pierreries dans un tissu d'or. Guidon-le-Sauvage, ce paladin digne frère et l'émule de Renaud, les deux braves fils d'Olivier (1), les deux guerrières, dont je ne répète point ici les louanges immortelles que je leur ai données, et plusieurs autres qui sont déja si connus dans mes chants précédents, achevaient la défaite entière de l'armée sarrasine.

Mais je vous prie de me permettre de sortir du

(1) Griffon et Aquilant.

tumulte de cette bataille (1) : il me prend fantaisie de traverser la mer sans vaisseau. J'aime bien à m'occuper des braves paladins français; mais je ne puis oublier si long-temps notre cher Astolphe. Vous êtes bien en état déja d'apprécier toutes les graces qu'il avait reçues du saint apôtre; je crois même vous avoir dit aussi que le roi Branzard et celui d'Algazer avaient rassemblé des troupes pour arrêter ses conquêtes.

Ces misérables soldats, enrégimentés à la hâte, ne valaient pas mieux que des femmes timides. Agramant avait enlevé par deux fois de ses vastes états tous ses sujets propres à porter les armes; il ne restait en Afrique que ceux qui n'avaient pas encore l'âge convenable, et ceux qui l'avaient déja passé. A peine les Africains aperçurent-ils l'armée nubienne prête à les charger, que leur déroute fut générale. Astolphe les chassa devant lui comme de vils troupeaux; la plaine fut jonchée de ces malheureux, égorgés sans se défendre; Bucifar fut pris; Branzard s'échappa par une prompte fuite, et le reste de son armée se renferma dans Biserte.

Cette ville était fort grande; ses remparts très étendus étaient mal réparés. Branzard sentit vivement combien Bucifar lui manquait en ce moment : il eût donné tout au monde pour le ravoir; et le meilleur moyen qu'il imagina fut de proposer

(1) Le poëte revient aux deux guerriers dans le même chant.

de l'échanger contre Dudon, qu'il tenait prisonnier depuis plusieurs mois. Le roi d'Alger avait pris ce paladin près de Monaco(1), dans son premier voyage; et, depuis ce temps, le fils d'Ogier le Danois était détenu dans Biserte. Il envoya proposer cet échange au général des Nubiens: ses espions lui ayant appris que c'était le prince d'Angleterre, il ne douta point qu'Astolphe, qui était paladin lui-même, ne fût enchanté de délivrer un paladin. Le prince anglais s'empressa d'agréer la proposition de Branzard, et Dudon, après l'avoir remercié de sa délivrance, se mit à régler avec lui tout ce qui concernait cette guerre, tant sur terre que sur mer.

Astolphe, se voyant à la tête d'une armée beaucoup plus nombreuse qu'il n'était nécessaire pour prendre Biserte et pour tenir sous le joug le reste de l'Afrique, s'occupa de l'expédition que saint

---

(1) Rodomont, faisant voile d'Afrique en France, avait été jeté par la tempête, sur les côtes d'Italie, près de Monaco, où le terrain lui fut vivement disputé. Dudon, qui revenait en France avec Renaud, après avoir été délivré par Roland des prisons de Morgane, se trouva à une bataille que Didier, roi des Lombards, livra aux Sarrasins, fut renversé par Rodomont, et fait prisonnier:

E rimase Dudone,
Per concluderla tosto, suo prigione.
ORLANDO INNAMORATO, lib. II, chant XIV, oct. LXXI.

Ces détails n'ont pu entrer dans l'Abrégé que M. de Tressan a donné du Roland l'Amoureux. P.

Jean avait comprise dans les ordres qu'il en avait reçus : cet ordre portait d'enlever aux Sarrasins les rivages de Provence, Aigues-Mortes, et le reste du pays dont Agramant avait fait la conquête. Le paladin choisit à cet effet une troupe des meilleurs soldats de son armée : il donna le commandement de cette troupe d'élite à Dudon, pour qu'il s'embarquât, et allât attaquer les côtes de Provence. Il est vrai cependant qu'il n'avait pas un seul vaisseau; mais que ne pouvait pas faire ce paladin, frais arrivé du paradis terrestre!

Astolphe cueille promptement des feuilles de laurier, d'olivier, de cèdre et de palmier; il en remplit ses deux mains, s'avance sur le bord de la mer, et jette ces feuilles sur les flots. O bienheureux mille fois ceux dont l'ame pure et la foi méritent les faveurs de l'être suprême! O miracle surprenant, que la grace divine n'accorde que bien rarement! Que ne va-t-on pas voir naître de ces feuilles, à la prière fervente du paladin?

Ces feuilles se courbent, s'alongent en plusieurs formes différentes; leurs fibres nerveuses deviennent des quilles et des membres de vaisseau; leur parenchyme se métamorphose en planches fortement unies ensemble; la pointe de ces feuilles forme une proue; leur large extrémité devient une poupe, et leur queue un gouvernail : toutes ces feuilles deviennent autant de vaisseaux de quatre formes différentes, selon leur première espèce.

Comme les chevaux produits par les cailloux avaient paru tout sellés et bridés, ainsi nul de ces vaisseaux ne manqua d'un seul agrès ni des munitions nécessaires. Dudon, l'un des meilleurs amiraux qui fussent sur la mer, eut soin de les faire monter par d'excellents pilotes et de bons matelots qu'il tira de Corse et de Sardaigne. Vingt-six mille hommes de débarquement montèrent sur ces vaisseaux; et l'habile et brave Dudon commanda cette grande et belle entreprise. Il fut forcé d'attendre quelques jours que le vent devînt favorable; et, pendant ce temps, on vit arriver sur le rivage un navire qui portait un grand nombre de prisonniers : c'étaient ceux que Rodomont avait faits en les combattant sur son pont étroit et périlleux. Le beau-frère de Roland (1), son cher compagnon Brandimart, et plusieurs autres chevaliers de différents pays soumis à Charles étaient du nombre de ces prisonniers.

Le pilote du navire qui les portait devait aborder dans la rade d'Alger; mais un vent violent l'ayant forcé de dépasser ce port de plusieurs milles, il arrivait sur cette côte qu'il ne croyait point occupée par des ennemis, avec la même sécurité qu'une hirondelle revient à son nid, où ses petits gazouillent en l'attendant. Lorsqu'il aperçut l'aigle impériale, les fleurs de lis et les

(1) Olivier.

léopards (1) arborés sur les môles du port, il devint aussi pâle qu'un voyageur qui sent qu'il vient de mettre le pied sur un serpent venimeux et endormi dans l'herbe épaisse (2); et, de même que le voyageur, à demi-mort de peur, veut fuir l'animal gonflé de poison et de rage, de même ce pilote voulait éviter ce port : mais il n'était plus temps; il fut forcé d'aborder; Brandimart, Olivier, Sansonnet et leurs compagnons d'infortune furent délivrés par Astolphe et Dudon qui les reçurent dans leurs bras, et celui qui les conduisait fut, pour sa peine, condamné à ramer sur les galères.

Astolphe conduisit les chevaliers délivrés à son pavillon, leur fit bonne chère, et leur présenta de riches armes. Dudon différa de quelques jours son départ, pour l'amour d'eux; il desirait d'ailleurs apprendre en quel état était présentement la France, et quel serait le lieu le plus sûr et le plus commode pour faire son débarquement et pour commencer son entreprise : mais, pendant qu'il en parlait avec eux, ils entendirent une grande rumeur, et qui même leur parut croître de moments en moments.

---

(1) L'aigle, les fleurs-de-lis, armes de Charlemagne, comme étant celles de l'empire et de la France; les léopards, armes d'Angleterre. P.

(2) On a déja vu cette comparaison (chant premier, page 7) qui est imitée de Virgile. P.

Astolphe et les paladins se couvrirent promptement de leurs armes, montèrent à cheval, et coururent vers l'endroit d'où ce bruit partait; ils furent très étonnés de voir qu'il était excité par un seul homme tout nu, dont la force et la fureur étaient si terribles, qu'il renversait tout ce qui s'opposait à son passage. Cet homme n'était armé que d'un bâton noueux et massif; mais il le maniait avec tant de force et de vîtesse, qu'à chaque instant on voyait tomber un homme sous ses coups : il en avait étendu déja plus d'un cent sur la poussière : personne n'osait plus s'en approcher ni l'attendre; et ce n'était que de loin qu'on osait lui tirer quelques flèches.

Astolphe, Dudon, Olivier et Brandimart regardaient cet homme si féroce avec surprise, lorsqu'ils virent une jeune dame vêtue de noir accourir sur un palefroi. Cette dame, tout-à-coup, vole les bras ouverts à Brandimart, et le serre tendrement. C'était, en effet, cette fidèle Fleur-de-Lis qui venait de passer la mer, ayant su de Rodomont qu'il avait envoyé son amant avec plusieurs autres chevaliers chrétiens, pour être détenus dans les prisons d'Alger.

Lorsque Fleur-de-Lis arriva dans le port de Marseille, elle y trouva un vaisseau qui venait d'y amener un vieux serviteur du roi Monodant; cet homme avait parcouru plusieurs provinces de France, pour chercher aussi Brandimart, ayant ouï dire qu'il le trouverait sûrement dans ce

royaume : Fleur-de-Lis le reconnut aussitôt; c'était le vieux Bardin, par lequel Brandimart avait été enlevé, dans son enfance, de la cour du roi son père. Cet homme avait élevé ce jeune prince à la roche des bois (1). Fleur-de-Lis, ayant su que Bardin cherchait son amant, l'informa du sort de ce prince, et le détermina sans peine à revenir le chercher en Afrique avec elle. L'un et l'autre, en abordant, avaient appris qu'Astolphe assiégeait Biserte; on leur avait dit aussi, mais d'une manière moins positive, que Brandimart était avec ce paladin. Fleur-de-Lis, aussitôt qu'elle l'aperçut, courut à lui avec tous les transports d'une joie d'autant plus vive, qu'elle était encore augmentée par le souvenir des chagrins qu'elle avait éprouvés dans son absence. Le fils de Monodant ne fut pas moins sensible au bonheur de retrouver cette épouse chérie. Jamais union ne fut plus forte, plus égale et plus heureuse que celle de leurs ames. Brandimart ne pouvait cesser de l'embrasser; et, les yeux attachés sur ceux de Fleur-de-Lis, il jouissait du bonheur d'y lire à quel point il était aimé. Il aperçut enfin Bardin, courut le prendre par la main, et l'embrassa. Bardin ne put répondre sur-le-champ aux questions que lui fit Brandimart sur le motif de son voyage, le désordre qui régnait en ce moment dans le camp l'en ayant empêché. Ce même homme nu conti-

(1) Voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux.

nuait à donner les plus cruelles preuves de la folie furieuse qui l'agitait; il faisait le moulinet de son lourd bâton avec rapidité, et s'ouvrait partout un passage. Fleur-de-Lis ne l'eut pas plutôt regardé, qu'elle le reconnut : Ah! mon cher Brandimart, s'écria-t-elle, c'est ton ami, c'est le malheureux comte d'Angers. Astolphe vit bien aussi que ce devait être Roland; mais ce ne fut que par quelques notions qu'il avait reçues de ses saints et vieux amis du paradis terrestre (1) : aucun des autres paladins ne put le reconnaître. Roland brûlé, noirci par le soleil, ayant la peau couverte de fange, avait moins l'air d'un homme que celui d'une bête sauvage. Astolphe, ému par une tendre pitié de voir ce héros dans un état si funeste, ne put retenir ses larmes; il surprit beaucoup Olivier et Dudon, en leur apprenant que cet homme furieux était Roland. Cependant, à force de le regarder, et même d'observer sa démarche, ils le reconnurent aussi; et tous les sentiments dont Astolphe était pénétré passèrent dans leurs cœurs. Presque tous les chevaliers présents répandaient aussi des larmes, lorsqu'Astolphe leur dit : Mes compagnons, il n'est plus temps de le pleurer; songeons plutôt aux moyens de le guérir promptement de sa folie. Aussitôt ce paladin, Brandimart, Sansonnet, Olivier et Dudon sautent à terre de leurs chevaux, et tous les cinq

---

(1) Voyez chant trente-quatrième, page 57.

en même temps ils entourent Roland pour le saisir.

Roland, qui connaît leur intention, fait le moulinet de son bâton avec une nouvelle fureur; il en porte un coup terrible sur la tête de Dudon qui la couvre de son bouclier. Si l'adroit Olivier n'eût pas amorti la force de ce coup avec son épée, le bouclier, le casque, la tête et le corps de Dudon eussent été brisés : le bouclier le fut seulement; mais le coup, quoiqu'il eût perdu presque toute sa force en tombant sur le casque de Dudon, en eut encore assez pour le renverser. Sansonnet alors mit l'épée à la main; il en porta sur le bâton un coup avec tant de vigueur et d'adresse, qu'il en coupa plus de la moitié; Brandimart aussitôt embrassa Roland par derrière, et lui serra les flancs de toutes ses forces, tandis qu'Astolphe le saisissait par les jambes. Roland, en se secouant, envoya le pauvre Astolphe tomber à la renverse à dix pas de lui; cependant il ne put faire lâcher prise à Brandimart qui le serrait toujours très fortement : mais pour le bon Olivier qui s'approcha de trop près, il en fut puni par un énorme coup de poing qui le fit tomber le visage pâle et tout sanglant.

Olivier resta long-temps sur le sable comme un homme prêt à faire un don de son ame à la voûte céleste; et si le casque n'eût pas été d'une aussi bonne trempe, ce seul coup de poing eût terminé sa vie.

Astolphe, et Dudon le visage enflé du coup qu'il a reçu, se relèvent, et tâchent encore, aidés par Sansonnet, de se rendre maîtres de Roland. Dudon l'embrasse fortement par derrière, et s'efforce de lui donner le croc en jambe et de le faire tomber; Astolphe et Sansonnet s'emparent de ses mains, et Brandimart de ses cuisses nerveuses. Le comte d'Angers, semblable au taureau que des dogues ont saisi par les oreilles, et qui les traîne après lui dans l'arène, mugit, se secoue, et marche encore d'un pas ferme en les entraînant de tous côtés, et leur faisant perdre terre à tout moment. Le bon Olivier, reprenant à la fin ses esprits, que le coup de poing de Roland avait fort interceptés, connut bien que tous leurs efforts seraient inutiles pour captiver le terrible comte d'Angers: il imagina d'envoyer chercher plusieurs cordes, auxquelles ils firent des nœuds coulants, et parvinrent à saisir Roland par les bras, le cou et les deux jambes; alors tous les cinq, prenant chacun l'extrémité de ces cordes, tirèrent tous à-la-fois du même côté; et Roland, perdant enfin l'équilibre, fut renversé par ce dernier effort, comme un cheval vigoureux l'est quelquefois par l'adresse d'un bon maréchal.

A peine Roland fut-il à terre, qu'ils se jetèrent tous à-la-fois sur lui; et, se servant adroitement des cordes qui le serraient, ils en firent tant de tours sur tous ses membres nerveux, qu'ils parvinrent à le rendre immobile, malgré tous les

vains efforts qu'il faisait encore pour se défendre. Alors Astolphe, pour réussir plus facilement à le guérir, le fit enlever; et Dudon, le plus fort d'eux tous, le chargea sur ses épaules et le porta sur le bord de la mer.

Astolphe fit laver Roland dans la mer à sept reprises différentes, et chaque fois on le frotta soigneusement, pour enlever tout ce qui salissait et défigurait son corps. Alors il se servit d'une herbe qu'il avait choisie pour lui fermer la bouche exactement, de sorte qu'il ne pût respirer que par le nez. Le vase précieux qui renfermait le bon sens de Roland était tout prêt. Astolphe fit relever la tête du comte, et, posant adroitement le vase sous ses narines, le bon Roland le vida tout entier par une seule aspiration. O prodige merveilleux! Le paladin reprend à l'instant toute sa raison, et son intelligence renaît plus nette et plus lumineuse que jamais. Roland cependant se trouve encore en ce moment tel qu'un homme qui se réveille après un songe pénible, dans lequel il a cru que des monstres horribles étaient prêts à le déchirer, ou que sa fureur aveugle l'a rendu coupable de quelque crime énorme : il reste abattu, muet et consterné. Brandimart, Olivier, Astolphe qui vient de lui rendre la raison, fixent tour-à-tour ses regards; il les porte ensuite de tous côtés, et sur lui-même. Il reste plus surpris que jamais, en voyant qu'il est nu, garrotté de toutes parts, et couché sur le sable de la mer.

Après quelques moments, ayant bien reconnu les amis qui l'entouraient, il leur dit ce que le bon Silène dit en souriant aux jeunes nymphes, qui, l'ayant surpris endormi dans une grotte, s'étaient amusées à le barbouiller de mûres, et à le lier avec des guirlandes de fleurs : Déliez-moi (1). Roland leur dit ces mots d'un ton si doux, et jeta sur eux des regards si touchants, qu'ils le délièrent à l'instant, et sur-le-champ ils l'aidèrent à se couvrir des vêtements qu'ils avaient pris la précaution d'apporter. Alors ils s'empressèrent tous à le consoler, à diminuer le poids dont son cœur était oppressé, et à lui faire oublier l'état malheureux qui l'avait humilié.

Roland, en reprenant sa raison, sentit rompre aussi les liens d'un amour insensé : celle qu'il avait si tendrement aimée, cette ingrate Angélique dont la conduite et les attraits avaient causé tous ses malheurs, ne fut plus à ses yeux qu'une princesse légère et coupable qui s'était avilie; son cœur ne fut plus ému que par le desir ardent de réparer le tort que sa folle passion avait pu faire à sa renommée. Bardin saisit ce moment pour apprendre à Brandimart la mort de son père Monodant; il lui dit qu'il venait lui offrir le trône de la part

(1) *Solvite me;* dit Roland en latin : ce sont les deux mots mêmes que prononce Silène, dans Virgile, lorsqu'il vient d'être surpris par Églé et par deux bergers. VIRGILE, Éclog. VI, vers 24. P.

du prince Ziliant son frère, qui l'attendait avec impatience, et il l'informa de l'empressement des habitants des îles fertiles et éparses aux extrémités de l'Orient, séjour délicieux, et qu'aucun autre état de l'Asie n'égale pour la richesse, la beauté du climat et la population. Bardin lui parlait avec chaleur des charmes qu'on doit trouver à revoir sa patrie. Pouvez-vous oublier, lui disait-il, le pays qui vous a vu naître? Pouvez-vous abandonner le pays le plus riant, le plus fertile, le plus florissant de l'univers, où vous êtes adoré, dont vous êtes le maître, pour mener sans cesse cette vie errante, et courir tous les jours de nouveaux périls? Ah! si vous aviez seulement joui pendant quelque temps de la vie délicieuse que le ciel vous a préparée, vous renonceriez pour toujours à celle que vous menez aujourd'hui.... Non, mon cher Bardin, lui répondit Brandimart, je dois mon bras au service de Charlemagne jusqu'à la fin de cette guerre, et je le dois à moi-même, à ma tendre amitié pour Roland; sois sûr que, dès que je me verrai libre, je suivrai volontiers tes conseils.

Dès le lendemain, le fils d'Ogier le Danois (1) mit à la voile. Roland ne voulut point accepter le commandement qu'Astolphe offrait de lui remettre: il voulut que le paladin auquel il devait tant de reconnaissance eut tout l'honneur de cette

(1) Dudon.

guerre; mais celui-ci ne consentit jamais à rien entreprendre sans avoir pris les conseils de Roland : ils convinrent entre eux de donner un assaut général à la ville de Biserte.

Vous vous impatienterez peut-être que je ne vous raconte pas tout de suite comment cet assaut fut donné, quel fut le côté par lequel on attaqua Biserte, comment cette ville fut enlevée; vous voudriez savoir aussi le nom de ceux qui partagèrent l'honneur de cette action mémorable avec Roland. Eh! n'ayez point d'humeur si je ne satisfais pas encore votre curiosité; soyez sûrs que je ne vous ferai pas long-temps attendre (2); mais il faut absolument, pour mes petits arrangements particuliers, que je vous mette bien au fait, en ce moment, des évènements qui suivirent la fuite des Sarrasins devant les troupes victorieuses de Charlemagne.

Agramant n'avait jamais couru d'aussi grands périls que dans cette journée si fatale à ses armes. Marsile, Sobrin, s'étaient retirés, comme je l'ai déja dit, de ce combat engagé contre la foi jurée, et s'étaient embarqués sur leurs vaisseaux. Plusieurs chefs des Sarrasins les avaient suivis; d'autres, fuyant l'épée victorieuse des chrétiens, s'étaient retirés dans Arles; cependant le fils de Trojan soutint encore long-temps le combat avec courage;

(1) Le poëte décrit le siége de Biserte dans le quarantième chant.

il fut enfin obligé de fuir, comme le reste de son armée, pour chercher un asyle dans la ville: mais sa retraite fut souvent troublée par les courses de Rabican. Bradamante, furieuse contre Agramant de ce qu'il avait enlevé Roger à son amour, pressait les flancs de son léger coursier, et cherchait le fils de Trojan pour le sacrifier à sa vengeance. Marphise, animée par le desir de venger la mort de son père, faisait les mêmes efforts pour le joindre; mais ni l'une, ni l'autre, ne purent arriver assez tôt pour couper le chemin au roi, et l'empêcher de s'enfermer dans la ville, d'où il se sauva ensuite sur sa flotte. De même que deux belles et courageuses léopardes, qui voient fuir hors de leurs atteintes les cerfs et les chevreuils qu'elles ont en vain poursuivis, s'en reviennent tristes et la tête baissée vers leur repaire; ainsi les deux belles guerrières retournent sur leurs pas, et soupirent en voyant qu'Agramant leur est échappé. Cependant elles n'allèrent pas loin sans passer un peu leur colère sur quelques misérables troupes de Sarrasins qui n'avaient plus de retraite, Agramant ayant fait fermer les barrières et les portes d'Arles, dès qu'il y fut entré. Tous les ponts même élevés sur le Rhône avaient été rompus par ses ordres. Ah! pauvres malheureux sujets, il n'est que trop ordinaire de vous voir traiter comme de vils animaux, que le pouvoir tyrannique sacrifie dès qu'ils ne peuvent plus se rendre utiles! Plusieurs se noyèrent dans le

Rhône, d'autres dans la mer; une infinité périt par le glaive, le soldat ne s'occupant pas de prendre des prisonniers dont il n'espérait aucune rançon.

On voit encore près d'Arles, et d'un étang dont le Rhône entretient les eaux, une multitude de tombes, qu'on dit avoir reçu le nombre prodigieux de ceux qui périrent des deux côtés dans cette dernière bataille; mais la perte fut loin d'être égale de part et d'autre, le nombre des Sarrasins tombés sous les coups des deux guerrières étant bien plus considérable.

Agramant (1) avait fait éloigner vers la pleine mer les plus gros vaisseaux de sa flotte, et laissé quelques-uns des plus petits à portée du rivage, pour recueillir le peu d'Africains qui put échapper à la mort. Ces vaisseaux demeurèrent en panne pendant deux jours : il donna ce temps à retirer quelques débris de son armée; les vents d'ailleurs étaient peu favorables, et ce ne fut que le troisième jour qu'il fit déployer les voiles, dans l'espérance d'un prompt retour en Afrique. Le roi Marsile cependant eut grand peur alors que Charles ne portât son armée victorieuse en Espagne; et, craignant la terrible tempête qui menaçait ses états, il courut à Valence faire réparer les remparts de cette ville, et d'un grand nombre de

(1) Bradamante et Marphise reparaissent dans le quarante-deuxième chant.

forteresses, et tout disposer pour cette guerre, qui, dans la suite, causa sa perte et celle de ses alliés(1).

Agramant alors poursuivait sa route sur une flotte mal équipée, et dénuée d'un nombre d'hommes suffisant pour monter ses vaisseaux. Un esprit de révolte et de murmure, qui s'élève presque toujours dans les troupes qui se retirent après avoir été bien battues, régnait dans cette faible armée. Les trois quarts des Sarrasins étaient morts en France; ceux qui restaient desiraient dans leur cœur, mais sans oser le dire tout haut, la perte d'un maître orgueilleux, téméraire, et si cruellement prodigue de leur sang. Quelques-uns, rassurés par une confiance réciproque, ouvraient leur cœur dans des entretiens secrets, mais ils se contraignaient tous en présence d'Agramant : il ne voyait sur le visage d'aucun d'eux les signes de la haine et de la colère qui les animaient contre lui : quelquefois une adulation mensongère lui faisait croire qu'il était encore aimé.

Le fils de Trojan avait résolu de ne point entrer dans le port de Biserte, parcequ'il avait reçu la nouvelle certaine que l'armée de Nubie était maîtresse de ces parages. Il se proposait donc d'aborder plus haut, et assez loin, pour que ses troupes, débarquant avec facilité, pussent être à portée de secourir la ville assiégée : mais son

(1) Marsile n'est plus nommé dans le reste du poëme.

mauvais sort ne put souffrir qu'il exécutât un dessein si sage. Cette même fatalité voulut que cette étrange flotte, composée de vaisseaux nés de feuilles d'arbres, cinglât alors vers les côtes de Provence, et rencontrât les siens pendant une nuit obscure, orageuse même, qui portait un nouveau désordre dans ses équipages. Agramant n'avait aucune nouvelle qu'Astolphe eût envoyé ce grand nombre de vaisseaux contre lui : d'ailleurs, ce prince savait bien qu'à peine devait-il rester quelques légers bâtiments sur toutes les côtes de ses états ; et sûrement quiconque aurait osé lui dire que quelques petits rameaux d'arbres avaient suffi pour former une puissante flotte, se serait attiré son indignation, et n'aurait passé que pour un vil menteur. Ses tillacs et ses ponts n'étaient donc point en défense, et même pas une sentinelle postée dans les huniers ne l'avait averti de l'approche de la flotte commandée par Dudon. Cet amiral, au contraire, ayant eu connaissance sur le soir de la flotte africaine, avait fait préparer ses vaisseaux pour le combat, et donné ses ordres à son armée de porter sur celle qui venait à sa rencontre. Dudon ayant donc surpris les Sarrasins, qu'il reconnut pour tels à leur langage, les attaqua, enfonça plusieurs navires avec l'éperon des siens, fit jeter des grapins pour accrocher les autres, et porta le désordre et la mort dans cette flotte surprise par cette attaque imprévue.

Dudon ayant l'avantage du vent, ses gros vais-

seaux coulèrent à fond, par leur choc, plusieurs de ceux d'Agramant; il fit ensuite lancer une grande quantité de masses de fer et de rochers sur les autres. Bientôt cette bataille si désavantageuse pour les Sarrasins devint une des plus cruelles que les mers eussent vues sur leur surface.

Il semblait que la puissance divine eût augmenté la force et le courage des matelots et des soldats de Dudon, et que le temps de la vengeance que sa justice voulait prendre des Sarrasins fût arrivé. Les chrétiens étaient si habiles à combattre de loin comme de près, que le fils de Trojan ne savait comment se défendre d'une nuée de flèches qui tombaient sur lui, et des crocs, des piques, des épées, des haches qui l'entouraient. Les catapultes et les balistes lancent sur ses vaisseaux des pierres énormes qui les entr'ouvrent, et des poutres ferrées qui brisent la proue, la poupe et les ponts. L'onde s'élance à grands flots dans les flancs entr'ouverts des navires sarrasins; les feux ardents qu'on leur lance en même temps s'attachent aux mâts, aux voiles, et les embrasent; la chiourme épouvantée se renverse sur les bancs, en jetant des cris affreux. L'un, en voulant échapper au feu qui semble le poursuivre, se jette sous le chevron ferré qui l'écrase; plusieurs, pour éviter l'un ou l'autre aspect de cette mort certaine qui les menace, se jettent dans les flots qui les ensevelissent. Quelques-uns, qui paraissent d'abord être moins malheureux, fendent l'onde amère, et veu-

lent aborder quelques chaloupes éparses qui s'éloignent: mais le péril présent rend barbares ceux qui les montent; ils craignent qu'un poids nouveau ne fasse submerger le seul asyle qui leur reste contre la mort : la main qui saisit fortement la chaloupe, tranchée par la hache, reste attachée sur le bord; et le malheureux soldat, précipité pour la seconde fois dans les flots qu'il rougit de son sang, perd l'espérance et la vie. D'autres enfin, qui, s'étant confiés dans leurs forces, espéraient nager assez long-temps pour se sauver, sentent bientôt que l'haleine leur manque et que leurs membres s'engourdissent; le danger le plus pressant les fait recourir aux mêmes feux qu'ils ont évités. Égaré par la peur, l'infortuné matelot embrasse un bois embrasé qui lui brûle le sein: ce bois ardent se brise; le matelot tombe dans l'onde, en le serrant toujours; et les deux espèces de mort qu'il a voulu fuir l'atteignent toutes deux à-la-fois. Les haches, les épieux, les pierres, les flèches lancées des vaisseaux de Dudon, frappent les Sarrasins qui s'éloignent en se soutenant encore sur les ondes. Mais, si mes chants en ce moment peuvent vous émouvoir, quel meilleur temps pourrais-je prendre pour les interrompre? Non, je ne veux point épuiser mon sujet: il m'est bien plus doux et plus utile de me reposer, pour vous trouver encore sensibles aux accents de ma voix.

FIN DU TRENTE-NEUVIÈME CHANT.

CHANT XL.

ARGUMENT.

Agramant se sauve avec Sobrin dans une barque. — Astolphe donne l'assaut à Biserte. — Brandimart entre seul dans la ville. — Incendie de la ville. — Agramant aperçoit les flammes et veut se tuer. — Il est retenu par Sobrin. — La tempête le jette dans une petite île où il trouve Gradasse. — Ces trois guerriers envoient défier Roland et deux paladins français. — Roland accepte, et choisit Brandimart et Olivier pour ses seconds. — Roger se détermine à suivre Agramant en Afrique. — Combat de Roger contre Dudon.

MAGNANIME fils de l'invincible Hercule (1), je ne dois point m'étendre davantage sur les détails de cette bataille navale; je n'en peux parler que d'après les rapports qu'on m'a faits : d'ailleurs, quel intérêt pourriez-vous y prendre, vous qui nous avez fait admirer des faits encore bien plus héroïques? En vous en parlant, seigneur, je serais dans le cas d'un homme inconsidéré, qui porterait des vases à Samos, des chouettes dans Athènes, et des crocodiles sur les bords du Nil (2).

(1) Le cardinal Hippolyte d'Este. P.

(2) Sortes d'expressions proverbiales : nous disons dans le

Quel grand spectacle n'avez-vous pas donné, seigneur, à vos fidèles sujets, lorsque, sur le célèbre fleuve du Pô, le théâtre de votre gloire, ils purent voir, pendant la nuit et le jour suivant, la flotte ennemie entre les feux dévorants et le fer vengeur? Ils entendirent des cris perçants et douloureux; ils virent ensanglanter les eaux du fleuve : vous leur fîtes connaître toutes les espèces de calamités qui peuvent frapper des ennemis vaincus. Je n'eus pas le bonheur d'être témoin de votre victoire; j'étais parti depuis six jours, et j'allais en toute diligence aux pieds du saint père, pour lui demander un prompt secours (1); mais vous n'eûtes besoin, vous ne vous servîtes que de vos propres forces, pour briser les dents et les ongles du Lion de Saint-Marc (2); et, depuis ce temps, il n'est pas sorti de ses lagunes pour reparaître sur nos bords. J'appris votre triomphe

---

même sens, porter de l'eau à la mer. Samos était célèbre par ses fabriques de vases de terre. — Cicéron a dit: *Hoc est Athenas noctuas mittam.* C'est-à-dire, « J'enverrai des chouettes à « Athènes. » Suivant quelques-uns, ce proverbe provient, non pas de ce qu'il y avait beaucoup de chouettes à Athènes, mais de ce que les Athéniens avaient une monnaie empreinte de la figure de cet oiseau. — On sait que les crocodiles abondent sur les bords du Nil. P.

(1) Les Vénitiens et les troupes du pape Jules II ayant mis le siége devant Ferrare, le duc envoya l'Arioste auprès de ce pape, pour lui demander la paix. P.

(2) Les armes de Venise, pour les Vénitiens. P.

par ceux mêmes qui venaient de combattre sous vos ordres. Alphonse Trutto, Annibal et Pierre Moro, Albert, Affranio (3), trois Ariostes (4), le Bagno, Zerbinetto, m'ont raconté, à mon retour, tous les évènements de ce combat. Les pavillons, les drapeaux que vous remportâtes sur nos superbes ennemis, parent aujourd'hui nos temples. Quinze galères captives, et mille autres bâtiments plus petits sont amarrés dans nos ports, et sont les trophées de votre victoire. Ceux qui virent alors l'incendie et la mort voler sur les vaisseaux vénitiens, ceux qui furent témoins du naufrage de quelques autres de leurs bâtiments, et qui jouirent du plaisir de voir venger l'embrasement de nos palais, peuvent se former une idée plus juste de tout ce que l'armée d'Agramant dut souffrir pendant la nuit qu'elle fut attaquée par Dudon.

Ce combat, commencé pendant la plus grande obscurité de la nuit, fut d'abord faiblement éclairé par les feux noirs et fumeux du soufre, de la poix et du bitume; mais, dès que ces feux se furent attachés sur les mâts, l'avant et l'arrière des vaisseaux africains, une flamme ardente et brillante

---

(1) Officiers dans l'armée du duc Alphonse. P.

(2) Alphonse Arioste, à qui Castiglione dédia son livre du *Courtisan;* Alexandre Arioste, qui paraît avoir été au service du cardinal Hippolyte, et Charles ou Galasse Arioste; car ils étaient cinq frères. P.

s'éleva de ces vaisseaux embrasés; et, portant au loin la lumière, la clarté devint presque égale à celle du jour.

Agramant ne croyait pas être attaqué par des forces si supérieures; et jusqu'alors il avait espéré que son armée, revenue de sa surprise et de son premier effroi, finirait par remporter la victoire: mais, dès qu'il put voir le nombre des vaisseaux de Dudon à la clarté des flammes, non-seulement il n'espéra plus de pouvoir soutenir ce combat inégal; mais il ne s'occupa plus qu'à dérober sa tête au coup mortel, ou ses mains aux fers qu'il ne pouvait éviter en demeurant plus long-temps sur son vaisseau. Il descendit dans une barque, où l'on avait déja placé Bride-d'or et quelques effets précieux; et les matelots, observant un grand silence, la firent voguer légèrement entre les vaisseaux. Ils furent bientôt assez éloignés pour se replonger dans l'obscurité, et se mettre à couvert de la furie des Nubiens qui combattaient sous les ordres du fils d'Ogier. Ce fut donc ainsi que, pendant la destruction entière de l'armée d'Afrique, que les flammes dévoraient, que le fer moissonnait, et que la mer recevait dans ses gouffres profonds, l'auteur de sa ruine se sauvait par une prompte fuite. Agramant n'avait plus alors avec lui que Sobrin. Avec quelle amertume ne convint-il pas de tous ses torts! Quels regrets ne lui témoigna-t-il pas de n'avoir pas eu plus de confiance en sa haute sagesse! Il n'était plus temps

de s'en repentir, et tous les maux qu'avait prédits Sobrin étaient à leur comble.

Pendant ce temps, Roland, ne pouvant prévoir que toutes les fautes d'Agramant achèveraient de détruire en entier son armée, conseillait au prince d'Angleterre d'emporter Biserte, et de la renverser de fond en comble, avant qu'on pût venir à son secours, pour qu'elle ne pût être désormais un sujet de crainte pour les chrétiens. Astolphe, ayant prévu qu'il aurait besoin de vaisseaux pour attaquer le port de Biserte, au moment de l'assaut général, en avait conservé le nombre suffisant pour cette attaque : il en donna le commandement à Sansonnet, qui alla jeter l'ancre à la distance d'un mille du port de Biserte; et l'on fit les préparatifs nécessaires pour l'assaut, qui fut commandé pour le troisième jour suivant.

Roland, Astolphe et les autres chevaliers chrétiens se préparèrent à cette grande action par le jeûne et par la prière : l'ordre fut donné dans l'armée de s'y conformer, et de se tenir prêt à l'assaut général, qu'on donnerait le troisième jour. Leur projet, après avoir pris Biserte, était de la livrer aux flammes, et de la détruire de fond en comble.

Après le jeûne et les prières publiques, les parents et les amis se rassemblèrent, et firent bonne chère, pour réparer leurs forces. Ils avaient long-temps chanté des psaumes et des litanies;

ils mangèrent et burent de même; et, sur la fin du repas, bien attendris les uns pour les autres, ils s'embrassaient et pleuraient même en se disant une espèce d'adieu, comme des gens prêts, en effet, à faire peut-être un long voyage.

Les Africains en firent tout autant dans Biserte, et leur Mahomet, qui ne pouvait les entendre, fut invoqué par le peuple qu'exhortaient les dervis: plusieurs pleuraient, d'autres se frappaient, se tailladaient en l'honneur de leur prophète, et lui promettaient des mosquées, les plus riches dons, et de nouveaux autels, s'il les tirait de ce péril imminent: mais ils avaient toujours un grand désavantage dans les bonnes œuvres qu'ils croyaient faire, vis-à-vis des chevaliers français et de l'armée nubienne, qui avaient des provisions en abondance. Cependant, dès que le chef de leur loi les eut bénis à sa manière, les Sarrasins prirent assez courageusement les armes, et se portèrent à la défense de leurs remparts.

La belle et jeune Aurore était encore dans le lit de son vieil époux, qui faisait peut-être semblant de dormir, craignant de n'avoir rien à lui dire, lorsqu'Astolphe mit en ordre les troupes qui devaient monter à l'assaut : Sansonnet disposa de même l'attaque du port: le paladin Roland donna le signal, et Biserte fut assaillie à-la-fois par mer et par terre.

Biserte, entourée à moitié par la mer, avait des remparts d'une fabrique excellente du côté de la

terre, mais ils étaient fort anciens, et Branzard n'avait eu ni le temps ni les moyens nécessaires pour les réparer. Astolphe choisit parmi les Nubiens plusieurs troupes des meilleurs frondeurs et des archers les plus adroits, et leur ordonna de tirer sans cesse aux merlons et aux créneaux de la place, afin que son infanterie et que la cavalerie qui la soutenait pussent s'approcher des murailles avec une moindre perte. Toutes ces troupes étaient chargées de pierres, de soliveaux, de fascines et de sacs à terre, pour combler les fossés qu'on avait saignés dès la veille avec tant de succès, que presque par-tout ils étaient à sec : tous les matériaux nécessaires passant promptement de main en main, plusieurs parties des fossés furent comblées au point de les élever au niveau du terre-plain; et les trois paladins, Roland, Astolphe et Olivier, commandèrent aussitôt les échelles, et ceux qui devaient monter à l'assaut.

Les Nubiens, animés par l'espoir du pillage et du gain, s'étourdirent sur le péril présent; ils formèrent plusieurs tortues, se couvrirent des mantelets qui défendaient les béliers et les autres machines propres à percer et à renverser des murailles et des portes ferrées; mais, dès qu'ils furent au pied de la muraille, les Sarrasins firent pleuvoir sur eux une grêle de pierres et de dards. Les poutres et des créneaux entiers tombèrent sur les tortues et les mantelets, et les endommagèrent

dans les premiers moments; mais, dès que le soleil parut, les Sarrasins perdirent bientôt cet avantage: Roland fit avancer des troupes fraîches, et les assiégés n'osèrent plus se montrer à découvert. Sansonnet, attaquant alors, entra dans le port, fit sa descente; et ses soldats, munis d'échelles et de toutes sortes d'armes, assaillirent Biserte du côté que les Sarrasins croyaient être le plus inattaquable.

Olivier, Roland, Brandimart, et ce paladin (1) qui avait parcouru si courageusement les airs, s'étaient partagé les troupes qui devaient combattre, et formaient, du côté de la terre, quatre attaques différentes, dont la vigueur et le succès étaient éclairés par le grand jour; ce qui devait bien redoubler l'émulation de ceux qui pensaient que les yeux de toute l'armée étaient attachés sur eux. Déja les tours de bois élevées s'ébranlent, et font crier les essieux et les roues qui les approchent des remparts; on fait avancer les éléphants, qui portent aussi des tours plus petites et plus légères, mais dont la hauteur surpasse un peu celle des remparts. Brandimart s'approche alors, saisit une échelle, l'applique au mur; et ce héros monte, la tête couverte de son bouclier, exhortant à le suivre. Un grand nombre de combattants, animés par son exemple, montent après lui sur la même échelle; aucun d'eux ne réfléchit si

(1) Astolphe.

cette échelle pourra porter un si grand poids, et Brandimart, occupé de joindre l'ennemi, se saisit déja d'un créneau; il trouve encore quelque aide nouvelle qu'il saisit de ses fortes mains, et bientôt il s'élance, l'épée à la main, sur le rempart.

Brandimart fond sur tout ce qu'il trouve en défense; il massacre, il précipite tout ce qui l'entoure; il est déja maître d'une longue partie de ce rempart: mais dans ce moment l'échelle, trop chargée des combattants qui le suivent, se brise; ils retombent tous dans le fossé, et Brandimart reste seul sur le mur, exposé de tous les côtés aux flèches qu'on lui tire de la ville. Ce héros, loin de perdre courage, n'est pas même ému par les cris de ses amis qui lui tendent les bras, et lui crient de se rejeter de leur côté. Prenant son parti, la hauteur des murs, élevés de trente brasses, ne l'effraie pas; il saute dans l'intérieur de la ville (1), et si légèrement, qu'il ne se fait pas plus de mal que s'il eût trouvé à terre de la plume ou de la paille: il déchire, il coupe, il taille tout ce qu'il rencontre sous sa main, comme on déchire, on coupe, on taille une étoffe légère : ces mé-

(2) C'est ainsi qu'Alexandre, au siége d'Oxidraque, ayant escaladé les murs, saute seul au milieu des ennemis, se défend avec un courage incroyable, et donne à ses troupes le temps de forcer la ville, et de venir à son secours. L'Arioste a sans doute eu en vue cet exploit du roi de Macédoine, qui est raconté dans le neuvième livre de Quinte-Curce. P.

créants fuient de toutes parts; et ceux de dehors qui l'ont vu sauter dans la ville craignent de ne pouvoir assez tôt le secourir.

Le bruit de ce que Brandimart vient de faire vole aussitôt dans toute l'armée, et, s'accroissant de bouche en bouche, il parvient à Roland; il parvient de même aux deux autres paladins qui commandent les différentes attaques. Les trois paladins estimaient, aimaient trop leur brave compagnon, pour ne pas voler à son secours. Tous les trois dressent une échelle; l'amitié leur donne des ailes; ils sont déja sur les remparts, et les Sarrasins, épouvantés par leur audace et leur aspect terrible, abandonnent les murs et se dérobent à leurs coups. C'est ainsi que, dans un malheureux vaisseau battu de tous côtés par la tempête, une vague furieuse entame ses flancs; celle qui lui succède les entr'ouvre; et la troisième porte une masse énorme d'eau dans ce vaisseau, qu'elle submerge et fait disparaître. Les trois guerriers produisirent le même effet dans l'infortunée cité de Biserte; ils ouvrirent un si grand passage, que mille échelles furent dressées à-la-fois, et que les remparts abandonnés se couvrirent de soldats nubiens: les coups redoublés des béliers ouvrant en même temps les murs, qu'ils avaient déja beaucoup ébranlés, des cohortes entières pénétrèrent dans l'intérieur de la ville, et Brandimart fut secouru de toutes parts.

On ne peut avoir une idée de la fureur avec

laquelle les chrétiens entrèrent dans Biserte, sans se rappeler le ravage affreux que fait le roi des fleuves, lorsque, brisant les digues et surmontant ses bords, il se répand dans les riches plaines de Mantoue : les cabanes, les troupeaux, les moissons entraînées grossissent ses flots écumeux; le pasteur, son chien même, luttent quelques moments contre la mort sur sa surface, et ses eaux s'élèvent au point que les poissons s'étonnent de nager entre les feuillages et les rameaux des saules et des peupliers. De même les Nubiens, le fer et la flamme à la main, inondent cette malheureuse ville; le meurtre, le pillage, toutes les horreurs de la guerre s'étendent dans les différents quartiers. Les rues sont jonchées de cadavres, et le sang, qui coule des innombrables blessures, forme un étang plus sombre et plus triste que celui qui entoure l'empire du dieu des enfers. Un long incendie se propage de bâtiments en bâtiments; et les toits des mosquées, des palais et des édifices publics, déja sont embrasés. Les chevaliers vainqueurs virent bientôt leurs soldats emporter les vases d'or et d'argent des mosquées. Les uns entraînaient les enfants, les autres les mères éplorées : mille violences, mille horreurs furent commises comme dans les villes prises d'assaut: Roland en sut une partie; mais ni lui, ni le prince anglais ne purent les empêcher.

Bucifar fut tué d'un coup qu'Olivier lui porta:

Branzard ne trouva pas de meilleure résolution à prendre que celle de se tuer : Folves fut pris par Astolphe ; mais il mourut bientôt de ses blessures : c'étaient les trois chefs qu'Agramant avait commis à la défense de ses états.

Ce malheureux empereur, qui fuyait alors presque seul avec Sobrin, eut encore le désespoir de s'approcher assez près de la côte pour voir l'embrasement de Biserte. Son premier mouvement fut de vouloir se jeter sur la pointe de son épée ; mais Sobrin l'en empêcha. Que pourriez-vous faire de plus favorable à vos ennemis? lui dit le sage roi de Garbe : le seul bruit de votre mort les rendrait paisibles possesseurs de l'Afrique. Tant que vous vivrez, seigneur, n'ont-ils pas encore tout à craindre? Ils savent bien qu'ils ne peuvent rester les maîtres au-delà du détroit que par votre mort.

Tous vos malheureux sujets resteraient sans espérance si vous perdiez la vie : vous seul pouvez leur conserver celle d'être heureux et libres un jour. Votre mort assure l'esclavage de l'Afrique et de ses habitants. Vivez donc, seigneur, pour l'amour de votre patrie et de ceux qui vous obéissent. Le soudan d'Égypte ne peut souffrir d'avoir Charlemagne pour voisin ; il vous offrira de lui-même ses troupes et ses trésors : le puissant Noradin prendra les armes pour vous : les Arméniens, les Turcs, les Perses, les Mèdes et les Arabes viendront d'eux-mêmes se ranger sous vos drapeaux.

Ce fut par de semblables discours que l'adroit et vieux Sobrin calma le désespoir du fils de Trojan. Peut-être dans le fond de son cœur doutait-il lui-même de tout ce qu'il osait lui promettre: il savait trop bien que le malheureux souverain qui perd un empire, court les plus grands risques en remettant son sort entre des mains barbares. Annibal, Jugurtha (1), plusieurs antres exemples anciens, devaient le faire frémir. Eh! ne le voyons-nous pas nous-mêmes aujourd'hui? Louis-le-More (2) n'a-t-il pas été remis dans les mains de Louis XII? Aussi, mon cher et illustre maître (3), vous devez bien estimer la sagesse et le courage de votre frère, dont la maxime est qu'il faut avoir perdu la raison pour se confier plus aux autres qu'à soi-même. C'est ainsi que, lorsque le fougueux Jules II excita contre lui la guerre la plus injuste, quoiqu'Alphonse eût peu de troupes, quoique les Français ses alliés fussent chassés de l'Italie, et que les Espagnols eussent repris la supériorité, ni les promesses, ni les menaces même

(1) Annibal, s'étant réfugié à la cour de Prusias, roi de Bythinie, fut réduit à s'empoisonner pour n'être pas livré aux Romains.— Jugurtha, qui s'était confié à la bonne foi de Bocchus, roi de Mauritanie, son beau-père, fut livré par lui à Sylla. P.

(2) Louis Sforce, duc de Milan, livré par les Suisses à Louis XII. Voyez chant trente-troisième, page 17. P.

(3) Le cardinal Hippolyte. P.

ne purent l'engager à confier à personne la défense de Ferrare.

Agramant avait ordonné qu'on dirigeât vers l'Orient la proue de son vaisseau, lorsqu'un vent impétueux fit soulever les ondes; et le pilote, assis près du gouvernail, s'écria, les yeux au ciel: Je vois arriver une tempête si furieuse, que le navire ne pourra la soutenir. Si vous m'en croyez, seigneur, je vais aborder à cette île à main gauche, où vous resterez en sûreté jusqu'à ce que la mer ait apaisé sa furie. Agramant crut le pilote, et descendit dans cette île, située entre l'Afrique et l'île fameuse par son volcan, que l'on prend pour la fournaise de Vulcain. Cette île était inhabitée; elle était couverte d'humble myrtille et de genièvre, retraite favorable aux cerfs, aux daims, aux chevreuils, qui s'y trouvaient en abondance: elle n'était presque connue que des pêcheurs, qui, laissant dormir les poissons dans leurs profondes retraites, venaient étendre et faire sécher leurs filets sur les buissons.

Un autre vaisseau, chassé de même par la tempête, était aussi venu chercher un asyle dans la même île: il y avait amené Gradasse, ce puissant roi de Séricane, qui, quelque temps avant la déroute d'Agramant, était parti d'Arles pour retourner dans ses états (1). Les deux rois, qui venaient d'être compagnons d'armes sous les murs de Pa-

(1) Voyez chant trente-troisième, page 32.

ris, se reconnurent avec joie, et s'embrassèrent tendrement. Gradasse apprit avec beaucoup de peine tous les nouveaux malheurs d'Agramant, et lui fit offre de ses troupes et de sa personne; mais il le dissuada fortement d'aller se commettre à l'infidélité des Égyptiens. Craignez le sort du grand Pompée, lui dit-il, si vous abordez ce funeste rivage. Astolphe, dites-vous, s'est emparé de l'Afrique avec une armée de Nubiens sujets de Sénape; Biserte, capitale de vos états, est réduite en cendres; Roland est présentement avec Astolphe, et vient de reprendre sa raison obscurcie, pendant les mois précédents, par la plus étrange folie. Le plus court expédient que j'imagine pour vous tirer de l'état cruel où vous êtes, c'est celui que m'inspire le desir que j'ai de vous servir. Je vais défier Roland; étant armé, monté comme je le suis, Roland, fût-il d'acier ou de bronze, ne pourra me résister : ce paladin mort, les chrétiens perdront leur plus ferme appui, et ne tiendront pas plus contre nous, que des agneaux timides à l'aspect d'un loup affamé. Quant à l'armée de Nubie, rien ne me sera plus facile que de la chasser de vos états : j'armerai contre Sénape les Nubiens de l'autre côté du Nil, qui suivent une autre loi; les Arabes, si riches en bons chevaux; les Macrobes, qui joignent les richesses à la population; les Perses, les Chaldéens, porteront une guerre si vive dans les états de Sénape, qu'il sera forcé de rappeler promptement ses troupes.

Agramant se montra fort sensible aux offres de Gradasse; il convint que ce projet pouvait réussir, et crut que la fortune commençait à lui devenir plus favorable, puisqu'elle avait conduit le roi de Séricane en cette île déserte; mais il ne veut point consentir que Gradasse entreprenne ce combat pour lui, quand même il serait sûr de reprendre Biserte. C'est à moi, dit ce prince, à combattre Roland, et je suivrai les lois de l'honneur qui me l'ordonne.

Faisons mieux, repartit le roi de Séricane : il me vient une nouvelle idée; prenons le combat sur nous deux; envoyons défier Roland et l'un de ses compagnons. Pourvu que je ne reste pas oisif, dit Agramant, c'est tout ce que je demande: il m'importe peu qui de nous deux servira de second à l'autre; car je vous rends justice, et je vous regarde comme n'ayant personne qui vous égale. Et moi donc, s'écria le vieux Sobrin, croyez-vous que je veuille rester simple spectateur d'un pareil combat? Sachez que les ans n'ont point encore abattu mes forces et mon courage, et que ma longue expérience suppléera de reste à l'ancienne vigueur de ma jeunesse.... Il est vrai que ce roi de Garbe était encore vigoureux pour son âge, et que, dans toutes les occasions, il donnait des preuves du plus grand courage. Les deux autres rois trouvèrent que sa demande était juste, et sur-le-champ ils envoyèrent un messager à la cour d'Afrique, pour défier Roland de leur part,

en lui proposant de se rendre, avec deux de ses compagnons armés, à Lipaduse. C'est une petite île environnée de la mer d'Afrique, comme celle où ils s'étaient réfugiés.

Le messager, voguant à voiles et à rames, arriva à Biserte avec la diligence qu'exigent de pareils messages : il y trouva Roland qui faisait aux différentes troupes le partage du butin et des prisonniers.

La proposition d'Agramant, de Gradasse et de Sobrin, fut notifiée, en présence de tous les chefs de l'armée, au comte d'Angers. Elle plut tellement à son grand cœur, qu'il combla le messager des plus riches dons. Roland alors se proposait d'aller chercher Gradasse jusque dans l'Inde, ayant ouï dire à ses amis que ce prince s'était emparé de son épée Durandal, et qu'il la portait à son côté; il voulait la lui reprendre; et, sachant qu'il était parti de France, il n'espérait pas, sans aller jusqu'au fond de l'Inde, pouvoir exécuter son projet. Sa joie fut donc extrême de savoir Gradasse assez près de lui pour lui faire rendre et son épée, et le beau cor d'Almont (1). Tout se réunissait pour que ce défi fût tel que Roland eût pu le desirer lui-même, ayant appris de plus que son cheval

---

(1) L'Arioste n'a point encore parlé de ce cor. On voit dans le poëme d'*Aspramonte*, que Roland l'avait enlevé à Almont avec ses armes; et, dans l'*Orlando innamorato*, que Brunel eut ensuite l'adresse de le dérober à Roland. P.

Bride-d'or était dans la possession du fils de Trojan (1). Il choisit sur-le-champ son fidèle ami Brandimart, et son cousin Olivier : il savait à quel point il était aimé de tous les deux. Il fit chercher de tous côtés de bons chevaux et de fortes armures pour ses compagnons et pour lui ; car aucun d'eux, en ce moment, n'avait les armes sous lesquelles ils s'étaient couverts de gloire.

Roland, dans le premier accès de sa folie, avait jeté les siennes sur la terre : Rodomont avait enlevé celles de Brandimart et d'Olivier, pour les attacher au monument d'Isabelle; et malheureusement il en restait peu de bonnes en Afrique, Agramant les ayant enlevées presque toutes pour armer les gens de guerre qui l'avaient suivi lorsqu'il avait traversé la mer. Roland fit dérouiller et mettre en état celles qui lui parurent être les meilleures. En attendant, il allait quelquefois avec ses compagnons se promener sur le rivage, pour s'entretenir avec eux du combat qu'ils étaient prêts à livrer aux rois sarrasins. Un jour qu'ils s'étaient ainsi éloignés du camp de plus de trois milles, ils furent fort surpris, en tournant les yeux vers la mer, de voir un vaisseau portant ses voiles, qui semblait se diriger sur la côte, poussé seulement par le vent, nulle espèce de ma-

---

(1) On a vu (chant trentième, page 412) que Roger, après avoir tué Mandricard, avait fait présent de Bride-d'or au roi Agramant. P.

nœuvre ne donnant à connaître que la marche de ce vaisseau fût dirigée par un pilote et des matelots.

Ce navire, en effet, n'en avait aucun sur son bord; mais le vent portant dans ses voiles le faisait voguer au hazard, le poussait, et le fit échouer sur le sable assez près du port de Biserte.

Attendez un moment, je vous prie, car l'amour que je sens pour le brave Roger vient de m'en rappeler soudain le souvenir (1), et de me presser de vous donner des nouvelles de ce qu'il devint avec le brave fils d'Aymon. Je vous ai dit que ces deux guerriers, ayant interrompu leur combat, s'étaient retirés de la mêlée sans prendre aucune part à la bataille : ils avaient bien vu, par le choc des escadrons, qu'Agramant ou Charlemagne avait violé la foi de leurs serments; mais ils ignoraient lequel des deux s'était rendu coupable d'une pareille infraction; ils attendaient d'en être pleinement informés, pour savoir dans quelle armée ils auraient à passer tous les deux. Cependant un fidèle écuyer de Roger, qui n'avait point perdu de vue son maître, lui ramena son cheval et lui porta son épée, dans le dessein qu'il secourût ceux de son parti. Roger reprit l'un et l'autre, mais ce fut sans vouloir s'en servir; il ne partit même qu'après avoir promis une seconde fois à Renaud que,

(1) L'auteur revient à Roland dans le quarante-unième chant.

si c'était Agramant qui se fût rendu parjure, il l'abandonnerait pour toujours. Roger se tint donc à quelque distance du champ de bataille, sans penser seulement à tirer son épée, et s'informant sans cesse lequel des deux rois avait rompu le traité. Bientôt il apprit de tous ceux qui se retiraient du combat qu'Agramant seul s'était rendu coupable en rompant la trève; mais l'ancien attachement que Roger avait toujours pour lui le séduisit au point de lui faire estimer cette faute comme étant trop légère pour qu'il le quittât. L'armée sarrasine, comme je l'ai déja dit, fut entièrement détruite, et le Dieu des armées commença dès-lors à punir le parjure du fils de Trojan. Roger cependant restait encore incertain sur le parti qu'il devait prendre; son amour pour Bradamante l'éloignait du service de l'Afrique; il était retenu de même par le serment qu'il avait fait à Renaud : mais il craignit que s'il abandonnait Agramant au moment où ce prince était le plus malheureux, on ne l'accusât d'ingratitude, et même de manquer du courage nécessaire pour partager son infortune. Cependant il sentait que la justice l'appelait auprès de Charlemagne; et, quoique l'amour aussi l'appelât près de Bradamante, il craignit qu'une moitié du monde ne dît qu'il se déshonorait en suivant la loi d'un serment injuste qui lui ferait abandonner le fils de Trojan. Il resta deux jours dans cette incertitude; il prit enfin le parti de rentrer dans Arles, et de retourner en

Afrique avec ce prince. Son honneur, qu'il craignit de voir attaqué, fut encore plus puissant en son cœur que le plus tendre amour.

Roger ne trouva plus dans le port d'Arles un seul vaisseau de la flotte d'Agramant; il ne vit que des morts et des blessés; et, ne pouvant se procurer le moindre esquif, il suivit à cheval le bord de la mer pour se rendre à Marseille, dans le dessein d'obtenir de quelque patron, par la force, les prières ou l'argent, de le passer en Afrique. Il trouva Dudon arrivé déja dans le port de Marseille, avec les débris de l'armée d'Agramant et les prisonniers qu'il avait faits : la mer était si couverte des vaisseaux du vainqueur et de ceux des vaincus, qu'à peine aurait-on pu distinguer l'onde entre les navires qui remplissaient le port et la rade. Parmi les vaisseaux que Dudon avait pris, on en voyait sept que montaient sept rois africains attachés au fils de Trojan : ils avaient garanti leurs vaisseaux des flammes; mais, malgré leur longue résistance, ils avaient été forcés de se rendre. Ces sept rois témoignaient leur consternation de se voir prisonniers, et tenaient la tête et les yeux baissés. Dudon, très empressé de voir Charlemagne, voulait se rendre, dès le même jour auprès de ce prince; il était débarqué sur le rivage, et tous ces prisonniers avaient été rangés dans le même ordre que les Romains observaient dans les triomphes. Les Nubiens, couverts de leurs armes, les entouraient, et leurs acclamations éle-

vaient le nom de Dudon jusqu'aux cieux. Roger, qui ne voyait encore ce spectacle que de loin, accourait dans l'espérance que cette grande flotte était celle d'Agramant; et, pour s'en assurer, il pressa les flancs de son coursier : sa surprise fut extrême en reconnaissant d'abord le roi de Nasamone conduit comme un prisonnier; il reconnut de même un peu plus loin Bambirague, Agricalte, Farurante, Manilard, Balastre (1) et Rimedont. Ces sept rois tenaient leur front baissé vers la terre, et des larmes amères coulaient de leurs yeux.

Roger, étant ancien ami de ces rois, fut trop touché de leur état humiliant et malheureux pour pouvoir le supporter : il imagina bien qu'il ne pouvait leur rendre la liberté par aucune instance, et qu'il ne pouvait les délivrer que par la force : il baissa sa lance, fondit sur les Nubiens qui gardaient ses amis; et, lorsqu'il l'eut brisée, il tira Balisarde, et fit tomber plus d'un cent de ces noirs qui croyaient jouir paisiblement du spectacle de ce triomphe. Dudon entendit les cris des blessés, et vit fuir les Nubiens de toutes parts; connaissant que c'était un seul chevalier qui les mettait en

(1) L'Arioste oublie qu'Agricalte a été tué par Renaud (voyez seizième chant), et Balastre par Lurcain (voyez dix-huitième chant) : Hoole, qui a relevé cette inadvertance, remarque qu'elle est bien excusable dans un ouvrage d'aussi longue haleine. P.

déroute, il acheva promptement de s'armer, sauta sur son cheval, et, se saisissant d'une forte lance, il partit le cœur plein de cette valeur et de cette générosité qui caractérisaient les paladins français. Dudon cria d'une voix forte à ses soldats de se retirer : ils ne demandaient pas mieux; car Roger en avait fait tomber encore un cent sous ses coups dans cet intervalle, et les rois prisonniers espéraient déja que Roger leur rendrait la liberté. Celui-ci, voyant arriver Dudon seul à cheval et couvert d'armes brillantes, se douta bien que ce devait être le commandant, et vint à sa rencontre. Dudon s'ébranlait déja pour charger Roger, lorsqu'il s'aperçut que celui-ci n'avait plus de lance: dédaignant de conserver aucun avantage, il jeta la sienne loin de lui. Roger, remarquant cette action généreuse, dit aussitôt en lui-même : Voilà sans doute un de ces nobles paladins de France, si renommés par leur courage et par leur courtoisie; si je le peux, j'obtiendrai qu'il me dise son nom.

Roger, priant avec politesse le chevalier qui venait à sa rencontre de se faire connaître, apprit de lui qu'il était le fils d'Ogier le Danois; il dit de même à celui-ci qu'il était Roger; et tous les deux, se connaissant alors par leur haute renommée, se saluèrent, se défièrent l'un et l'autre sans colère, et vinrent aux mains ensemble.

Dudon combattait ordinairement avec une masse d'armes qui l'avait toujours couvert de gloire :

Roger tira cette redoutable épée (1) qui savait ouvrir les armes les plus fortes et les mieux trempées, et donna des preuves de sa bravoure au paladin Dudon; mais comme il avait sans cesse dans son cœur et sous les yeux tout ce qui pouvait intéresser sa chère Bradamante, il n'avait garde d'affliger celle qu'il adorait, en faisant rougir la terre du sang de son cousin. Roger connaissait les maisons les plus illustres de France; il savait qu'Améline, mère de Dudon, était la sœur de Béatrice, à qui Bradamante et Renaud devaient le jour. Jamais Roger ne put se résoudre à porter un coup, ni de la pointe, ni du taillant de Balisarde à Dudon; il se contenta de parer les coups de sa masse, ou de ne lui laisser frapper que l'air en l'esquivant. Turpin dit même que Dudon, sou-

---

(1) Voilà le seul exemple de deux chevaliers combattant avec des armes différentes: il paraît bien difficile en effet que ces armes soient tellement égales qu'aucun des deux adversaires n'ait de l'avantage sur l'autre. Hoole, le traducteur anglais, pense que l'Arioste pourrait n'avoir donné une masse d'armes à Dudon que pour jeter de la variété dans son poëme où se trouvent décrits tant de combats singuliers. La véritable raison, c'est que la masse était l'arme de Dudon et que ce chevalier ne portait jamais de lance: l'Arioste s'est rappelé ce passage de l'ORLANDO INNAMORATO,

> E non portò mai lancia il giovanetto,
> Per quanto da Turpino io habbia inteso,
> Ma piastra, e maglia, e scudo, et bacinetto,
> E la mazza ferrata di gran peso.
>
> Lib. II, ch. XIV, oct. LXII. P.

vent découvert, aurait perdu la vie, si Roger n'eût pas été sans cesse attentif à ne le frapper que du plat de sa terrible épée. Comme Balisarde était fort large, il pouvait se servir du plat aussi bien que du taillant; et les armes de Dudon retentissaient des coups précipités, mais peu dangereux, que Roger lui portait avec une telle vitesse, qu'il en avait les yeux éblouis, au point de pouvoir à peine s'empêcher de tomber. Mais j'aime à me taire dans un pareil moment; je vois que je vais vous laisser en suspens, et vous en sentirez plus de plaisir lorsque je reprendrai mon récit dans un autre chant.

FIN DU QUARANTIÈME CHANT.

CHANT XLI.

ARGUMENT.

Fin du combat entre Roger et Dudon. — Dudon rend la liberté aux sept rois. — Roger s'embarque pour l'Afrique, et essuie une violente tempête. — Il se sauve à la nage. — Roland, Brandimart et Olivier font leurs préparatifs pour leur combat avec les trois rois sarrasins. — Fleur-de-Lis brode une cotte d'armes pour Brandimart. — Les six guerriers arrivent au lieu désigné pour le combat. — Entrevue d'Agramant avec Brandimart. — Roger arrive sur un rocher. — Il est baptisé par un hermite. — Éloge de la maison d'Este. — Combat des six guerriers dans l'île de Lipaduse.

LES parfums que la jeunesse aimable et brillante des deux sexes aime à répandre dans ses cheveux ou sur son sein, prouvent leur excellence et leur pureté, lorsqu'après quelques jours écoulés ils frappent encore agréablement l'odorat; ils font connaître que la nature les avait perfectionnés dans les fruits, les arbres ou les fleurs dont ils sont extraits. Cette liqueur délicieuse qu'Icare (1)

(1) Cet Icare, qu'il ne faut pas confondre avec le père de Pénélope, ni avec le fils de Dédale, qui portaient le même

donna trop indiscrètement à ses moissonneurs, et qui fit traverser les Alpes aux Celtes (1), pour conquérir les heureux pays qui la produisent, prouve de même sa pureté, lorsqu'à la fin de l'année elle conserve encore une partie de la douceur et tout le parfum qu'elle avait en s'écoulant du pressoir. L'oranger, le cédrat, le myrte, que l'hiver ne peut dépouiller de leur feuillage, annoncent le vert éclatant dont le printemps les a vus briller. De même, ô race illustre du nom d'Este! vos vertus sublimes, votre renommée prouvent bien la pureté du sang qui coule dans vos veines; vos aïeux furent des héros; et celui qui fut l'heureuse souche de votre auguste race dut briller en son temps comme le soleil brille dans la voûte céleste. Votre père Roger n'eût pu faire un seul acte qui n'eût été caractérisé par la noblesse et l'élévation de son ame; il ne se montra jamais guerrier plus magnanime, plus tendre, plus fidèle amant que dans son combat contre le parent de Bradamante. Adroit, attentif à cacher toute sa force, il entretenait de sang-froid un

---

nom, avait appris de Bacchus même l'art de faire le vin. Il en fit boire à ses moissonneurs qui s'enivrèrent; leurs compagnons, les croyant empoisonnés, voulurent venger leur mort, et tuèrent Icare au retour de la chasse. P.

(1) Peuples de l'ancienne Gaule qui passèrent les Alpes, attirés par la bonté des vins que produisait alors l'Italie. Les habitants actuels de l'ancienne Gaule n'ont rien à envier sous ce rapport à aucun autre peuple. P.

combat qu'il eût craint d'ensanglanter. Dudon à la fin s'en aperçut; il sentait ses bras appesantis; il se voyait trop souvent à découvert aux coups de Roger, pour se cacher que son généreux adversaire n'en voulait porter aucun qui pût le blesser. Du moins, se dit alors Dudon, tâchons d'égaler par des procédés généreux, celui que le brave Roger a pour moi... Seigneur, lui dit-il, par grace, terminons ce combat dont vous remportez déja tout l'avantage. Loin de prétendre à la victoire, j'avoue que je suis vaincu; votre générosité captive mon cœur et vous l'attache à jamais. Ah! seigneur, répondit Roger, que cette proposition m'est agréable!... Mais vous voyez ces rois malheureux qui m'ont mis les armes à la main contre vous; puis-je espérer que vous leur accorderez la liberté? Oui, seigneur, lui répondit Dudon; et de plus, choisissez le meilleur des vaisseaux qui soient dans le port, pour les reporter en Afrique. Les deux chevaliers se séparèrent en se jurant une éternelle amitié. Roger fit choix d'un très-bon vaisseau, sur lequel les sept rois sarrasins s'embarquèrent avec lui. Le vent le plus favorable en apparence gonflant alors les voiles, le pilote s'éloigna du rivage sans inquiétude; la mer était tranquille, l'aquilon et le vent du midi semblaient retenir leurs haleines; ce ne fut que sur la fin du jour que les fougueux autans commencèrent à ne plus cacher leur perfidie. Bientôt le vent qui donnait sur la poupe se porte sur les flancs du

vaisseau ; de là, directement opposé contre sa proue, il le fait tournoyer sur sa quille. Plusieurs autres vents déchaînés se joignent au premier; les vagues menaçantes s'élèvent de toutes parts à sens contraire, semblables à des troupeaux par l'écume blanche qui les couvre; les flots se pressent, s'accumulent, et se brisent en mugissant; le pilote voit la mort se présenter de tous côtés, et les deux flancs du vaisseau sont également battus par le choc multiplié des vagues. Ces vents tumultueux semblent combattre les uns contre les autres; le tangage du vaisseau fait baigner alternativement les bords du château d'avant et les galeries du château de poupe, et ce tangage dangereux n'est interrompu que par un roulis qui fait couler d'épaisses lames d'eau sur les ponts. Le pilote, pâle et troublé, donne en vain des ordres à l'équipage effrayé qui ne l'entend plus; les signaux, les cris, tout devient inutile; les matelots éperdus se contrarient dans leurs manœuvres: la pluie, la grêle, l'obscurité, le sifflement des vents, le choc des grandes vergues et des poulies, forment un bruit affreux, dans lequel rien ne se distingue, rien n'annonce qu'un naufrage certain. Ce n'est qu'à la lueur des éclairs que les matelots les plus courageux courent encore, tantôt pour assurer la barre du gouvernail, tantôt pour caler quelques voiles; et plusieurs s'occupent à rendre à la mer l'eau que le sommet des vagues embarque sur les ponts en se brisant.

Le furieux Borée porte les voiles à contre-sens contre les mâts, qui, par leur craquement, menacent de se briser comme les rames dont les débris roulent déja sur les ondes; la proue ne peut plus fendre les montagnes d'eau qui se présentent sur les flancs du vaisseau prêt à s'engloutir à chaque instant.

Tout un bordage du vaisseau se déchire, se brise et se disperse; la mer entr'ouverte laisse voir ses abymes aux navigateurs effrayés; chacun élève au ciel ses cris et ses vœux. Le navire échappe heureusement à ce péril affreux; mais bientôt il en éprouve un autre, et déja les coutures entr'ouvertes des planches laissent pénétrer l'eau qui s'élance en sifflant dans l'intérieur du bâtiment. Quelquefois porté jusqu'aux nues, le vaisseau semble en être précipité jusqu'aux enfers; l'espérance, cette dernière ressource des malheureux; ne peut plus empêcher que l'affreuse mort ne se montre comme une ennemie qui triomphe.

Ceux qui montaient ce vaisseau passèrent toute la nuit en de pareilles alarmes, et furent le jouet des vents dont la fureur sembla redoubler à la naissance du jour. Loin d'être rassurés par sa clarté, les matelots ne furent éclairés que pour connaître un danger plus pressant encore : les vents, les vagues, les portaient alors contre un gros écueil qu'ils ne pouvaient éviter. Le pilote, aidé par quelques matelots, fait alors de nouveaux efforts pour lutter contre leur poids et leur vio-

lence, et tourner son gouvernail afin d'éviter ce danger pressant; mais le choc de l'onde en sens contraire fait briser ce gouvernail, et leur dernière ressource est enlevée. Chacun alors, voyant la mort certaine, ne prend plus conseil que de sa frayeur; ils voient que le navire, dans un moment, doit être mis en pièces contre cet écueil; ils se jettent tous presque à-la-fois dans la chaloupe; mais ce frêle bâtiment, surchargé par un poids énorme, et pressé par les vagues contre les flancs du vaisseau, ne peut s'avancer sur l'onde qui le repousse.

Roger, dans le moment qu'il voit abandonner le vaisseau par le patron et par le pilote, se trouvant sans aucune arme et vêtu d'habits légers, prend enfin le parti de descendre aussi dans la chaloupe; mais, en ce moment, le reste de ceux qui se trouvaient sur le vaisseau s'y jette tout à-la-fois, et ce nouveau poids la fait submerger sur-le-champ.

Au moment où ceux qui avaient cherché à sauver leur vie, en abandonnant le grand bâtiment, sentirent enfoncer la chaloupe, ils poussèrent des cris lamentables et perçants; mais bientôt une vague écumeuse achevant de les ensevelir sous l'onde, nul passage ne put laisser échapper leurs plaintes; elles s'éteignirent avec leur respiration dans les gouffres qui les engloutissaient.

Quelques-uns restent submergés pour toujours; d'autres paraissent un moment, et retombent à

fond; plusieurs relèvent quelque temps les bras, les jambes, et même la tête; ils se débattent au milieu des vagues qui les soulèvent, les renversent et finissent par les précipiter sous leurs masses. Roger, dont l'ame inaccessible à la peur ne peut être ébranlée par le péril qu'il court ni par la tempête, revient du fond de l'eau, voit le rocher, et veut le gagner à la nage; il espère avoir la force de se porter jusque sur ses bords couverts de sable; il repousse avec son souffle l'onde amère qui baigue ses lèvres; il fend les vagues de ses bras nerveux (1).

Pendant ce temps, un coup de vent chassait le vaisseau que tout l'équipage avait abandonné; et dans le moment même où tous ceux qu'il avait portés périssaient, ce vaisseau s'était relevé sur les vagues. Ah! que les mortels sont sujets à se laisser tromper par l'apparence! Il sembla que les vents eussent attendu que tout l'équipage du navire en fût sorti, pour lui faire dépasser l'écueil sans le toucher, et le porter dans une plage moins agitée. Ce qui doit même paraître le plus surprenant, c'est que ce vaisseau, qui, avec le pilote, n'avait tenu qu'une route incertaine, se dirigea tout droit vers l'Afrique, lorsqu'il n'en eut plus, et vint échouer à trois milles au plus de Biserte; le vent ni la hauteur de l'eau ne le soutenant plus, sa quille demeura fixée dans le sable.

---

(1) Le poëte revient à Roger dans ce même chant, page 239

Ce fut ce même vaisseau que Roland vit échouer en se promenant avec son beau-frère et Brandimart sur le bord de la mer (1). Desirant examiner ce que ce pouvait être, ils prirent une barque légère et s'y rendirent tous les trois. Ils furent très surpris de n'y pas trouver même un seul matelot : la seule créature vivante qui fût dans ce navire, c'était le bon cheval Frontin ; ils le reconnurent aussitôt, ainsi que l'armure complète de Roger et son épée, qu'ils trouvèrent attachées près du coursier. Roger, pressé de sauter dans la chaloupe pour sauver sa vie, n'avait pas eu le temps de les prendre. Roland reconnut d'abord Balisarde, dont il avait été possesseur après l'avoir enlevée à l'enchanteresse Falerine, lorsqu'il détruisit ses beaux jardins (2) ; c'était la même que Brunel avait eu l'adresse de lui dérober (3), et dont cet insigne larron avait fait depuis présent à Roger au pied du mont de Carène (4). Roland, qui souvent avait éprouvé la bonté de cette épée, sentit la joie la plus vive de la revoir en sa possession ; il a dit même souvent depuis, que ce ne pouvait être que par la faveur du ciel qu'il l'avait retrouvée dans un moment où cette arme redoutable lui devenait si nécessaire. Quelque coura-

(1) Voyez chant quarantième, page 219.

(2) Voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux, page 449.

(3) *Ibid.*, page 461.

(4) *Ibid.*, page 520.

geux que fût Roland, il ne se cachait point que Balisarde seule pouvait diminuer l'avantage que Gradasse devait avoir étant monté sur Bayard, et armé de Durandal. A l'égard des armes, qu'il ne connaissait pas pour être celles d'Hector, il ne les estima que pour leur richesse; et, d'ailleurs se connaissant pour être invulnérable, les armes les plus communes lui suffisaient : il en fit présent à son cousin Olivier; il fit don à son ami Brandimart de Frontin, et ceignit Balisarde à son côté.

Les trois guerriers voulurent paraître avec magnificence dans ce célèbre combat. Roland fit broder sur sa cotte d'armes la tour de Babel frappée par la foudre. Olivier voulut avoir pour devise un chien d'argent couché, portant sa laisse sur son dos, avec ces mots : *Jusqu'à ce qu'il vienne...* Pour Brandimart, le deuil qu'il portait de son père, ne lui permit aucune parure éclatante : il voulut que sa cotte d'armes et les ornements de son armure fussent noirs (1) : Fleur-de-Lis s'occupa de la broder, et les riches perles qu'elle mêla dans sa broderie formèrent un contraste agréable avec le fond noir de l'étoffe. Ce fut ainsi que Fleur-de-Lis composa tous les ornements des armes de son amant, et ceux qui devaient couvrir la croupe et la tête de son cheval. La tendre

---

(1) Brandimart venait d'apprendre la mort de son père; voyez chant trente-neuvième, page 193. P.

Fleur-de-Lis versa souvent des larmes pendant ce travail: une secrète terreur qu'elle n'avait jamais ressentie jusqu'alors lui glaçait le sang dans les veines, et faisait frémir son cœur.

Lorsque Roland et ses deux compagnons furent munis d'armes et de harnois propres pour le combat, ils s'embarquèrent, firent mettre à la voile, et laissèrent Astolphe et Sansonnet à la tête de l'armée. Fleur-de-Lis, le cœur déchiré par une douleur mortelle, élevait au ciel et des vœux bien ardents, et des plaintes amères. Elle suivit des yeux le vaisseau jusque dans la haute mer; et, quoiqu'il fût déja bien loin hors de la portée de sa vue, elle restait les yeux attachés sans cesse sur les flots : ce fut même avec peine qu'Astolphe et Sansonnet la ramenèrent dans son palais. Fleur-de-Lis, se laissant alors tomber sur son lit, accablée par la douleur, y resta long-temps éplorée et tremblante.

Pendant ce temps-là, les trois guerriers voguaient avec un vent favorable; le navire alla toucher droit à l'île où ce grand combat devait se donner.

Roland et ses deux compagnons étant descendus sur le rivage, firent tendre un pavillon du côté du levant. Agramant arriva le même jour dans l'île, et campa de l'autre côté; mais, le jour se trouvant déja sur son déclin, le combat fut remis à l'aurore suivante. Des deux côtés, jusqu'au retour de la lumière, les écuyers armés

firent sentinelle. Le soir du même jour, Brandimart s'approcha du camp des rois sarrasins; et, d'après la permission qu'il avait reçue de Roland, il alla parler au fils de Trojan, avec lequel il s'était lié d'amitié pendant le temps qu'il avait passé dans son armée pour venir faire la guerre en France. Après les premiers propos qui se tiennent entre d'anciens amis bien aises de se revoir : Pourquoi, seigneur, dit Brandimart au fils de Trojan, préfèreriez-vous ce combat aux offres que j'ose vous faire de la part du paladin Roland ? Il ne tient qu'à vous d'être paisible possesseur des vastes états situés entre le Nil et les colonnes d'Hercule, si vous voulez croire au Dieu vivant qui naquit dans le sein d'une vierge. Écoutez un homme qui vous est attaché par le cœur, et qui vous donne un conseil qu'il a suivi lui-même (1). Oui, je connais pour le vrai Dieu celui qui voulut mourir pour nous; et votre Mahomet n'est qu'un faux prophète. Ah! qu'il me serait cher de vous voir suivre la même voie, dont je ne m'écarterai jamais! Cette voie est la seule qui puisse conduire au bonheur éternel. Ce parti, seigneur, est le plus sage que vous puissiez prendre. Le succès de votre combat contre le redoutable Roland est très douteux : dussiez-vous remporter la victoire, elle ne vous serait d'aucune utilité, et vous achèverez de tout

---

(1) Brandimart avait été converti par Roland à la religion chrétienne; voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux. P.

perdre si vous êtes vaincu. Quand vous donneriez la mort à Roland, et à nous qui sommes venus pour vaincre ou mourir avec lui, vous n'en tireriez aucun avantage pour reconquérir vos états; et les armées puissantes de Charles et de ses successeurs sauront défendre jusqu'à la dernière tour des états qu'il a conquis. C'est ainsi que Brandimart parlait avec chaleur; il était prêt à joindre encore beaucoup de nouveaux motifs aux premiers, pour entraîner et toucher Agramant; mais ce prince l'interrompit d'un air irrité, et lui dit d'une voix animée par une colère qu'il retenait à peine : Sachez, Brandimart, que c'est une témérité qui va jusqu'à la folie, que de donner des conseils, bons ou mauvais, à quelqu'un qui ne vous en demande pas. Comment voulez-vous que je croie que c'est l'ancienne amitié qui vous dicte celui que vous me donnez, lorsque je vous vois avec Roland les armes à la main contre moi? Je croirai plutôt que, vous voyant en proie au dragon infernal qui dévore les ames, vous voulez entraîner tout le monde avec vous dans le séjour des peines éternelles. Dieu seul peut savoir qui de Roland ou de moi restera vainqueur; si je relèverai mon trône abattu dans ce moment, ou s'il restera sous la puissance des chrétiens. Mais, quel que puisse être mon sort, sachez que je ne ferai jamais d'acte qui ne soit digne de moi, et que j'aimerais mieux voir, en expirant, tout mon sang répandu sur la terre, que de faire tort

à mon honneur. Allez, retournez près de Roland; et si demain matin vous ne savez pas mieux combattre que persuader, vous serez d'un faible secours à ce neveu de Charles. Après cette réponse qui partait d'une ame embrasée par le dépit et la colère, tous les deux se retirèrent brusquement, et allèrent chercher quelques heures de repos avant le jour terrible qui devait bientôt se lever pour eux.

Dès que l'aurore blanchit les bords de l'horizon, les guerriers des deux partis s'armèrent et montèrent à cheval : bientôt ils furent en présence. Les propos entre eux ne diffèrent pas leur combat : tous les six baissent les fers de leurs lances, les mettent en arrêt, pressent leurs chevaux, volent pour se charger... Ah! qu'allais-je faire, seigneur! Il serait trop cruel que, pour raconter la suite de ce combat (1), j'oubliasse notre cher Roger, et que je courusse risque de le laisser submerger par les vagues en fureur contre lesquelles il défend sa vie.

Ces vagues menaçantes fondaient quelquefois sur la tête de Roger, l'élevaient et le précipitaient tour-à-tour; il avait à les fendre avec ses bras nerveux, et la tempête continuait à le menacer. Une terreur secrète, plus redoutable encore pour lui que la tempête et la mort, vint alors accabler

(1) Pour la suite de ce combat, voyez dans le même chant, page 246.

son ame; il craignit que le ciel, irrité de l'avoir vu manquer aux promesses solennelles qu'il avait faites, ne voulût plus lui permettre de recourir à l'eau salutaire du baptême, et qu'il ne le condamnât à ne le recevoir que des eaux amères et salées de la mer; il se rappela le serment qu'il avait fait à Bradamante de se rendre à Vallombreuse, et de ceux que Renaud avait reçus de lui: il conjura la divinité, d'un cœur véritablement contrit, de lui laisser le temps de réparer des fautes dont le souvenir déchirait son ame; et, plein de foi, pénétré du saint amour, il fit vœu d'embrasser le christianisme s'il posait encore un seul jour ses pieds sur le rivage. Il fit également le vœu de ne porter jamais l'épée ni la lance contre les fidèles, en faveur des ennemis de notre sainte loi, et d'aller, dès qu'il serait de retour en France, consacrer l'une et l'autre au service de Charlemagne, et remplir les engagements qu'il avait pris avec Bradamante. O miracle de la divine providence! A peine Roger eut-il prononcé son serment, qu'il sentit ses forces s'accroître, et que son corps lui sembla se soulever de lui-même sur les ondes : son courage augmente avec ses forces; il suit avec ses bras le mouvement des vagues qui l'élèvent et le font descendre tour-à-tour; il atteint enfin le rivage, et bientôt il arrive sur celui que forme le penchant de la montagne en s'étendant vers la mer.

Entre tous ceux qui s'étaient embarqués avec

Roger, il fut le seul qui se sauva du naufrage. Il descendit sur cet écueil solitaire; il rendit graces à Dieu, monta sur ce rocher qui le mettait à couvert des fureurs de la mer : mais, en jetant les yeux sur cette montagne inculte et stérile, il ne put se défendre d'une nouvelle terreur; et, malgré le miracle déja fait en sa faveur, il craignit qu'exilé, sans secours, dans cette affreuse solitude, une mort plus lente et plus cruelle encore n'y terminât enfin ses jours.

Bientôt cependant son courage renaît; il se soumet aux décrets du ciel; et, quoique fatigué d'avoir si long-temps lutté contre les flots, il monte, en gravissant à travers de durs cailloux, vers le sommet de la montagne. A peine a-t-il fait cent pas, qu'il aperçoit un hermite courbé par les années, exténué par les jeûnes, mais dont l'aspect l'attire par un air doux et vénérable. Cet hermite s'approche, et commence par lui crier : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?* Vous savez que ce sont les mêmes paroles dont la grace efficace se servit pour vaincre et pour changer subitement les penchants et le cœur de saint Paul.... Croyais-tu donc, poursuivit l'hermite, que tu passerais tranquillement les mers, sans être atteint par le bras vainqueur du Très-Haut? Apprends qu'il sait frapper celui qui se croit le plus à l'abri de ses coups.... Le saint hermite avait eu, pendant la nuit, une vision; et l'éternel avait mis sous les yeux de ce serviteur fidèle le naufrage

de Roger, le secours qu'il devait lui donner, la vie entière de ce chevalier jusqu'à ce jour, les évènements qu'il éprouverait, sa fin cruelle, et jusqu'aux enfants qui devaient naître de lui.

L'hermite sut blâmer Roger, et le consoler tour-à-tour. Il le blâma d'avoir différé si long-temps à se soumettre au joug favorable du Seigneur, de n'avoir pas obéi lorsque la grace l'appelait avec tant de douceur, et de ne s'être rendu que lorsqu'elle s'était fait jour dans son ame sous l'appareil le plus menaçant.... Il le consola, en lui peignant le Seigneur comme un père toujours prêt à tendre ses bras à l'enfant rebelle qui revient tomber à ses genoux : il lui rappela cette parabole si consolante des ouvriers qui ne vinrent se présenter que sur le soir au travail de la vigne; et ce fut en lui développant les principes sacrés de notre sainte loi, qu'il le conduisit à sa cellule, creusée assez profondément dans le roc.

Au-dessus de ce rocher, l'hermite avait bâti de ses mains une petite chapelle tournée vers l'Orient, qu'il avait ornée avec soin des coquillages et des dépouilles que la mer jetait sur la côte. Le flanc opposé de la montagne offrait un aspect bien plus agréable, et était bien différent de celui que Roger avait été forcé de gravir. Un petit bois descendait en pente douce jusqu'à la mer; le laurier, le myrte, le genièvre, le palmier chargé de dattes, et des arbres fruitiers y croissaient sans culture; et leur fraîcheur était entretenue par une

fontaine pure, qui, du haut du rocher, se distribuait en filets, et tombait en petites cascades entre ces arbres féconds.

L'hermite habitait depuis quarante ans cet hermitage, qu'il semblait que le ciel eût choisi pour l'entretenir sans cesse dans la prière et la contemplation de l'être suprême : la vie frugale et saine qu'il y menait l'avait fait parvenir à quatre-vingts ans, sans les infirmités qui tourmentent les faibles mortels.

L'hermite alluma promptement du feu, couvrit la table de dattes et des fruits de la saison. Roger sécha ses habits, reprit des forces, et prêta de toute son ame une oreille attentive aux grandes vérités de notre sainte loi. L'hermite, touché de ses dispositions, n'hésita pas à lui conférer dès le lendemain le sacrement du baptême.

Roger, s'accommodant assez bien de cette habitation de l'hermite et d'une chère frugale, passa plusieurs jours avec le saint anachorète, qui non-seulement lui parlait de tout ce qui tient à la religion, mais qui l'instruisait aussi sur son départ prochain, et même sur la postérité que le ciel lui destinait. Le Seigneur avait révélé la destinée entière de Roger et de ses successeurs au saint hermite; il savait que ce prince devait périr sept ans après son baptême, par la noire trahison des Mayençais, qui vengeraient sur lui la mort que son épouse Bradamante avait fait subir à Pinabel, et que lui, sa sœur et ceux du sang de Clermont

avaient donnée à Bertolas. Il savait aussi que le crime des Mayençais serait caché pendant quelque temps, parcequ'ils enterreraient Roger sur le lieu même où ces traîtres l'auraient assassiné; mais que Bradamante, cherchant son époux, quoique enceinte, et sa sœur Marphise vengeraient sa mort.

L'hermite était de même éclairé par le ciel sur la naissance du fils auquel Bradamante donnerait le jour : ce devait être au pied d'une colline située entre les rivières de l'Adige et de la Brenta, lieu charmant qui parut si délicieux au troyen Anténor, que, perdant le souvenir du Xante, du Simoïs et du mont Ida, cette campagne où la terre est mêlée de quelques veines de soufre, et couverte de vertes et belles prairies, lui parut préférable pour y former un établissement. Ce pays devait être illustré par la naissance du fils de Roger, que Bradamante mettrait au jour dans une forêt voisine d'Ateste. Ce noble enfant serait élevé dans ce même lieu, où l'on verrait les graces, la beauté, le courage, briller et se développer tour-à-tour dans toute sa personne. Les Troyens, descendus de ceux qui s'étaient établis dans ce pays, reconnaîtraient cet aimable enfant pour être du sang de Priam et d'Hector, et le choisiraient pour leur donner des lois. Dès qu'il serait en âge de porter les armes, ce jeune Roger aiderait Charlemagne à soumettre la Lombardie, et recevrait de cet empereur le titre de marquis, avec de

nouvelles et riches possessions. L'hermite savait même que Charlemagne, en lui faisant ces dons pour lui et ses descendants, lui dirait en latin : *Este hìc Domini* (1) : Soyez seigneurs en ce lieu; et que, quittant le surnom d'Ateste qu'il avait porté dans son enfance, Roger et tous ses successeurs porteraient désormais le nom d'Este. La terrible vengeance que ce fils devait prendre des lâches assassins de son père était comprise dans la même révélation, par laquelle l'hermite avait appris que cet infortuné père apparaîtrait en songe à sa chère et malheureuse épouse, pour l'instruire du nom de ses assassins, et du lieu de sa vile sépulture; ce qui serait suivi de la destruction des coupables maisons de Poitiers et de Mayence, par les bras vengeurs de sa femme, de sa sœur et de son fils. L'hermite avait bien vu de même en des siècles plus éloignés, que la gloire du nom d'Este serait soutenue par les Azzons (2), les Alberti, les Obisons, jusqu'à Nicolas, Lionel, Borso et Hercule, Alphonse, Hippolyte, et l'illustre Isabelle; mais il ne raconte à Roger que ce dont il était nécessaire que ce héros fût instruit... Vous n'en saurez pas plus vous-même,

---

(1) Formule dont les empereurs se servaient lorsqu'ils conféraient la souveraineté de quelque pays, à ceux de leurs sujets dont ils voulaient récompenser les services. C'est de là qu'a tiré son nom d'Este, cette célèbre famille dont l'Arioste a fait l'éloge en tant d'endroits de son poëme. P.

(2) Les Azzons, etc., voyez chant troisième, pages 61 et 62.

en ce moment, seigneur, sur tout ce qui tient à Roger et à votre illustre race (1); je dois vous parler des six combattants que j'ai laissés prêts à se charger dans la petite île de Lipaduse. Vous savez que d'une part Roland, Olivier et Brandimart avaient baissé leurs lances, et que de l'autre Gradasse (qu'on pouvait appeler le Mars des Sarrasins), Agramant et Sobrin portaient vivement leurs vigoureux coursiers contre eux : les six lances volèrent également en éclats jusqu'au ciel. Au moment où elles se brisèrent contre leurs armes, on vit la mer se soulever à ce bruit épouvantable, à ce bruit qui fut entendu jusque sur les côtes de France. Ce fut Roland qui soutint la rencontre de Gradasse: le paladin n'en fut pas ébranlé; mais son cheval ne put soutenir de même le choc terrible de Bayard: il recula, chancela de différents côtés, et tomba tout de son long sur l'arène. Roland, ayant essayé vainement de le faire relever, se dégagea promptement, embrassa son bouclier, et tira la redoutable Balisarde. Agramant et le brave Olivier n'eurent aucun avantage l'un sur l'autre; mais Brandimart fit voler des arçons le roi Sobrin. L'amant de Fleur-de-Lis, en voyant à terre le vieux roi de Garbe, ne poursuivit pas sa première victoire; il courut attaquer Gradasse qui venait de démonter Roland, et le fils de Tro-

(1) L'auteur revient à Roger dans le quarante-troisième chant.

jan continua son premier combat contre Olivier: l'un et l'autre ayant rompu leurs lances, se chargèrent à coups d'épée.

Roland, voyant le brave Brandimart combattre Gradasse avec avantage, ne s'occupa plus de lui: tournant alors ses regards sur Sobrin, qu'il voyait sans adversaire, et démonté comme lui, il s'avance vers lui, l'épée haute; et, dans sa marche, il fait trembler le ciel de son regard menaçant. Le vieux Sobrin, voyant venir à lui le redoutable Roland, rassemble ses forces; et, comme le pilote se prépare à l'assaut d'un violent orage, en opposant sa proue à la vague impétueuse qui le menace, de même Sobrin présente son bouclier à l'épée de Falerine, prête à tomber sur sa tête: mais quelle espèce d'arme eût pu résister au tranchant de Balisarde dans la main terrible de Roland? Le coup partagea le bouclier de Sobrin, quoiqu'il fût entouré d'un cercle d'acier; il retomba sur l'épaule du roi de Garbe, et lui fit une large blessure, pendant qu'il s'efforçait en vain de faire couler le sang de l'invulnérable paladin. Roland porte un second coup, que Sobrin, alors sans défense, ne peut éviter en partie qu'en se jetant à terre: Balisarde ne le toucha qu'en effleurant sa tête; mais, quoique le plat de la lame eût seulement porté, le coup fut encore assez violent pour laisser le vieux roi sans connaissance.

Roland, le croyant mort, s'empressa de voler au secours de son cher Brandimart; il craignait

que Gradasse, mieux monté, mieux armé que son ami, ne prît enfin quelque avantage sur lui. Le brave fils de Monodant était, à la vérité, monté sur le bon cheval Frontin, en état de résister à Bayard; mais, n'ayant point des armes d'une aussi bonne trempe que celles du Sarrasin, il était obligé d'esquiver d'un et d'autre côté les coups de Durandal. Frontin, d'une adresse extrême, non-seulement obéissait à sa main, mais il semblait deviner quelle espèce de mouvement il devait faire, lorsqu'il voyait Durandal prête à descendre sur son cavalier.

Agramant et le marquis Olivier donnaient alors des preuves éclatantes qu'ils méritaient d'être comptés au nombre des meilleurs chevaliers de leur temps; et, jusqu'alors, l'avantage entre eux était égal.

Roland, comme je l'ai dit, ayant abandonné Sobrin, courait pour secourir Brandimart; il était déja prêt, quoique à pied, à attaquer Gradasse, lorsqu'il aperçut, près du champ de bataille, le cheval du roi de Garbe qui n'avait plus de maître: il court pour s'en emparer; il se met en selle d'un seul saut, et, tenant d'une main les rênes très riches de ce cheval, il revient, l'épée haute, sur le roi de Séricane. Celui-ci, loin d'être ému d'avoir le paladin pour un second ennemi, l'appelle lui-même, le défie, et croit qu'il va bientôt faire perdre la tête à ses deux adversaires. Il vole le premier au devant de Roland, et lui porte un

coup de pointe assez violent pour percer ses armes défensives; mais son épée ne peut pénétrer plus avant. Roland porte au hasard un coup furieux de Balisarde, sachant bien que cette épée doit trancher toute pièce des armes qu'elle frappe. Gradasse est blessé tout à-la-fois, par ce coup, au visage, à la poitrine, à la cuisse; et, si Roland eût pu frapper de plus près, son épée aurait fendu le Sarrasin en deux parts. Gradasse connut alors qu'il ne devait plus avoir la même confiance qu'il avait eue d'abord dans la bonté de ses armes, et fut plus attentif à parer les coups que Roland redoublait.

Brandimart, voyant que Roland l'empêchait de continuer son combat avec Gradasse, se porta dans le milieu du champ de bataille, pour voir celui de ses compagnons qu'il pouvait secourir: dans le même temps Sobrin se relevait, ayant repris ses sens; mais il était si cruellement blessé, qu'il était facile de croire qu'il souffrait de vives douleurs. Cependant, après avoir observé quelque temps les combattants, il fit un effort, et marcha d'un pas lent et sans être aperçu, pour secourir Agramant : il vint doucement derrière Olivier, qui n'était occupé que de combattre Agramant qu'il avait en tête; et porta sur les jarrets de son cheval un coup si furieux, que le malheureux coursier tomba sur-le-champ entre les jambes de son maître. Olivier, qui ne pouvait s'attendre à cet accident, tomba, le pied gauche embarrassé

dans son étrier, et se trouva sans défense sous son cheval. Sobrin alors frappe à coups redoublés sur le casque et sur le cou d'Olivier; mais jamais son épée ne put entamer les armes d'Hector, que Vulcain lui-même avait forgées. Brandimart, qui vit le péril pressant où se trouvait Olivier, courut sur Sobrin à toute bride, le frappa sur son casque, et le culbuta du choc de son coursier; mais le fier vieillard se releva promptement : il retourna sur Olivier dans le dessein de l'achever et de l'expédier pour l'autre monde, ou du moins, pour l'empêcher de se dégager, et le forcer à rester ainsi sous son cheval. Olivier, dont le bras droit était libre, se défendit avec tant de vigueur à coups d'épée, que le vieux Sobrin, déja bien blessé, n'osait s'approcher de lui. Olivier, voyant que Sobrin perdait son sang, espérait, en le tenant en respect, parvenir enfin à se dégager; mais jamais il ne put retirer sa jambe, ayant le pied pris dans son étrier.

Brandimart, jugeant qu'Olivier était du moins hors de péril pour sa vie, courut attaquer Agramant. Ils avaient peu d'avantage l'un sur l'autre, tous les deux ayant d'excellents chevaux. Si Brandimart était monté sur le léger Frontin, qu'il faisait caracoler autour de son ennemi, pour le surprendre à découvert, Agramant pouvait combattre de même, monté sur Bride-d'or, dont Roger avait fait présent à ce prince, après l'avoir conquis sur

Mandricard (1) : mais ses armes étaient bien supérieures à celles de Brandimart, qui n'avait pu se couvrir que de celles que le hasard avait mises en ses mains dans Biserte. Le courage du fils de Monodant n'en était point ébranlé, comptant qu'il allait bientôt les changer contre de meilleures, quoiqu'il eût eu l'épaule ensanglantée d'un coup terrible que lui avait porté Agramant; il avait en outre reçu de Gradasse une blessure grave dans le flanc : cependant ce brave paladin, épiant l'occasion, eut la force de percer d'outre en outre le bouclier d'Agramant, et de le blesser cruellement au bras gauche, et même à la main.

Rien n'égalait alors la fureur du combat qui se passait entre Roland et Gradasse : les coups de Durandal, portés par le bras nerveux du roi de Séricane, avaient mis en pièces les mauvaises armes dont Roland était couvert. Gradasse voyait les armes du paladin fracassées : sa fureur augmentait sans cesse, en ne voyant jamais son épée ensanglantée; et Roland, outre les blessures dont je vous ai déja parlé, avait fait couler son sang de sa joue, de sa gorge et de sa poitrine. Furieux de ses blessures, et de voir que son ennemi n'en avait aucune, il lève Durandal à deux mains, et porte un coup en plein sur le casque de Roland, qu'il croit devoir partager le paladin jusqu'à la

---

(1) Voyez chant trentième, page 412.

ceinture. Tout autre que Roland eût en effet éprouvé ce sort, s'il eût été frappé par la main de Gradasse, armée de la terrible Durandal; mais, comme si le Sarrasin n'eût frappé que du plat de son épée, la lame rebondit de dessus la tête de Roland, tout aussi luisante qu'elle l'était auparavant. Ce coup cependant fut assez violent pour que le paladin en fût fortement étourdi; il pencha la tête sur l'encolure de son cheval en étendant les bras; et ses mains ouvertes eussent laissé tomber Balisarde, si la chaîne ne l'eût retenue fortement attachée à son bras.

Le coursier que montait Roland fut tellement effrayé du bruit terrible que produisit ce coup, qu'il emporta Roland au travers de la campagne, sans que ce paladin, ayant alors perdu tout sentiment, fût en état de le retenir. Gradasse, qui se croyait victorieux, voulait le poursuivre, et l'eût bientôt joint sur Bayard; mais, en se retournant, il aperçut Agramant dans le plus grand péril: le fils de Monodant l'avait saisi de la main gauche par son casque, qu'il avait déja délacé; il cherchait à lui percer la gorge de son poignard; et le fils de Trojan ne pouvait plus se défendre, Brandimart s'étant emparé déja de son épée. Gradasse, ému par ce spectacle, cesse de suivre Roland, tourne bride, et vole au secours d'Agramant. Brandimart n'était point sur ses gardes; et, n'imaginant pas que Roland pût donner le temps à Gradasse de venir sur lui, il n'était occupé que de

trouver le moyen de plonger son poignard dans la gorge d'Agramant. Gradasse le joint par derrière; et, prenant son épée à deux mains, il porte un coup furieux sur son casque. O père céleste! daignez recevoir dans votre sein l'ame de ce fidèle martyr, qui vient de consommer son sacrifice, en mourant pour l'honneur de votre sainte loi. Ah! Durandal, quelle est ta cruauté! quoi! c'est toi-même qui prives ton ancien maître de son compagnon le plus fidèle! Tu lui ravis son meilleur ami!... Un cercle de fer qui formait le tour du casque fut tranché par la force du coup; l'épais bonnet d'acier que ce cercle défendait ne fit pas plus de résistance: Brandimart, la mort sur le visage, tombe de cheval, et sur-le-champ le sable est baigné par un ruisseau de sang qui coule de sa large plaie.

Roland, en ce moment, reprend ses esprits; il lève les yeux; il voit Brandimart étendu sur le sable: il connaît, au maintien de Gradasse, que c'est lui qui vient de donner la mort à son ami. Je ne sais lequel l'emportait dans ce moment en son cœur, ou de la colère, ou de la douleur: mais il suspendit le cours de ses larmes, pour se livrer aux transports de la plus juste fureur; et moi-même je me sens si touché de cette mort, que je vais interrompre mes chants.

FIN DU QUARANTE-UNIÈME CHANT.

CHANT XLII.

ARGUMENT.

Fin du combat des six guerriers dans l'île de Lipaduse. — Mort d'Agramant et de Gradasse. — Roland pleure Brandimart. — Il prend soin du roi Sobrin. — Renaud apprend qu'Angélique a quitté la France avec Médor. — Il veut la suivre. — Il entre dans la forêt des Ardennes. — Il est attaqué par un monstre. — Un chevalier le défend. — Il est guéri de son amour. — Il est reçu dans le château d'un chevalier. — Description de ce château. — Son hôte l'invite à boire dans une coupe enchantée.

Quel frein assez puissant, quel lien de fer, quelle chaîne de diamant même, pourrait arrêter la colère d'une ame sensible, lorsqu'elle est animée à venger l'objet le plus cher à son cœur, et qu'elle voit la violence ou la ruse attenter à la vie ou à l'honneur de ce qu'elle aime? Si le transport d'une juste fureur rend cruel, inhumain même en ce moment, cette fureur est bien digne d'excuse: la raison parle-t-elle, et pourrait-elle se faire écouter, lorsque l'ame est entraînée par le mouvement impétueux qui la porte à la ven-

geance? Achille, après avoir vu Patrocle couvert de ses propres armes arroser la terre de son sang, ne put assouvir sa fureur en arrachant la vie au meurtrier de celui qu'il aimait si tendrement; il ne s'arrêta point qu'il n'eût fait mille outrages au corps d'Hector, et qu'il ne l'eût traîné sur la poussière à la queue de son char.

Vos troupes, illustre Alphonse, furent entraînées par une semblable rage le jour que, vous voyant le front frappé par une pierre (1), elles crurent que vous touchiez à votre dernier moment. Les retranchements, les murs, les fossés, ne purent mettre vos ennemis à couvert de leurs coups: vos soldats les passèrent au fil de l'épée; pas un seul n'échappa de ce massacre pour en porter la nouvelle aux Espagnols: vos fidèles sujets vous avaient vu tomber, et ce spectacle affreux pour eux ferma leurs cœurs à la pitié. S'ils vous avaient entendu leur donner vos ordres, si vous aviez pu marcher à leur tête, leurs épées ne se fussent pas si long-temps baignées dans le sang; vous remportiez une victoire assez glorieuse, en n'employant que quelques heures à reprendre la Bastia, dont les Espagnols n'avaient pu se rendre maîtres que par un siége de plusieurs jours: mais peut-être le ciel voulut-il que vous restassiez quelques mo-

(1) A l'attaque de la Bastia, forteresse construite sur le fleuve du Pô par Nicolas d'Este, dont les espagnols s'étaient emparés et qu'Alphonse reprit sur eux. P.

ments sans connaissance, pour donner à votre armée le temps de punir les excès et les cruautés que ces barbares avaient commis. Le malheureux Vestidel (1), blessé, tombé dans leurs mains, avait été massacré de sang-froid par les épées de ce peuple cruel, dont la plus grande partie portait encore le sceau de l'islamisme.

On doit en conclure avec moi que nulle espèce de ressentiment ne peut égaler celui de voir outrager sous ses yeux son maître, son parent ou son ami, et qu'alors on est entraîné, par la fureur, à porter la vengeance aux derniers excès. Il n'est donc pas étonnant que Roland s'abandonnât aux transports qui l'entraînèrent, lorsqu'il vit l'horrible blessure qui lui ravissait son meilleur ami, et qu'il fît tous ses efforts pour venger sa mort sur Gradasse. De même que le pasteur nomade se saisit d'un bâton ferré pour poursuivre le serpent qu'il voit se glisser en sifflant dans les roseaux, après l'avoir privé, par sa dent venimeuse, d'un de ses enfants qui jouait sur le rivage; ainsi Roland, serrant Balisarde avec fureur, courut vers le lieu de ce dernier combat. Le premier qui tomba sous ses coups, ce fut Agramant. Ce malheureux fils de Trojan, sanglant, sans épée, n'ayant plus

---

(1) Vestidel, commandant de la forteresse, tombé entre les mains des Espagnols, avait été massacré de sang-froid contre toutes les lois de la guerre. Après la reprise de la Bastia, les Espagnols furent tous passés au fil de l'épée.

qu'une pièce de son bouclier, et son casque étant à moitié délacé, s'était tiré des mains de Brandimart, comme un épervier à moitié déchiré s'échappe des fortes serres d'un vautour; il n'avait plus l'air que d'une victime qui fuit le couteau sacré; et ce fut la première que Roland offrit aux mânes de son ami. Balisarde frappa sur la partie du cou qui se trouvait découverte, et bientôt la tête de l'empereur de toute la Libye roula sur le sable; son ame descendit sur les bords de ce fleuve noir et tortueux, où Caron la saisit avec son croc rouillé, pour la faire entrer dans sa barque. Roland, sans s'arrêter auprès de lui, court à Gradasse, Balisarde à la main.

Lorsque le roi de Séricane voit tomber la tête d'Agramant, il sent pour la première fois de sa vie une terreur soudaine s'emparer de son cœur; son visage pâlit; un noir pressentiment lui fait présumer qu'il ne peut éviter la mort; il reste indécis sur le parti qu'il va prendre; à peine se met-il en défense, lorsque Roland le joint et le frappe d'un coup mortel. Le paladin, lui portant la pointe de Balisarde du côté droit entre les côtes, la fit sortir d'une palme par le côté gauche, et Balisarde fut baignée dans le sang de Gradasse jusqu'à la garde. Ce fut ainsi que le plus redoutable des paladins français donna la mort au roi le plus renommé qui régnât dans l'Asie et dans l'Afrique. Roland, peu touché d'une victoire qui lui coûte si cher, se jette promptement à terre, court à son

cher Brandimart; il voit sa tête en sang, et la baigne de ses larmes: le casque partagé, comme une faible écorce l'eût été par un coup de hache, est détaché facilement par Roland, et lui laisse voir la tête de son ami fendue jusqu'entre les deux sourcils. Cependant Brandimart respirait encore; il venait d'élever ses prières à l'être suprême, dont il implorait les miséricordes; il eut encore le courage de chercher à consoler Roland, qu'il voyait abymé dans la douleur; il lui dit d'une voix mourante: O mon cher Roland! souvenez-vous de moi; priez Dieu pour votre ami; je vous recommande ma chère Fleur-de.... Il n'en put dire davantage; une troupe d'esprits célestes élevait déja son ame dans les cieux; et Roland connut aux voix, aux accords mélodieux qui portaient une douce consolation dans son ame, que celle de Brandimart jouissait déja de la béatitude éternelle.

Cependant, quoique Roland ne doutât plus que Brandimart ne jouît de la félicité suprême, la nature ne put perdre ses droits lorsqu'il tenait encore dans ses bras le corps inanimé de ce fidèle ami. O toi! que j'aimais plus qu'un frère! s'écriait-il en le baignant de larmes, faut-il, hélas! que tu me sois enlevé dans la fleur de tes jours?

Sobrin était assez près de Roland, renversé sur le dos, et respirant à peine, encore épuisé par la quantité de sang qu'il avait perdu. Olivier, n'ayant pu se dégager, était toujours couché sous son cheval; ce ne fut qu'avec le secours de Roland

qu'il put enfin retirer sa jambe; et ce paladin était tout baigné de pleurs lorsqu'il rendit ce service à son cousin. La jambe d'Olivier lui causait des douleurs cruelles; il ne pouvait plus s'en servir et changer de lieu sans secours. Roland ne put se réjouir d'une victoire qui le privait de son meilleur ami, et dont son cousin n'échappait qu'avec le danger d'être estropié le reste de sa vie; et même il estimait assez le roi Sobrin, pour être affligé de voir ce sage et valeureux vieillard épuisé de tout son sang, et dans le plus grand danger de perdre la vie.

Le paladin fit enlever Sobrin, lui donna mille marques d'estime et d'amitié, le fit traiter avec le même soin qu'il eût eu pour un propre frère. Roland, quoiqu'il fût terrible dans le combat, était le plus généreux des chevaliers après la victoire. Il fit enlever les armes de Gradasse et d'Agramant, avec Bayard et Bride-d'or, et remit leurs corps et leurs autres dépouilles aux écuyers de ces princes.

J'ai ouï dire que Fulgose (1) a jeté quelques soupçons sur la vérité de l'histoire que je viens de raconter. Je conviens qu'il est difficile de disputer contre ce grand homme de mer, qui souvent a parcouru toutes les côtes de Barbarie à la tête d'une armée navale, et toujours accompagné

(1) Fulgose ou Frégose, né à Gènes, vers 1480, archevêque de Salerne, et cardinal. Il commanda les troupes de la république, et il a fait la guerre sur terre et sur mer. P.

de la victoire; je sais qu'il a dit que la petite île de Lipaduse est si couverte de collines et de rochers, qu'elle n'a pas un terrain propre pour un pareil combat, et qu'il n'est pas vraisemblable que six des plus célèbres chevaliers ajent pu y combattre à cheval: mais, je peux répondre à cette objection que, dans ce temps-là, le terrain en était beaucoup plus uni; ce n'est que depuis le combat de Roland qu'un tremblement de terre affreux a bouleversé cette île, et l'a couverte de rochers. O vous, chef illustre de la race des Fulgose (1)! vous, dont la gloire éclatante ajoute encore à celle de votre nom, daignez donc prendre un peu ma défense en présence de ce duc, qui fait jouir aujourd'hui votre patrie d'un doux repos; je vous conjure de lui dire que vous êtes content des bonnes raisons que j'allègue, et que je ne dois pas être soupçonné de ne faire que des contes en l'air.

Roland, ayant en ce moment tourné ses regards sur la mer, vit approcher un vaisseau léger qui voguait à pleines voiles, et qui paraissait avoir dessein d'aborder sur cette île: mais il ne me plaît pas présentement de vous mettre au fait de tout ce qui tient à ce vaisseau (2); trop de gens m'appellent ailleurs en ce moment; et je retourne vite

(1) Octavien Fulgose, frère de Frédéric, doge de Gênes. P.

(2) Le poëte revient à cet incident dans le quarante-troisième chant.

en France, pour voir un peu la mine qu'on y fait après avoir bien battu, bien chassé ces maudits Sarrasins.

Hélas! j'y verrai bientôt cette tendre et fidèle amante, cette Bradamante qui se désespère de ce que Roger s'est encore éloigné d'elle, malgré tous ses nouveaux serments. Ah! dit-elle, puisqu'il ose les violer, quelle espérance me reste-t-il encore? Ses larmes coulent, ses plaintes sont plus amères que jamais; elle accuse Roger de cruauté, de perfidie; elle se plaint de sa destinée, du ciel même, qui souffre un pareil parjure. Désespérée, s'abandonnant à son mauvais sort, elle accuse de nouveau Mélisse de l'avoir trompée; elle maudit le faux oracle qui l'a séduite dans la grotte de Merlin, et qui, par son appât trompeur, l'a plongée dans une mer sans bornes d'amour et de regrets qui lui fera perdre la vie. Bradamante ensuite se jette dans le sein de Marphise, gémit, et lui dit comment son frère lui manque de fidélité; ses sanglots étouffent sa voix; elle demande à Marphise et des consolations et des secours. Marphise serre Bradamante dans ses bras; elle fait tous ses efforts pour la consoler. Ne croyez pas, lui dit-elle, que Roger puisse être assez perfide pour ne pas revenir dans peu de jours; ah! s'il osait manquer à ses serments, moi-même j'oublierais qu'il est mon frère, et je le forcerais, les armes à la main, à les remplir.... La tendresse, la pitié, les promesses de Marphise, rassurèrent un peu la

fille d'Aymon ; mais, après l'avoir entendue donner à Roger tous les noms que prodigue une amante irritée (1), voyons un peu si son frère Renaud est plus heureux.

Toujours faible contre le pouvoir de l'amour, Renaud n'avait pas un sentiment, ne formait pas un desir qui ne respirât la flamme ardente qui le dévorait, et qui ne lui peignît Angélique plus belle que jamais. Cette reine du Cathay réunissait, il est vrai, tout ce qui peut inspirer une passion violente : mais celle de Renaud était l'effet d'un enchantement; et, tandis que tous les chevaliers français se réjouissaient d'être délivrés des Africains, lui seul s'abandonnait à la plainte qu'excite un amour malheureux. Il avait envoyé cent courriers de tous côtés pour en avoir des nouvelles; lui-même l'avait cherchée vainement; il crut devoir s'adresser enfin à son cousin Maugis, qui l'avait souvent aidé de ses conseils et de son pouvoir magique. Renaud va le trouver les yeux égarés, le visage rouge d'embarras; il avoue à Maugis qu'il ne peut plus vivre sans Angélique, et le conjure de lui donner les moyens de la retrouver.

Maugis fut très étonné de cette confidence; il savait qu'il n'avait tenu qu'à son cousin d'obtenir cent fois les dernières faveurs d'Angélique; et lui-même, touché de l'amour de cette belle prin-

---

(1) Il revient à Bradamante dans le quarante-quatrième chant.

cesse pour Renaud, avait souvent pressé son cousin de s'y rendre. Maugis avait même bien des reproches à faire à son cousin à ce sujet : il avait manqué d'être la victime du dépit d'Angélique, et de rester long-temps dans une affreuse prison (1).

Plus les instances de Renaud étaient vives, plus Maugis était surpris de ce changement; mais enfin, touché de le voir si malheureux, il oublia le ressentiment qu'il pouvait avoir de sa conduite passée : il l'assura qu'il allait se préparer à le secourir, et que bientôt il serait en état de lui dire si Angélique était en France, ou en quel lieu elle se trouvait.

Maugis, en quittant Renaud, se rendit dans une grotte profonde, située entre deux montagnes inaccessibles; c'était la solitude qu'il avait choisie, pour n'être point troublé lorsqu'il évoquait les esprits infernaux qu'il avait soumis à ses ordres. Il ouvre son livre, et bientôt un grand nombre de ces esprits paraît à ses yeux. Maugis en choisit un qu'il savait être instruit de toutes les intrigues amoureuses, et qui ne demandait pas mieux que de rendre compte de tous les bons tours qu'il se plaisait à faire. Maugis lui demanda s'il savait la cause du changement de Renaud, et comment l'amour le plus violent avait pu succéder en son cœur à l'antipathie qu'il avait eue long-temps

(1) Voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux, page 403.

contre Angélique. Eh! ne connaissez-vous donc pas, lui répondit-il, le pouvoir des eaux des fontaines de Merlin? L'une des deux fait naître l'amour, et l'autre une haine violente; l'espèce de sentiment que l'une de ces eaux inspire, ne peut être détruit que par le pouvoir de l'autre. Renaud avait bu des eaux de la fontaine de la Haine, lorsqu'il dédaigna la plus charmante princesse de la terre; mais, ayant été forcé par sa destinée de boire de celles de la fontaine de l'Amour, il le fut de même de soumettre son cœur à celle que jusqu'alors il avait détestée. Ce qui fut très malheureux pour tous les deux, c'est que, dans le même temps que Renaud, brûlant d'amour, cherchait Angélique pour rendre justice à ses charmes, la mauvaise étoile de cette princesse la conduisit sur les bords de la fontaine de la Haine; son cœur à l'instant devint de glace pour Renaud; et c'est ainsi qu'ils se sont desirés et fuis l'un et l'autre tour-à-tour (1).

Maugis, ayant été bien instruit de la cause du double changement d'Angélique et de Renaud, le fut également de la faiblesse de la reine du Cathay pour un jeune Africain auquel elle avait livré son cœur et tous ses charmes, et qu'elle avait emmené avec elle, après avoir quitté la France, et être entrée dans les ports de l'Espagne,

---

(1) Voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux, pages 399 et 529.

d'où elle était partie pour l'Inde sur des vaisseaux catalans.

Lorsque Renaud vint pour recevoir la réponse de Maugis, celui-ci ne lui cacha rien de tout ce qu'il avait appris, lui conseilla d'abandonner à jamais Angélique, et de mépriser une ingrate qui s'était avilie au point de se soumettre à jamais à Médor. Vous auriez, lui dit-il, d'autant plus de tort de vouloir quitter la France pour la suivre, qu'elle doit être à-présent bien près de ses états, et qu'elle ne desire d'arriver au Cathay, que pour placer sur son trône le Sarrasin obscur qu'elle a déja reçu dans ses bras.

Le départ d'Angélique et la résolution de la suivre dans l'Inde n'eussent point ébranlé le cœur de Renaud; mais la certitude qu'un vil Barbare avait cueilli cette fleur que son amour avait si long-temps desirée porta dans son ame le plus cruel de tous les coups. Il n'eut pas la force de dire un mot à Maugis: son cœur frémissait de rage, ses lèvres étaient tremblantes; un noir poison venait de passer dans son cœur. Il quitta brusquement Maugis; il alla donner un libre cours à ses plaintes interrompues par des accès de fureur; et, traînant toujours sa honteuse chaîne, il prit le parti de suivre Angélique en Orient. Il va trouver Charlemagne, et lui dit que ce serait une honte pour lui s'il ne poursuivait pas Gradasse, pour lui faire rendre Bayard que ce roi sarrasin n'avait enlevé que par une supercherie; et pour

donner un démenti formel au roi de Séricane, qui ne manquerait pas de se vanter d'avoir conquis Bayard par les armes.

Quoique l'empereur et toute la cour de France fussent très affligés du départ de Renaud, Charles ne put lui refuser la permission de partir : il trouvait son ressentiment juste, et sa résolution dictée par l'honneur. Le brave Dudon et Guidon-le-Sauvage offrirent à Renaud de l'accompagner; mais il se garda bien d'accepter leur offre : cachant la douleur et la rage qui dévoraient son cœur, et craignant qu'on n'eût quelque soupçon de ses projets, il partit seul.

Combien de fois ne pensa-t-il pas, avec les regrets les plus amers, qu'il n'avait tenu qu'à lui de jouir d'un bonheur si doux, et qu'il avait eu la folie de le refuser! Il eût donné le reste de sa vie pour un seul des jours qu'il forçait alors la belle Angélique à passer dans les vains desirs et dans les larmes. Il ne pouvait comprendre comment un misérable écuyer, sans naissance, sans renommée, avait pu soumettre un cœur que les premiers chevaliers de la terre avaient en vain tâché de mériter par leurs services et par tant d'exploits éclatants. C'est en s'occupant de ces pensées qui lui déchiraient le cœur, que, prenant le chemin de Bâle sur le Rhin, il entra dans la forêt des Ardennes.

Lorsqu'il se fut avancé quelques milles dans cette forêt fertile en aventures, loin de toute es-

pèce d'habitation, et dans le lieu le plus rude et le plus périlleux, tout-à-coup l'air se troubla, des nuages noirs couvrirent le soleil, et il vit sortir d'une caverne obscure un spectre affreux qui avait la figure d'une femme. Ce monstre lui paraît avoir un millier d'yeux sans une seule paupière; il ne peut les fermer, et je ne crois pas qu'un être pareil dorme jamais; il a le même nombre d'oreilles; quoique toujours attentif, son air est distrait, et des serpents lui servent de chevelure. Cette espèce de furie avait sans doute été vomie par les enfers: un serpent énorme lui servait de queue, et se roulait autour de sa ceinture, de son cou ou de son sein. Renaud sentit alors ce qu'il n'avait jamais éprouvé dans les plus grands périls. Dès qu'il vit le spectre s'approcher et paraître prêt à s'élancer sur lui, une peur secrète s'empara de son ame; mais, se roidissant contre cette terreur, et cherchant à la dissimuler, il tira Flamberge d'une main mal assurée. Son ennemi se prépare au combat, de manière à faire voir que ce n'est pas son coup d'essai. Il fait élever son serpent en l'air, et le lance contre Renaud (1). Ce serpent saute de tous les côtés sur sa tête: Renaud veut en vain se défendre; il porte vingt coups à ce monstre, sans pouvoir réussir à le frap-

(1) Imité de Virgile:

Huic dea cæruleis unum de crinibus anguem
Conjicit. P.

per : le serpent se rejette sur son sein ; il se glisse sous sa cuirasse et lui glace le cœur ; il entre par sa visière, parcourt son visage et lui serre le cou. Renaud, voyant que toute sa défense est vaine, donne des deux éperons à son cheval, et veut se dérober par la fuite ; mais la bête infernale fait un saut à l'instant, se trouve sur la croupe, et l'embrasse. Renaud court en vain dans les taillis les plus épais ; il ne peut se débarrasser de cette détestable bête, quoique son cheval ne cesse de lancer des ruades qui ne frappent que l'air. Renaud sent une horreur secrète approchant de la peur ; quoique le monstre ne lui fasse aucune blessure réelle, il ne peut s'empêcher de gémir, et son état lui paraît plus douloureux que la mort. Il parcourt les routes les plus étroites et les plus raboteuses, il s'élance dans les halliers les plus entrelacés et les plus épais ; il cherche les buissons les plus embarrassés de ronces et d'épines, espérant l'arracher ainsi de dessus ses épaules : tous ses efforts sont vains ; et sans doute il s'en serait mal tiré, s'il ne lui était arrivé promptement du secours.

Au moment où Renaud entre dans un vrai désespoir, il voit arriver un chevalier de la plus haute apparence, et couvert d'armes étincelantes ; son casque a pour cimier un joug brisé ; son bouclier d'or est semé de flammes ; sa cotte d'armes, ses ornements et ceux qui couvrent son coursier sont de la même parure ; il porte une forte lance, une

riche épée : mais son arme la plus redoutable est une masse ardente qu'il porte pendue à l'arçon de sa selle. Cette masse, qui paraît avoir été allumée aux feux éternels, brise, consume tout ce qu'elle touche : nulle espèce d'armes, rien ne peut résister au redoutable chevalier qui s'en sert. Il ne fallait pas un moindre secours à Renaud, dans la cruelle position où ce paladin se trouvait alors.

Le chevalier, qui semble accourir aux plaintes de Renaud, le voit enveloppé dans les contours et les nœuds du serpent que le monstre a lancé sur lui ; il a pitié du paladin qu'il voit brûlé, glacé tour-à-tour par les atteintes de ce serpent, et se débattant vainement pour le chasser de la croupe de son cheval. Le chevalier s'élance contre le monstre, le frappe sur les flancs et le renverse à terre ; mais à peine l'a-t-il touchée, qu'il se relève et qu'il darde son serpent de toutes parts : alors le chevalier se saisit de sa masse ardente ; et, partout où le serpent se glisse, il fait tomber des coups rapides comme la foudre, sans laisser à l'horrible animal le temps de lui en porter un seul. Déja le monstre ne peut résister aux atteintes cruelles de la masse ; il prend enfin la fuite ; et le chevalier, qui le poursuit en le frappant toujours, crie à Renaud de s'échapper et de monter sur la montagne voisine. Le paladin ne balance pas ; et, quelque rude que soit la route, il gravit sur la montagne, sans oser même regarder derrière lui.

Lorsque le chevalier eut poursuivi le monstre jusqu'à ce qu'il l'eût obligé de se précipiter dans les enfers pour s'y ronger lui-même, tourner sa rage contre son sein, et verser des pleurs inépuisables de ses yeux effrayants, il courut à Renaud, le fit marcher devant lui; et, comme s'il eût jeté sur son cou un joug nouveau d'une force irrésistible, quoique d'un poids léger, il l'entraîna de ces lieux obscurs et sauvages, et le fit descendre dans la plaine.

Renaud, pénétré de reconnaissance, remercia tendrement son libérateur; il lui fit offre de son bras, et même de sa vie; il le conjura de se faire connaître, et de le mettre en état de rendre gloire à son nom, et d'exalter le service et le secours qu'il devait à son courage, en présence de Charles et de ses paladins. Ne soyez point en peine, lui dit le chevalier, si dans ce moment je ne vous dis pas encore mon nom; vous le saurez avant que l'ombre se soit alongée d'un pas. Ils continuèrent à marcher ensemble, et bientôt ils arrivèrent sur le bord d'une fontaine dont l'eau pure et fraîche attirait souvent les bergers et les pasteurs; mais on ne voyait ni moineaux ni tourterelles sur ses bords. Vous saurez, seigneur (1), que cette fontaine était celle dont la puissance éteignait tous les feux de l'amour; c'était celle dont les eaux avaient inspiré l'horreur qu'Angélique avait conçue

(1) Le cardinal Hippolyte, protecteur de l'Arioste.

contre Renaud, après avoir brûlé pour lui de la flamme qu'elle avait puisée dans l'autre fontaine : l'un et l'autre, tour-à-tour, s'étaient adorés et détestés, pour avoir bu de ces deux eaux si différentes, et en avoir bu toujours assez mal à-propos pour que leurs cœurs n'eussent jamais été dans la même disposition l'un pour l'autre.

Le chevalier, étant arrivé sur le bord de la fontaine, dit à Renaud : Je crois que nous ferions bien de laisser rafraîchir un peu nos chevaux, et de nous rafraîchir nous-mêmes. Je ne demande pas mieux, répondit le paladin; car, j'avoue que je me trouve bien harassé du long combat que je viens d'essuyer contre le monstre détestable sous lequel je succombais sans votre secours.

Tous les deux descendirent, et laissèrent leurs chevaux paître en liberté l'herbe fraîche et fleurie; tous les deux ôtèrent leurs casques; et Renaud, mourant de chaud, courut à la fontaine, où sur-le-champ il éteignit et sa soif et son amour.

Dès que le chevalier eut aperçu que l'eau de la fontaine avait mouillé les lèvres du paladin, il lève la tête, prend un air altier et sévère : Apprends mon nom, Renaud, s'écria-t-il; je suis le Dédain, et je ne suis venu que pour briser le joug indigne sous lequel tu te déshonorais. A ces mots le chevalier et son coursier disparaissent. Le paladin reste immobile, éperdu. Serait-ce, se disait-il, l'effet d'un nouvel enchantement de Maugis?

M'aurait-il envoyé quelque larve ou quelque autre esprit soumis à ses ordres, pour briser ma fatale chaîne? Ah! non, s'écria-t-il l'instant d'après, non, c'est sans doute la bonté divine qui m'envoie un ange, comme autrefois à Tobie, pour me guérir de mon aveuglement. Quelle reconnaissance ne dois-je pas à la puissance qui me délivre d'un aussi vil et malheureux amour? Il sentait en effet en ce moment renaître dans son ame l'ancienne antipathie qu'il avait eue contre Angélique : elle était déja trop loin de son cœur pour qu'il pensât plus long-temps à la suivre; mais, son honneur l'engageant à se conformer à ce qu'il avait dit en présence de Charles et des paladins, il poursuivit sa route pour aller jusqu'au fond de l'Inde, chercher et punir Gradasse d'avoir osé lui ravir son cher Bayard. Il arriva le lendemain à Bâle, où la nouvelle du combat que Roland et les paladins français devaient soutenir contre Agramant, Sobrin et Gradasse, était déja connue: ce n'était point par l'ordre de Roland que cette nouvelle avait été publiée; c'était de la Sicile qu'elle était parvenue aux bords du Rhin.

Renaud, bien affligé de se trouver si loin de Roland, et de n'oser espérer d'arriver à temps de le seconder dans ce combat, fit une diligence incroyable pour le rejoindre. Il changeait de chevaux de dix milles en dix milles; il passa le Rhin à Constance; il traversa les Alpes et l'Italie d'une course rapide; il laissa Vérone et Mantoue der-

rière lui, découvrit les rives du Pô qu'il passa le même jour en toute diligence.

Le soleil était déja penché vers la fin de sa course, la première étoile brillait déja dans le ciel, lorsque Renaud était encore incertain sur le bord du fleuve, s'il prendrait un autre cheval, ou s'il se reposerait jusqu'au retour de la naissante aurore : mais il fut déterminé par l'arrivée d'un chevalier qui l'aborda de l'air le plus prévenant et le plus poli. Après quelques propos honnêtes de part et d'autre, ce chevalier lui demanda s'il était marié. Renaud, assez surpris de cette question, lui répondit qu'il s'était soumis à ce doux lien (1). Le chevalier eut l'air d'être fort satisfait de cette réponse, et sur-le-champ il lui fit les plus vives instances pour l'engager à passer la nuit dans son château. Je vous montrerai, seigneur, lui dit-il, une des choses les plus merveilleuses qui puissent être sur la terre, et que tout homme marié doit voir avec le plus vif intérêt. Renaud, fatigué d'une longue course, et passablement curieux de son naturel, accepta cette proposition, et suivit le chevalier.

A peine se furent-ils éloignés du grand chemin environ de la portée d'une flèche, que Renaud aperçut un grand et superbe château; plusieurs écuyers, un grand nombre de pages, portant des

(1) On a déja vu chant trentième, page 417, que Renaud était marié. P.

flambeaux qui rendaient une grande clarté, vinrent au-devant d'eux. Renaud, en entrant dans ce château, fut étonné de sa superbe structure, et le trouva fort au-dessus du pouvoir et de la magnificence d'un particulier.

Le porphyre et le marbre serpentin enrichissent la façade de ce palais; les portes sont d'un airain ciselé, sur lequel on voit des figures si parfaites, qu'elles imitent la nature vivante; la voûte de cette porte a un riche fond de mosaique, qui trompe l'œil; elle sert d'entrée à une cour quarrée, entourée de galeries d'une même architecture, et dont chacune a cent brasses de longueur. Chacune de ces galeries a sa porte particulière, qui en est séparée par une arcade. Elles sont d'égale grandeur; mais l'architecte en a varié les ornements. Après avoir passé sous ces arcades, on monte par une pente si douce qu'un cheval de somme pourrait s'y promener avec sa charge. Chaque montée conduit à d'autres arcades, par chacune desquelles on entre dans un salon. Les arcades supérieures ont assez de saillie pour couvrir les vastes portes qui sont au-dessous; et chacune d'elles est soutenue par deux colonnes de bronze ou du marbre le plus dur. Mais je serais trop long, seigneur, si je vous peignais ici tous les riches ornements et les belles sculptures qui paraient l'intérieur de cette cour, et si je vous parlais des vastes et beaux souterrains dans lesquels l'architecte avait pratiqué les distributions les plus commodes.

Les hautes colonnes, leurs chapiteaux d'or, et les riches balcons, étaient incrustés de pierreries; les montants et les architraves étaient de marbres d'Égypte et de Nubie, que d'habiles mains avaient sculptés. Les peintures, les stucs, et tous les autres ornements, firent juger à Renaud (quoique la nuit en dérobât aux yeux une partie) que la puissance de deux rois eût à peine suffi pour élever ce bel édifice. Parmi les riches ornements qui décoraient cette cour, on voyait une superbe fontaine, dont l'eau s'écoulait par plusieurs canaux pour entretenir la fraîcheur: les domestiques avaient dressé la table auprès de cette fontaine, qui, placée au milieu de la cour, se trouvait en face et à égale distance des quatre portes de ce superbe édifice.

Cette fontaine, construite par un habile architecte, qui en avait fait un chef-d'œuvre de l'art, avait la forme d'un pavillon octogone; on s'y trouvait à l'ombre sous un ciel d'or, émaillé des plus brillantes couleurs, et que huit superbes statues de marbre blanc soutenaient de leur bras gauche. Ces statues, plus belles encore que les cariatides du temple de Vénus, portaient dans leur main droite une corne d'Amalthée (1), de laquelle

(1) Les poëtes feignent que Jupiter donna aux nymphes qui avaient eu soin de son enfance, une corne de la chèvre Amalthée qui l'avait nourri, et que cette corne produisait sur-le-champ tout ce qu'elles desiraient. On sait que les cornes d'abondance sont représentées pleines de feuilles, de fleurs et de fruits. P.

l'eau tombait, en formant un murmure agréable, dans une cuve d'albâtre. L'artiste, en formant ces élégants et beaux soutiens, leur avait donné la ressemblance de huit femmes illustres, différentes d'habillements et de figure, mais également belles et pleines de graces. Chaçune d'elles avait les pieds appuyés sur deux autres belles figures d'hommes de marbres différents; ils avaient la bouche ouverte et paraissaient chanter : des livres, des trompettes, des chalumeaux et d'autres attributs, marquaient que ceux qui soutenaient les huit belles statues aimaient à célébrer les louanges des femmes qu'elles représentaient; et l'on n'en peut douter si ces figures devaient être un jour les hommes à qui elles ressemblaient. Ces statues inférieures avaient aussi de longs rouleaux, où l'on voyait le nom et l'éloge des figures qu'elles soutenaient; à côté on lisait aussi leurs propres noms en caractères distincts. Renaud examinait tout avec admiration, et lisait à la lueur des flambeaux le nom des dames et celui des chevaliers si doucement occupés à les célébrer.

La première dont il lut le nom était Lucrèce Borgia (1), dont les vertus et la beauté rappelaient celles qui firent honneur à l'ancienne Rome. Les noms de ceux qui paraissaient chanter à ses pieds étaient Antoine Tebaldeo et Hercule Strozzi (1):

(1) Fille d'Alexandre Borgia, et femme du duc Alphonse. P.

(2) Antoine Tebaldeo, poëte célèbre du temps de l'Arioste. Ce fut lui, qui, lorsque Charles-Quint, à son retour d'Afrique,

la voix de l'un avait la douceur de celle de Linus, et l'autre l'harmonie de celle d'Orphée.

La seconde, plus jeune encore et non moins belle, était la fille d'Hercule, cette Isabelle (1) que Ferrare s'honore plus d'avoir vue naître dans ses murs, que des autres évènements qui doivent la rendre célèbre. Les deux hommes qui semblaient lui consacrer leurs vers et leurs écrits, portaient également les prénoms de Jean-Jacques et s'appelaient l'un Calandra, l'autre Bardelone (2).

La troisième et la quatrième, placées près de l'un des muffles qui répandaient les eaux de la fontaine, représentaient Élisabeth et Léonore (3): leur naissance, leur beauté, leur esprit, méritaient

---

passait en triomphe devant sa maison, en fit fermer les portes et les fenêtres, indigné de ce qu'il n'avait pas vengé le sac de Rome. — Hercule Strozzi, de Ferrare, fils du poëte Tite Strozzi, et supérieur à son père. Leurs poésies ont été imprimées à Venise, en 1513. Hercule Strozzi mourut victime de son amour pour les femmes. Épris de la plus vive passion pour une belle veuve, il l'épousa dans la vue de la soustraire aux poursuites d'un rival; celui-ci, pour se venger, le fit assassiner dans la rue. P.

(1) Fille d'Hercule duc de Ferrare. Voyez chant treizième, page 320. P.

(2) Ils étaient l'un et l'autre de Mantoue. P.

(3) Élisabeth, sœur de François Gonzague, marquis de Mantoue, et femme de Guidobald, duc d'Urbin. — Léonore fille dudit marquis, et ensuite mariée à *Francesco-Maria delle Rovere,* que le pape Jules II, son oncle, fit créer duc d'Urbin. P.

également que Mantoue s'enorgueillît encore plus de les avoir vues naître dans son sein, que d'avoir été le berceau de Virgile.

Jacques Sadolet et le célèbre Bembo (1) servaient de piédestal à la première, et la seconde était soutenue par l'élégant Castiglione et le savant Muzio Arelio (2). Ces noms, aujourd'hui si fameux, étaient alors inconnus.

La statue suivante représentait celle qui sera citée dans la suite des siècles, comme un rare modèle de la vertu la plus pure, et du courage le plus héroïque dans la bonne ou la mauvaise fortune. L'inscription ajoutait au nom de Lucrèce Bentivoglio (3), que le duc de Ferrare, son père, ferait son bonheur de l'avoir pour fille. L'un de ceux dont les beaux vers célébraient ses louanges,

---

(1) Jacques Sadolet, de Modène, évêque et ensuite cardinal, a publié différents ouvrages sur la théologie; c'était aussi un bon poëte. Il fut secrétaire du pape Léon X, et mourut à Rome, en 1547. — Pierre Bembo, bon poëte, qui a écrit en italien et en latin, fut aussi secrétaire du pape Léon X, et cardinal : aussi appelait-il Sadolet son collègue. On lui a reproché de manquer de décence dans ses mœurs et dans ses écrits. P.

(2) Castiglione, l'auteur du *Courtisan;* il en a déja été parlé. On a aussi de lui un poëme de Cléopâtre en vers héroïques. Le pape Clément l'envoya en ambassade à Charles-Quint, et le fit évêque. — Muzio Arelio, dit Muzzarelle, membre de l'académie de Rome, du temps de Léon X; il mourut assassiné. P.

(3) Fille naturelle du duc de Ferrare, alliée à la famille des Bentivoglio de Bologne. P.

était l'harmonieux Camille (1), dont le Reno et Felsine (2) écoutent les chants avec autant d'attention et d'étonnement, que l'Amphrise pouvait en faire paraître, lorsque son pasteur (3) venait unir sa voix au doux murmure de son onde : l'autre était le poëte dont les vers ont célébré l'Isaure prêt à se jeter dans la mer, ce Guido Postumo, également favori de Pallas et du dieu du Pinde, qui rendra la ville de Pesaro (4) plus célèbre encore qu'elle ne l'était par les trésors que les Romains avaient pesés dans ses murs.

Celle qui suit est Diane (5) : l'inscription gravée sur le marbre portait : Quoique son air et son maintien soient de la plus grande noblesse et semblent annoncer la fierté, sachez que son ame est aussi sensible que son visage a d'attraits.

---

(1) Camille Paleotto, de Bologne, attaché au cardinal Bibbiéna. P.

(2) Le Reno, rivière près de Bologne. — Felsine, ancien nom de Bologne. P.

(3) Apollon. L'Amphise, fleuve de Thessalie. P.

(4) Pesaro, ville d'Italie, sur le bord de l'Adriatique : c'est l'ancienne *Pisaurum*. L'Arioste paraît suivre ici l'opinion de Servius, qui a dit le premier que cette ville avait été ainsi nommée, parceque c'était là qu'avait été pesé l'or au moyen duquel les Romains étaient convenus de racheter leur ville prise par les Gaulois. D'autres croient, avec plus de vraisemblance, que ce nom lui était venu de celui du fleuve Isaure (aujourd'hui *Foglia*), à l'embouchure duquel elle est située. P.

(5) Diane d'Este. P.

L'Espagne, l'Afrique, les Parthes, les Indiens même, connaîtront le beau nom de Diane. La trompette sonore de Celio Calcagnino (1) portera ce nom dans tout l'univers; il sera aussi chanté par Marco Cavallo, qui fera naître d'Ancône une source poétique, aussi célèbre que celle que le cheval ailé (2) fit jaillir autrefois du Parnasse ou de l'Hélicon, je ne sais lequel.

Béatrice (3) lève son front auguste à côté de Diane: l'inscription porte: Béatrice, pendant sa vie, a fait le bonheur de son époux; et elle l'a laissé malheureux par sa mort, aussi bien que toute l'Italie, qu'on a vue triomphante avec elle, et qu'on verra captive dès qu'elle ne sera plus conduite par sa haute sagesse. Un seigneur de Correggio, et Timothée, l'honneur des Bendedei (4), arrêteront, par leurs chants, ce fleuve majestueux, dont la

(1) Chanoine de l'église de Ferrare, écrivain élégant qui a laissé des ouvrages en prose et en vers. P.

(2) L'Arioste joue ici sur le mot cavallo qui est le nom du poëte dont il parle, et qui, en italien, signifie cheval. P.

(3) Béatrice, fille du duc de Ferrare, et femme de Louis-le-More. Il en a déja été parlé; voyez treizième chant, page 321. P.

(4) Nicolas de Correggio, poëte qui jouissait d'une grande estime à la cour de Ferrare: on a de lui deux poëmes en octaves, dont l'un est intitulé *Psyché*, et l'autre l'*Aurore*. Correggio est le nom d'un château qui était possédé par l'illustre famille des Corrèges de Parme. — Timothée de Bendedei, de Ferrare, homme distingué dans les lettres. P.

couronne de roseaux est ornée de larmes d'ambre; il suspendra la rapidité de son cours pour jouir plus long-temps de leurs brillants accords.

Entre Béatrice et Lucrèce de Borgia, on voyait représentée en albâtre, une dame (1) d'un aspect si noble et si élevé, que, sous un simple voile et des vêtements de deuil, sans or, sans pierreries,

---

(1) Cette dame, que l'Arioste ne nomme pas, est, suivant quelques commentateurs, une princesse de la maison d'Este, supérieure d'un couvent de religieuses; c'est pour cette raison que le poëte lui donne des vêtements simples et de couleur noire. Suivant d'autres, c'est une veuve, parente d'Améric Vespuce, dont l'Arioste était devenu amoureux à Florence (voyez l'Abrégé de la Vie de l'Arioste). Le poëte a appuyé chacune des sept premières statues, sur deux autres figures occupées à célébrer leurs louanges: il s'est placé seul aux pieds de celle-ci, ce qui semble confirmer l'opinion de ceux qui pensent qu'elle représente sa maîtresse. On juge bien que l'Arioste ne parle pas de lui-même en termes aussi magnifiques que le fait son traducteur: il dit au contraire que la dame paraissait courroucée de ce qu'un aussi faible génie avait osé la louer.

> Parea sdegnarsi, che con umil canto
> Ardisse lei lodar sì rozzo ingegno,
> Come era quel, che sol senz' altri accanto
> (Non so perchè) le fu fatto sostegno.

Quant au vieux chevalier gaulois qui élève sa tête pour soutenir le bras du poëte, c'est le traducteur lui-même qui s'est mis en scène; la licence paraît un peu forte: et il est douteux que l'Arioste, s'il eût pu lire la traduction, en eût été assez content pour souscrire à cette espèce d'association.

et dans la parure la plus négligée, elle eût effacé Cléopâtre voguant sur le Cydnus : elle brillait entre toutes les autres, comme la planète de Vénus entre celles de Mars et de Saturne. On avait peine, lorsqu'on osait fixer ses regards sur elle, à distinguer sur son beau visage la majesté de Junon, de l'air agréable et riant des Graces; une douce modestie qui régnait sur son front n'empêchait pas que ses yeux ne fussent aussi spirituels que charmants.

L'inscription annonçait à ceux qui seraient assez téméraires pour entreprendre de la peindre, qu'on leur reprocherait sans cesse de n'avoir jamais assez bien exprimé la variété des graces que chacun croyait voir naître pour la première fois, ou de son sourire, ou de sa marche plus légère encore que celle de Galatée.

Le costume des ornements de la fontaine exigeant que cette charmante statue eût une espèce d'appui, l'un de ses pieds était posé sur un trophée composé de tous les attributs des muses. Le plus grand poëte dont l'Italie eût écouté la lyre, depuis le cygne de Mantoue et le malheureux amant de Julie, soutenait ce trophée d'une main sûre. Un vieux chevalier gaulois qui portait dans les siennes une lance, un compas, le sceptre de Momus et le syrinx des bergers, élevait encore sa tête blanchie sous le casque, pour soutenir le bras du divin poëte de Ferrare. L'architecte ni le sculpteur n'avaient fait connaître le nom, ni de cette

habitante de l'Olympe, ni de ceux qui lui rendaient hommage (*a*).

Les huit pans ornés par ces statues renfermaient un large bassin, dont le fond était revêtu d'un corail poli; l'eau, brisée sur ce fond comme dans sa chûte, entretenait une fraîcheur agréable; et, sortant à gros bouillons de ce bassin, elle courait en ruisseaux argentés au milieu de l'herbe et des arbustes, dont elle animait la verdure et l'émail des fleurs.

Renaud, en causant à table avec son hôte, eut l'attention de lui rappeler sa promesse: cependant il n'osait trop le presser; car quelquefois une distraction sombre, un air de tristesse se peignaient dans les yeux du maître de ce beau château; souvent même le paladin l'entendait pousser de ces sortes de soupirs qui ne peuvent partir que d'un cœur oppressé par la douleur la plus profonde. Renaud fut plusieurs fois prêt à lui en demander la cause; mais, retenu par la politesse et la discrétion, la parole vint autant de fois expirer sur ses lèvres. Enfin, lorsque le repas fut terminé, il vit un page apporter une coupe d'or, enrichie de

---

(*a*) Je crois devoir faire observer, d'après ce passage de l'Arioste, que Merlin, Logistille, Mélisse, et tous les enchanteurs du temps de Charlemagne, n'eurent le pouvoir de prédire l'avenir que jusque vers le milieu du seizième siècle: l'inscription eût été remplie si le dix-huitième leur eût été connu. *Note du Traducteur.* Voir la note précédente.

pierreries, d'un travail exquis, et au dedans remplie de vin.

Le seigneur châtelain fit alors un de ces sourires amers, qui, loin d'être animés par la gaieté, n'expriment qu'un dépit secret. Il est temps, dit-il à Renaud, que je tienne ma parole, et que je vous fasse voir un chef-d'œuvre de l'art, que tout homme marié doit desirer bien vivement de connaître. Selon moi, tout mari doit sentir un vif intérêt à s'assurer des sentiments secrets de son épouse, et savoir s'il en est véritablement aimé, ou s'il n'a pas le malheur d'avoir reçu de sa main certain ornement dont on ne sent pas le poids, et qui même serait invisible aux yeux des autres, si la médisance et l'imagination ne le leur faisaient voir. Celui qui jouit de la douce certitude d'avoir une femme fidèle doit l'en aimer et l'honorer encore plus; celui qui craint qu'elle ne le trompe passe sa vie dans l'inquiétude et la douleur : souvent même des maris assez heureux pour avoir des femmes vertueuses les offensent et les affligent par des soupçons jaloux; d'autres aussi, pleins d'une sécurité ridicule, portent la tête haute, quoique surmontée du même cimier qui couvrait le casque de l'époux couronné de la belle Yseult. Voulez-vous savoir si votre femme vous a gardé sa foi, comme je le crois, et comme vous devez le croire vous-même? vous l'apprendrez par vous-même, et sans que personne vous le dise; il suffit

que vous buviez dans cette coupe (1); et vous avouerez que je vous ai tenu parole en vous faisant voir une chose bien merveilleuse. Si vous êtes un des compagnons de ce pauvre oncle du beau Tristan de Léonais, le vin se répandra sur vous, sans qu'une seule goutte puisse mouiller votre bouche; mais si votre femme est fidèle, vous boirez à votre aise un vrai nectar, qui portera le calme et la joie la plus pure dans votre ame. En finissant ces mots, le seigneur châtelain avait bien l'air d'espérer que le vin serait bientôt répandu sur le sein de Renaud.

Le paladin fut d'abord assez tenté de faire une expérience si téméraire : il prit la coupe, il la porta même jusqu'à ses lèvres; mais une courte réflexion suspendit un moment sa curiosité. Mais en vérité, seigneur, je ne peux plus continuer à vous rendre compte de ce qui suivit ce moment; il faut absolument que je laisse reposer ma voix.

---

(1) Ce conte de la coupe enchantée est emprunté du roman de Tristan de Léonais, où *un cor fait cognoistre les dames qui ont fait faulseté à leur seigneur*. Voyez, dans le troisième vol. de cette édition de Tressan, *Tristan de Léonais*, page 59. P.

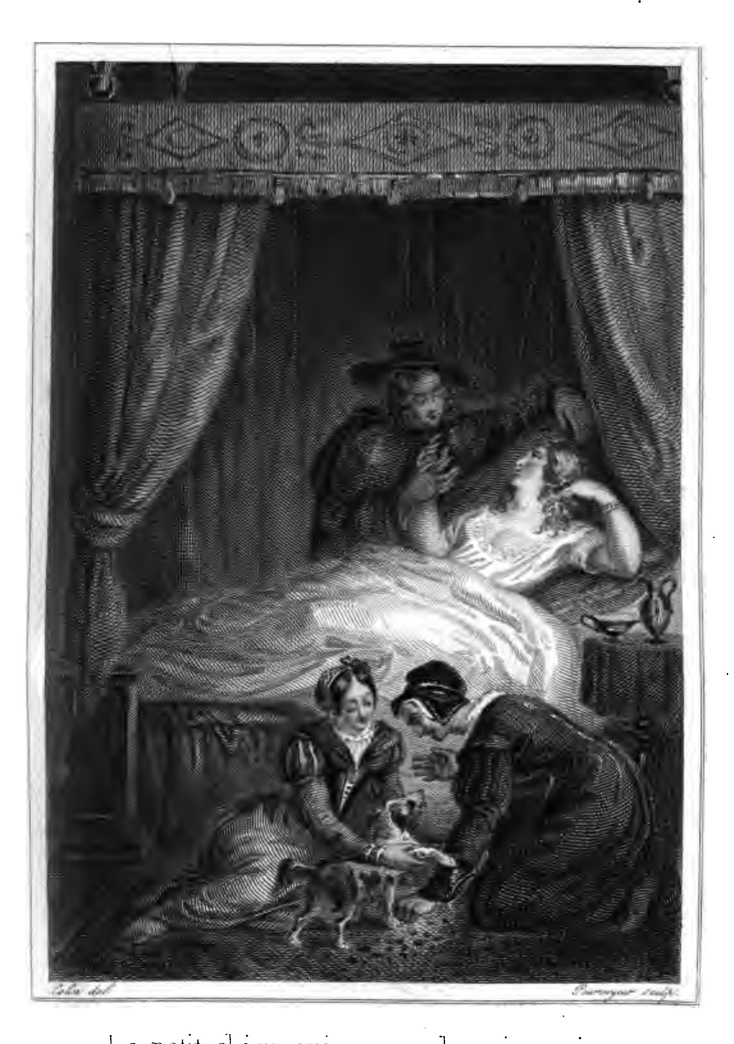
FIN DU QUARANTE-DEUXIÈME CHANT.

CHANT XLIII.

ARGUMENT.

Renaud refuse de boire dans la coupe enchantée. — Son hôte lui raconte son histoire. — Renaud prend congé du chevalier et s'embarque pour descendre le Pô. — Description des lieux par lesquels il passe. — Histoire du petit chien qui secoue des pierreries. — Renaud arrive à l'île de Lipaduse après le combat des six chevaliers. — Désespoir de Fleur-de-Lis. — Discours de Roland sur le corps de Brandimart. — Funérailles de ce chevalier. — Mort de Fleur-de-Lis. — L'hermite guérit Olivier et Sobrin. — Il baptise Sobrin. — Roger est reconnu par les chevaliers.

EXÉCRABLE avarice! desir insatiable des richesses! empare-toi, si tu le veux, de ces ames déja tachées par les vices les plus bas; mais respecte du moins celles qu'un heureux penchant portait à la vertu! N'entraîne pas dans tes serres cruelles ces ames élevées qui seraient parvenues à mériter l'estime publique, si tu ne les avais pas séduites! Quoi! tu peux fermer à la lumière les yeux du savant même; et celui qui sait mesurer tout sur la terre, qui porte ses regards et ses calculs jusque dans la profondeur des cieux et sur les li-



Le petit chien qui secoue des pierreries

ROLAND FURIEUX. Chant 43.

mites de la vaste étendue des mers, est soumis à ton pouvoir! Ton mortel venin empoisonne son cœur; le desir d'accumuler l'or avec l'or est son unique bonheur, son unique espérance!

Et vous, guerriers célèbres, qu'on a vus cent fois pénétrer les premiers dans les bataillons ou les murs de l'ennemi, vous, dont la valeur généreuse a toujours servi de bouclier à vos soldats dans les retraites forcées, pouvez-vous languir dans les fers honteux que vous-mêmes vous vous êtes forgés, et vous montrer jusqu'à la mort plus sensibles aux dons de Plutus, qu'aux palmes immortelles que le dieu de la guerre vous a prodiguées? O monstrueuse cupidité! obscurciras-tu toujours la lumière des sciences, et le flambeau qui guide la main des beaux-arts?

Mais, hélas! que n'ai-je pas à dire de plus sur les ravages que cette passion sordide fait souvent dans un cœur qu'on croyait inébranlable à toute espèce de séduction? O vous qui sûtes résister à la constance, aux transports d'un amant aimable et fidèle; vous qui sûtes réprimer ce doux penchant qui porte à céder à l'amour, vous vous laissez vaincre par la plus basse des passions! quoi! vos charmes deviennent la proie d'un vieillard ou de quelque scélérat enlaidi par la nature et par le vice, lorsqu'il fait briller l'or et les diamants à vos yeux!

Quelques-uns trouveront ma déclamation un peu trop vive; mais j'ai peut-être quelques bonnes

raisons pour m'excuser : chacun sent son mal; peut-être même aussi quelqu'un, en secret, m'entendra sans oser me condamner. Au reste, ce que je viens de dire ne m'éloigne point du tout de mon sujet : on verra que mes imprécations contre l'avarice se lient intimément à ce que je vais vous dire, lorsque je vous aurai parlé de Renaud, que j'ai laissé tenant la coupe enchantée dans sa main.

Renaud, après avoir regardé cette coupe d'un air pensif pendant quelques moments, prit son parti, la posa sur la table, et dit à son hôte : Il faudrait que j'eusse perdu la raison, pour chercher à savoir ce qu'il me serait peut-être bien cruel d'apprendre. Ma femme est femme; et ce sexe, dit-on, est un peu fragile : pourquoi courrais-je le risque de perdre l'excellente opinion que j'ai d'elle? L'estime que j'ai pour ma Clarice me rend heureux et tranquille; que pourrais-je donc apprendre de cette coupe dangereuse qui pût augmenter mon bonheur? Ce qu'elle me confirmerait de plus ne pourrait rien ajouter à notre union. Je remercie le ciel de l'avoir formée, et je ne veux point le tenter... Je crois que ma façon de penser à ce sujet est très sensée; je m'en tiens à l'opinion qui fait ma tranquillité, et je serais bien fâché d'apprendre rien qui pût me donner le plus léger ombrage. Faites emporter cette coupe, que mes lèvres refusent de toucher : si j'avais la téméraire curiosité d'essayer sa puis-

sance, je me rendrais aussi coupable que notre premier père le devint en goûtant du fruit défendu. Il était heureux; le fol espoir de l'être encore davantage le plongea dans un abyme de malheurs. Il en est de même d'un mari trop curieux de savoir tout ce que pense et tout ce que fait sa femme; il perd bientôt la douce confiance qui faisait son bonheur; il la perd par sa faute, et sans espoir de la voir jamais renaître en son cœur.

En disant ces mots, le bon et sage Renaud repoussa loin de lui cette coupe qui lui faisait horreur, en pensant à tous les malheurs dont elle pouvait devenir la source. Il aperçut alors le seigneur du château tout en larmes; elles étouffaient sa voix; et ce ne fut qu'après quelques moments qu'il s'écria : Maudite soit celle qui m'a persuadé de faire une semblable épreuve! Hélas! sans ma fatale curiosité, je n'aurais pas perdu ma charmante compagne. Ah! seigneur, que ne vous ai-je connu dix ans plutôt! j'eusse suivi votre exemple et vos sages leçons; et mes yeux presque éteints ne seraient pas, depuis ce temps fatal, une source intarissable de larmes. Mais je veux vous ouvrir mon cœur, et vous faire connaître la cause des tourments qui le déchirent.

Je suis né dans une ville voisine (1), autour de

(1) Mantoue. Après la ruine de Thèbes, Manto, fille de Tirésias, se réfugia en Italie. Elle y eut un fils, Ocnus, qui fonda une ville, et l'appela Mantoue, du nom de sa mère. Sui-

laquelle une rivière limpide, qui prend sa source à Bénaco, forme une espèce de lac avant d'aller porter ses eaux dans le fleuve du Pô : elle fut bâtie dans le temps où fut détruite celle que Cadmus et ses soldats sortis des dents d'un dragon (1) avaient fondée. J'étais né d'une race très noble, mais ruinée par des malheurs imprévus : la nature me dédommagea des biens que la fortune me refusait ; elle m'accorda la figure la plus aimable ; et les faveurs dont un grand nombre de jeunes beautés me comblèrent dans mon printemps, me forcent à convenir avec vous que j'avais tous les dons de plaire, quoique je sois honteux d'oser vous le dire moi-même. Il habitait alors dans la ville où j'avais reçu le jour une espèce de philosophe d'une science profonde : son pouvoir surpassait celui des hommes ordinaires, et le soleil a parcouru cent vingt-huit fois le zodiaque depuis le jour de sa naissance, jusqu'à celui qui

---

vant quelques mythologues, cette Manto n'était pas la même que la fille de Tirésias. Quoi qu'il en soit, l'Arioste, usant du privilége des poëtes romanciers, fait de Manto une fée, à laquelle il attribue la fondation de Mantoue. P.

(1) Fù fatta la città quando a ruina
Le mura andar dell' agenoreo draco.

M. de Tressan a traduit « Elle (Mantoue) fut bâtie sur les « ruines de celle (Thèbes) que Cadmus et ses soldats sortis « des dents d'un dragon avaient bâtie, » plaçant ainsi l'ancienne Thèbes en Italie. P.

vit fermer ses yeux pour toujours. Cet homme avait passé sa vie dans l'étude des sciences les plus profondes, montrant une humeur assez sauvage, et fuyant la société; mais il n'est point de retraite assurée contre l'amour : sur ses derniers ans, il devint amoureux d'une jeune fille noble et belle, dont à force de présents il obtint le cœur et la main. Maître de cette jeune beauté, son art, et les démons soumis à ses ordres, bâtirent le palais où vous êtes : c'est là que, la retirant de toute espèce de société, il en eut une fille qu'il fit élever avec soin par des femmes d'une sagesse éprouvée; et ce fut pour donner à sa fille une haute idée de la vertu, qu'il remplit son palais des statues élevées aux femmes qui l'avaient portée ou qui la porteraient au plus haut degré. Vous pouvez voir dans l'intérieur du palais les statues de celles qui se sont rendues célèbres dans l'antiquité; mais les huit qui servent d'ornement à cette fontaine, et dont l'ame ne sera pas moins pure que ses eaux, sont encore à naître.

Lorsque la fille de ce vieillard, brillante de toutes les fleurs de la jeunesse, lui parut être comme le palmier à dattes, qui n'attend plus pour porter du fruit que l'ombre du palmier qui ne donne jamais que des fleurs, il me choisit pour m'unir avec elle. Je devais bien des graces à la fortune de m'avoir fait accorder cette préférence, puisque je ne dois accuser que moi-même de mes malheurs. Ce superbe château, les terres, les lacs

et tous les domaines à vingt milles à la ronde, me furent donnés pour la dot de la plus charmante femme de toute l'Italie : non-seulement elle les surpassait toutes par sa beauté; mais son esprit, également brillant et sage, et souvent animé par une agréable gaieté, rendait les moments où je l'écoutais presque aussi délicieux que les plus vifs de notre heureuse vie. Elle égalait Pallas pour le savoir et pour la prudence, Arachné pour l'art d'employer la laine et la soie; elle surpassait la grace des nymphes dans sa danse légère; sa voix avait la douceur et la justesse de celle des muses, et son goût pouvait éclairer tous les arts.

Tous ces talents, tous ces dons célestes, étaient encore embellis pour moi par le bonheur d'être tendrement aimé. Ah! comment me le rappeler aujourd'hui, sans mourir de regret et de douleur? elle ne me quittait jamais un moment sans peine, et la joie et l'amour brillaient dans ses yeux dès que j'y reparaissais. Nous vécûmes longtemps dans cette union si douce : hélas! elle ne fut interrompue que par ma faute.

Son père mourut cinq ans après notre mariage, et ce fut peu de temps après cette perte que j'essuyai mes premiers malheurs. Je croyais que rien ne pourrait troubler ma félicité : elle me paraissait être toujours nouvelle, lorsque j'eus le malheur de plaire à la dame la plus noble, la plus belle, mais la plus dangereuse qui fût dans la contrée que j'habitais. Plus habile magicienne que

les redoutables femmes de la Thessalie, la nuit et le jour se succédaient à sa volonté; le soleil s'arrêtait dans sa course; la terre s'ébranlait sur ses pôles : mais tout son pouvoir, son amour et sa beauté, ne purent ébranler ma fidélité pour une épouse adorée : tout se refusait à ses desirs dans celui qui n'en sentait naître aucun pour elle. Je me serais cru le plus coupable des mortels, si j'avais sacrifié sur un autel étranger une seule des offrandes que je prodiguais sur celui de la déesse de mon cœur et de ma vie. Ses offres, ses dons, ses avances, tout m'importunait; et les rochers glacés de la Scythie ne sont pas plus inébranlables, que je le fus à l'amour de Mélisse (1); c'est ainsi qu'elle s'appelait. La douce certitude que j'avais d'être aimé d'une épouse que j'adorais, m'eût fait mépriser cette charmante fille de Léda qui causa la ruine de Troie; et tous les charmes qui furent dévoilés aux yeux du berger du mont Ida, n'eussent point eu la préférence sur ceux que je croyais voir toujours pour la première fois.

---

(1) Cette Mélisse est-elle la même que celle qui joue un personnage si considérable dans le poëme, cette bienveillante magicienne, la constante protectrice de Roger et de Bradamante? La différence des caractères ne permet pas de le supposer, malgré l'identité des noms, et quoiqu'elles soient toutes les deux magiciennes. Il semble que le poëte aurait pu facilement trouver un autre nom pour cette seconde Mélisse. P.

La passion de Mélisse ne s'éteignit point par la froideur de mes refus. Me rencontrant un jour que j'étais sorti seul de ce palais, elle saisit ce temps pour ébranler la confiance entière que j'avais dans le cœur de mon épouse, et elle me fit sentir les premières atteintes de la jalousie. Adroite et perfide dans l'art de séduire, elle commença par louer ma fidélité, puisque j'étais intimément convaincu de celle de mon épouse. Mais, me dit-elle, quelle preuve certaine pouvez-vous avoir qu'elle ne puisse jamais aimer que vous? A-t-elle quelque mérite à cette fidélité sans tache, lorsque vous ne la quittez pas d'un moment, et que votre amour lit dans ses yeux et prévient tous ses desirs? A-t-elle jamais vu un autre homme digne de plaire? Comment donc pouvez-vous être assuré qu'elle soit inébranlable dans sa foi? Essayez de vous éloigner d'elle pendant quelque temps; faites courir le bruit aux environs que vous ferez une longue absence; donnez le temps à ceux qui peuvent être épris de ses charmes d'avoir accès auprès d'elle, d'écrire, de se rendre pressants, d'offrir des dons, de jurer un secret inviolable, de plaire, de persuader: alors, si sa résistance est telle que je présume qu'elle pourra l'être, alors vous serez véritablement convaincu que vous êtes parfaitement aimé; mais, jusqu'à ce que vous ayez fait une pareille épreuve, il n'est pas raisonnable que vous le soyez.

Ce fut par cette ruse coupable que l'enchan-

teresse réussit à porter le trouble dans mon ame, et même à me faire desirer de faire l'épreuve dont elle venait de me donner l'idée. Mais, lui dis-je par réflexion, si malheureusement mon épouse venait à démentir l'opinion que j'ai d'elle, quel moyen aurais-je de pouvoir en être certain? N'en soyez point en peine, dit Mélisse; je peux vous donner une coupe dont la vertu est rare et singulière : Morgane la fit autrefois pour instruire son frère de la conduite coupable de Genièvre (1). Dès que cette coupe sera pleine de vin, l'époux trompé qui voudra boire répandra toute la liqueur, sans qu'une seule goutte puisse le consoler de tout ce qu'il sentira dès-lors qu'il aura perdu. Faites-en l'expérience tout-à-l'heure : je suis bien sûre que vous trouverez le vin exquis, et que vous viderez la coupe avec plaisir. Mais essayez de voyager pendant quelques mois, je crains bien alors que ce vin ne vous paraisse amer, quand vous le verrez se répandre sur votre sein. Cependant, si par hasard je me trompe dans ce que je présume, j'avouerai que vous êtes le plus fortuné des maris.

J'accepte l'offre : la coupe m'est présentée; je la vide en entier : je sens plus de plaisir que n'en

(1) Voyez Tristan de Léonais, page 59, troisième volume de cette édition de Tressan, où cette histoire est différemment racontée. Morgane, suivant les romans de la Table Ronde, était sœur de Marc, roi de Cornouailles, mari de Genièvre. P.

ont les dieux lorsqu'ils boivent du nectar, et qu'ils voient les charmes naissants d'Hébé. Cela va bien, dit Mélisse; mais absentez-vous pendant un ou deux mois; revenez faire la même épreuve; et gare que vous ne vous trouviez le sein bien complètement mouillé. Il me paraissait trop dur de m'éloigner, non que je me défiasse du cœur de mon épouse; mais je l'adorais; une heure d'absence était un siècle pour moi. Mélisse voyant que je résistais au conseil de m'éloigner : Je vois bien, me dit-elle, qu'il faut que je trouve un autre moyen pour vous assurer de la vérité. Je saurai changer vos traits, votre voix et votre façon de vous vêtir, et c'est sous une figure absolument différente de la vôtre que vous paraîtrez auprès de votre épouse.

Entre les deux embouchures par lesquelles les eaux rapides et menaçantes du Pô se jettent dans la mer, il existe une ville d'une belle et nouvelle structure, dont le territoire s'étend jusqu'à la Méditerranée, et est défendu par les deux larges branches du fleuve (1). Elle fut élevée par un reste de Troyens échappés au glaive d'Attila. Le sei-

---

(1) Ferrare. Après la ruine de Troie, Anténor vint à la tête d'une troupe de Paphlagoniens, s'établir en Italie, entre l'Adige et la Brenta, où il bâtit Padoue. Mais cette ville ayant été détruite par Attila, ce fléau des nations, ceux des habitants, qui échappèrent à sa furie, se retirèrent sur les bords de l'Adriatique, où ils fondèrent Venise et Ferrare. P.

gneur de cette contrée était jeune, bien fait, aimable et puissant. Un jour, s'étant éloigné de ses terres à la suite d'un faucon, il arriva sur les miennes, et vit mon épouse : il en devint si vivement épris, qu'il n'est rien qu'il n'imaginât depuis pour la rendre favorable à son amour. Des rigueurs constantes et les rebuts lui firent cesser ses poursuites; mais les attraits qui l'avaient charmé restèrent gravés dans son ame. Mélisse sut m'amener adroitement à consentir qu'elle me donnât la figure de ce jeune seigneur, auquel, en tous points, je devins exactement semblable.

J'avais feint, deux jours auparavant, avec mon épouse, de partir pour aller dans une contrée du levant; et ce fut sous cette nouvelle figure que je vins la retrouver avec Mélisse, qui s'était métamorphosée en jeune écuyer, et qui portait avec elle tout ce que les grandes Indes et les deux Arabies produisent de plus précieux et de plus rare. Nous nous introduisîmes facilement dans ce palais; nous montâmes avec Mélisse à l'appartement de mon épouse; le hasard fit qu'aucun de ses écuyers ou de ses femmes ne se trouvait alors auprès d'elle. J'eus l'air de saisir ce moment heureux pour lui parler de mon amour, et je me servis du funeste moyen qu'on m'avait suggéré pour ébranler sa vertu. J'aimais; il ne me fut que trop facile de m'exprimer avec feu; et, répétant sans cesse des offres nouvelles, je lui dis que tous les diamants, tous ces riches dons que

je faisais briller à ses yeux n'étaient que les prémices de ceux que je lui destinais. Je lui parlai des facilités que lui donnait l'absence d'un époux, que l'amour aurait dû captiver sans cesse à ses genoux; je lui rappelai le temps de ma première déclaration; je lui peignis toute la douleur dont j'avais été pénétré depuis qu'elle m'avait ôté l'espérance de réussir à lui plaire : je finis par lui dire que tous les maux que j'avais soufferts, tant de constance et tant d'amour, méritaient enfin quelque récompense.

Mon épouse commença par être un peu troublée, et par refuser de m'écouter : mais elle rougit; et ses yeux, éblouis par le feu de tant de belles pierreries, restaient attentifs et fixés pour en admirer l'éclat. Je devins alors plus pressant encore; j'osai baiser la belle main qui se plaisait à varier les feux qui s'élançaient de ces diamants et de ces rubis... Hélas... elle me dit enfin, d'une voix basse et tremblante, ces mots cruels qui furent le commencement des malheurs du reste de ma vie : Si j'étais bien sûre du plus profond secret.... je n'aurais.... je n'aurais plus rien à vous refuser....

Cette réponse fut un trait envenimé qui me perça le cœur : un froid mortel courut dans mes veines, et ma langue immobile sembla se glacer sur mes lèvres. Mélisse, à l'instant, me redonna ma figure ordinaire. Jugez, seigneur, quel fut l'état de mon épouse à cet aspect : il devint aussi

cruel, aussi glacé que le mien : nous restâmes tous les deux muets, immobiles, pâles comme la mort, et les yeux baissés vers la terre... Ma langue enfin se déliant à peine : Ah! cruelle et chère épouse, m'écriai-je, est-ce donc ainsi que tu trahis ta foi? Quoi! l'appât des richesses te séduit! Quoi! ton honneur et le mien te sont moins chers que leur possession!... Elle resta muette, et ne put me répondre que par des torrents de larmes.

La honte dont elle se sentit couverte fut bientôt suivie d'un dépit mortel; elle fut indignée, et de mes soupçons, et d'une si cruelle supercherie. La haine s'empara d'une ame si sensible qui perdait le bonheur d'aimer, et la haine fit promptement naître le desir de la vengeance. Dès que le soleil fut retiré sous l'onde, l'obscurité favorisant sa fuite, elle courut sur les bords du Pô. Le patron d'une barque légère, gagné par un riche présent, fit force de rames; et, secondé par la rapidité du courant, il la fit aborder dès le lendemain matin chez cet amant dont j'avais pris la figure. On peut imaginer quels furent les transports avec lesquels elle fut reçue : ce fut du palais même de celui pour lequel elle me quittait, qu'elle m'écrivit que j'avais rompu sa chaîne, détruit son amour, et que je ne la reverrais jamais.

Malheureux que je suis! poursuivit cet époux en jetant un cri douloureux, ils s'aiment, ils sont tranquilles, rien ne manque à leur bonheur; et moi, je languis, je pleure ma fatale imprudence,

et la mort seule peut terminer ma peine. Je crois même que déja j'aurais perdu la vie, sans le triste secours que je trouve dans cette coupe qui me distrait quelquefois du noir chagrin qui me poursuit. Depuis dix ans je vois tous ceux qui sont reçus dans ce palais en faire l'épreuve; aucun d'eux n'a pu réussir encore à y boire; et, chaque fois que je vois leur sein baigné plus ou moins rapidement par le vin, j'ai la consolation de savoir que je les ai tous pour compagnons de mon malheur. En vérité, seigneur, vous avez été bien prudent et bien sage, et vous êtes le seul que la raison ait su décider à me refuser. Ah! que vous me faites sentir vivement la fureur imbécille de ma conduite, qui m'a fait plonger moi-même un poignard dans mon sein!

La méchante et trompeuse Mélisse espéra vainement qu'elle jouirait de son ouvrage: la connaissant pour l'auteur de tous les maux que j'éprouvais, loin de passer dans ses bras, je repoussai ses caresses avec horreur; elle ne put ni me toucher, ni se délivrer de son amour : elle prit, peu de temps après, le parti de s'éloigner des lieux que j'habitais; et, depuis ce temps, son nom même n'est plus venu jusqu'à moi.

C'est ainsi que le malheureux maître de ce beau château fit le récit de ses peines. Renaud en fut attendri, se tut quelques instants, et lui dit : Mélisse vous donna sans doute un conseil pernicieux; vous avez tenu la conduite d'un insensé qui

va follement irriter un essaim de guêpes; et vous avez trouvé ce que vous ne deviez pas avoir l'indiscrétion de chercher. Mais pourquoi donc êtes-vous étonné que votre femme se soit rendue à l'appât des dons et des pierreries? En est-il une sur dix qui n'en eût fait autant? Il est des ames plus fermes qui, pour un moindre prix, s'avilissent encore davantage. Comment pourrions-nous espérer qu'un sexe aussi fragile ne se prenne pas à l'amorce des richesses, lorsque nous voyons des hommes d'un rang supérieur et d'une réputation honorable devenir traîtres à leurs maîtres, et tromper leurs anciens amis, dans l'espérance de s'enrichir? Vous n'auriez pas dû vous servir d'armes aussi sûres de leurs coups pour attaquer sa vertu : ne savez-vous pas que le marbre et l'acier se laissent amollir par l'or? Enfin je trouve qu'en faisant cette épreuve vous avez été plus coupable qu'elle, quoiqu'elle ait si facilement succombé; et si elle vous eût tendu un semblable piége, je ne sais si vous auriez résisté davantage. Ils se levèrent de table : Renaud desirait passer quelques heures de repos dans l'appartement que le châtelain avait fait préparer; il voulait partir une heure avant le jour, ayant très peu de temps à perdre pour joindre Roland, et il se disposait à se retirer, lorsque le châtelain, qui le conduisait, lui proposa de se mettre dans une de ses chaloupes qu'il allait faire préparer. Vous y dormirez à votre aise, lui dit-il, et vous ferez assez

de chemin pendant la nuit pour gagner une bonne journée.

Le paladin accepta cette proposition avec beaucoup de reconnaissance; il remercia le châtelain, descendit sur le rivage, et monta dans une barque où tout était préparé pour reposer et pour voguer avec diligence. Le courant du fleuve et six bons rameurs firent descendre cette barque avec la rapidité d'un oiseau. Le paladin s'endormit, après avoir commandé qu'on l'éveillât, lorsque la barque serait près de Ferrare. Le patron laissa Melara à main gauche et Sermido à la droite; il dépassa l'île de Figarolo; et, lorsqu'il fut arrivé près de la Stellata (1) où le Pô se divise en deux branches, laissant celle qui coulait du côté de Venise, il fit prendre aux rameurs le canal de la droite. La barque avait passé Bondeno (2), lorsque l'aurore commençait à semer les roses et les lis sur les bords de l'Orient : ce fut alors que Renaud se réveilla.

Le paladin aperçut de loin les deux forts de Tealdo (3) : O ville heureuse! s'écria-t-il, dont mon

(1) Melara, Sermido, Stellata, châteaux forts sur les bords du Pô; Figarolo, île sur la même rivière. P.

(2) Bondeno, château appartenant aux princes de Ferrare. P.

(3) Château à l'ouest de Ferrare, sur la rive gauche du Pô, bâti par Tealdo d'Este, en 970, et qui par conséquent n'existait pas du temps de Charlemagne. P.

cousin Maugis m'a prédit la brillante destinée, après avoir consulté les astres et recueilli tout ce que son esprit prophétique en annonce; toutes les autres villes d'Italie envieront ta gloire. Pendant qu'il parlait ainsi, le courant du roi des fleuves porta la barque comme si ses rames eussent été des ailes; elle aborda bientôt sur le rivage de la petite île voisine de la ville.

Quoique cette île fût encore inculte et déserte, le paladin eut du plaisir à la considérer, sachant de son cousin Maugis, que, lorsque le temps en serait arrivé, elle devait être également ornée et florissante, et qu'on oublierait, en la voyant, et les agréments de l'île où Nausicaa prît naissance (1), et cette île de Caprée que Tibère avait pris soin d'embellir. Lorsque le soleil aura recommencé sept cents fois son cours, avait dit Maugis, cette île surpassera les jardins des Hespérides par la beauté de ses arbres, par la variété de ses plantes rares et de ses arbustes; elle rassemblera dans ses bois touffus plus d'animaux de toute espèce, que les étables de Circé. Les Amours et les Graces abandonneront souvent les bosquets de Chypre et de Paphos, pour venir danser et folâtrer dans ceux de cette île agréable. Elle sera non-seulement embellie par un prince (1), fils et père d'un Her-

(1) L'île des Phéaciens, où régna Alcinoüs, père de Nausicaa. P.

(1) Alphonse Ier, fils d'Hercule Ier et père d'Hercule II, ducs de Ferrare. P.

cule; mais on verra s'élever, par les ordres de ce prince également sage et puissant, une ville que des remparts formidables mettront à l'abri des entreprises de ses ennemis.

C'est ainsi que Renaud, se souvenant de tout ce qu'il avait appris de Maugis, pensait avec admiration comment la petite ville et les marais qu'il voyait sous ses yeux seraient un jour changés, et verraient naître de leur sein une ville superbe, imprenable, et peuplée de sujets nombreux et fidèles, et dans laquelle les arts et les sciences fleuriraient. Ces marais aussi devaient être desséchés pour former des plaines et des parcs agréables et féconds. Heureuse cité! s'écria pour la seconde fois Renaud, la magnificence de tes souverains, leur cour brillante, les vertus et l'urbanité de tes citoyens, te rendront à jamais florissante.

Pendant que Renaud disait ces mots, la barque voguait avec plus de rapidité qu'un faucon qui revient au leurre que le fauconnier lui présente: l'on perdit bientôt de vue la ville et la petite île; et les matelots laissèrent derrière eux San Giorgio, la tour de la Fosse et de Gaïbana (1).

Comme il est assez ordinaire qu'une idée en fasse naître d'autres, lorsque Renaud aperçut la petite ville dont l'hôte qui l'avait reçu la veille

---

(1) Petite île, sur la rivière du Pô, consacrée à saint Georges, patron de Ferrare. P.

avait, à la vérité, quelque raison de se plaindre, la coupe si fatale à cet homme qu'elle n'avait éclairé que pour le rendre malheureux, lui revint à l'esprit; il se rappela de même que cet époux trompé l'avait assuré qu'aucun des maris que leur imprudence avait engagés à faire la même épreuve, n'avait jamais pu porter la coupe à ses lèvres sans que le vin se fût répandu sur son sein. Quelquefois il se repentait de n'avoir pas essayé si sa main aurait été plus sûre que celle de ceux qui s'étaient emparés de la coupe; mais il finissait toujours par se savoir bon gré de sa prudence. Il n'est pas possible, se disait-il à part soi, que, quand j'aurais vidé la coupe tout d'un trait, j'eusse eu meilleure opinion de ma chère Clarice, qui porta toujours le calme en mon ame: j'aurais donc fort peu gagné, si l'épreuve m'eût été favorable; et si j'avais eu, par hasard, le malheur d'être forcé d'accuser une femme que j'aime et que j'honore, j'en aurais été mortellement affligé. En vérité, je trouve bien extravagant de risquer ainsi le repos du reste de sa vie; c'est mettre au jeu mille contre un, et risquer tout ce qu'on possède, dans l'espérance du plus faible avantage. Tandis que le fils d'Aymon, la tête baissée, se livrait ainsi à ses réflexions, un des gondoliers, homme très gai de son naturel, et beau parleur, devinant les pensées dont il était si fortement occupé, osa l'attaquer de conversation. Renaud se mit à rire, et s'entretint familièrement avec lui.

Ils convinrent, après avoir parlé des femmes en général pendant quelque temps, qu'il fallait être extravagant pour exposer la sienne à quelque épreuve dangereuse, et qu'une femme se tirerait plutôt d'entre mille épées et d'une fournaise ardente, qu'elle ne résisterait à l'or et aux autres dons qui lui seraient offerts. En vérité, seigneur, l'esprit de sagesse vous inspirait, quand vous avez dit à mon maître qu'il ne devait pas offrir de si riches dons à sa femme ; car, entre nous, il en est bien peu dont l'ame soit assez honnête pour résister quand on l'attaque avec de si fortes armes.

A propos, seigneur, poursuivit le gondolier, sauriez-vous par hasard l'histoire assez plaisante d'une jeune femme, dont l'esprit et la malice ont su faire tomber son mari dans la même faute pour laquelle il avait voulu la faire mourir? Cette histoire a trop couru pour n'avoir pas été jusqu'au-delà des Alpes; et mon maître, qui la connaissait aussi bien que moi, aurait dû s'en souvenir, pour ne pas mettre sa femme à la même épreuve à laquelle l'autre avait succombé. C'est bien mal-à-propos, et pour faire à jamais son malheur, qu'il a mis en oubli qu'il n'est ni fierté, ni vertu qui résiste aux présents qui sont offerts avec adresse et prodigalité. Mon pauvre maître n'ignorait pas l'aventure arrivée dans cette belle ville dont le Mincio, retenu dans son cours, baigne les murs, et dans laquelle nous sommes nés tous les deux. C'est d'Adonio que je veux vous parler..... de

ce jeune homme, qui, par le moyen d'un joli petit chien dont il a fait présent à la femme d'un de nos premiers sénateurs, a trouvé le secret de faire un autre don à son mari jaloux.... Non vraiment, dit Renaud, on ne connaît point encore cette aventure en France; je n'en ai pas entendu parler dans les longues tournées que j'y ai faites, et vous me ferez grand plaisir de me la raconter.

Le gondolier ne demandait pas mieux que de rire, jaser et se faire écouter. Seigneur, lui dit-il, nous avions dans notre grande cité de Mantoue un sénateur qui se nommait Anselme; c'était un homme illustre par sa naissance, et respectable par son autorité, son âge et son savoir. Cet homme, profond dans la science (1) dont Ulpien donne des leçons, s'ennuya de vivre seul : il ne fut pas embarrassé pour trouver une compagne telle qu'il la desirait; une jeune personne noble et charmante reçut sa main. L'éducation, les mœurs douces, la gaieté de sa nouvelle épouse, la rendaient parfaite; on croyait même lire dans ses yeux vifs et touchants qu'elle était née sensible, et qu'elle commençait à le devenir lorsque le seigneur Anselme finissait de l'être. Elle eut peut-être l'imprudence de ne pas dissimuler avec son vieux époux, pendant les premiers jours, l'heureux

(1) La jurisprudence. Ulpien, célèbre jurisconsulte, tuteur et ensuite ministre de l'empereur Alexandre Sévère. P.

présent qu'elle avait reçu de la nature; c'en fut assez pour qu'Anselme devînt le plus jaloux de tous les vieux maris. Il n'avait cependant d'autres raisons pour excuser sa jalousie, que la jeunesse et les charmes de son épouse; car il craignait trop qu'on ne connût celle de ses perfections qui lui donnait le plus d'ombrage. Un jeune cavalier de la même ville, qui se nommait Adonio, qui méritait l'estime publique, et dont la naissance illustre ne pouvait être disputée, puisque le meilleur généalogiste de Mantoue le faisait descendre en droite ligne d'une des dents du dragon de Cadmus; ce jeune homme beau, spirituel et bien fait, devint amoureux comme un fou de la charmante femme du sénateur.

Il ne négligea rien pour réussir à lui plaire, et les premiers moyens qu'il employa furent bien chers : les beaux habits, les fêtes, des présents à tous ceux qui pouvaient avoir accès chez Anselme, tout fut employé par Adonio; mais le trésor de Tibère (1) n'eût pas suffi pour soutenir une pareille dépense; et dans moins de deux ans tous les biens qu'il avait reçus de ses pères furent

(1) Le dix-neuvième empereur de Constantinople adopté par Justin à qui il succéda. On raconte qu'ayant fait creuser la terre dans un endroit où une croix lui était apparue à plusieurs reprises, il trouva un immense trésor, composé de toutes les richesses de l'eunuque Narsite, et de celles de Rassimonde femme d'Alboin, roi des Lombards. P.

dissipés. Vous croirez sans peine que sa maison fut promptement abandonnée de ceux qui n'y trouvèrent plus ni spectacles, ni festins; il resta seul; il fut délaissé, fui de tout le monde; et, ne pouvant supporter l'humiliation d'une misère extrême, il prit le parti d'aller la cacher en des lieux où l'on ne pût le reconnaître. Il sortit donc dès la pointe du jour de Mantoue, le cœur plein de regrets et les yeux baignés de larmes; il suivit les bords du vaste marais dont notre ville est entourée. Le souvenir de celle qu'il adorait achevait de déchirer son cœur; il marchait tristement, lorsqu'il eut une aventure qui, quelque temps après, le tira de l'état le plus affreux, pour l'élever au faîte de la félicité. Il vit un paysan, armé d'un long bâton ferré, qui battait une haie, et qui la fouillait de toutes parts. Adonio s'arrêta, s'informa du paysan quelle était la cause de la longue fatigue qu'il prenait; le paysan lui répondit qu'il avait aperçu la plus grosse couleuvre qu'il eût jamais vue, se cacher dans cette haie épaisse, et qu'il ne voulait pas cesser de la poursuivre jusqu'à ce qu'il l'eût assommée. Adonio, qui se ressentait de son origine, aimait assez les serpents, et même il en portait dans ses armes, en mémoire de la dent sa grand'mère : il dit au paysan qu'il voulait qu'il ne tourmentât plus cette couleuvre, qu'il cessât de la poursuivre, et qu'il était résolu de l'empêcher, de force ou de gré, de suivre son projet de la tuer. Le paysan obéit; Adonio conti-

nua sa route, suivit la résolution qu'il avait prise, et réussit à se cacher à toutes ses anciennes connaissances pendant quelques années qu'il passa dans un état très malheureux. Il l'était encore moins par l'indigence, que par l'amour qu'il ne pouvait arracher de son cœur : cette passion impérieuse lui rappelait sans cesse tous les charmes de la belle sénatrice; elle lui faisait sentir que, de tous les malheurs, le plus insoutenable était celui de ne plus voir celle qu'il adorait; elle sut le forcer enfin à revenir dans sa patrie, dût-il expirer de honte et de désespoir, en revoyant cet objet toujours présent à ses desirs et à sa pensée. Adonio reprit donc le chemin de Mantoue presque nu, have, exténué par la misère, et n'ayant d'autre idée que d'expirer aux yeux de celle qu'il adorait.

Il arriva dans ce même temps que le sénat de Mantoue fut obligé de députer près du saint père un de ses premiers sénateurs, pour suivre une importante et difficile affaire portée à la chambre apostolique : on tira au sort, et il tomba sur Anselme. Le choix que le sort avait fait parut trop bon au sénat, pour qu'il écoutât les prières et les offres que fit Anselme pour se dispenser de ce voyage. Le malheureux sénateur crut sentir ouvrir ses flancs, arracher son cœur, lorsqu'il vit que son départ était décidé : la plus noire jalousie troublait ses yeux, portait la pâleur sur son visage. Voyant enfin que sa destinée le forçait de s'éloi-

gner de la belle Argie son épouse, il eut recours au seul moyen qui pût lui donner quelque espérance; il l'accabla de caresses; il la conjura de lui conserver chèrement sa foi, lui répétant ces lieux communs que les pères et les maris renouvellent sans cesse à celles qui les écoutent les yeux baissés, et sentant leur cœur palpiter. Non, non, l'esprit, la beauté, les richesses, ne sont rien sans une inébranlable vertu; vous vous couvrirez de gloire, ma chère épouse, disait Anselme en tremblant, si, pendant ma longue absence, vous restez au-dessus des attaques de la médisance. Argie, qui n'avait encore rien qui parlât à son cœur, lui jura de toute son ame la plus exacte fidélité; ses larmes même coulèrent au départ d'Anselme; et, n'aimant encore rien, il lui fut facile de lui faire les serments les plus sacrés, qu'elle préférerait la mort à l'horreur de violer les vœux qu'elle avait prononcés au pied des autels.

Quoiqu'Anselme se trouvât un peu rassuré par ces promesses, comme un jaloux a recours à tout pour s'éclaircir sur le malheur souvent ignoré qui menace sa tête grise, il alla trouver un de ses amis, grand astrologue, et possédant presque l'esprit de la Pythie : il le conjura d'employer toute sa science pour savoir si sa chère Argie lui serait fidèle pendant une absence aussi longue. L'astrologue lui dit bien gravement qu'il allait tirer ses lignes, poser ses points, et consulter les constellations sur le sort que le destin lui préparait. An-

selme, pénétré d'une sainte horreur, et de la crédulité qui naît si naturellement de la jalousie, se retira respectueusement pour laisser à ce grand homme le temps d'employer son art divin, et quelque temps après il vint chercher sa réponse.

Soit que les premiers astres que l'astrologue eût consultés, eussent les traits charmants et les yeux d'Argie mis en conjonction avec la mine rechignée et la tête chauve d'Anselme ; soit que le hasard l'eût fait deviner l'évènement le plus vraisemblable, il dit assez durement au pauvre sénateur, qu'à peine serait-il parti, que sa femme, gagnée par de riches présents, le traiterait comme Vulcain fut traité par la charmante mère d'Énée.

Cette terrible menace, jointe à la crainte qui troublait déja son ame, lui parut être un arrêt dicté par le ciel même; cependant il ne perdit pas l'espérance de conjurer et de prévenir son mauvais sort. Argie, se disait-il à lui-même, doit être vaincue par un penchant à l'avarice; elle ne doit se rendre qu'à l'appât de quelques riches présents : eh bien! je suis assez puissant en biens pour la mettre au-dessus de cette espèce de séduction. Il courut la trouver; il remit à sa disposition ses trésors, tous ses riches joyaux; il lui donna les blancs-seings de toutes ses possessions et de tous ses contrats. Disposez de tout, ma chère épouse, lui dit-il en lui serrant les mains; dépensez, donnez, satisfaites toutes vos fantaisies, imaginez-en de nouvelles; tout est à vous : répan-

dez; prodiguez vos dons, et soyez sûre que votre époux ne vous demandera jamais d'autre compte que celui des sentiments que votre cœur vient de lui promettre.

Anselme cependant finit par prier Argie de quitter la ville, et d'aller habiter un de ses châteaux à la campagne, espérant que son honneur y serait plus en sûreté. Que peuvent offrir des laboureurs et des bergers? pensait-il alors. Ils n'ont qu'une houlette et leurs chiens; il n'imaginait pas qu'Argie s'abaissât à savoir s'ils avaient un cœur, ou quelque autre présent à lui faire. Argie, jetant ses bras autour du cou d'Anselme, lui promit tout ce qu'il exigeait; et, versant un torrent de pleurs, elle lui reprocha ses injustes alarmes, et les précautions offensantes qu'il prenait pour sa vertu. Je vous ennuierais, seigneur, si je vous racontais toutes les petites façons, toute la faiblesse, et les nouvelles instances d'Anselme, en quittant sa jeune et belle épouse. Il partit enfin; et le moment de tourner la bride de son palefroi, pour s'éloigner d'elle, fut celui de se sentir arracher le cœur: elle le suivit des yeux; et ces beaux yeux formaient un ruisseau de larmes sur ses joues de roses.

Pendant ce temps, comme je vous l'ai déja dit, Adonio, pâle, défiguré par une longue barbe, et couvert d'habits déchirés, se rapprochait de sa patrie, où le malheureux n'osait même aller que dans l'espérance de n'être pas reconnu. Il ar-



riva sur les bords du lac, et revit d'abord la haie où, quelques années auparavant, il avait empêché qu'un paysan n'assommât une couleuvre. Étant arrivé dans ce lieu, lorsque le soleil n'était pas encore assez haut sur l'horizon pour éteindre la lumière tremblante des étoiles, il vit venir à lui, le long du rivage, une femme vêtue d'un riche costume étranger, et dont l'aspect annonçait la noblesse, quoiqu'elle n'eût aucune suite après elle. Cette femme, l'abordant avec un air de connaissance et d'amitié, lui dit : Je vois bien que vous ne me connaissez pas, seigneur; je suis cependant votre parente : nous descendons tous les deux de Cadmus, et je vous dois la plus grande reconnaissance. Je suis la fée Manto; c'est moi qui posai les premiers fondements de cette belle cité, et c'est de mon nom qu'elle a tiré celui de Mantoue (1). Je suis une des plus célèbres fées de l'univers, mais aussi sujette que toutes les autres aux accidents des faibles humains. Nous sommes immortelles à la vérité; mais nous sommes obligées à passer le septième jour de la semaine sous la forme d'une couleuvre. Rien n'est plus cruel pour nous que de vivre tout un jour sous cette forme; nous sommes maudites, poursuivies, persécutées, et tous ceux qui nous aperçoivent cherchent à nous donner la mort. Il n'est aucun animal sur la terre qui soit aussi détesté que le serpent; il n'est aucune espèce d'outrage qu'on

(1) Voyez, dans ce volume, la note de la page 289.

ne nous fasse, si nous ne sommes assez heureuses pour trouver à nous cacher : nous ne pouvons mourir, mais nous sommes cruellement battues; et vous m'avouerez qu'il est fort fâcheux de ne pouvoir nous échapper qu'estropiées, et quelquefois le dos brisé par les coups. C'est à vous que je dois de n'avoir pas éprouvé ce même sort; un rustre était prêt à me briser les reins, si vous ne m'aviez pas défendue. Nous sommes privées de toute notre puissance le jour que nous sommes forcées de nous couvrir de cette vilaine peau; mais, lorsque nous avons repris notre première forme, tout nous est soumis dans l'univers; le soleil s'arrête à notre voix, ou perd sa lumière; la terre s'agite dans l'espace, et s'ébranle jusque dans son centre; la glace élance des flammes, et celle du feu se congèle et s'endurcit. Je viens pour vous payer du secours que vous m'avez donné; et, revêtue aujourd'hui de tout mon pouvoir, soyez sûr d'obtenir tout ce que vous me demanderez : dès ce moment, je veux que vous soyez trois fois plus riche que vous ne l'étiez de l'héritage de vos pères, et que, quelque dépense que vous puissiez faire, vos trésors aillent toujours en augmentant.

Je veux faire encore plus pour vous, dit la fée; je sais que vous aimez toujours celle qui fut cause de vos malheurs; je veux vous donner les moyens de réussir auprès d'elle, et d'être au comble de vos vœux. Son époux est loin d'ici : partez pour l'aller trouver dans le château qu'elle

habite hors de la ville, et je veux vous y suivre.

La fée lui prescrivit ensuite la forme sous laquelle il devait se présenter devant Argie; elle lui fit part aussi de celle qu'elle voulait prendre elle-même, cette fée pouvant paraître sous toutes celles qui lui convenaient le mieux, hors le jour qu'elle ne pouvait quitter la peau de serpent.

Adonio prit l'habit d'un pauvre pélerin, qui ne peut vivre qu'en demandant l'aumône de porte en porte : Manto prit la forme du plus joli petit épagneul qu'on eût jamais vu; ses poils, longs et luisants, étaient plus blancs que l'hermine, et toutes les gentillesses de ce petit animal surpassaient encore sa beauté. S'étant ainsi préparés tous les deux, ils s'approchèrent du château qu'habitait Argie.

Adonio s'arrêta près de quelques cabanes voisines du château, jouant d'une petite flûte, au son de laquelle le petit chien se mit à danser : le bruit des tours, de la danse et de la beauté de ce petit animal, parvint bientôt jusqu'à la belle Argie : elle fit appeler le pélerin dans sa cour; et c'est ainsi que commença l'aventure que le destin réservait au vieux sénateur.

Le pélerin se mit aussitôt à jouer plusieurs airs différents; et le petit chien, ajustant ses sauts à la mesure, exécuta des danses variées de tous les pays, et parut obéir à son maître avec tant d'intelligence, que tous ceux qui le regardaient ne prenaient pas le temps de cligner les yeux, et osaient à peine respirer.

Argie sentit le plus ardent desir de posséder un petit chien si charmant, et envoya sa nourrice pour parler au pélerin, auquel elle fit offrir un prix considérable. L'adroit pélerin se mit à sourire : Ah! vraiment, dit-il à la nourrice, quand vous auriez autant de trésors qu'en pourrait desirer une femme intéressée, vous n'auriez pas de quoi payer seulement une des petites pattes de mon chien; et, pour vous prouver que je vous dis la vérité, venez au moins avec moi, dit-il à la nourrice, en la tirant à part. Il pria l'épagneul de faire présent d'une belle pièce d'or à cette bonne dame. Le petit chien ne fit que se secouer, la pièce tomba sur-le-champ; le pélerin la lui fit accepter, en lui disant : Vous voyez de quelle utilité ce charmant petit animal m'est sans cesse; je ne lui demande jamais rien qu'il ne me le donne à l'instant; bagues, joyaux, diamants, perles, riches habillements même, il me fournit tout ce que je veux. Vous pouvez donc dire à votre belle maîtresse que mon chien peut passer en sa puissance : mais, comme il n'est aucun trésor qui le puisse payer, je le mets au prix d'une nuit qu'elle m'accordera tout entière; c'est le seul qui puisse me résoudre à lui donner ce charmant petit animal. Alors il ramasse une grosse perle de la plus belle eau, que le chien fait tomber, et dit à la nourrice de la présenter à sa maîtresse. La bonne femme, bien contente, courut promptement à celle qu'elle avait élevée sur son sein, lui pré-

senta la perle, et lui dit: Je vous conseille fort, ma fille, d'accepter un si bon marché; ce petit chien vaut tous les trésors de la terre; et d'ailleurs que risquez-vous, puisque vous pouvez le payer avec les revenus d'un bien dont le fonds vous demeurera toujours? Soit que la belle Argie craignît encore de manquer à ses serments, soit qu'elle eût peine à croire tout ce que la nourrice lui racontait du petit chien, elle eut d'abord l'air de rejeter bien loin cette proposition; mais la bonne nourrice pressa, tourmenta si fort son élève, qu'elle consentit enfin à voir le pélerin et son petit chien en particulier, pour s'assurer de la vérité de ce fait si singulier.

Cette seconde entrevue décida le sort du pauvre Anselme: le petit chien, se secouant de toutes ses forces, fit tomber tant de quadruples, de rangs de perles, de rubis et de diamants, que le cœur d'Argie se rendit à la fin: il est vrai que, reconnaissant dans le pélerin le cavalier de Mantoue le plus aimable, et qui l'adorait depuis si longtemps, cette rencontre imprévue put contribuer à sa défaite. Les conseils intéressés de sa vieille coquine de nourrice, les prières, les instances d'un amant qui mourait d'amour à ses genoux, les richesses immenses qui tombaient en sa puissance, la longue absence du vieil Anselme, et l'espérance que le mystère cacherait à jamais sa faiblesse sous des voiles épais, tout se réunit pour lui faire oublier sa promesse; tout la détermina

à recevoir le petit chien et son maître dans ses bras.

Adonio fut aussi constant qu'amoureux, et jouit long-temps des plus douces faveurs de l'amour. Argie, d'une humeur douce et toujours aimable, plut à la fée, qui, sous la forme du petit chien, demeura toujours auprès d'elle. Le soleil avait parcouru ses douze maisons, lorsqu'enfin Anselme eut son audience de congé, et revint dans sa patrie; mais plus il en approchait, plus il craignait que les prédictions de l'astrologue ne fussent accomplies. Il vola chez lui dès qu'il approcha de Mantoue; il le conjura de se servir une seconde fois de son art, pour savoir quel était son sort. L'astrologue recommença ses grandes opérations; et lorsqu'il eut bien tiré ses points, et long-temps observé la position de tous les astres, il en conclut vis-à-vis d'Anselme, aussi durement que la première fois, que tout ce qu'il avait craint, tout ce qu'il avait prédit était arrivé. Ton Argie, lui dit-il, séduite par les présents, n'a pu te garder sa foi. Cette réponse fut un coup de foudre pour le sénateur : une lance, un épieu même, n'auraient pu déchirer si cruellement son cœur. Cependant, quoiqu'il n'eût que trop de confiance dans l'astrologue, et comme les malheureux conservent toujours quelque espérance, il fit mille questions adroites et pressantes à la nourrice.

Celle-ci, bien préparée à toutes les réponses qu'elle aurait à lui faire, le vit venir de loin : elle

éluda toutes les demandes les plus captieuses; elle nia, d'un front intrépide, tout ce que l'astrologue avait avancé. Sa fermeté, son air de candeur, en imposèrent si bien au sénateur, que pendant un mois il resta dans l'incertitude : elle était encore plus heureuse pour lui que les tristes vérités qu'il était déja près d'entendre. Ayant bien observé que la nourrice devait en savoir plus qu'elle ne voulait en dire, et voyant que les dons et les prières ne pouvaient lui rien arracher, il attendit, pour la questionner une seconde fois, que quelqu'une de ces querelles qui s'élèvent souvent entre les femmes l'animât de quelque dépit contre Argie. Anselme fut servi selon ses souhaits ; et la nourrice, pleine d'humeur et de ressentiment d'une querelle qu'elle avait essuyée, vint d'elle-même trouver Anselme, et lui faire l'aveu de tout ce qui s'était passé.

Anselme, accablé par la certitude de son malheur, fut près d'expirer en écoutant la nourrice: hors de lui-même et furieux, prévoyant qu'il n'y pourrait survivre, il prit la funeste résolution de céder à son sort, de mourir, et de faire assassiner sa femme : il veut qu'un même fer, teint du sang de l'un et de l'autre, arrache sa femme à sa honte et lui-même à sa douleur. S'arrêtant à ce projet horrible, il rentra dans Mantoue, fit appeler le serviteur qu'il croyait le plus sûr pour exécuter ses ordres, et lui commanda de voler au château qu'habitait Argie, et de lui dire de sa part qu'il

venait d'arriver chez lui, mais dans un état si cruel, qu'il sentait déja la mort s'approcher; qu'il la conjurait de lui donner encore une marque de sa tendresse, en venant le voir sur-le-champ; que peut-être elle ne le trouverait déja plus en vie, et qu'elle pouvait partir sous la garde de ce serviteur fidèle. Pars, vole, dit-il à ce serviteur; je suis sûr qu'elle n'hésitera pas à te suivre; et prends ton temps en chemin pour donner la mort à cette femme infidèle.

Cet homme, assez scélérat pour exécuter un pareil ordre, va trouver Argie, qui porte son petit chien sous son bras, monte à cheval, et prend le chemin de Mantoue. Le bon petit chien avait eu soin d'avertir sa belle maîtresse du noir projet d'Anselme, contre lequel il l'avait bien rassurée, en lui disant de paraître obéir à ses ordres, de partir sans crainte, et d'être sûre qu'il la secourrait à temps.

L'assassin envoyé par le vieux jaloux eut la coupable adresse de quitter le grand chemin, et de conduire Argie dans un lieu solitaire et sauvage, sur le bord d'un torrent qui tombait de l'Apennin. Cet endroit éloigné de toute espèce d'habitation, et couvert d'arbres touffus, lui parut propre pour cacher le crime qu'il allait commettre. Il tire son épée; il déclare à la tremblante Argie l'ordre cruel qu'il a reçu d'Anselme : il l'engage à demander à Dieu pardon de ses fautes avant de mourir. Il s'avance ensuite pour la frapper.... Argie disparaît

à l'instant; l'assassin la cherche en vain autour de lui; le scélérat reste dans la confusion de n'avoir pu consommer son crime. Il retourne enfin près de son maître, et lui raconte cette étrange aventure, dont il ignore quelle peut être la cause. Le sénateur ne savait pas encore que la fée Manto protégeait Argie; la nourrice, occupée de sa colère, et de la délation qu'elle était venue lui faire, avait oublié de lui dire que cette fée était aux ordres de sa femme, qu'elle aimait tendrement.

Anselme alors ne sait plus quel parti prendre: il voit qu'il ne peut venger ce qui lui semble être le plus mortel affront : cette bagatelle si commune, qu'il n'aurait dû regarder que comme un fétu, lui paraît être une poutre qui lui brise le cœur. Il croit que son injure va devenir publique; que ce qu'il espérait cacher à jamais, sera bientôt la fable de Mantoue, et ensuite de toute l'Italie. Il imagine bien d'ailleurs que sa femme, ayant connu son dessein cruel, saura chercher un assez bon appui pour se mettre à couvert de ses nouveaux coups, et qu'elle sera peut-être la première à divulguer son aventure, dont elle fera de bons contes entre les bras de quelque nouvel amant. Il croit pouvoir y remédier en envoyant des lettres et des messagers dans toutes les villes d'Italie, pour avoir des nouvelles d'Argie; et dès que ces messagers imprudents sont expédiés, il court lui-même comme un fou, de tous côtés, pour

la chercher, sans réussir à pouvoir apprendre de ses nouvelles. Il a recours enfin à ce même serviteur auquel il avait donné l'ordre cruel demeuré sans effet; il se fait conduire dans le même endroit où sa femme a disparu; il s'imagine follement qu'elle aura pu se cacher dans un buisson pendant le jour, jusqu'à ce qu'elle ait pu trouver où se retirer. Le serviteur le conduit vers ce lieu sauvage : tous les deux sont bien surpris en y voyant un palais superbe.

(a) La belle Argie avait engagé la fée Manto, sa bonne amie, à bâtir par son art un beau palais d'albâtre, enrichi par l'or et lès jaspes les plus brillants. On ne peut imaginer ni l'aspect imposant et magnifique de ce palais, ni les richesses qu'il contenait; en un mot, seigneur, continua le gondolier en parlant à Renaud, mettez-vous bien dans la tête que le palais de mon maître, que vous avez tant admiré, n'est qu'une maisonnette en comparaison de celui-là : toutes les tentures, tous les lits étaient d'un tissu d'or et de soie; les salons,

---

(a) J'avoue tout mon embarras et la répugnance que je me sens à continuer l'histoire d'Anselme. L'Arioste habitait souvent les bords du Pô, du Mincio, de l'Arno même. Ce poëte parle avec la même liberté que Lucien se permit dans la Grèce. Un habitant des bords de la Seine, qui ne voit sur son rivage que des Amadis et quelques Galaors, eût soustrait en entier le reste de ce conte, sans le respect et la fidélité qu'il doit au sublime auteur qu'il traduit. *Note du Traducteur.*

les chambres, tout était plein de vases d'or, de jaspes, d'agathes, de pierres précieuses; de magnifiques buffets, garnis de coupes et de grands plats d'or ciselé, s'élevaient dans de vastes salles à manger.

Le sénateur fut très étonné de rencontrer ce superbe édifice dans un désert où jamais on n'avait vu la plus petite cabane, et dans lequel il ne croyait trouver qu'un bois épais, embarrassé par la ronce épineuse : il croyait que ses sens le trompaient; et, sentant bien que le vin ne dérangeait pas sa raison, il n'imaginait pas ce qui troublait ainsi sa vue et son intelligence. Il aperçut à la porte de ce palais un Éthiopien hideux : son nez, ses grosses lèvres, sa noirceur, lui firent croire que jamais la nature n'avait produit une si laide créature, et faite d'ailleurs comme l'on peint Ésope : il avait un habit sale, déguenillé, tel qu'un mendiant. Je ne vous dis pas encore la moitié de tout ce qui le rendait si vilain et si dégoûtant, qu'en vérité je crois qu'on s'ennuierait sous la voûte céleste, assis à côté d'un pareil monstre. Anselme, ne voyant que cet homme auquel il pût s'adresser, prit sur lui de lui parler et de lui demander le nom du maître de ce palais. C'est moi, lui répondit l'autre assez brutalement. Le sénateur prit cette réponse pour une bouffonnerie de ce misérable, et redoubla ses instances, auxquelles le nègre ne répondit qu'en affirmant que le palais n'avait point d'autre maître

que lui. Sur-le-champ même, il lui proposa d'entrer, de parcourir le palais, et même de prendre et d'emporter tout ce qui pourrait lui plaire pour ses amis et pour lui-même. Anselme, plus surpris que jamais, donna son cheval à tenir à son serviteur; et, conduit seul par l'Éthiopien, il alla parcourir ce palais, en admirant de plus en plus tout ce qui s'offrait à sa vue. Plus le sénateur examine le plan, l'architecture, le beau travail, et les ornements vraiment dignes d'une maison royale, plus il s'écrie que tout l'or des deux mondes ne pourrait pas le payer. Pourquoi non? reprit le vilain Maure. Il n'est pas absolument hors de prix; et vous pourriez, sans m'offrir des trésors, en devenir maître, pour quelque chose qui vous coûterait beaucoup moins.

Le nègre, sous la forme duquel la fée Manto voulait obtenir du vieux sénateur de quoi le confondre, lui fit alors la proposition la plus infâme. Elle révolta beaucoup Anselme; et par trois ou quatre fois il repoussa le nègre en l'accablant d'injures : mais le nègre ne se rebuta point; et le vieux Anselme, séduit par la richesse du palais, convint à la fin de l'acquérir au même prix qu'Argie avait payé pour le petit chien. Celle-ci, dès qu'elle eut entendu son mari conclure un pareil marché, sortit d'une cache pratiquée dans le lambris, en criant : Ah, grand Dieu! que vois-je, et qu'ai-je entendu? Quoi! vous qui passez pour être le plus sage des sénateurs, je vous vois prêt à vous dés-

honorer par le plus lâche et le plus abominable de tous les crimes !

Vous vous peindrez sans peine, seigneur, poursuivit le gondolier, quelle fut la confusion d'Anselme : il rougit, il pâlit tour-à-tour, il resta muet; et si la terre se fût ouverte devant lui jusqu'à son centre, il s'y serait précipité. Son épouse achevant de l'accabler par ses reproches : Quel supplice ne méritez-vous pas, pour expier une complaisance aussi basse avec le plus vil et le plus affreux nègre, vis-à-vis de moi, qui n'ai fait que céder au doux penchant de la nature, entraînée par l'amour pressant et fidèle du plus aimable de tous les amants, et surtout lorsque cet amant me fait un don mille fois plus précieux encore que ce palais! Si vous m'avez jugée assez sévèrement pour vouloir me donner la mort, que méritez-vous en ce moment, et n'êtes-vous pas cent fois plus coupable? Cependant, quoique j'aie tout pouvoir en ce lieu, et que je puisse faire de vous tout ce qui me plaira, je ne vous imiterai pas, et votre aventure incroyable remplit assez ma vengeance. Croyez-moi, le mieux que nous puissions faire, c'est de nous pardonner mutuellement. Faisons la paix, et que tout ce qui s'est passé de part et d'autre soit enseveli dans un éternel oubli, sans qu'aucun propos, aucun acte puisse nous en rien rappeler l'un à l'autre.

Ce marché, très avantageux pour Anselme, lui parut trop bon et trop raisonnable pour ne le

pas accepter sur-le-champ : la paix, la concorde se rétablirent dans ce ménage, qui fut plus uni qu'il ne l'avait encore été jusqu'à ce moment.

Le gondolier finit ainsi son histoire qui fit beaucoup rire Renaud, excepté dans le moment où la vilaine aventure d'Anselme le fit rougir de honte et d'indignation contre ce vieil avare; mais il donna beaucoup de louanges à la belle Argie d'avoir su présenter à son mari le même leurre qui l'avait attirée, et de l'avoir fait tomber dans les mêmes filets qui l'avaient arrêtée d'une manière bien plus douce et bien moins criminelle.

Le soleil s'étant élevé déja vers le plus haut de sa course, Renaud fit préparer la table, qui fut couverte des provisions dont le maître de la coupe avait eu soin de pourvoir sa gondole. Il laisse sur sa gauche un très beau pays, et sur sa droite des marais immenses; il dépasse bientôt le territoire et la ville d'Argenta (1), et les bords du Santerne : je crois que la Bastia (2) n'était pas encore bâtie; les Espagnols ont dû desirer depuis qu'elle ne l'eût jamais été, et les habitants de la Romagne ont dû faire le même souhait. Les gondoliers prirent alors à droite une autre branche

---

(1) Ville et château à six lieues de Ferrare. P.

(2) Forteresse sur le fleuve du Pô, où les Espagnols furent défaits par Alphonse. Il en a déja été parlé; voyez, au quarante-deuxième chant, la note de la page 255. P.

de la rivière, firent voler la gondole, et, traversant une espèce de lac, ils arrivèrent près de Ravenne.

Renaud n'était pas fort riche, mais il était très noble; il se trouva l'argent nécessaire pour bien récompenser les gondoliers. De là, changeant souvent de monture et de guide, le soir même il passa Rimini, ne s'arrêta pas à Monte Fiore pour y attendre le matin, et il arriva dans Urbin presque en même temps que le soleil.

Si Frédéric, Élisabeth, Gui, François Marie et Léonore eussent vécu de ce temps, quelles instances n'eussent-ils pas faites au paladin pour l'arrêter plus d'un jour? Quels honneurs ne se fussent-ils pas empressés de lui rendre, eux qui sont si polis et si prévenants pour les étrangers? N'étant retenu par personne, il se rendit à Cagli, passa la branche des montagnes que le Metro (1) sépare, et, traversant l'Apennin, l'Ombrie et l'ancienne Étrurie, il arriva dans cette ville qui fut jadis la maîtresse du monde. Mais toujours animé par le desir de rejoindre Roland, il courut s'embarquer dans le port d'Ostie, et bientôt il aborda dans cette ville où le vieil Anchise reçut les derniers honneurs du pieux Énée. Ce fut de Trapani que, s'embarquant pour Lipaduse, il fit faire force de voiles et de rames : mais, retenu sur la mer par

(1) Rivière dans l'état de l'église, en Italie. P.

quelques obstacles, il ne put arriver qu'après le combat.

Renaud, volant à l'instant sur le champ de bataille, trouva Roland victorieux et couvert du sang d'Agramant et de Gradasse; mais il venait d'en couler un autre, trop précieux et trop cher à ce paladin, pour qu'il pût n'être pas tout entier à sa douleur. Les premiers objets qui frappèrent la vue de Renaud, ce furent Brandimart étendu mort, et le brave Olivier couché sur le sable, ne pouvant plus se servir que d'une jambe. Roland, en embrassant son cousin, le baigna de ses larmes; Renaud y mêla les siennes en voyant son ami, le fils de Monodant, avec la tête fendue jusqu'aux yeux. Il courut ensuite serrer Olivier dans ses bras; il dit à ses compagnons tout ce qu'on peut dire de plus consolant en pareille occasion; mais son grand cœur, en ce moment, avait besoin qu'on le consolât lui-même. Il ressemblait au voyageur épuisé par une longue diète, qui n'arrive que pour voir emporter la table; il était désespéré de n'avoir pu joindre ses compagnons avant le combat.

Les écuyers d'Agramant et de Gradasse s'emparèrent des corps de leurs maîtres; et ce fut sous les ruines de Biserte qu'ils leur donnèrent la sépulture, après avoir publié leur mort. Astolphe et Sansonnet furent bien sensibles au plaisir d'apprendre la victoire de Roland; mais la mort de Brandimart leur serra le cœur, et cou-

vrit leurs yeux d'une sombre tristesse : Ah Dieu! se disaient-ils, qui de nous pourra se résoudre à porter le coup de la mort à la tendre et malheureuse Fleur-de-Lis?... La nuit précédente, Fleur-de-Lis avait rêvé qu'elle voyait cette cotte d'armes qu'elle avait brodée pour son époux, toute couverte de gouttes de sang; elle imaginait que ces gouttes avaient été tracées par son aiguille; elle se repentait et s'affligeait que ce fût l'ouvrage de sa main. Il m'avait prié, se disait-elle, de ne mêler aucune autre couleur avec le noir; pourquoi donc me suis-je trompée en la brodant de cette étrange manière? Elle ne pouvait s'empêcher de regarder cette méprise comme un mauvais augure.

Astolphe et Sansonnet lui firent cacher la fatale nouvelle jusqu'au moment où tous les deux ils entrèrent dans sa chambre, en lui faisant part de la victoire de Roland : mais, leur air consterné ne répondant point à celui qu'ils devaient avoir après un pareil succès, elle crut lire dans leurs yeux que son cher Brandimart n'était plus; alors, le cœur déchiré, détestant la lumière du jour, et bientôt privée de tous ses sens, elle se laissa tomber comme morte à terre. Dès qu'elle les eut repris, plus éperdue, plus forcenée que si les Furies l'avaient agitée, égarée par la fureur, comme les Ménades, elle se roulait sur la terre en arrachant ses cheveux, et meurtrissant son visage et son sein; elle demande un poignard;

elle veut courir sur le rivage, et déchirer de ses mains les meurtriers de son époux, tout morts qu'ils sont, et assouvir sur leurs corps sa rage et sa vengeance; elle veut passer la mer, voler à Lipaduse, tenir dans ses bras le corps de Brandimart, le serrer encore une fois, et mourir en l'embrassant.

Ah! cher époux, s'écria-t-elle, devais-tu partir sans moi? pourquoi ne t'ai-je pas suivi? Ta Fleur-de-Lis ne t'avait jamais quitté: hélas! je t'aurais secouru comme je l'avais déja fait souvent; mes cris t'auraient averti de l'infâme action de Gradasse, qui t'a frappé par derrière; ou peut-être même j'aurais pu voler pour me jeter entre deux assez à temps pour que ma tête t'eût servi de bouclier. Eh! ne faut-il donc pas que je meure toujours? Et pourrais-je survivre à ta perte? Ah! du moins ma mort m'eût été douce; elle serait utile, si j'étais morte pour toi, cher époux!... Ah! si le sort eût été si cruel que je n'eusse pu sauver ta vie, j'eusse du moins recueilli tes derniers baisers et tes derniers soupirs; j'aurais mêlé mes larmes avec ton sang, et j'aurais versé tout le mien après t'avoir dit les derniers adieux. Ah! Brandimart, est-ce donc là le sceptre que je devais recevoir de tes mains? Le trône de Damogire (1)

(1) La capitale du royaume de Monodant, père de Brandimart. Il en est fait mention dans l'*Orlando Innamorato* du Boyardo. P.

n'est plus pour moi que le sable sanglant de Lipáduse. Ah! sort cruel, que de biens tu m'arraches à-la-fois! toute espérance m'est ravie; il ne me reste plus que le choix d'une mort que je desire. Son désespoir augmentait encore en prononçant ces mots; elle exerçait sur elle toutes les fureurs qu'il inspire. Mais éloignons nos yeux de cet objet d'horreur et de pitié qui nous arrache des larmes, et retournons à Roland et à ses compagnons.

Le paladin, voyant le besoin pressant que son cousin Olivier avait d'être secouru, voulant d'ailleurs donner une sépulture honorable à son cher Brandimart, se rembarqua promptement; et, le rivage de Sicile n'étant pas fort éloigné sur la droite, il fit diriger la proue vers ce mont, dont les feux élancés de son ardent cratère éclairent pendant la nuit, et dont la fumée épaisse obscurcit pendant le jour les rayons du soleil. Un vent favorable porta le vaisseau dans un port de cette belle île à l'entrée de la nuit, et la clarté de la lune leur fit voir la ville d'Agrigente (1) : ce fut dans cette belle et riche cité que Roland fit tout préparer pour rendre, le jour suivant, les derniers devoirs à son ami. Le paladin, sachant que tout était prêt pour cette lugubre cérémonie, et que toute la chevalerie et la noblesse qu'il avait fait convoquer étaient rassemblées, attendit le

(1) Aujourd'hui Girgenti, ville de Sicile. P.

soir, dont l'obscurité cessa bientôt par la multitude de flambeaux dont les rues et les environs d'Agrigente furent éclairés. Roland se rendit ensuite dans la chapelle où l'on avait déposé le corps de celui qu'il avait si tendrement aimé, et dont les tristes restes étaient encore chers et sacrés pour lui. Le vieux Bardin, les yeux pleins d'un affreux désespoir, les tenait fixés sur le cercueil de Brandimart; ils étaient épuisés par les larmes; de temps en temps il les levait avec fureur vers le ciel, en accusant le destin; ses gémissements sourds ressemblaient à ceux d'un lion blessé; sa peau ridée était déja meurtrie, déchirée, et les débris de ses cheveux blancs couvraient ses épaules courbées.

Les cris, les gémissements redoublèrent à l'arrivée du comte d'Angers. Le paladin attache ses regards fixes sur le visage de son ami; son cœur est serré lorsqu'il le voit pâle et flétri, comme la fleur coupée et déja ternie: il est long-temps si pénétré de ce spectacle si douloureux, que ses lèvres restent immobiles: à la fin un profond soupir semble donner à sa voix plus de liberté de s'élever, et c'est en ces mots qu'il exprime ce que son cœur sent plus vivement encore: O brave et cher compagnon (1) que le ciel enlève à ton ami,

(1) Imité du beau passage de l'Énéide (livre XIe), où Énée pleure sur le corps de Pallas. Le Tasse, dans le troisième chant

pardonne-moi ma faiblesse! je te pleure, hélas! puis-je ne pas te pleurer toujours, quoique je sache que tu jouis des félicités éternelles? ah! que ne puis-je donc les partager avec toi! Ah! mon ami, tu me laisses seul en proie à ma douleur; oui, je reste seul sur la terre, puisque je t'ai perdu pour toujours!... Cent fois nous avons bravé la mort ensemble dans les tempêtes, les combats, et mille autres périls; la barbare te traite mieux que moi; ses coups t'ont ouvert les barrières célestes et le séjour de l'éternel repos. Ah! ce sont sans doute mes anciennes erreurs qui serrent la chaîne pesante qui m'attache encore à la terre; le ciel ne m'a pas trouvé digne de partager ton bonheur. Jouis de ta gloire, mais plains la France, l'Allemagne et l'Italie, qui perdent leur plus ferme appui. O grand Charles! et vous nobles et braves paladins, quelle sera votre douleur mortelle, quand vous saurez que le bouclier de l'empire et de la foi vous est enlevé pour toujours! De quelle audace nouvelle les Sarrasins ne seront-ils pas animés, lorsqu'ils apprendront que celui qui portait dans leurs rangs l'épouvante et la mort n'est plus à craindre pour eux! Mais, hélas! quelle idée plus cruelle encore vient achever de m'accabler! O Fleur-de-Lis! comment oser me pré-

---

de la Jérusalem Délivrée, fait prononcer à Godefroy, sur le corps de Dudon, un discours à-peu-près semblable à celui de Roland. P.

senter devant toi? J'entends déja tes cris funestes. Rends-moi mon époux, cruel! me diras-tu; c'est toi qui me l'arraches; c'est pour toi qu'il est mort, et tu viens de m'ôter toute espérance et la vie.

Mais, du moins, ô malheureuse épouse! nous pouvons être sûrs qu'il n'est aucune ame élevée qui n'envie la mort de celui que nous pleurons. On entendra retentir l'Europe du nom de Brandimart, comme les places publiques de Rome retentirent de celui des Décius (1); et la mort de Codrus (2) fut moins célébrée dans Argos, que la sienne ne le sera sur le Pô, le Danube et la Seine.

Pendant que le comte d'Angers proférait ces tristes mots, tous les ordres religieux, les clercs et les ministres du Très-Haut, marchaient et défilaient deux à deux, les yeux baissés, et récitaient des prières : les torches funèbres répandaient une grande clarté, mais qui portait dans l'ame une douloureuse mélancolie. On leva le corps... Ce moment fut terrible et marqué par un cri général... Les chevaliers, les plus grands seigneurs, s'honorèrent de le porter tour-à-tour. Un drap de

---

(1) Les deux Décius, père et fils, qui se dévouèrent pour le salut de leur pays. P.

(2) Codrus, roi d'Athènes, qui se précipita au milieu des ennemis, pour y chercher la mort, l'oracle ayant déclaré que l'armée dont le chef périrait dans la bataille, serait victorieuse. P.

pourpre, enrichi de pierres précieuses, couvrait le corps du fils de Monodant; des coussins pareils soutenaient sa tête; et la cotte d'armes dont il était revêtu les surpassait encore par la richesse et le travail. Le cortége était précédé par trois cents hommes choisis parmi les plus pauvres du pays, et couverts de crêpes traînant jusqu'à terre; cent pages le suivaient montés sur autant de forts chevaux caparaçonnés de lugubres ornements. Plusieurs étendards et de riches armes que ce héros avait remportés sur les ennemis de Charlemagne et du saint siége, étaient portés également en avant et en arrière du convoi; cent et cent autres personnes, employées à divers usages dans les cérémonies des funérailles, suivaient la marche, portant, comme les autres, des flambeaux allumés, et enveloppées plutôt que vêtues de robes noires. Roland, accompagné de Renaud, et tous les deux ayant les yeux baignés de larmes, marchaient en soupirant et prononçant souvent le nom de leur ami; l'état présent d'Olivier n'avait pas permis qu'il pût assister à cette cérémonie funèbre.

Le corps fut porté dans la principale église : les pleurs et les gémissements des femmes qu'on y voyait rassemblées rendirent au héros un tendre mais inutile hommage; et, lorsque les ministres des autels eurent terminé de longues prières, on posa le corps sur deux colonnes, que Roland fit couvrir d'un grand voile tissu d'or, jusqu'à ce

qu'il pût faire élever un monument plus riche et plus durable à la mémoire de son ami. Le paladin ne voulut point quitter la Sicile sans avoir fait venir les porphyres, les marbres et les jaspes nécessaires; il fit faire le dessin du monument, et convint d'un prix considérable avec les plus habiles architectes et sculpteurs; mais ce fut la tendre Fleur-de-Lis, qui, après s'y être fait transporter du rivage d'Afrique, après le départ de Roland, le fit achever, et le consacra par ses larmes. Cette tendre épouse sentit bien qu'elles ne cesseraient jamais de couler; et, voyant que ses prières ferventes ne pouvaient même calmer sa douleur, elle prit le parti de se faire bâtir une cellule près du tombeau de son époux, et c'est là que l'infortunée pleura son cher Brandimart jusqu'à son dernier soupir. Roland la pressa souvent en vain, soit par ses lettres, soit en venant la chercher lui-même, de repasser en France, et d'y demeurer avec sa sœur Galérane (1); il lui pro-

(1) L'Arioste ne dit pas que Galérane fût la sœur de Roland. Son nom se trouve plusieurs fois dans l'ORLANDO INNAMORATO, mais sans aucune circonstance qui explique ce qu'elle était. Il paraîtrait, d'après le poëme d'*Aspremonte*, que les romanciers la faisaient femme de Charlemagne (Hoole). C'est ce qui se voit positivement dans le poëme romanesque qui a pour titre: *Reali di Francia*. Charlemagne, dans sa jeunesse, se rend, sous le nom de *Maino*, ou *Mainetto*, en Espagne, à la cour de Galafre, roi sarrasin, père de Marsile. Il y devient

posa même de faire bâtir un monastère pour lui servir de retraite : rien ne put la détourner du dessein de ne jamais quitter le corps de son époux ; et le ciel, touché de ses peines, l'appela bientôt pour les rejoindre tous deux dans le séjour de la paix et de la béatitude éternelle.

Les trois guerriers repartirent de l'ancienne habitation des Cyclopes, bien affligés d'avoir perdu leur brave et cher compagnon. Ils voulurent auparavant s'assurer du secours d'un habile chirurgien, pour prendre soin de la jambe d'Olivier : sa blessure avait été d'abord si mal conduite, que ses plaies semblaient s'accroître de jour en jour ; quelque courageux qu'il fût, il ne pouvait s'empêcher de pousser souvent des cris arrachés par la douleur. Un vieux matelot, en étant touché, proposa, pour le guérir, un moyen qui plut à ses compagnons. Un saint hermite, leur dit-il, demeure assez près d'ici sur une montagne isolée, qui porte plutôt l'aspect d'un écueil que d'une petite île. On ne s'adresse jamais en vain à ce saint homme ; on reçoit également des secours temporels et des conseils utiles ; l'éternel semble bénir ses soins et ses paroles ; il rend la lumière aux aveugles ; il guérit les malades dont on désespère le plus ; il peut avec un signe de croix apai-

---

amoureux de Galéane, ou Galérane, fille du roi, et l'épouse. Voyez l'*Histoire Littéraire d'Italie*, de Ginguené, tome IV, page 166. P.

ser la fureur des vents, et calmer celle des vagues irritées après une violente tempête. Je vous conseille de lui conduire ce chevalier blessé; et je ne doute point, d'après les prodiges qu'il a déja faits, que cet homme si cher à l'être suprême ne le guérisse en peu de temps.

Ce conseil parut si bon au comte d'Angers, qu'il ordonna de diriger la marche du vaisseau vers la sainte retraite de ce pieux solitaire; et, dès l'aurore du jour suivant, ils découvrirent le rocher qu'il habitait. Plusieurs serviteurs adroits, aidés par les matelots, enlevèrent doucement Olivier, et le portèrent dans la chaloupe; et ce léger bâtiment ayant franchi les brisants écumeux de l'écueil, ils le descendirent à terre, et le portèrent à l'habitation de ce saint reclus : l'hermite était le même des mains duquel Roger avait reçu le baptême.

Le serviteur de Dieu reçut Roland et ses compagnons avec cette tendre affection qu'inspire l'amour du prochain; il les bénit au nom du Seigneur; et leur demanda pour quel sujet ils venaient le trouver, quoiqu'il l'eût appris déja par une des intelligences célestes. Roland, en lui montrant son cousin, lui répondit que la foi qu'il avait en ses prières et dans son secours l'avait conduit dans sa retraite pour les implorer; il eut soin de lui dire qu'Olivier s'en était rendu digne en combattant contre les ennemis de notre sainte foi. Le saint homme lui dit d'avoir confiance dans

la bonté du Très-Haut, et qu'il espérait en obtenir la guérison du blessé. Cet hermite n'usait d'aucune espèce de remèdes, et n'avait jamais appris le grand art de la médecine, ni celui de la chirurgie. Il monta dans son église, se mit en prières; il en sortit avec un air riant et plein d'assurance; et, faisant le signe de la croix sur Olivier, il le bénit au nom de la très sainte Trinité. O divin effet qu'éprouvent de la bonté du Seigneur ceux qui croient fermement en lui! sur-le-champ Olivier ne sent plus aucune douleur; et son pied, entièrement guéri, devint plus sain et plus ferme qu'avant son accident.

Le vieux roi Sobrin fut témoin de cette guérison miraculeuse. Quelque soin que l'on eût donné à ses blessures, elles prenaient de jour en jour un caractère plus dangereux. Frappé par l'évidence du miracle que le saint hermite venait d'opérer, il prit le parti d'abjurer le mahométisme, et de croire au Dieu vivant, au nom duquel ses serviteurs faisaient des actes aussi merveilleux. Il demanda sur-le-champ la grace d'être agrégé dans le nombre des enfants de Dieu; son air plein de foi, l'ardeur de sa demande touchèrent l'hermite, qui n'hésita point à lui conférer l'eau salutaire; il se mit en prière, et lui rendit sa première santé.

Les trois paladins ne sentirent pas une joie moins vive de la conversion du sage et vertueux roi de Garbe, que de la guérison d'Olivier. Roger,

présent à ces deux miracles, sentit une consolation intérieure; son cœur fut ému par un saint amour, et la foi prit encore un plus grand empire en son ame. Roger, depuis le jour qu'il s'était sauvé sur cet écueil, était toujours demeuré près du saint anachorète; l'homme de Dieu, parlant avec onction au milieu de tous ces guerriers, les exhortait avec tendresse à conserver chèrement la pureté de leur ame et de leur foi. Ce passage si court, leur disait-il, qu'on nomme la vie, et qui paraît si cher et si délicieux aux hommes privés de toute réflexion, est plein d'abymes, où l'homme ne peut tomber sans souiller son ame; combattez contre vous-mêmes, généreux guerriers, et ne perdez jamais de vue la patrie céleste où doivent s'élever tous vos vœux.

Le comte d'Angers envoya promptement chercher les meilleures provisions qui fussent sur le vaisseau: on dressa la table; et l'hermite, trop véritablement homme de bien pour affecter une macération rigoureuse, but et mangea de tout avec eux, quoique depuis long-temps il eût oublié la saveur des mets qui lui furent offerts. Lorsque l'on eut enlevé la table, les guerriers se mirent à causer entre eux des évènements de la dernière guerre; et, comme il arrive souvent que quelque récit donne lieu d'apprendre ce qu'on ignorait auparavant, quelque chose que dit Roger le fit reconnaître pour être ce chevalier, dont la renommée racontait tant d'exploits éclatants. Ce ne fut

que dans ce moment que Renaud fut convaincu qu'il était le chevalier du parti d'Agramant, dont il avait éprouvé la valeur et la courtoisie dans son combat près d'Arles (1). Pour Sobrin, il avait reconnu Roger dès qu'il l'avait vu près du vieillard; mais il avait mieux aimé se taire, que de courir le risque d'être indiscret. Les paladins lui rendirent beaucoup d'honneurs, quand ils furent certains qu'ils voyaient en effet ce Roger si fameux par son courage et ses actions nobles et généreuses; mais lorsqu'ils apprirent que ce guerrier avait embrassé le christianisme, leur joie fut extrême, et tous les trois coururent à lui les bras ouverts: l'un lui prend la main, l'autre l'embrasse, et le paladin Renaud ne peut cesser d'exalter ses vertus, et de lui faire de nouvelles caresses. Mais je réserve à vous dire dans le chant suivant les raisons particulières qu'avait Renaud pour lui donner des marques de la plus tendre amitié : j'ose espérer que vous voudrez bien continuer à m'écouter.

---

(1) Voyez chant trente-huitième, page 174.

FIN DU QUARANTE-TROISIÈME CHANT.

CHANT XLIV.

ARGUMENT.

Renaud promet sa sœur Bradamante à Roger. — L'empereur Constantin la demande pour son fils Léon. — Astolphe renvoie les Nubiens dans leur pays et revient en France. — Il arrive à Marseille en même temps que Roland, Renaud et Olivier. — Entrée de ces chevaliers à Paris. — Roger est présenté à Charles. — Aymon et Béatrice lui refusent Bradamante. — Bradamante obtient de Charles de n'épouser que le chevalier qui l'aura vaincue. — Elle est emmenée de la cour par Aymon qui l'enferme dans un château. — Roger quitte Paris, et se rend à Belgrade dans l'intention de tuer Léon. — Il prend le parti des Bulgares et leur fait remporter la victoire sur les Grecs commandés par Constantin et par Léon. — Les Bulgares lui offrent la couronne. — Roger s'arrête dans une petite ville pour y passer la nuit.

O vous (1), dont le cœur est sensible au bonheur si pur d'aimer et d'être aimé, sachez que les nœuds sacrés de la vraie amitié se forment bien

(1) Voltaire a imité ainsi cet exorde:

L'amitié sous le chaume habita quelquefois;
On ne la trouve point dans les cours orageuses,

plus facilement sous un humble toit et dans la cabane des bergers, que dans les palais des rois, ou dans les somptueux édifices élevés par les favoris de Plutus!.... Les richesses font souvent naître l'envie, et détruisent la douce égalité; les cours ne connaissent que l'ambition, l'intérêt personnel et les dehors trompeurs: la cordialité, la candeur en sont à jamais bannies. Quel exemple d'ailleurs ces cours ne reçoivent-elles pas souvent de leurs maîtres? De quelle autorité sont-ils pour les grands princes, ces traités qu'ils rompent si facilement?..... Le souverain pontife, le roi de France, l'empereur forment une ligue aujourd'hui: leur traité semble être formé par les mains de l'amitié; dès demain ils seront prêts à le rompre, et leur gloire ou leurs intérêts en feront des ennemis mortels. On les voit, dans le moment d'une alliance qui leur paraît être nécessaire, oublier

---

Sous les lambris dorés des prélats et des rois,
Séjour des faux serments, des caresses trompeuses,
Des sourdes factions, des effrénés desirs;
Séjour où tout est faux, et même les plaisirs.
Les papes, les Césars apaisant leur querelle,
Jurent sur l'évangile une paix fraternelle;
Vous les voyez demain l'un de l'autre ennemis:
C'était pour se tromper qu'ils s'étaient réunis.
Nul serment n'est gardé, nul accord n'est sincère;
Quand la bouche a parlé, le cœur dit le contraire;
Du ciel qu'ils attestaient ils bravaient le courroux;
L'intérêt est le dieu qui les gouverne tous.

Dictionnaire Philosophique, art. ÉPOPÉE. P.

également et les injures qu'ils ont éprouvées, et les services qu'on leur a rendus : leur politique ne connaît que le moment présent, et l'art de réussir dans un projet qui peut leur devenir utile. Cependant, quoique ces grands princes soient presque tous élevés à garder une dissimulation profonde qu'ils portent dans leurs discours comme dans leurs actes, si par hasard ils éprouvent de grands revers, ils apprennent alors à connaître le prix de l'amitié; leur ame s'épure; les services qu'on leur rend s'impriment dans leur souvenir, et quelques moments d'infortune font plus d'effet sur eux, et les rendent plus capables de sensibilité, qu'une longue suite de succès et de puissance absolue.

Ces fiers paladins et ces guerriers que l'on avait vus si long-temps divisés et combattant les uns contre les autres, furent plus promptement et plus fidèlement unis dans la cellule d'un saint anachorète, qu'ils n'auraient pu l'être dans le palais des rois. Une amitié qui dura jusqu'à la mort fut jurée entre ces braves chevaliers : l'hermite reçut leurs serments : le ciel lui donnait la lumière nécessaire pour lire dans leur ame; et le saint homme connut avec admiration qu'elle était pure et blanche comme le plumage des cygnes. Non-seulement il n'y aperçut aucune des taches qu'imprime souvent l'éducation des cours; mais il y trouva la plus aimable candeur, le desir le plus vif de se servir mutuellement. Ils lui parurent

aussi tendrement unis, que si le même sang eût coulé dans leurs veines.

Le fils d'Aymon fut celui des paladins qui s'empressa le plus à combler Roger de louanges et de caresses; non-seulement il avait éprouvé lui-même la valeur de ce jeune guerrier, mais il connaissait aussi toute la générosité de son ame; et d'ailleurs il savait qu'il lui devait la plus tendre reconnaissance. Il n'ignorait pas que Roger avait sauvé son frère Richardet de la mort la plus cruelle, lorsque ce jeune fils d'Aymon avait été surpris dans le lit de Fleur-d'Épine, qui lui pardonnait bien tendrement alors de l'avoir trompée par sa ressemblance avec Bradamante (1). Renaud savait même que Roger avait délivré ses cousins, fils du duc de Bauves, des fers et de l'épée des Sarrasins et du perfide Mayençais Bertolas (2). Ces obligations faisaient trop d'impression sur Renaud, pour qu'il ne sentît pas le plus grand desir de prouver à Roger la haute estime et la tendre amitié qu'il avait pour lui. Le paladin regrettait même de n'avoir pas rempli plutôt un devoir si cher à son cœur; mais alors ils étaient séparés par leurs différents services auprès de Charles et d'Agramant; et Roger de plus s'étant fait chrétien, tout se réunissait pour attacher le cœur de Renaud.

Le prudent et saint hermite voyait avec une

---

(1) Voyez vingt-cinquième chant, page 260.

(2) Voyez chant vingt-sixième, pages 271 et suiv.

grande satisfaction les caresses et les honneurs que le fils d'Aymon se plaisait à rendre à Roger; il prit son temps avec eux, et, les serrant entre ses bras, il leur dit : Je vois avec attendrissement quelle est déja votre union; il ne tiendra qu'à vous (et j'espère que vous vous rendrez sans peine à mes vœux) de joindre les liens du sang à ceux de la tendre amitié. C'est ainsi que des deux plus illustres races qui soient dans l'univers, on verra naître une postérité dont la gloire brillera comme le flambeau du jour, et durera tant que les sphères célestes seront emportées dans l'espace, en roulant sur leurs axes enflammés. Dieu m'inspire pour vous le déclarer, dit alors l'hermite d'un ton plus véhément, et les yeux brillants d'un feu qui n'était plus d'un homme de son âge.

Ce que venait de dire l'hermite persuada facilement à Renaud de promettre la main de sa sœur Bradamante à Roger. Roland et son cousin Olivier approuvèrent beaucoup cette alliance; ils ne doutèrent point qu'elle ne fût agréable à Charles, au duc Aymon, et que toute la France ne se réunît pour obtenir leur consentement. C'est ainsi qu'ils pensaient tous alors; mais ils ignoraient ce qui se passait à la cour de France. Le duc Aymon, après avoir pris l'avis de Charlemagne, écoutait les propositions que lui faisait Constantin, empereur de Grèce. Ce prince lui demandait Bradamante pour le prince Léon son fils et son successeur. Le jeune Léon s'était épris

d'amour pour cette guerrière, sur la réputation éclatante de sa valeur et de sa beauté. Le duc Aymon cependant n'avait rien voulu conclure sans le consentement du paladin Renaud son fils aîné, dont il attendait le retour; et Renaud, par ses exploits et l'honneur qu'il faisait à sa race, méritait bien que le duc son père lui donnât cette marque de considération; mais il ne doutait pas que son fils ne fût sensible à l'honneur d'une si haute alliance. Cependant le paladin, porté par son propre cœur, pressé par les instances du saint hermite, et certain de l'approbation de Roland et de ceux qui se trouvaient présents, venait de promettre solennellement sa sœur à Roger, ne pouvant soupçonner qu'une pareille alliance ne dût être chère à son père, comme elle le serait à toute la France.

Tous ces guerriers restèrent encore deux jours avec le saint hermite qu'ils aimaient et respectaient, et dont ils écoutaient avec tant de plaisir les discours pleins d'onction, qu'ils ne pensaient pas à retourner à leur vaisseau, quoique le vent fût favorable; mais les mariniers les pressèrent tellement de partir, qu'ils prirent enfin congé de l'hermite, quoiqu'ils regrettassent de s'en séparer, et surtout Roger qui venait de passer avec lui tout le temps qu'il avait été rélégué sur cet écueil, et qui lui devait d'avoir ouvert ses yeux à la lumière de la foi.

Roland se fit un vrai plaisir de remettre à Roger

Balisarde, les armes d'Hector et le bon cheval Frontin, sachant que ce chevalier avait possédé ce cheval et ces armes. Le comte d'Angers cependant avait des droits plus légitimes encore sur Balisarde, dont il avait fait la conquête dans les jardins de la redoutable Falerine (1), au lieu que Roger n'avait eu cette épée enchantée, que parceque Brunel l'avait volée à Roland pour la lui donner avec Frontin (2); mais Roland ne balança pas à la remettre à celui qui s'en servait avec tant de gloire.

Les guerriers reçurent la bénédiction du saint vieillard et se rembarquèrent. Les rames s'élevèrent pour battre l'onde; les voiles reçurent un vent favorable qui les gonfla. Ce vent fut si constant, et la mer si belle, que les matelots n'imaginèrent pas de faire une seule prière jusqu'au port de Marseille, où le navire entra promptement. Mais, puisqu'ils y sont arrivés à bon port, il est de mon devoir que j'y fasse arriver aussi le brave duc Astolphe.

Le prince d'Angleterre, ayant appris le succès de la sanglante victoire de Roland, et la mort de Gradasse et d'Agramant, vit que la France était pleinement tranquille contre les entreprises des Sarrasins. Il ne pensa plus qu'à faire retourner

---

(1) Voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux, page 449.

(2) Voyez l'Extrait de Roland l'Amoureux, pages 481 et 520.

Les paladins avaient conduit avec eux le sage Sobrin et le brave Roger; ils eussent été bien plus sensibles encore au bonheur de revoir leur patrie, s'ils n'avaient pas eu leur cher compagnon Brandimart à regretter; mais leur victoire et la mort d'Agramant et de Gradasse coûtaient trop cher à leur cœur. Charles savait déja que ses ennemis n'étaient plus, et qu'il le devait à son neveu Roland qui revenait avec Sobrin et Roger : il avait donné des larmes à la perte de Brandimart; mais le bon empereur sentait bien vivement le bonheur d'être délivré d'un poids qui depuis long-temps pesait durement sur ses vieilles épaules, et sous lequel sa tête avait été si courbée qu'il ne pourra de long-temps la relever. Il crut ne pouvoir trop honorer ceux qu'il regardait comme les plus fermes appuis du saint empire; il convoqua la chevalerie et la haute baronnie françaises pour aller au-devant de ces guerriers jusqu'aux bords de la Saône; lui-même sortit des murs de Paris avec l'impératrice, les plus nobles dames de France, les rois et les ducs souverains attachés à sa cour.

Dès que Roland et ses compagnons parurent, Charles courut au-devant d'eux les bras ouverts. Les parents et les amis des paladins, la noblesse et tout le peuple élevèrent jusqu'au ciel les noms de Montgraine et de Clermont (1). Lorsque ces premiers mouvements de tendresse et de joie

(1) Les familles de Roland et de Renaud. P.

furent un peu calmés, les trois paladins présentèrent Roger à Charlemagne. Voilà, lui dit Roland, le fils de ce brave Roger de Rizza que vous avez si tendrement aimé. La valeur de ce fils égale celle de son père, et souvent nos escadrons en désordre par ses coups l'ont éprouvée.

Les deux belles guerrières Marphise et Bradamante s'avancèrent alors, et le frère et la sœur se serrèrent bien tendrement dans leurs bras. Il est bien à présumer que Bradamante en eût fait autant pour Roger, mais sa modestie la retint : sa rougeur, un regard bien tendre dédommagèrent l'amant qui l'adorait.

L'empereur ayant fait remonter à cheval Roger, qui par respect en était descendu, le fit marcher à côté de lui. Ce grand prince croyait devoir rendre les plus grands honneurs à l'illustre frère de Marphise, surtout depuis que les paladins l'avaient assuré qu'il avait embrassé le christianisme. Toute cette belle et noble troupe entra dans Paris en entourant les paladins. Toutes les rues étaient ornées de guirlandes de fleurs, de rameaux et de riches tapisseries; leur chemin était jonché d'herbes odoriférantes; et toutes les dames et jeunes demoiselles parées, et se tenant sur de riches balcons, faisaient pleuvoir sur leurs têtes des roses, des lauriers et des parfums exquis. Ils passèrent sous plusieurs arcs de triomphe élevés à leur gloire; ils virent en différents endroits de vastes trophées : les uns représentaient l'assaut terrible des rem-

parts de Biserte; d'autres, l'embrasement de cette grande cité; d'autres enfin, le sanglant combat de l'île de Lipaduse. On avait élevé dans tous les carrefours des théâtres, où des mimes exercés à représenter les mystères retraçaient aux yeux les actes éclatants de tous ces guerriers; quelques poëtes même, élevés sur des tribunes, chantaient des vers à leur louange; et l'on voyait écrit en lettres d'or sur le fronton de tous ces fragiles édifices, comme sur le frontispice élevé des temples: *Aux libérateurs de l'empire.*

Ce fut au son des trompettes, des clairons et de toutes sortes d'instruments, ce fut au milieu des cris, des applaudissements et des vœux de tous les Parisiens qui se pressaient sur leur passage, que les guerriers montèrent dans le palais de l'empereur. Les fêtes, les tournois, les bals, et tous les plaisirs réunis succédèrent au jour de cette entrée solennelle.

Renaud, un des jours suivants, fit part à son père de la promesse qu'il avait faite à Roger de lui donner sa sœur Bradamante; il lui dit qu'Olivier et Roland avaient été les témoins de sa promesse, et que ces illustres paladins, leurs proches parents, avaient trouvé qu'il ne pouvait faire un plus digne choix, et pour l'illustre naissance, et pour la brillante renommée.

Le duc Aymon ne put écouter sans un secret dépit que Renaud eût osé disposer de Bradamante sans l'avoir consulté: son dessein alors était de la

marier au fils de Constantin, plutôt qu'à Roger qui non-seulement n'était pas né roi, mais qui ne possédait pas même la plus petite souveraineté. Aymon lui rendait justice sur sa valeur; mais le vieux duc préférait la puissance et les richesses du jeune Léon aux vertus sublimes de Roger. Son épouse Béatrice blâma Renaud bien plus vivement encore, et s'opposa d'une façon décidée au mariage que son fils avait arrêté; elle s'emporta même jusqu'à lui reprocher son arrogance d'avoir osé disposer seul de sa fille qu'elle voulait faire impératrice d'Orient: mais Renaud ne voulut jamais se plier à sa volonté, la parole qu'il avait donnée lui paraissant trop sacrée pour y manquer.

Béatrice, qui croyait que Bradamante ne pouvait avoir d'autre volonté que la sienne, l'exhorta à déclarer qu'elle aimerait mieux mourir que d'épouser un chevalier sans fortune; elle lui dit qu'elle ne la reconnaîtra plus pour sa fille, si elle souffre un pareil affront de la part de son frère; elle lui recommande de tenir ferme, de refuser hardiment, puisqu'après tout Renaud ne peut la contraindre.

Bradamante resta muette en écoutant sa mère; elle était si pénétrée de respect pour elle, qu'elle n'osa lui rien représenter: mais, ne pouvant supporter la seule idée de parler contre ses sentiments secrets, l'amour et l'obéissance filiale retinrent tout-à-coup sur ses lèvres tout ce qu'elle aurait pu lui répondre en ce cruel moment. Elle n'ex-

prima donc rien de tout ce qui l'agitait, que par de profonds soupirs; mais dès qu'elle fut seule, donnant un libre cours à sa douleur, des torrents de larmes couvrirent ses belles joues : une espèce de désespoir y succéda; et ce fut en meurtrissant son beau sein, et en s'arrachant les cheveux, qu'elle proféra ces tristes mots : Malheureuse que je suis! s'écria-t-elle, aurai-je donc la coupable audace de résister à la volonté de celle qui doit avoir un pouvoir absolu sur la mienne? Quel est le crime plus grave pour une fille vertueuse, que celui de se choisir un époux contre la volonté de ceux dont elle tient le jour? Mais, hélas! ô mon cher Roger! comment pourrais-je me soumettre à prononcer d'autres vœux que pour toi? Me livrerais-je donc lâchement à de nouvelles espérances, à quelque autre amour? Non, la raison ne te bannira jamais de mon cœur; l'amour se rend le maître de tous mes sens, de toutes mes pensées; il bannit cette raison cruelle qui veut me forcer à renoncer à toi : non, je ne peux ni dire, ni faire que ce qu'une passion aussi légitime m'inspire. Oui, je l'avoue, je suis la fille d'Aymon et de Béatrice; je sais tout ce que je leur dois : mais, hélas! je suis l'esclave de l'Amour : mes proches auront pitié de moi; si je m'écarte de ma soumission pour eux, ils me le pardonneront. Et toi, cruel Amour!... si j'osais t'offenser, je sais trop que tu ne pardonnes jamais; les plus affreux tourments et la mort serviraient bientôt ta vengeance.

Quoi! je suis prête à perdre ma plus douce espérance, et le fruit de tout ce que j'ai fait pour soumettre Roger au joug de la foi; et, dans le moment où je croyais m'être assurée de lui pour toujours, il faudra que j'y renonce moi-même! J'aurai fait comme l'abeille qui forme laborieusement un miel dont on la prive! Non, non, je mourrai mille fois, plutôt que d'avoir un autre époux que Roger.

La douleur et le dépit emportant alors Bradamante, elle ne put s'empêcher d'ajouter : Si je n'obéis pas à mon père et à ma mère, j'obéirai du moins à mon frère, dont les années n'ont pas affaibli la raison. Renaud veut que j'accomplisse ce qu'il a promis à Roger; Roland pense de même; j'ai pour moi les plus célèbres chevaliers de la terre, et devant lesquels tous les autres doivent trembler. Ces deux chefs de la maison de Clermont n'en font-ils pas toute la gloire? Pourquoi, pourquoi le duc Aymon disposerait-il plutôt qu'eux de ma main? Rien n'est encore arrêté, nul engagement ne le lie avec le prince grec, et je suis promise solennellement à Roger.

Si Bradamante était vivement agitée par la douleur et le dépit que lui causait sa situation cruelle, le malheureux Roger ne l'était pas moins. Quoique le projet de marier Bradamante avec le prince de Grèce ne fût pas encore public, il était assez répandu déja pour être parvenu jusqu'à lui. Roger ne put s'en prendre qu'à sa mauvaise fortune; il

ne pouvait offrir un trône à la fille du duc Aymon; il sentait bien douloureusement que cette seule raison s'opposait à son bonheur : mais si cette aveugle déesse, qui prodigue souvent ses faveurs à ceux qui les méritent le moins, s'était montrée jusqu'alors aussi cruelle pour lui, la nature l'en avait bien dédommagé par ses dons les plus précieux. Il réunissait aux charmes de la figure l'ame la plus noble et le courage le plus généreux; son esprit était aimable et cultivé; rien ne pouvait résister à sa force et à son adresse quand il avait les armes à la main. Malheureusement, le vulgaire accorde bien moins de prix à ces qualités personnelles et à ces dons si rares, qu'aux richesses qu'il envie et qui l'éblouissent : et par vulgaire, j'entends tous les hommes, hors le sage, hors le petit nombre à qui le ciel accorde la prudence et un jugement sain; car, ni la tiare, ni le sceptre, ni la couronne, n'en font excepter les papes, les rois ou les empereurs.

Je dis donc, pour achever d'expliquer ma pensée, que le commun des hommes n'a d'égards que pour la puissance et les richesses, que sans elles il ne trouve rien digne de son attention, de son estime. Vous possédez au plus haut degré la beauté, le courage, la force, l'adresse, la vertu, le jugement, la bonté; tout cela n'est rien, et ce dont je vous parlais tout à l'heure est tout à ses yeux.

Roger se disait quelquefois : Puisqu'Aymon

veut que sa fille soit impératrice, qu'il retarde du moins d'une année le traité qu'il est près de conclure avec Constantin et son fils. Non, je ne désespère pas de réussir, avant ce temps expiré d'un an, à leur enlever leur empire; et l'ambition d'Aymon sera satisfaite, puisqu'alors je serai digne à ses yeux de devenir son gendre. Mais, s'il veut unir dès ce moment sa fille au prince de Grèce, s'il n'a pas égard à la promesse que Renaud et Roland m'ont faite en présence du saint vieillard, d'Olivier et de Sobrin, que ferai-je?... Souffrirai-je un affront aussi cruel et qui m'arracherait la vie? Ah! perdons-la mille fois, plutôt que d'éprouver une pareille injure. Mais, que dis-je?.... hélas!.... ce sera donc au père de Bradamante que je porterai mes coups!... Ah! j'ignore moi-même, dans le trouble où je suis, quel est le parti le plus sage que je puisse prendre. Je suppose que je me venge de l'injuste Aymon et des siens, en leur donnant la mort, n'en serai-je pas mille fois plus malheureux encore?... Mon desir le plus ardent, mes soins les plus empressés et les plus tendres n'ont-ils pas toujours été de réussir à plaire à Bradamante? et ne deviendrais-je pas pour elle un objet d'horreur, si j'étais couvert du sang de son père? ne lui donnerais-je pas un juste sujet de me détester? oserais-je encore alors aspirer à sa main?... Ah Dieu! que puis-je donc faire? Dois-je souffrir cet affront sanglant?... Non, je sens que je ne le peux.... j'aimerais mieux perdre la vie. Mais la perdrai-je

sans me venger?... Ah! périsse plutôt mille fois ce Léon, qui vient pour rompre une chaîne que le ciel a formée! qu'il périsse, lui et son injuste père! J'en frémis; mais je prévois qu'Hélène ne coûta pas plus cher à l'amoureux Troyen, ou Proserpine à Pirithoüs (1), que Bradamante ne va coûter au fils et au père.

Et toi, cher objet d'un amour si fidèle, ah, Bradamante! pourras-tu donc obéir à ton père en quittant ton Roger pour ce Grec?... Ce père injuste te déterminera-t-il à m'abandonner, quand même tous tes frères seraient pour lui? Je ne peux penser sans frémir que peut-être ton cœur est plus d'accord avec ton père qu'avec moi, et je crains que tu ne préfères pour époux un empereur à un simple chevalier. Non, je ne peux le croire, et ton ame est trop élevée pour être séduite par la pompe fastueuse dont le trône des Césars est entouré. Oui, chère ame de ma vie, tu sauras résister à ton père, tu sauras dédaigner un empire, pour conserver la foi que tu m'as jurée si tendrement....

C'est ainsi que parlait souvent Roger, et son cœur oppressé lui faisait élever ses plaintes et sa voix assez haut pour qu'on pût les entendre : elles étaient si touchantes, que quelques personnes affidées firent passer jusqu'à Bradamante les ex-

---

(1) Pirithoüs, qui était descendu avec Thésée aux enfers, pour enlever Proserpine, fut tué par Cerbère. P.

pressions du désespoir de son amant. Hélas! elle le partageait bien cruellement avec lui; mais ce rapport fidèle vint y mettre le comble. Il était affreux pour cette amante, que Roger pût la soupçonner d'avoir jamais eu l'idée de lui préférer le prince grec. Elle ne put résister au desir de bannir à jamais de l'ame de Roger un soupçon qui l'offensait; et, choisissant la plus attachée des femmes qui la servaient: Va, cours, lui dit-elle, et dis à Roger ces propres mots:

Ah! Roger, crois que rien ne peut ébranler un cœur qui t'adore, et crois que, jusqu'à la mort, qu'au-delà même du trépas, ta Bradamante te sera fidèle. Que l'amour fasse mon bonheur ou ma peine, que la fortune me favorise ou m'abaisse au dernier degré de sa roue, crois que mon ame aura la stabilité d'un rocher, et que la crainte ni l'espérance, les faveurs ni les injures du sort ne l'ébranleront jamais. Le ciseau de plomb pourra trancher le diamant, avant que la fortune ou quelque nouvel amour donne atteinte à ma fidélité pour toi. Le torrent remontera vers la cime élevée de la montagne, avant qu'une seule de mes pensées soit pour un autre que mon amant. C'est à toi seul, Roger, que j'ai donné le plus souverain empire sur mon cœur: il est à toi... jamais un sujet ne fut plus attaché, plus soumis à son maître. Tu n'as besoin d'aucun autre secours, tu seras toujours assez fort pour que rien ne puisse t'arracher un empire qu'il me fut si doux de te

donner; je saurai combattre la première pour te le conserver. Il n'est aucun assaut auquel je ne me sente le courage de résister : je méprise les richesses; pourraient-elles ébranler un instant une ame généreuse? Les couronnes, l'empire, les honneurs, n'éblouissent que les yeux du vulgaire; et la beauté d'Adonis et d'Endymion ne pourrait faire une nouvelle impression sur moi. Ah! ne crains pas, cher Roger, que ton portrait charmant ne soit pas sans cesse présent à mon idée; il est à jamais gravé tout seul en mon ame : crois que mon cœur est incapable d'une honteuse faiblesse. Tel que le jaspe ou la cornaline, l'amour le briserait plutôt en éclats, que de pouvoir l'empreindre d'une autre image que la tienne; et les épreuves cruelles que ce cœur n'a que trop souvent éprouvées, te doivent bien assurer qu'il n'en est aucune à laquelle il ne puisse résister.

Bradamante joignit encore à ces promesses si propres à rassurer Roger, mille serments sacrés, mille assurances si tendres, qu'une seule eût suffi pour lui rendre la vie et l'espérance. Mais, hélas! cette espérance devait encore être long-temps malheureuse, et de nouvelles traverses se préparaient contre cette union si desirée : elle leur fit entrevoir une fin heureuse à leurs malheurs; mais elle était semblable à celle d'un navigateur qui voit, après un long voyage, le port qui doit le recevoir et le rendre à ses foyers, sans penser au

vent furieux qui va l'en repousser et le reporter au loin sur une mer irritée.

Bradamante, sans cesse occupée de son amour, veut faire même plus qu'elle ne promet à Roger: il remplit son cœur d'un courage plus ardent encore; il la porte à braver tout ce qui peut intimider une jeune personne de son âge. Elle va trouver Charlemagne; elle embrasse ses genoux, et lui dit : Seigneur, si mes services ont pu vous être utiles et agréables, je vous conjure de m'accorder un don; mais j'ose, avant de m'expliquer, vous demander votre parole royale, que je ne serai pas refusée; et vous devez croire que votre nièce ne vous demandera rien d'injuste et qui ne soit digne de vous. Ma chère fille, lui répondit Charles, vos vertus éclatantes et vos services méritent tout d'un empereur et d'un oncle qui vous estime et qui vous aime; je vous accorde ce don, dût-il être celui de la moitié de mes états. — Tout ce que je vous demande, seigneur, c'est de ne pas permettre qu'on puisse me donner un époux qui ne me soit égal en courage; ordonnez que celui qu'on me présentera s'éprouve auparavant contre moi, les armes à la main; qu'il ne reçoive ma foi que lorsqu'il m'aura vaincue; et que, si je ne deviens pas sa conquête, il aille loin de moi porter des vœux pour lesquels je ne pourrais avoir que du mépris.

Charles lui dit : Ma chère nièce, cette demande

est bien digne de vous ; je n'en attendais pas moins de l'élévation de votre ame : soyez tranquille, et je vous réponds de tout ce que vous desirez.

La demande de Bradamante et la promesse de Charles ne purent demeurer assez secrètes pour n'être pas divulguées ; et, dès le même jour, les deux vieux époux, Aymon et Béatrice, en furent informés. L'audace de leur fille leur parut extrême : ils connurent bien qu'elle cherchait à se défendre de donner sa main à Léon, et qu'elle n'aspirait qu'à se laisser vaincre par Roger ; et, pour éviter qu'elle ne trouvât encore quelque nouveau moyen de se soustraire à leur puissance, ils la firent enlever en secret, et l'emmenèrent avec eux à Rochefort. C'était une forte citadelle assise sur les bords de la mer, entre Perpignan et Carcassonne : Charles depuis peu l'avait donnée au duc Aymon ; et c'est là que ce père irrité fit conduire Bradamante, pour être plus à portée de l'envoyer dans la Grèce, pour lui faire oublier Roger, et la forcer d'accepter enfin le prince Léon pour époux. La belle guerrière, aussi modeste que brave, respecta les ordres de son père ; et, quoiqu'elle n'eût point de gardes, et qu'il lui fût libre d'entrer ou de sortir, elle ne rompit point les arrêts qu'il lui avait imposés : mais elle prit plus fortement encore la résolution de tout souffrir, et même de perdre la vie plutôt que de renoncer à son amour.

Renaud fut indigné de l'espèce d'enlèvement de sa sœur; il vit que son père Aymon ne l'avait fait conduire à Rochefort, que pour l'empêcher de tenir la parole sacrée qu'il avait donnée à Roger; il ne put s'empêcher de s'en plaindre vivement, et de parler de son père en termes assez peu respectueux pour un fils; mais Aymon n'en fut point ému. Ce vieux père avait pris son parti de n'écouter personne, et de disposer à son gré de la main de Bradamante. Roger, informé de tout ce qui se passait, craignit que celle qu'il aimait ne fût tôt ou tard la victime de l'entêtement de son père; il vit bien que la mort de Léon pouvait seule affranchir Bradamante de cette injuste persécution. Roger, sans en parler à personne, prend la résolution d'aller attaquer Léon; de le mettre promptement à portée d'obtenir les honneurs de l'apothéose, et de changer son surnom d'*Augustus* pour celui de *Divus* (1). Son cœur audacieux lui fit voir comme un projet ordinaire et facile, celui d'arracher l'empire et la vie aux deux princes de la Grèce.

Roger se couvrit des célèbres armes d'Hector, qu'il avait conquises sur Mandricard; mais il changea le cimier de son casque, la devise de son bou-

(1) Allusion à l'usage où étaient les Romains de déifier leurs empereurs après leur mort. C'est dans le même sens, que Vespasien, près de mourir, disait plaisamment : *Jam deus fio*, Je sens que je deviens dieu. P.

clier et sa cotte d'armes ordinaire. Il ne voulut point que l'aigle éclatante annonçât un descendant du prince troyen : une licorne blanche comme la neige (1) la remplaça sur son bouclier. Il monta sur Frontin, suivi du plus fidèle de ses écuyers, à qui il avait expressément recommandé de ne rien dire qui pût le faire connaître. Il passa la Meuse, le Rhin ; il traversa l'Autriche, la Hongrie ; et, suivant la rive droite du Danube, il arriva près de Belgrade, à l'endroit où la Save se jette dans ce fleuve. Il y vit une grande armée qui formait un camp très étendu. Le pavillon surmonté de la bannière impériale fit connaître à Roger que Constantin commandait cette armée. En effet, les Bulgares s'étant emparés de Belgrade, l'empereur d'Orient avait rassemblé toutes ses forces, et, suivi du prince Léon, il formait le siége de cette ville importante qu'il voulait reprendre sur eux.

Une partie de l'armée des Bulgares occupait la ville pour la défendre, et le reste formait un camp depuis la descente de la montagne jusqu'à la Save. Les deux armées opposées bordaient cette rivière. où la cavalerie des deux partis faisait abreuver également ses chevaux. L'une et l'autre cherchaient à s'inquiéter. Les Grecs faisaient tous leurs efforts pour jeter des ponts, et les Bulgares en faisaient de même pour les en empêcher. Au mo-

(1) Anciennes armoiries des princes de la maison d'Este. P.

ment où Roger arriva, il vit qu'un combat très vif s'était engagé entre les deux armées. Les Grecs, très supérieurs en nombre, avaient fait semblant de se préparer à forcer le passage de la Save; ils présentaient des ponts et des bateaux pleins de gens armés. Pendant cette feinte, Léon avait remonté la Save, avait jeté des ponts; et ce prince, à la tête de vingt mille Grecs, était passé de l'autre côté de la rivière: faisant alors un long circuit, il était venu pour attaquer en flanc les Bulgares, et porter le désordre dans leurs rangs. L'empereur, voyant l'attaque de son fils commencée, profita de cette diversion; et, faisant jeter des pontons et des bateaux, il passa la Save à la tête du reste de son armée.

Vatran, roi des Bulgares, et prince aussi prudent que brave, faisait tous ses efforts pour soutenir cette attaque imprévue, et remédier au désordre qu'il voyait déja dans son armée. Léon, trouvant le moment de le surprendre, le saisit d'un bras nerveux, et le fit tomber entre les pieds des chevaux : il se releva pour se défendre, et ce fut en vain qu'on lui demanda de rendre son épée; mais il fut bientôt percé de mille coups. Dès que les Bulgares eurent vu tomber leur brave souverain, ils prirent la fuite. Roger, se livrant à la haine qu'il portait aux princes grecs, prit ce temps pour secourir leurs ennemis effrayés : il pousse à toute bride le léger Frontin; il atteint la tête des fuyards, il les arrête, les ramène au combat; et, baissant

sa lance, il vient fondre sur les Grecs avec un air si terrible, qu'il eût fait trembler jusqu'aux habitants de l'Olympe.

Un neveu de Constantin, prince aussi cher à cet empereur que s'il eût été son propre fils, était en avant des premiers escadrons grecs, portant un riche panache or et pourpre sur son casque, et couvert d'armes brillantes : Roger l'attaque, perce son bouclier, sa cuirasse, et le fer ensanglanté de sa lance paraît en entier au-delà de son corps; il tire aussitôt la redoutable Balisarde, et bientôt les têtes, les bras et des bustes entiers volent et tombent autour de lui. Les Grecs s'épouvantent en voyant ces coups horribles; ils les évitent; aucun d'eux n'ose tenir contre Roger. La face du combat change bientôt; et les Bulgares qui venaient de fuir devant les Grecs, les poursuivent à leur tour. L'épouvante se met jusque dans les escadrons qui n'avaient pas encore chargé; les étendards se dispersent dans la plaine, et la déroute est déja presque générale. Léon était alors sur un tertre élevé; surpris de voir l'armée des Grecs s'enfuir épouvantée, il jette les yeux de tous côtés pour connaître la cause d'une déroute qui l'accable de douleur. Il aperçoit enfin que c'est un seul chevalier qui fait fuir aux Grecs les coups redoutables qu'il porte sans cesse; et, quoiqu'il soit irrité des secours que ce chevalier donne à ses ennemis, il ne peut s'empêcher d'admirer sa valeur. Il connaît bien à la forme, comme à

la richesse de ses armes, que ce ne peut être un cavalier bulgare; il croit plutôt qu'un ange exterminateur vient au secours des ennemis, pour punir les Grecs des crimes depuis long-temps accumulés sur leurs têtes.

Léon était doué du cœur le plus sensible et le plus généreux: loin d'être irrité contre un ennemi dont le courage éclatant devenait si nuisible à ses troupes, il se prit d'admiration et d'un si vif intérêt pour lui, qu'il n'eût pu voir qu'avec regret qu'il eût été blessé; il eût même plutôt soutenu la vue de ses sujets massacrés, que de voir tomber une tête qui dans ce moment lui devenait si chère. Les coups que le chevalier continuait à porter sans cesse ne pouvaient même éteindre ce sentiment.

C'est ainsi qu'un jeune enfant, après avoir reçu quelques coups de sa mère irritée, ne cherche qu'à les éviter : mais il ne court point à son père, à sa grande sœur pour implorer leur secours : il retourne à celle qui lui donna le jour; il embrasse ses genoux, et ses yeux pleins de larmes ne s'élèvent que pour en obtenir une caresse. De même les premiers escadrons que Roger a défaits, ceux qu'il menace encore, ne peuvent exciter la haine de Léon; et les actes éclatants qu'il voit faire à ce jeune héros ne font qu'animer encore la tendre affection qu'il se sent pour lui. J'avoue que dans ce moment je me sens moi-même touché pour Léon,

puisque c'est lorsque ce jeune prince admire le plus Roger, et qu'il cède à la douce sympathie qui l'attire, que le terrible Roger ressent plus de haine pour lui, et n'aspire qu'à lui donner la mort de sa main. Il le cherche des yeux, il le demande à tout le monde; mais la bonne fortune et la prudence du prince grec les empêchèrent de se rencontrer. Cependant Léon, pour remédier à la défaite entière de son armée, envoie vîte un aide de camp à l'empereur son père, pour le conjurer de repasser promptement la Save, de peur qu'il ne soit coupé dans sa retraite; et lui-même, retournant alors vers le pont éloigné qu'il avait fait jeter, il se retira dans le même camp qu'il occupait la veille.

La campagne du côté de Belgrade resta jonchée d'une multitude de Grecs tués dans cette affaire. Il en serait resté sans doute un bien plus grand nombre, si la Save n'eût bientôt séparé les deux armées. Plusieurs de ceux qui s'enfuyaient tombèrent des ponts qui s'étaient engorgés, et périrent sous les eaux; quelques autres, bien montés, gagnèrent et passèrent au gué; enfin les Bulgares emmenèrent un assez grand nombre de prisonniers dans Belgrade.

Cette journée, dans laquelle les Bulgares avaient perdu leur roi Vatran, et dans laquelle ils eussent été entièrement défaits sans Roger, étant finie, les vainqueurs se réunirent près du chevalier

qu'ils ne pouvaient encore connaître que sous le nom du chevalier à la licorne; ils l'entourèrent, ils applaudirent à sa valeur, l'exaltant d'une commune voix, comme un héros auquel ils devaient leur salut et la victoire. L'un embrassait ses genoux, l'autre lui baisait la main; les gens de pied baisaient jusqu'à ses étriers; ceux qui pouvaient le toucher croyaient avoir touché un ange conservateur, et tous généralement le conjuraient à grands cris d'être désormais leur roi, leur général et leur guide. Mais Roger leur répondit qu'il ne pouvait accepter le sceptre ni le commandement, et qu'il n'entrerait pas même dans Belgrade, jusqu'à ce qu'il eût terminé cette guerre par la mort de Léon. Il ajouta qu'ayant fait plusieurs milliers de milles à dessein de mourir ou d'arracher la vie à ce prince, il allait le poursuivre; et sur-le-champ, sans même attendre ou demander son écuyer, il courut au pont par lequel Léon s'était retiré.

Léon avait fait sa retraite trop promptement pour n'avoir pas précédé Roger de plusieurs heures : il avait trouvé le passage libre; mais, faisant rompre le pont, il fit en même temps embraser tous les bateaux. Roger n'arriva sur le bord du fleuve qu'à l'entrée de la nuit; et, trouvant alors le passage impraticable, il chercha de tous côtés où pouvoir la passer à couvert. Quoique la lune l'éclairât, il marcha long-temps sans pouvoir

trouver aucun asyle : ce ne fut qu'à l'aube du jour qu'il découvrit à main gauche une petite ville vers laquelle il se porta, bien moins encore pour y prendre quelque repos, que pour y laisser remettre Frontin de l'excessive fatigue que ce bon cheval avait essuyée.

Ungiard, sujet fidèle et fort aimé de Constantin, était seigneur de cette petite ville; il avait, selon les précautions ordinaires de la guerre, rassemblé dans sa place un assez grand nombre d'infanterie pour la défendre, et de cavalerie pour l'envoyer en partis enlever ou détruire les convois des ennemis. Roger ignorait toutes ces circonstances; et ne trouvant aucun lieu de repos plus commode que cette petite ville, il avait cru ne pouvoir mieux faire que de s'y arrêter.

Le hasard conduisit le soir, dans la même auberge où Roger s'était rendu, le capitaine d'une troupe de la Romanie, qui s'était retiré de la bataille que les Grecs avaient perdue, lorsque Roger s'était mis à la tête des Bulgares. Ce capitaine, échappé de la déroute générale, frémissait encore des périls qu'il avait courus : le terrible chevalier de la licorne était sans cesse présent à son souvenir; il tremblait comme un homme qui croyait en être poursuivi. Cet officier reconnut sans peine à la devise de son bouclier, ce guerrier redoutable qui avait causé la déroute des Grecs et donné la mort à un si grand nombre de leurs soldats. Il

courut au palais d'Ungiard, et le fit prier de lui donner une audience secrète. Il est introduit, et dit ce que je me réserve de vous dire dans le chant suivant.

FIN DU QUARANTE-QUATRIÈME CHANT.

CHANT XLV.

ARGUMENT.

Roger est trahi pendant son sommeil, et fait prisonnier. — Il est livré à Théodora, dont il a tué le fils. — Plaintes de Bradamante. — Elle est ramenée à la cour. — Léon délivre Roger de prison. — Il l'engage à se battre pour lui contre Bradamante. — Roger se bat pendant toute une journée contre Bradamante sous le nom et les habits de Léon. — Il s'enfonce dans une forêt, résolu à mourir. — Marphise proteste que Roger est l'époux de Bradamante. — Elle est soutenue par Roland et Renaud. — Aymon est inébranlable.

L'HOMME qui se croit stable sur le faîte de la roue d'une déesse aveugle, est souvent bien près d'en être précipité : sa chute, rapide et cruelle, abaisse sa tête altière jusqu'aux derniers degrés de ce cercle qu'il voyait de si loin sous ses pieds. C'est ainsi que Polycrate, le riche roi de Lydie et le célèbre tyran de la Sicile (1), tombèrent du

(1) Polycrate, tyran de Samos; Oreste, l'un des satrapes de Cambyse, l'attira dans un piége, et le fit mourir en croix. — Tout le monde sait par quels revers de fortune Crésus, roi de Lydie, et Denys, tyran de Syracuse, furent précipités du trône dans la misère. P.

sommet de la puissance et des grandeurs, dans la misère extrême et dans l'obscurité. Quelquefois on admire au contraire avec quelle célérité celui qui semblait anéanti dans la poussière, se relève pour remonter jusqu'à la place où ses regards n'osaient pas se diriger. La même tête qui, peu auparavant, semblait appesantie et courbée sous les fers, donne bientôt des lois à l'univers : Servius, Marius et Ventidius (1), en donnèrent un exemple mémorable aux Romains, et Louis XII vient d'en donner un autre à notre siècle. Cet aimable et brave duc d'Orléans, ce père de son peuple, dont le fils de mon auguste maître est le gendre, fut pris et couvert de fers dans la fatale journée de Saint-Aubin ; cette tête, si digne de commander à la France, fut prête à tomber sur un échafaud. Le célèbre Mathias Corvin (2) courut plus d'une fois les mêmes périls. Cependant le premier monta

---

(1) Servius Tullius, sixième roi de Rome, était né d'une esclave. — Marius, qui fut sept fois consul, naquit d'une famille obscure. — Ventidius Bassus, qui devint tribun du peuple, préteur, pontife, et enfin consul, était également issu de basse extraction, et il avait été, dans sa jeunesse, réduit, pour vivre, à conduire des mulets. P.

(1) Ladislas V, roi de Hongrie, payant d'ingratitude les services de Huniade Corvin, qui avait sauvé plusieurs fois ses états, fit périr son fils aîné, Ladislas Corvin, faussement accusé de conspiration, et jeta en prison Mathias, son plus jeune fils. Après la mort de Ladislas V, les Hongrois tirèrent Mathias de prison et le proclamèrent roi. P.

sur le plus beau trône de l'univers; le second vit les fiers et belliqueux Hongrois élever avec leurs bras la couronne qui lui ceignit la tête. Une infinité d'évènements semblables remplissent les fastes de l'univers. Les malheurs suivent de près les faveurs de la fortune, et de même un bien inespéré nous tire de l'état le plus malheureux. L'esprit philosophe, l'ame forte et éclairée, doivent donc se préparer à tout, ne point s'enivrer de leur bonheur, s'attendre que peut-être il ne leur restera que les épines, des roses de la félicité: ils ne doivent point non plus se laisser abattre par l'adversité; le peu de stabilité de la roue d'une déesse aveugle et légère ramène presque également ce qui cause l'infortune ou le bonheur des mortels.

Roger, après la victoire qu'il avait remportée sur Constantin et son fils, présumait si fort de son courage, que, seul et sans secours, il se flattait de pouvoir leur donner la mort, fussent-ils défendus par cent escadrons de cavalerie et autant de cohortes d'infanterie; mais celle qui se plaît à confondre nos projets et notre espoir se préparait à lui porter ses coups; et elle se servit du même capitaine grec qu'il avait fait fuir, pour l'accabler de honte, d'infortune, et pour le faire déchoir de ses grandes espérances. Ce capitaine avertit Ungiard que ce même guerrier, qui, le jour précédent, avait mis l'armée de Constantin en déroute, était venu de lui-même se livrer

entre ses mains; qu'il était couché dans la ville; et qu'en le faisant prisonnier, il livrerait les Bulgares au joug que Constantin voudrait leur imposer.

Ungiard avait appris par un grand nombre de fuyards, qui, trouvant le pont rompu, s'étaient réfugiés dans la ville, qu'un seul chevalier avait détruit une partie de l'armée grecque et mis l'autre en fuite; il fut très aise d'apprendre que ce chevalier avait eu l'imprudence de venir se jeter de lui-même dans ses filets : il attendit que le sommeil eût fermé ses yeux; et, rassemblant ceux qu'il croyait les plus intelligents et les plus forts, il surprit Roger dans son lit, et s'en empara sans peine; le bouclier du guerrier suffit pour prouver qu'il ne se trompait point. Roger était nu; que pouvait-il faire pour se défendre? Il fut pris et chargé de fers. Ungiard, plein de joie de l'avoir en sa puissance, le retint prisonnier dans la ville de Novigrade, et dépêcha sur-le-champ un courrier à Constantin, pour lui faire part de cette nouvelle. L'empereur d'Orient avait, dès la nuit suivante de la déroute de son armée, levé son camp de devant Belgrade, et s'était retiré sous les murs de la ville de Beltech, dont Androphile, père du guerrier que Roger avait fait tomber le premier sous ses coups, était seigneur. Constantin s'occupait alors à faire réparer les remparts et à faire terrasser les portes de cette ville, qu'il craignait que les Bulgares ne vinssent atta-

quer; il tremblait que le guerrier qu'il avait vu combattre pour eux ne redoublât leur audace : mais, dès qu'il sut que celui qu'il redoutait était prisonnier, son cœur nagea dans la joie : il ne douta plus de la prise de Belgrade, et dit, d'un air satisfait, que les Bulgares, privés de leur défenseur, tomberaient bientôt sous sa puissance. Léon sentit une joie plus vive encore que celle de son père; non-seulement il comptait dès-lors sur la prise de Belgrade et sur la conquête de toute cette frontière, mais il espérait acquérir l'amitié de ce guerrier, dont il avait admiré la valeur. Il croyait, à force d'honneurs et de bienfaits, l'attacher à son service, et ne plus porter envie à Charlemagne d'être servi par ses deux célèbres neveux, Roland et Renaud, lorsqu'il aurait un pareil guerrier pour compagnon. Théodora, sœur de Constantin, et mère du malheureux guerrier que Roger avait percé d'outre en outre d'un coup de lance, était agitée par un desir bien différent. Théodora se jette aux pieds de son frère, et débute, pour l'attendrir, par verser un torrent de larmes. Non, seigneur, lui dit-elle, je ne me lèverai point de vos genoux, que vous ne m'accordiez de pouvoir venger la mort de mon fils sur le barbare que vous tenez dans vos fers. Mon fils était votre neveu; sa tendresse pour vous, ses services, doivent vous animer de la même haine qui me transporte; et vous ne pouvez me refuser son meurtrier, pour exercer sur lui ma vengeance.

Voyez vous-même que le ciel semble le livrer à nos coups; il faut qu'il l'ait conduit comme un oiseau vorace dans nos filets, pour que mon fils, précipité par sa main cruelle sur le noir rivage, ne reste pas sans être vengé. Donnez-moi ce prisonnier, seigneur; c'est à ma main à punir elle-même ce qu'une mère peut éprouver de plus cruel. Théodora fait si bien par ses cris, par ses larmes, et par son obstination à serrer les genoux de son frère, sans souffrir qu'on la relève, que Constantin est à la fin forcé de lui promettre tout ce qu'elle desire, et même de commander qu'on aille chercher le prisonnier pour le remettre entre ses mains.

On exécuta les ordres de l'empereur; et, dès le jour suivant, Roger fut remis dans la puissance de la cruelle Théodora. Elle eût été peu satisfaite que Roger eût péri d'une mort cruelle et pleine d'opprobre au milieu d'une place publique; sa noire et cruelle vengeance le destinait aux longs et terribles supplices qu'elle s'imaginait lui faire souffrir. La barbare Théodora fit enfermer Roger dans le fond d'une tour obscure, ayant les mains, les pieds et le cou serrés par une chaîne pesante. Ce cachot ne recevait aucun rayon de lumière; un peu de pain moisi lui servait de nourriture; et souvent le geolier, plus barbare encore que sa maîtresse irritée, l'en laissait manquer pendant des jours entiers. Ah! si la tendre Bradamante et la valeureuse sœur de Roger l'eussent su dans

cet affreux état, elles eussent exposé leur vie pour le délivrer, et la fille d'Aymon n'eût plus été retenue par la crainte de son père ni de Béatrice. L'empereur Charles, dans ces entrefaites, venait de faire publier à son de trompe la promesse qu'il avait faite de ne donner la main de sa nièce Bradamante, qu'à celui qui pourrait se montrer égal à cette guerrière les armes à la main : la publication s'en fit, non-seulement dans sa capitale, mais aussi dans tous les lieux de sa dépendance; ainsi cette promesse fut bientôt répandue dans toute l'Europe, et jusque dans l'Orient. Personne ne put donc ignorer que, pour obtenir la guerrière, il fallait avoir le courage, la force et l'adresse de pouvoir lui résister depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, et que celui qui tiendrait tout ce temps contre elle, sans se laisser vaincre, deviendrait son époux, sans qu'elle pût s'en défendre. La guerrière, habile à combattre à pied ou à cheval, laissait le choix des armes à ceux qui se présenteraient. Aymon, ne pouvant ni ne voulant s'opposer à la volonté de son empereur, après beaucoup de délibérations, prit le parti de céder, et de revenir à la cour avec sa fille. Quoique Béatrice fût encore fort en colère contre Bradamante, elle lui fit faire des habits magnifiques et galants, la naissance de la guerrière exigeant qu'elle parût avec éclat. Bradamante vint donc avec son père dans cette cour, qui, loin de lui paraître brillante comme autrefois, ne fut pour

elle qu'un séjour de tristesse et d'ennui, lorsqu'elle n'y vit plus son amant. C'est ainsi que celui qui a vu un jardin émaillé de fleurs dans les beaux jours de la fin d'avril, ne peut le revoir qu'avec peine et ne le reconnaît plus, lorsqu'il le trouve desséché par le soleil brûlant des jours déja moins longs de l'ardente canicule. La cour de Charles, privée de la présence de Roger, parut avoir perdu tout ce qui la parait le plus aux yeux de Bradamante. Elle n'ose en demander des nouvelles, de peur de faire naître quelques soupçons; elle se contente d'avoir sans cesse l'oreille attentive, dans l'espérance d'apprendre ce qu'elle desire si vivement de savoir. Elle sut enfin que Roger était parti; mais elle ne put en apprendre davantage. Roger ne s'étant confié qu'au seul écuyer qu'il avait emmené avec lui, tout le monde ignorait quelle route il avait prise.

Ah! que ce départ subit parut cruel à la guerrière! qu'il lui coûta de craintes et de nouveaux soupirs! Combien surtout elle est tourmentée par l'idée que Roger, voyant que le duc Aymon est contraire à son amour, a pris le parti de s'éloigner, pour l'oublier et la bannir à jamais de son cœur! Elle frémit même en pensant que, pour mieux réussir dans ce dessein, Roger est peut-être allé chercher en d'autres cours quelque nouvelle beauté qui puisse le consoler de l'avoir perdue. Mais une si cruelle pensée était bientôt détruite, lorsqu'elle se rappelait l'amour et la fidé-

lité qu'il avait toujours eus pour elle; elle s'accusait elle-même d'injustice et d'une folle jalousie, pour avoir pu soupçonner le cœur de son amant: cependant elle n'était pas la maîtresse de réprimer encore de nouveaux soupçons, quoiqu'ils ne pussent durer qu'un moment. C'est ainsi que, tour-à-tour et toujours également tendre, Bradamante passait de l'inquiétude au calme; mais le sentiment le plus doux pour elle était celui qui l'arrêtait le plus long-temps, et qui finissait par pénétrer et remplir son cœur. C'était alors que, se rappelant tous les serments qu'elle avait eu tant de plaisir à recevoir dans son ame, elle s'accusait d'une injustice impardonnable; et, comme si son cher Roger eût été présent, elle frappait son beau sein, elle s'accusait d'être coupable. Oui, j'ai tort, mon cher Roger, disait-elle; oui, je mériterais d'être punie pour avoir osé te soupçonner: mais n'en accuse que le cruel amour. Cet enfant, toujours inquiet dès qu'il est malheureux, fait passer tous ses tourments dans mon ame; il te peint à mon souvenir tel que je t'ai vu toujours, le plus beau, le plus aimable, le plus tendre de tous les amants; il me rappelle jusqu'à tes moindres discours, et cette réputation brillante, célébrée par tous ceux qui parlent de tes actions. Crois-tu, me dit souvent cet amour injuste et méfiant, qu'aucune femme puisse voir Roger sans être émue, sans l'adorer, sans faire tous ses efforts pour rompre la chaîne qui l'at-

tache à toi, et sans desirer de lui faire porter la sienne? Ah! si ce cruel enfant, au lieu de me parler de ces craintes injustes, me rapportait fidèlement tes plus secrètes pensées... oui, Roger, je suis sûre qu'il ne me dirait rien qui ne remplît mon ame d'un plaisir égal aux sentiments que j'ai pour toi, et ce que tu penses détruirait ces vaines craintes qui m'agitent encore malgré moi. Tiens, Roger, je l'avoue, je sens que je ressemble à l'avare dont toutes les pensées sont attachées à son trésor, et qui n'est point tranquille quoiqu'il le sache en sûreté; tant qu'il n'est pas à portée de le voir sans cesse, le malheureux craint toujours qu'il ne lui soit enlevé. Hélas! mon cher Roger, comment puis-je bannir en ton absence ces cruelles craintes sans cesse renaissantes?... Je sais qu'elles n'ont aucun fondement, qu'elles ne me présentent que des mensonges; mais enfin, suis-je donc la maîtresse d'un cœur qui t'adore? Reviens, reviens! ah! tu ne reparaîtras pas plutôt à mes yeux enchantés, que la joie la plus pure, que le plus heureux calme renaîtront dans mon cœur! Tu sais que, lorsque le soleil semble abandonner la terre à l'horreur ténébreuse de la nuit, souvent une espèce de terreur insensée s'empare de notre ame; tu dois éprouver comme moi que, lorsque l'astre du jour recommence sa carrière, une agréable assurance succède à ces moments d'un trouble fâcheux: c'est ainsi que, sans son Roger, la fille d'Aymon, oui, la guerrière Brada-

mante même, devient craintive. Mais qu'elle est forte, qu'elle est heureuse dès qu'elle revoit son amant!.... Reviens, reviens donc, cher Roger! viens rassurer ton amante, et ranimer pour toujours la douce espérance en son cœur! Pardonne-moi les inquiétudes qui m'agitent; ton absence est pour moi ce que la nuit est pour la nature. Tu sais que la plus petite étincelle brille dans les ténèbres; mais la splendeur du soleil naissant suffit pour éteindre la clarté de cette faible lueur : ton retour, mon Roger! sera pour moi celui de l'astre du jour quand il brille à l'horizon.

Alors le seul flambeau de l'amour luira pour ta Bradamante; et ces étincelles que la torche affreuse de la jalousie secoue sur mes pas tremblants, disparaîtront pour toujours. Non, je ne peux trop te dire tout ce que je souffre dès que je ne te vois plus; ton absence est l'hiver de ma vie; je languis, comme la nature languit lorsque le soleil se retire de notre hémisphère, ne luit que pendant quelques heures, et ne l'anime plus que par de faibles rayons. On entend alors frémir les vents; ils enlèvent des montagnes glacées de l'ourse des tourbillons de neige et de frimas qu'ils répandent à grands flots sur les campagnes; le triste oiseau se cache, il hérisse son plumage, et l'on n'entend plus sa voix; la fleur a disparu; la feuille, jaune et desséchée, couvre le pied de l'arbre qu'elle parait. Hélas! je ne ressemble que trop à la nature. Muette, immobile et glacée dès

que je ne te vois plus, mille craintes nouvelles, mille pensées sinistres font éprouver à mon ame toutes les rigueurs du plus affreux hiver. Ah! reviens donc, soleil de mes jours, viens ramener un doux printemps, fondre les glaces, et dissiper les nuages obscurs qui me cachent le jour radieux du bonheur....

Ainsi se plaignait Bradamante, semblable à la malheureuse Progné, lorsque, revenant à tire d'ailes à son nid, elle ne voit plus ouvrir un large bec à ses petits qu'un enfant malin vient d'enlever; aussi consternée que la tourterelle, qui, depuis un jour entier, rappelle en vain sa fidèle compagne. Craignant que Roger ne lui fût enlevé pour toujours, elle cachait le mieux qu'elle le pouvait les larmes qu'elle était sans cesse prête à répandre. O Dieu! quel eût été son désespoir, si elle eût pu savoir que cet amant si cher était près de subir la mort la plus cruelle!

Le ciel, toujours juste, permit que le projet de la vieille et méchante Théodora parvînt aux oreilles de Léon; il sut qu'elle tenait Roger dans un affreux cachot, accablé sous le poids de ses fers, et qu'elle n'attendait pour achever de lui donner la mort, que d'avoir inventé des supplices assez affreux pour assouvir sa vengeance. Le cœur noble et généreux de Léon en fut vivement ému; ce prince ne pensa plus, de ce moment, qu'à sauver les jours d'un aussi brave chevalier.

Quoique Léon ne le connût point encore pour

être ce Roger dont la renommée était si brillante, il admirait, il aimait même celui dont la valeur lui paraissait au-dessus de celle d'un simple mortel; il chercha promptement, il sut trouver un moyen de lui sauver la vie, sans que sa méchante tante pût le soupçonner d'avoir eu part à sa délivrance. Il fit appeler le geolier, et lui dit qu'il voulait parler à ce prisonnier avant qu'il ne perdît la vie; et, prenant avec lui le plus fidèle et le plus fort de ses serviteurs, il se rendit la nuit à la prison de Roger, et se la fit ouvrir par le geolier, auquel il défendit de le faire connaître. Cet homme cruel, n'osant refuser d'obéir au prince de Grèce, conduisit Léon jusqu'au bord d'une trappe qu'il se mit en devoir d'ouvrir : il se courba tournant le dos à Léon; et celui qui le suivait saisit ce moment pour jeter un nœud coulant autour du cou de ce vil satellite qu'il étrangla sur-le-champ. Ils ouvrirent aussitôt la trappe, et Léon descendit, à l'aide d'un câble, et tenant une torche allumée, dans l'affreux cachot où depuis longtemps Roger était privé de la lumière du jour; il le trouva chargé de fers, et le corps à moitié plongé dans une eau bourbeuse qui suffisait pour lui donner la mort en peu de temps. Léon aussitôt embrasse tendrement Roger, et lui dit : Chevalier, votre valeur éclatante m'attache à vous par des liens que rien ne peut rompre désormais; j'oublie mes propres intérêts, j'ose même braver la colère de mon père; et votre amitié, que je vous

demande pour toujours, me devient plus chère que tout autre sentiment que je puisse éprouver. Je suis Léon; je suis le fils de Constantin; et c'est moi qui viens à votre secours. Vous voyez que ce n'est pas sans courir quelques risques, et surtout sans être sûr de la colère de mon père, s'il savait jamais que vous eussiez été délivré par ma main. Vous avez presque détruit son armée devant Belgrade, et vous sentez qu'il doit être irrité contre vous; mais il n'est rien qui puisse me retenir, et que je n'ose braver pour rompre vos chaînes et vous sauver la vie. Ah! seigneur, s'écria Roger, quoi! c'est vous-même dont la générosité m'arrache à la mort! Recevez donc du moins le vœu que je fais de vous consacrer ma vie; puissé-je l'employer à vous servir sans cesse! Cette vie, seigneur, est votre bien, et je suis prêt à vous la rendre, et à l'exposer mille fois pour vous prouver ma reconnaissance.

Léon et celui qui le suivait détachèrent promptement les chaînes de Roger; ils le tirèrent de ce cachot, dans lequel ils jetèrent le corps du geolier; et, sans être vus de personne, Léon conduisit Roger dans son palais : il lui persuada d'y rester caché pendant quelques jours; et, pendant ce temps, il lui promit de se faire remettre par Ungiard son cheval et ses armes, que ce seigneur grec avait en sa puissance.

Le jour suivant, la surprise et le dépit de Théodora furent extrêmes, lorsqu'elle sut qu'on avait

trouvé la porte de la prison ouverte, le geolier étranglé, et les fers brisés, qui prouvaient que Roger en avait été délivré. On ne put jamais imaginer par qui, ni par quel moyen cet acte avait pu s'exécuter; on pensa bien moins à Léon qu'à tout autre; on devait croire que ce prince eût plutôt appesanti les chaînes du chevalier inconnu, que de travailler à les rompre.

Roger, surpris, pénétré, confus même de la générosité de Léon, ne connut plus que le sentiment dont sa belle ame était si capable. La colère et la jalousie l'avaient entraîné à l'extrémité de l'Europe pour arracher la vie à ce prince ; mais en ce moment il eût donné mille fois la sienne pour lui. La plus tendre amitié, la plus vive reconnaissance, ces deux sentiments si délicieux pour les ames élevées et sensibles, remplirent toute la sienne, et bannirent à jamais le poison de la jalousie et la noire fureur qu'inspire la vengeance. Roger s'occupait nuit et jour du procédé généreux de Léon, de la reconnaissance qu'il lui devait, et du desir ardent qu'il avait d'égaler, s'il était possible, par ses services, le bienfait qu'il en avait reçu : il pensait que tous les jours d'une vie que Léon avait conservée devaient être employés pour cet aimable prince.

Ce fut dans ce même temps que la nouvelle du ban que Charlemagne avait fait proclamer dans ses vastes états, parvint jusque dans ceux de Constantin. On sait déja que ce ban portait qu'on

ne pourrait obtenir la main de Bradamante que par le sort des armes. Léon n'apprit cette nouvelle qu'avec chagrin : il se rendait justice; et, quoique brave contre tout autre, il n'espéra point surmonter le courage et la force de cette redoutable guerrière. Il imagina pouvoir suppléer par une feinte adroite à ce qui lui manquait pour réussir. Léon connaissait la valeur et la force surnaturelles de ce chevalier auquel il avait sauvé la vie, et dont il ignorait encore le nom; il croyait avec raison qu'il pouvait tenir tête au plus redoutable paladin de la France. Il ne douta point qu'il ne pût résister pendant tout un jour à Bradamante, et conquérir ainsi la main de cette célèbre guerrière; mais il était très embarrassé pour proposer à ce chevalier de combattre en sa place, et pour cacher si bien son entreprise, que sa feinte ne pût jamais être découverte. Il appela Roger, lui confia tous les secrets de son ame, et le conjura de se couvrir de ses armes et de ses devises impériales, pour se présenter en sa place au combat contre Bradamante. La véhémence et la prière éloquente et pathétique du prince grec étaient inspirées par l'amour; mais la reconnaissance parlait encore bien plus fortement dans le cœur de Roger: quoique ce projet lui portât la mort dans le cœur, quoiqu'il lui semblât d'une exécution presque impossible, il ne put refuser Léon, et il lui dit même d'un air assez tranquille, qu'il n'était rien qu'il ne fût prêt à faire pour lui.

Roger a fait à peine cette téméraire promesse (1), qu'il se sent percer le cœur par l'atteinte la plus mortelle; il s'agite, il se tourmente nuit et jour; il prévoit sa mort comme certaine : cependant il ne peut se repentir d'avoir tout promis à celui pour lequel il doit et voudrait mourir : il sent que, s'il résiste à Bradamante, il la remet entre les mains d'un autre, et qu'il n'y pourra survivre : sa seule espérance est que la douleur suffira pour trancher le fil de ses jours, ou que, s'il est vainqueur dans ce combat, sa propre main pourra terminer ses malheurs.

Rien ne lui paraît donc plus impossible que de céder celle qu'il adore et de vivre après l'avoir perdue, et bientôt il n'a plus à faire que le choix fatal du genre de mort auquel il aura recours. Il se propose quelquefois de la recevoir de la main de son amante, et de présenter son sein découvert à ses coups : le coup d'une main si chère lui paraît doux à recevoir dans son cœur. Mais bientôt Roger pense qu'il trompera l'espérance de Léon, et qu'il ne tiendra pas ce qu'il a promis à

---

(1) Métastase, dans son opéra de l'*Olimpiade*, offre une situation semblable. Mégacle aime Aristée, fille de Clystène, roi de Sicyone. Clystène, venu dans l'Élide pour présider à la célébration des jeux olympiques, a promis que la main de sa fille serait le prix du vainqueur. Lycidas, amoureux d'Aristée, mais peu exercé aux combats des athlètes, prie Mégacle, son ami, de paraître dans la lice sous son nom. P.

ce généreux prince : il doit, selon son engagement sacré, faire tous ses efforts pour que Léon puisse paraître vainqueur ; et, malgré tous les sentiments tumultueux qui tour-à-tour agitent son ame, il convient toujours avec lui-même que rien ne peut plus le faire manquer à sa parole.

Léon déja, selon la permission de Constantin, avait fait préparer ses chevaux, ses armes, et choisi ceux qui devaient marcher à sa suite ; il prit sur-le-champ le chemin de Paris, menant avec lui Roger, monté sur Frontin et couvert des armes d'Hector ; ils marchèrent assez vîte pour se rendre bientôt sur les bords de la Seine. Le prince de Grèce ne voulut point entrer dans Paris ; il fit tendre ses pavillons dans la campagne, et envoya des seigneurs de sa cour annoncer son arrivée à Charlemagne. Cet empereur vint le premier lui rendre visite, et lui fit les plus beaux présents. Léon, occupé de son projet, supplia Charles de lui faire ouvrir promptement la lice où son sort devait être décidé : il le pria de lui mettre en tête la guerrière qui ne voulait être le prix que de celui qui l'égalerait en courage et qui saurait lui résister. Charles l'assura que ce célèbre combat ne serait point retardé, qu'il pouvait s'y présenter dès le lendemain ; et Charles, en effet, pendant la nuit, fit dresser une lice presque aux pieds des remparts de la capitale.

La nuit qui précéda ce combat si fatal fut pour Roger semblable à celle que passe le malheu-

reux condamné à mort, et dont le jour suivant doit éclairer le supplice. Il avait choisi de combattre à pied, armé de toutes pièces et l'épée à la main, non qu'il craignît l'atteinte de la lance d'or dont il ignorait le pouvoir; il n'avait été connu que par le père d'Argail: Astolphe, ceux qui s'en étaient servis, et Bradamante elle-même ne savaient pas que cette lance fût enchantée, et croyaient tous ne devoir qu'à leur force les avantages qu'ils avaient remportés par celle d'un enchantement secret.

La seule raison qu'eut Roger de demander à combattre à pied, fut la crainte que Bradamante ne reconnût Frontin qu'elle avait souvent monté, et qu'elle avait gardé près d'elle et nourri souvent de sa main à Montauban. Roger eut soin de ne conserver aucune marque extérieure qui pût faire naître le plus léger soupçon dans l'esprit de sa chère Bradamante.

Il eut l'attention de ne pas armer sa main de la redoutable Balisarde : cette épée cruelle tranchait comme une pâte molle le plus dur acier; un coup malheureux eût pu faire couler un sang pour lequel il eût répandu tout le sien. Il prend une lame d'une faible trempe, il en brise la pointe, il en émousse le tranchant à coups de marteau; et c'est avec cette arme, qui ne peut que parer les coups de la guerrière, qu'il entre dans la lice dès les premiers rayons du soleil.

Il avait eu soin de se revêtir de la cotte de

mailles que Léon portait; on voyait sur son écu l'aigle à deux têtes éployé dans un champ de gueules : ce qui rendait ce déguisement encore plus vraisemblable, c'est que la taille, la stature de Léon et de Roger étaient absolument les mêmes. Bradamante, en se disposant à ce combat, était occupée d'un soin bien différent de celui de Roger; et tandis que celui-ci préparait son épée à ne pouvoir porter aucune atteinte dangereuse, elle s'attachait à ranimer le vif tranchant de la sienne; elle en aiguisait la pointe : elle desirait de la voir bientôt ensanglantée, et que cette lame pût percer la cuirasse et trouver le chemin du cœur de son ennemi. Pénétrée d'un feu qui coule avec son sang dans ses veines, la guerrière s'agite, attend le signal du combat, telle qu'un cheval arabe qui bat la terre de son pied léger, et qui s'agite prêt à s'élancer de la barrière qui le retient encore; on le voit, les narines enflées, souffler rapidement des flocons de fumée, et dresser ses oreilles aiguës. Mais, dès que la trompette rompit le frein qui la retenait, Bradamante, qui croit attaquer Léon, s'élance contre Roger; et c'est ainsi qu'on voit tomber la foudre au milieu d'une tempête qui fait soulever les mers, et qui porte le ravage dans les plaines désolées, en renversant les cabanes et les moissons sous des torrents de pluie, d'une grêle destructive, et en faisant fuir également les troupeaux, les chiens et les pasteurs épouvantés.

Un vieux chêne dont les racines pénètrent la terre depuis trois siècles, une tour dont la lourde masse affermit et presse le rocher qui la soutient, l'écueil profond dans le sable qui brise les vagues écumeuses, ne sont pas plus inébranlables au souffle impétueux de l'Aquilon, que Roger, sous les armes d'Hector, ne le paraît aux coups multipliés que lui porte Bradamante irritée : elle tourne rapidement autour de lui; elle emploie tour-à-tour la ruse, l'adresse et la force; elle cherche vainement un côté faible; elle ne trouve à frapper que contre un rempart impénétrable à ses coups. C'est ainsi que des assiégeants donnent en vain un violent assaut à la forte citadelle qu'ils espèrent enlever de vive force; les uns veulent faire sauter les portes, les autres cherchent à s'élancer sur les remparts; plusieurs, se jetant dans les fossés, veulent pénétrer dans des souterrains. Tout est en défense; ils trouvent la mort sous mille formes différentes, et ne peuvent trouver aucun passage pour pénétrer. La guerrière frappe et se tourmente en vain; aucune maille ne tombe sous ses coups, et son épée, toujours luisante, ne peut s'ensanglanter du sang qu'elle brûle de répandre. Elle fait, il est vrai, voler mille étincelles du casque, de la cuirasse et du bouclier de Roger, dont les armes retentissent sous ses coups, comme le toit d'un fort château sous une grêle épaisse. Roger se trouve toujours en défense, pare presque tous les coups, esquive

légèrement les autres, et n'est jamais blessé; il s'arrête ou se retire; il oppose aux coups de la guerrière tantôt son épée, tantôt son bouclier; il lui en porte peu, et ne les porte que lorsqu'il est sûr qu'ils ne peuvent la blesser. Le jour se passe insensiblement : Bradamante le remarque; elle voudrait en prévenir la fin par une victoire décidée : elle se ressouvient du ban publié : elle sait que si son ennemi lui résiste jusqu'au coucher du soleil, elle demeurera sa conquête. Bientôt elle s'aperçoit que le soleil s'approche des colonnes d'Hercule, prêt à se plonger rapidement de ce cap dans le sein de la mer : elle commence à frémir du sort qui la menace; elle sent que sa force ne peut triompher de celle de son adversaire, et la malheureuse guerrière perd l'espérance : mais, plus elle la perd, plus sa colère s'accroît; elle redouble ses coups; elle veut encore briser les armes qui lui résistent depuis le commencement du jour, semblable à l'ouvrier qui veut terminer un ouvrage laborieux avant la fin de sa journée, et dont les bras énervés par de longs efforts, ne pouvant plus en faire qui ne lui soient inutiles, lui font connaître que ses forces et le jour vont lui manquer à-la-fois. O malheureuse Bradamante! si tu connaissais celui dont ta colère te fait desirer la mort; si tu savais que c'est ce même Roger qui t'est plus cher que la vie, tu tournerais plutôt contre ton propre sein le fer que tu fais tomber sur sa tête; l'aimant plus que toi-même, tu ne

te consolerais jamais d'avoir porté tes coups terribles sur ce tendre et fidèle amant.

Charles et les pairs qui l'accompagnaient, admiraient comment celui qu'ils croyaient être le prince Léon se montrait égal et supérieur même à Bradamante : ils avaient remarqué que, pendant ce long combat, il avait toujours su se défendre, sans porter un seul coup qui pût blesser la guerrière. Ils commencèrent tous à changer de sentiment, et se dirent l'un à l'autre que Léon était vraiment digne de devenir l'époux de celle dont il égalait la valeur.

Dès que le soleil se fut caché sous l'onde, Charles fit séparer les combattants, et jugea que la fille d'Aymon n'était plus en droit de refuser sa main au prince de Grèce. Roger, dès que le combat fut terminé, ne s'arrêta pas un moment; et, sans lever la visière de son casque, sans se dégager d'aucune de ses armes, il monta sur une petite haquenée, et courut se renfermer sous le pavillon où le prince de Grèce l'attendait. Léon l'embrassa deux fois tout armé, et, lui délaçant lui-même son casque, il serra long-temps ses joues sur les siennes. Ah! mon ami, s'écria-t-il, je te dois toute mon existence; mes états, tout ce que je possède, sont plus à toi qu'à moi-même. Roger, troublé par le malheur présent qui l'accablait, et dont il sentait alors le poids, ne lui répondit qu'en peu de mots. Il lui rendit promptement ses devises, et reprit celle de la licorne blanche; il prit

le prétexte d'être fatigué de ce long combat; et, quittant le prince le plutôt qu'il lui fut possible, il retourna s'enfermer dans le pavillon qu'il occupait : mais, dès le milieu de la nuit, il reprit ses armes, il sella lui-même Frontin; et, sans être aperçu de personne, il sortit promptement, prit la premier chemin qu'il trouva, et se laissa conduire à l'aventure par le bon et fidèle Frontin. Son cheval, marchant au hasard et sans être guidé par son malheureux maître, courut le reste de la nuit, tantôt sur de grandes routes, souvent par des chemins de traverse; il passa des plaines, et s'enfonça dans des bois épais, sans que Roger sortît un moment de la rêverie profonde où son esprit était absorbé. Ses pleurs coulaient sans cesse, et le désespoir lui présentait l'image funeste d'une prompte mort, comme l'unique secours qui lui restât pour terminer ses peines. De qui puis-je me plaindre? hélas! s'écriait-il; quel est le barbare qui m'a ravi le seul bien qui m'attachait à la vie? Si je ne puis souffrir l'injure que j'éprouve, je dois en tirer la plus cruelle vengeance. Meurs donc, Roger, meurs de ta propre main, puisque tu ne peux en accuser que toi-même! Ne t'es-tu pas fait l'affront le plus sanglant et le plus solennel? Aurais-tu donc la lâcheté de te le pardonner? Bradamante ne le partage-t-elle pas avec toi, puisqu'elle en devient la victime? Et quand même un reste d'amour pour la vie t'inspirerait la faiblesse de souffrir cette injure, oserais-tu, malheureux,

laisser Bradamante sans en être vengée? Ah! ma mort seule peut expier mon forfait contre celle que j'adore : devais-je donc attendre à me la donner, et l'outrager si cruellement? Que n'ai-je péri mille fois dans les supplices que me préparait Théodora! Si j'étais mort sous les coups de la main cruelle de cette mère irritée, du moins ma chère Bradamante aurait pu me plaindre : mais quand elle saura que c'est moi qui l'ai combattue, qui l'ai livrée moi-même dans les bras de Léon, n'aura-t-elle pas toute raison de détester ma mémoire, autant que je lui ferais horreur si j'osais soutenir la lumière du jour?

C'est en tenant tous ces propos funestes, étouffés à tous moments par ses sanglots, interrompus par ses cris douloureux, que le commencement du jour lui fit voir qu'il était alors enfoncé dans un bois épais, dont les entours étaient incultes et sauvages. Ferme dans la résolution de mourir, et ne consultant que son désespoir, Roger desire que sa mort reste secrète : et ce lieu solitaire lui paraît propre pour le dessein qu'il a conçu. Il prend le parti d'entrer dans la plus grande épaisseur du bois : mais auparavant il débride Frontin, lui ôte la selle, et le met en liberté. Ah! mon cher Frontin (1), lui dit il, si ton malheureux

---

(1) Ces apostrophes des guerriers à leurs chevaux sont fréquentes dans les poëmes romanesques. Les plus grands poëtes en offrent même des exemples : voyez, dans Homère,

maître eût pu récompenser tes services, tu n'eusses point été jaloux des honneurs dont jouit ce cheval ailé qui brille parmi les constellations. Le cheval de Castor ni celui d'Adraste ne purent être meilleurs et plus fidèles que toi. Les Grecs ni les Latins n'en ont point cité dans leurs fastes qui méritent d'être plus célébrés; mais aucun de ces coursiers renommés n'a jamais joui d'un honneur aussi grand que celui qui te fut souvent accordé. Tu fus cher à la plus belle, à la plus vertueuse des héroïnes; souvent elle te nourrit, elle te caressa de sa belle main; souvent elle prit plaisir à te brider, à te seller, à te faire bondir avec grace entre ses genoux. Ah! Frontin, tu fus cher à ma Bradamante! Mais, malheureux Roger, qu'oses-tu dire? Oses-tu bien, ingrat, insensé, barbare amant, appeler encore ta Bradamante, celle que tu viens de remettre si lâchement entre les bras d'un autre?.... Ah Dieu!.... Eh! qui peut donc m'arrêter?

---

les discours d'Achille et d'Hector à leurs coursiers. Cervantes avait probablement en vue ce passage de l'Arioste, lorsqu'il représente Don Quichotte, au moment de commencer sa pénitence dans la montagne de Sierra Moréna, rendant la liberté à Rossinante, et lui disant : « O cheval aussi excellent pour tes grandes actions que malheureux dans ton sort! Va-t-en où tu voudras; tu seras reconnu par-tout; et tu portes écrit sur le front, que jamais l'hippogriffe d'Astolphe, ni le renommé Frontin, qui coûta si cher à Bradamante, n'ont égalé ta légèreté et ta vigueur. » P.

Pourquoi n'ai-je pas encore tourné mon épée contre mon sein?

Si Roger ne cessait de se livrer au désespoir; s'il poussait sans cesse des gémissements, et s'il versait des larmes qui n'avaient pour témoins que les bêtes fugitives et les oiseaux de ces bois, Bradamante n'était pas moins malheureuse dans les murs de Paris : elle ne voit que trop qu'elle ne peut plus rien opposer aux justes prétentions que Léon a sur elle. Elle prend enfin le parti de manquer plutôt de parole à Charlemagne, à son père, à sa mère, à ses parents, à ses meilleurs amis, que d'accepter un autre époux que Roger. Elle veut tout braver; et, si rien ne peut lui réussir, elle prend la résolution de terminer sa vie par le fer ou par le poison, et la mort lui paraît plus douce que d'être séparée de l'amant qu'elle adore.

Hélas! mon cher Roger, quels lieux habites-tu donc? s'écriait-elle; est-il possible que le ban que Charles a fait publier n'ait pas été jusqu'à toi? Ah! si tu l'avais su, on t'aurait vu le premier dans la lice; nul autre guerrier n'aurait pu t'y précéder. Ah! malheureuse que je suis! puis-je donc croire que Roger vive encore, puisqu'il n'est pas venu pour acquérir le droit de devenir mon époux? Non, Roger, il n'est pas possible que tu sois le seul qui n'ait pas eu connaissance de ce ban; il l'est encore moins que, l'ayant su, tu ne sois pas accouru; la mort ou des fers ont pu seuls t'en em-

pêcher. Mais que sais-je?... ne se peut-il pas que ce Grec, fils de Constantin, ait usé de quelque supercherie pour te retenir? Cette nation perfide connaît ces lâches moyens de tromper; il aura trouvé celui de t'arrêter pour te précéder à Paris. Hélas! je ne demandai sans doute à Charles de n'accorder ma main qu'à celui qui me vaincrait les armes à la main, que dans la certitude où je croyais devoir être que toi seul pourrais me vaincre; oui, je croyais fermement que le seul Roger pouvait triompher de sa Bradamante. L'éternèl, hélas! semble vouloir me punir de ma présomption, puisqu'il fait remporter la victoire à Léon, dont les armes ne sont encore honorées par aucune action éclatante.

Cependant, si l'on prétend qu'il m'ait vaincue et que je sois en sa puissance, parcéque je n'ai pu ni le forcer à se rendre, ni lui donner la mort, cet arrêt me paraît très injuste; et Charles a dû voir qu'il n'a point eu d'avantage sur moi, et que l'honneur du combat est égal entre nous. D'ailleurs, quand on n'écouterait pas cette raison, quand on m'accuserait de vouloir éluder ce que mes paroles semblèrent promettre, que m'importe? serai-je donc la première qui soit revenue contre ses premiers engagements? Ma seule volonté, mon seul desir, ma foi, c'est d'être inébranlable dans l'amour que je t'ai juré, c'est de surpasser par ma constance celles que l'antiquité, comme l'histoire moderne, célèbre pour

leur fidélité. Non, quand même on oserait m'accuser d'être aussi légère que la feuille qui devient le jouet des vents, rien ne peut me faire renoncer à ma première et mon unique chaîne.

C'est en formant ces plaintes si douloureuses et si souvent interrompues par ses gémissements, que la malheureuse fille d'Aymon passa la nuit qui suivit le jour fatal de son combat contre le prince de Grèce; mais, dès que la déesse de la nuit se fut retirée avec ses ombres dans les grottes Cimmériennes (1), le ciel, dont les décrets éternels avaient arrêté l'union de Roger avec Bradamante, envoya promptement un puissant secours à la malheureuse et fidèle guerrière. Il porta la redoutable Marphise à se présenter, dès les premiers rayons du jour, devant Charlemagne. Non, seigneur, lui dit-elle, Marphise ne souffrira jamais l'injure atroce qu'on prétend faire à Roger; Bradamante est la légitime épouse de mon frère; elle ne lui sera point enlevée tant que je respirerai; et si quelqu'un ose soutenir le contraire, je le défie, et je laverai dans son sang l'affront qu'il ose faire à ces deux époux et à leur sœur. Oui,

(1) Vallée dans le pays qu'habitaient les Cimmériens, sur la côte occidentale de l'Italie, et où les poëtes plaçaient le palais de la Nuit et du Sommeil, parcequ'elle était continuellement obscurcie de brouillards, et que de hautes montagnes empêchaient les rayons du soleil d'y pénétrer. P.

je soutiens en présence de vous, de vos pairs et de tous vos chevaliers, que Bradamante a donné sa main à mon frère, en prononçant les paroles sacrées qui joignent deux époux par une indissoluble chaîne; je le soutiendrai à elle-même, si elle ose le nier. Le ciel a reçu leurs vœux et leurs serments : j'en suis témoin; et ni l'un ni l'autre ne peuvent plus disposer de leur foi.

Je n'oserais trop assurer si Marphise alors disait exactement la vérité : mais le moment était bien pressant; il fallait empêcher sur-le-champ le mariage de Léon, et la fière sœur de Roger se crut tout permis pour y réussir : je crois aussi qu'elle agissait de concert avec Bradamante, qui ne voyait pas de moyen plus sûr et plus honnête pour exclure Léon des prétentions qu'il avait acquises.

Charles fut très surpris et très embarrassé par la protestation que Marphise venait de faire; il fit venir Bradamante, et ce fut en présence même du duc Aymon son père, qu'il voulut qu'elle déclarât la vérité. Bradamante rougit, baissa sa tête et ses beaux yeux; une confusion marquée, un silence absolu qui ne niait ni n'avouait rien, donnèrent lieu de croire que la sœur de Roger n'avait rien dit qui ne fût véritable. Roland et Renaud, présents à cette scène, furent transportés de joie de voir qu'une pareille déclaration allait rompre une alliance que Léon regardait déja comme certaine; que l'obstination du vieux duc Aymon n'empêcherait pas Roger d'avoir Bradamante; et qu'ils

ne seraient pas obligés de l'enlever par force de la main d'un père, pour la remettre dans les siennes. Les deux paladins voyaient que, sans en venir à des extrémités fâcheuses, ils tiendraient la parole qu'ils avaient donnée à Roger, et que, son mariage étant public et connu de toute la terre, rien désormais ne pouvait le rompre et s'opposer à cette union qu'ils desiraient. Mais le vieux Aymon, s'élevant contre eux tous avec colère, s'écria fortement : Toute votre vaine supercherie ne m'en impose point; tout ce que vous inventez pour m'empêcher de marier ma fille selon ma volonté, ne peut m'ébranler; et, quand même tout ce que vous osez avancer serait véritable, je ne me rendrais pas encore. Je suppose (quoique je sois bien éloigné de l'avouer ni de le croire), *oui, je* suppose que Bradamante ait eu la faiblesse et l'imprudence de donner sa main à Roger, et de recevoir la sienne, comment pouvez-vous le prouver? En quel temps, en quel lieu se sont-ils donné mutuellement leur foi? Ce ne pourrait être du moins qu'avant le baptême : or, si cette union s'était formée avant que Roger eût embrassé le christianisme, elle serait nulle, et nos lois ne permettent pas qu'aucune alliance puisse se former entre une chrétienne et un Sarrasin. Non, non, ce ne peut être en vain que Léon ait hasardé de perdre la vie dans le combat dont il est sorti vainqueur : et notre grand empereur, qui ne peut pas croire, plus que moi, votre infidèle rapport, doit

être jaloux de maintenir l'exécution de ce qu'il a promis. Que n'avez-vous donc fait cette même déclaration avant qu'il eût fait publier son ban dans tous ses états, et lorsque rien n'était encore décidé? C'est en conséquence de ce ban que le prince de Grèce est venu de Constantinople pour s'y soumettre et en remplir la teneur.

C'est ainsi que le duc Aymon combattit les raisons que Roland, Renaud et Marphise alléguaient en faveur de Roger et de Bradamante : Charles était attentif, pesait les intérêts, les moyens des deux partis, et gardait le silence.

Un murmure sourd, mais général, s'éleva dans la cour de Charles; chacun se disait à l'oreille quelle était la cause qui lui paraissait être la meilleure : ce bruit devint encore plus fort et plus éclatant en se répandant jusque dans la capitale et le reste du royaume. C'est ainsi qu'on entend murmurer les vents dans les cimes et dans les feuillages des hautes forêts, lorsque l'Auster ou Borée les agite; c'est ainsi que les vagues mugissent en se brisant contre le rivage, lorsque le fougueux Éole ose attaquer le dieu des mers. Les avis se partagent entre Roger et Léon; mais la plupart des chevaliers français se déclarent pour l'amant de Bradamante; et le prince de Grèce obtient à peine un suffrage contre dix. Charlemagne, indécis encore, ne veut point s'en rapporter à son seul jugement dans une affaire aussi grave; il la renvoie à l'assemblée générale de ses

pairs assis en parlement. Pour Marphise, elle est en partie satisfaite d'avoir arrêté le mariage de Léon, et bientôt la guerrière propose un nouveau moyen de terminer cette grande querelle.

Seigneur, dit-elle à Charles, puisque Léon ne peut prétendre à l'épouse de Roger, tant que mon frère conservera la vie, il faut nécessairement que l'un des deux tombe sous les coups de son adversaire, et perde la lumière du jour; l'autre, sans rival, restera possesseur de Bradamante. Charles, convenant tacitement que Marphise avait raison, proposa ce nouveau combat à Léon. Ce prince, qui comptait sur la valeur et l'attachement du chevalier de la licorne, ne douta pas que celui-ci ne vainquît Roger avec autant de facilité qu'il en avait eu à résister tout un jour, en ne faisant que se défendre, contre le courage et la fureur de Bradamante. Il ne rejeta point cette nouvelle proposition; mais il ignorait que dans ce moment le désespoir avait entraîné Roger dans le fond d'un bois, où ce jeune héros était près de succomber à sa douleur mortelle; il croyait qu'il n'était parti que pour aller exercer son cheval à quelques milles de son camp. Léon, comptant employer une seconde fois la même ruse, accepta ce nouveau combat. Il ne tarda pas à s'en repentir, lorsque celui dont il voulait exiger ce qu'il n'était pas en son pouvoir de faire, ne reparut ni vers la fin de ce jour, ni les deux suivants, et qu'il n'en eut aucune nouvelle. Il ne lui paraissait pas trop sûr de

se hasarder lui-même dans un combat contre Roger, dont il avait entendu cent fois exalter la force et la valeur; et, craignant ou la mort, ou d'essuyer un affront, il envoya de toutes parts pour chercher son brave chevalier de la licorne; il le fit demander dans toutes les villes et les châteaux à portée de Paris; et, dans son impatience, il monta lui-même à cheval pour en faire la recherche. Mais elle eût été bien inutile, sans le secours de la bonne et sage Mélisse, ainsi que vous le pourrez apprendre en écoutant encore le chant suivant.

FIN DU QUARANTE-CINQUIÈME CHANT.

CHANT XLVI

ET DERNIER*.

ARGUMENT.

Léon cherche Roger. — Mélisse l'instruit du danger que court ce chevalier. — Générosité de Léon. — Il présente Roger à Charles. — Aymon consent à donner Bradamante à Roger. — Les ambassadeurs bulgares supplient Roger d'accepter la couronne. — Mariage de Roger avec Bradamante. — Description du pavillon apporté par Mélisse. — Rodomont défie Roger. — Combat de ces deux chevaliers. — Mort de Rodomont.

Si ma carte et mes calculs ne me trompent point, j'espère découvrir bientôt le port, après avoir souvent craint de faire naufrage. Quels vœux, quelles actions de graces ne dois-je pas à la divi-

(*) Le début de ce dernier chant paraîtra peut-être moins agréable à quelques lecteurs, que ceux auxquels la belle imagination et l'éloquence de l'Arioste les ont accoutumés : mais, s'ils sont justes, ils pardonneront à leur charmant auteur la multiplicité des noms qui se trouvent rassemblés dans ce dé-

nité qui m'animait, et qui m'a guidé sur une mer souvent bien orageuse! Combien de fois n'ai-je pas frémi, lorsque je croyais voir bientôt briser mon fragile vaisseau, ou que je craignais de m'être égaré de ma route! Mais déja.... non, mes yeux ne me trompent point; c'est bien la terre que je découvre. J'aperçois un rivage aplani qui se relève insensiblement au-dessus de la mer; je crois même entendre retentir l'air et la superficie de l'onde, d'un bruit agréable de cris de joie, confondus avec le son majestueux des cloches et l'éclat de celui des trompettes; eh, vraiment!... je commence même à distinguer ceux et celles qui couvrent les deux demi-ceintures dont le port est formé. Oui, ce sont ceux qui m'aiment, qui se souviennent encore de moi! je les vois accourir sur le rivage; ils daignent marquer publiquement la joie qu'ils ont de mon retour. Oh! que je vois de belles et vertueuses dames, de braves et galants chevaliers parer ce fortuné rivage! Illustres et chers amis, ah! que ne vous dois-je pas, à vous qui daignez,

---

but. Quel est le poëte qui ne desire pas intéresser les personnes les plus éclairées de son siècle au succès de son ouvrage? Ne devons-nous pas même connaître avec plaisir le nom des auteurs, des cavaliers et des dames illustres, que l'Arioste estimait assez pour desirer leur suffrage? Que n'a-t-il été permis à son traducteur de remplacer ces noms du seizième siècle, par plusieurs de ceux du dix-huitième? Ah! qu'il en eût eu d'illustres et de chers à citer, qui méritent encore plus nos hommages! (*Note du Traducteur.*)

par votre joie, rendre si célèbre mon heureux retour! Déja je reconnais sur le mole le plus avancé des digues, Mamma, Ginevra (1), plusieurs autres dames de Correggio : cette sublime Véronique de Gambera (2), cette élève d'Apollon si chère au chœur sacré des Muses, est avec elles; elle tient par la main une autre Ginevra sortie du même sang, et l'aimable Julie. Mais, grand Dieu! que de dames illustres viennent encore honorer mon arrivée! Quoi! c'est Hippolyte Sforce! c'est cette jeune et belle Trivulce (3) que les filles de Mné-

(1) Le poëte, au moment de terminer son grand ouvrage, ou, comme il le dit poétiquement, d'entrer dans le port après une si longue navigation, nomme tous les personnages des deux sexes un peu recommandables de son temps, afin de les intéresser à son succès. Plusieurs de ces personnages sont encore célèbres; d'autres sont entièrement oubliés, et étaient même peu connus du temps de l'Arioste, puisque Fornari, dont le commentaire a paru peu d'années après la mort de ce grand poëte, n'a pu parvenir à connaître qui ils étaient, et se borne à dire que c'étaient sans doute des amis particuliers de l'auteur, dont les noms seraient ignorés, s'il ne les eût immortalisés en les citant. Mamma, Ginevra que le poëte nomme les premières, sont du nombre de ces personnages aujourd'hui inconnus. P.

(2) Véronique de Gambera, comtesse de Correggio, sœur du cardinal de Gambera, est auteur de plusieurs pièces de vers estimées. P.

(3) Trivulce, jeune fille de Milan, montra, dès l'âge de 14 ans, un rare génie pour les lettres, elle possédait à fond les langues grecque et latine. L'Arioste fait allusion à son talent précoce pour la poésie, en disant que les filles de Mnémosyne l'élevèrent dans leur antre sacré. P.

mosyne élevèrent dans leur antre sacré! Émilie Pia, Marguerite, Angélique Borgia, Gratiosa, vous daignez toutes accourir au-devant de moi; Richarde d'Este (1) même les suit, et mène avec elle Diane (2), Blanche, et leurs autres sœurs.... Je vous reconnais avec transport, ô vous, Barbara Turca, vous vous appuyez sur votre compagne Laure (3) : couple charmant, vous qui joignez l'esprit et la sagesse à la beauté, non, le soleil ne peut rien voir de plus parfait que vous dans sa course. Vous les suivez, illustre Ginevra (4), vous par qui le beau nom de Malatesta reçoit encore plus de lustre, que les ornements les plus riches et les plus magnifiques n'en peuvent répandre sur les palais des rois et des empereurs.

Si le vainqueur des Gaules eût trouvé Ginevra

---

(1) Richarde d'Este; il en a déja été parlé. Voy., au chant treizième, la note de la page 322. P.

(2) La même dont il est parlé au quarante-deuxième chant. Voyez page 279. P.

(3) Barbara Turca, fille du duc de Brandebourg, femme de Louis de Gonzague II, marquis de Mantoue, surnommé le *Turc*, à cause de son courage. — Laure, troisième femme d'Alphonse, d'une basse extraction, mais d'un rare mérite. P.

(4) Ginevra Malatesta, femme d'un Obizzo de Ferrare, que le Tasse a également célébrée, et à qui il dédia ses premiers ouvrages. — Il y eut une autre Ginevra, femme du marquis Nicolas d'Este, et sœur du duc Hercule, qui épousa Malatesta, duc d'Arimino, et qui peut-être est une des deux Ginevra, dont le poëte vient de parler. P.

dans Rimini, lorsque ce superbe Romain voulut se rendre maître de la capitale du monde, il n'eût point passé le Rubicon (1), il eût déposé ses trophées aux pieds de cette belle; et, content de la voir, de l'entendre et de l'admirer, il eût reçu ses lois, et n'eût point été porter des fers pour opprimer sa patrie.

J'aperçois encore un groupe conduit par les Graces; la mère, la femme, les sœurs, les cousines du seigneur de Bozzolo (2) s'avancent avec les Torella, les Visconti, les Bentivoglio et les Palavicini : mais les Grecs, les Latins et les habitants de toutes les zones différentes, n'ont rien chanté, n'ont rien vu d'aussi beau que la charmante Julie de Gonzague (3). Sûre de la victoire, et telle que Cythérée quand elle descend des cieux, toutes les autres beautés de l'univers l'envient, l'admirent et lui cèdent la palme : sa belle-sœur est près d'elle, et donne au monde l'exemple d'une fidélité

---

(1) Allusion au fameux passage du Rubicon, qui fut, comme on sait, le premier acte d'hostilité de César contre sa patrie. P.

(2) Frédéric Gonzague, surnommé de Bozzolo, du nom d'un château situé sur les bords de l'Oglio, s'est signalé dans les guerres de France. P.

(3) C'est cette célèbre Julie de Gonzague, dont parle Paul Jove. Tombée au pouvoir de Barberousse, qui la destinait en présent au sultan Soliman, elle s'échappa avec beaucoup de peine, à demi-nue, et dut son salut à l'obscurité de la nuit et à la vîtesse de son cheval. P.

que tous les coups de la fortune n'ont pu ébranler. Anne d'Aragon, ce flambeau digne de luire dans la maison resplendissante de gloire des du Guast, marche à côté d'elle; son cœur est le vrai sanctuaire de l'amour conjugal, de la foi la plus pure; son esprit est celui des graces, de la lumière et de la sagesse: sa sœur est avec elle; sa sœur, astre brillant dont les rayons font pâlir l'éclat de toute autre beauté. Voici celle (1) dont les chants divins empêchent que la gloire d'un illustre époux ne reste ensevelie dans le tombeau, et répètent en des vers harmonieux et touchants ce que la déesse aux cent voix publiait sans cesse, lorsque ce héros avait les armes à la main : le Styx et le Léthé frémissent de ne pouvoir éteindre la gloire de son nom sous leurs ondes noires; les cieux semblent s'ouvrir pour écouter les louanges méritées qu'elle donne à son époux. Vous qui faites l'ornement de ma chère patrie, aimables dames de Ferrare, vous qu'on voit embellir les bords Adriatiques dans Urbin et Pesaro; vous aussi qui brillez sur le Mincio, dans la ville qui vit naître Virgile, qu'il m'est doux, qu'il m'est honorable de vous voir remercier le sort qui me ramène pour vous célébrer!

Ce chevalier qui vient au milieu d'elles et à qui elles rendent tant d'honneurs, si mes yeux, éblouis

---

(1) La marquise de Pescaire, dont il a déja été parlé au trente-septième chant; voyez la note de la page 124. P.

par tant de beautés qui les arrêtent tour-à-tour, ne me trompent point, c'est l'illustre citoyen d'Arezzo, Unico Accolti. Son neveu Benedetto (1), couvert de la pourpre romaine, ainsi que les cardinaux de Mantoue et de Campeggio (2), augmentent son cortège : je lis dans leurs yeux qu'ils ont quelque plaisir à me revoir; et mon cœur me répète sans cesse que je ne pourrai jamais leur en marquer assez toute ma tendre reconnaissance. Mais quelle nouvelle troupe d'auteurs célèbres s'offre encore à mes regards ? comment pourrai-je les nommer tous, et leur rendre les hommages qu'ils méritent ? Lactance, Claude Toloméi, Paul Pansa, vous le Trissin, et Latino Juvénal (3), mes chers Capilupi, et le Sasso, et le Molza, et Florian Montano, et toi, Jules Camillo (4), qui

---

(1) Cardinal de Ravenne. P.

(2) Hercule, fils de François de Gonzague, le dernier marquis de Mantoue, et frère de Frédéric, son premier duc, fut fait cardinal de Mantoue par Clément VII. — Laurent, savant théologien, et profond jurisconsulte. Clément VII le fit également cardinal. P.

(3) Lactance et Claude, tous deux de la famille des Toloméi : Claude s'était fait quelque réputation par ses poésies. — Paul Pansa, Génois, a fait des vers latins pleins d'élégance et de correction. — Le Trissin, de Venise, était [illegible]é dans la littérature grecque. Il a publié plusieurs ouvrages en prose et en vers, et il est auteur d'un poëme épique intitulé l'*Italia liberata*. — Latino Juvénal, courtisan célèbre sous les papes Léon X et Clément VII. P.

(4) Mes chers Capilupi; ils étaient cinq frères, natifs de

nous aplanis la route du double mont, Marc Antonio Flaminio, et le Sanga, et le Berna (1); ah! que j'aime à vous voir! bientôt je jouirai du bonheur de vous entendre.

Mais quel est ce héros qui s'avance couvert de lauriers, et tenant dans sa main l'urne captive de l'Escaut? C'est l'illustre Farnèse; c'est celui qui porte si dignement le nom d'Alexandre: il n'est plus entouré des capitaines qui vainquirent sous ses ordres: mais les favoris d'Apollon, Fedro, Capello, Porzio (2), Philippe de Bologne (3), Volterano, Maddalena (4), Blosio (5), Pierio (6); Vida,

---

Mantoue, dont l'un, Lelio, a composé des vers latins, et des sonnets, etc. — Pamphilo Sasso de Madone a également composé des vers latins. — Molza, voyez, au trente-septième chant, la note de la page 123. P.

(1) Antonio Flaminio de Imola, bon poëte latin. — Sanga, savant géomètre, estimé en cette qualité du pape Clément VII. — François Berna, chanoine de la cathédrale de Florence; il a composé plusieurs poëmes satiriques, pleins d'esprit et d'élégance. P.

(2) Fedro de Volterra, Camillo Porzio, attachés l'un et l'autre à la maison du cardinal Pompée de Colonne. — Pour Capello, voyez, au trente-septième chant, la note de la page 120. P.

(3) Philippe de Bologne, bibliothécaire du Vatican, sous le pape Léon X. P.

(4) Maddalena, auteur de deux épigrammes sur l'*écho*, qui eurent un grand succès. P.

(5) Blosio Palladio, secrétaire du pape Clément VII. P.

(6) Pierio, de Cividale, a laissé plusieurs écrits en vers et en prose, et entre autres un traité de la sphère. P.

l'honneur de Crémone (1), dont la veine est intarissable et pure; Lascari (2), Mussuro (3), Navagero (4), Andrea Marone (5), et le moine Severo (6), marchent à sa suite. Deux autres Alexandre arrêtent mes regards : l'un est de la maison d'Orologi; et l'autre, Guarino, cet aimable chantre d'Amarillis et de son berger fidèle (7). Près de Mario Olvito (8), je vois l'homme divin

(1) Vida de Crémone, poëte latin, auteur d'un *Art poétique* et d'un poëme sur les *Échecs*, etc. P.

(2) Jean Lascari, le plus illustre et le plus savant des Grecs qui se réfugièrent en Italie au quinzième siècle, lorsque les Turcs se furent rendus maîtres de Constantinople; il fut bien accueilli par Laurent de Médicis, qui le renvoya en Grèce pour en rapporter des livres et des manuscrits grecs. P.

(3) Mussuro, né dans l'île de Crète, poëte élégant, vint à Rome, et y trouva un protecteur dans le pape Léon X, qui le fit archevêque de Raguse, et ensuite cardinal. P.

(4) Andrée Navagero, gentilhomme vénitien. P.

(5) Andrée Maron, favori du pape Léon X, avait le talent d'improviser des vers italiens; il en a déja été parlé, voyez, au troisième chant, la note 1 de la page 68. P.

(6) Severo, moine du monastère des Anges, à Florence, intime ami de l'Arioste. Il a laissé plusieurs ouvrages en vers et en prose.

(7) Alexandre Orologi, gentilhomme de Padoue. — Alexandre Guarini, auteur de la célèbre pastorale intitulée le Berger fidèle (*Il Pastor fido*). P.

(8) Mario Equicola, surnommé Olvito, du lieu de sa naissance, dans le royaume de Naples : il vécut long-temps à la cour du marquis Frédéric de Mantoue; il écrivit un livre intitulé, *la Nature de l'Amour*, et plusieurs traités sur l'histoire et sur l'antiquité. P.

assez redouté par ses écrits, pour avoir le surnom de Fléau des princes; c'est ce célèbre Pierre Arétin qui souvent n'est pas moins gai, moins aimable, qu'il n'est à redouter lorsque la satire aiguise sa plume toujours élégante (1). Je vois deux Jérômes, l'un de Veritade, l'autre le Cittadino. Mainardo (2), Leoniceno (3), Celio, Panizzato, Teocreno, viennent après eux avec Bernard Capello (4). Reçois mes hommages, harmonieux et correct nourrisson des Muses, c'est à toi seul, Pierre Bembo (5), que la langue italienne doit son harmonie, ses agréments et sa pureté. Gaspard Obigi, qui te suit, t'écoute et se conforme à tes leçons; Fracastor (6),

---

(1) Pierre Arétin, homme de basse extraction, mais d'un rare génie, et qui jouit, de son vivant, de la plus grande réputation. Ses écrits satiriques l'avaient fait surnommer le *Fléau des Princes*. P.

(2) Mainardo, médecin célèbre de Ferrare. P.

(3) Nicolas Leoniceno, savant médecin, qui traduisit en italien les ouvrages de Gallien, quelques dialogues de Lucien, et l'histoire de Dion. Une vie chaste et sobre le fit parvenir sans infirmités à sa quatre-vingt-dixième année. P.

(4) Bernard Capello, gentilhomme vénitien, et poëte toscan estimé. P.

(5) Pierre Bembo, dont il a déja été parlé, voyez chant quarante-deuxième, page 278, note 1. P.

(6) Jérome Fracastor, médecin de Vérone, écrivain et poëte célèbre; il est auteur de la *Syphilis*, poëme latin très estimé. P.

Bevazzano, Trifon Gabriele, te prennent aussi pour modèle. Je vois le Tasse (1).

Nicolas Tiepoli, Amanio, Antoine Fulgose (2), me font des signes d'amitié; tous les trois montrent leur impatience de me voir descendu sur le rivage. Je crois voir aussi mon cher Valério (3) s'éloigner un peu des dames, en causant avec Barignano; peut-être se plaint-il d'avoir été maltraité par un sexe enchanteur: mais n'est-ce pas notre sort à tous d'avoir souvent à nous en plaindre, et de l'adorer sans cesse?

Muses, prêtez-moi vos accents divins, ou plutôt, accourez vous-mêmes pour célébrer Pic de

---

(1) Ce nom seul, sans prénom, ou épithète caractéristique, ne peut s'appliquer qu'au grand poëte Torquato Tasso, qui l'a rendu célèbre dans le monde entier par son immortel poëme de la *Jérusalem Délivrée:* or Torquato Tasso n'est né que plus de dix ans après la mort de l'Arioste. Il s'agit ici de Bernardo Tasso, père de Torquato. Bernardo, né en 1493, s'est fait connaître, dès sa jeunesse, par des poésies pleines de douceur et d'élégance. Il est en outre auteur d'un recueil de lettres fort estimé, et de l'*Amadigi* (l'Amadis), poëme romanesque en cent chants, tiré du fameux roman de ce nom. P.

(2) Antoine Fulgose, Génois, qui commandait quatre galères de la république. P.

(3) Jean François Valério, gentilhomme vénitien; le même dont il a été parlé au vingt-septième chant; voyez ce chant, page 341. On a vu que c'était un ennemi déclaré des femmes; il paraîtrait, d'après ce passage, qu'il eut en effet à s'en plaindre. P.

la Mirandole, et Pio. (1), qu'unissent le sang et l'amitié. Quels sons mélodieux! quel attrait attache mes yeux sur cet homme dont la tête est ceinte d'une double couronne de lauriers et de roses!... Si ces yeux pleins de feu, si cette voix touchante ne me trompent point, je crois le reconnaître au portrait qu'on m'en a fait; c'est cet homme sublime que je desire si vivement de voir; c'est l'immortel Sannazar (2), dont les chants attirent les Muses sur le bord de la mer, et qui les fait descendre de la double colline pour l'écouter.

Je vais te rejoindre enfin, docte et laborieux secrétaire Pistofilo (3); je vois que tu parles de ton ancien ami; je t'entends dire aux Acciajuoli (4),

(1) Jean François Pic, comte de la Mirandole, justement surnommé le Phénix, était d'une haute naissance, et doué de toutes les qualités de l'esprit et du corps. Il mourut dans la trentième année de son âge, en 1491, dix ans avant que l'Arioste ne commençât son poëme. — Albert Pio, né d'une ancienne famille, se distingua dans les lettres et dans les armes : il mourut jeune à Paris. P.

(2) Jacques Sannazar, né et élevé à Naples, fut admis dans la familiarité de Frédéric d'Aragon, et s'attacha à ce prince dans ses revers. Il a composé plusieurs ouvrages en latin et en italien, entre autres, une pastorale mêlée de prose et de vers, qui est intitulée, l'*Arcadia*, et un poëme sérieux, *De partu Virginis*. P.

(3) Bonaventure Pistofilo, secrétaire du duc de Ferrare. L'Arioste lui a dédié sa septième satire. P.

(4) Trois Acciajuoli, père, fils et neveu, étaient à la cour de Ferrare, lorsque l'édition de 1532 fut publiée; il n'en

et à mon cher Angiaro, le plaisir que tu sens en me voyant à couvert de la fureur des flots. Mon bon parent (1) Malaguzzo parle avec Adoardo de ma longue navigation; ils osent espérer qu'elle rendra le lieu de ma naissance (2) célèbre depuis les colonnes d'Alcide jusqu'aux sources du Gange. Victor Fausto (3), Tancrède partagent la joie de mes chers compatriotes. Dieu! qu'il m'est doux d'apercevoir les deux sexes rassemblés sur ce rivage, pour jouir du plaisir de me voir de retour! Mais, tandis que le vent m'est si favorable, achevons ce qui me reste encore de chemin à faire, et retournons à Mélisse; suivons-la dans les soins qu'elle prend pour sauver les jours de Roger.

Cette sage enchanteresse aimait également Bradamante et Roger; elle desirait, comme je l'ai déja dit souvent, de les voir unis par une chaîne indestructible; leurs intérêts étaient toujours l'objet de ses soins les plus tendres, et les esprits soumis à ses ordres lui rendaient, d'heure en heure, un compte exact de tout ce qui touchait ces fidèles amants. Elle apprit de l'un d'eux, que Roger, couché dans le fond d'un bois écarté, s'a-

---

est pas fait mention dans celle de 1515. Le père se nommait Pierre Antoine, le fils Jacques, et le neveu Archelaus. Lelio Gregorio Giraldi, dans son second dialogue, *De poetis suorum temporum*, parle de tous les trois, comme d'excellents poëtes. P.

(1) La mère de l'Arioste était de la famille des Malaguzzi. P.

(2) Rheggio, patrie de l'Arioste. P.

(3) Victor Fausto enseignait le grec à Venise. P.

bandonnait à son désespoir, se privait de toute espèce de nourriture, et ne desirait plus que la mort. Mélisse aussitôt se mit en marche pour le secourir, et se porta promptement à la rencontre de Léon. Ce prince, après avoir envoyé de tous côtés à la recherche du chevalier de la licorne, était parti pour le chercher lui-même; et Mélisse, ayant obligé un des esprits à ses ordres à prendre la forme d'une haquenée, s'en était servie pour joindre le fils de Constantin. Si la noblesse de votre ame, seigneur, répond à celle de votre figure, lui dit-elle, si l'air de douceur et de bonté qu'on trouve dans vos yeux règne aussi dans votre cœur, venez, de grace, au secours du meilleur chevalier de l'univers, qui touche déja peut-être à son dernier moment, et qu'on ne peut trop tôt tirer de son état affreux. Ce chevalier non-seulement est le plus brave de ceux qui sont dignes de porter une épée et de couvrir leur bras d'un bouclier, mais il est aussi le plus aimable des mortels. Hélas! c'est par un acte plus qu'humain de générosité, qu'il est prêt à perdre la vie. Ah! seigneur, accourez de grace avec moi pour chercher quelque moyen de sauver ses jours. Léon, frappé du discours et des instances de Mélisse, imagina tout-à-coup que le chevalier dont elle parlait pouvait être celui qui lui causait de si vives alarmes, qu'il faisait chercher, et qu'il cherchait lui-même: il n'hésita pas à suivre Mélisse; et tous les deux arrivèrent bientôt près de l'en-

droit écarté du bois où Roger était prêt à rendre le dernier soupir.

Ils trouvèrent ce malheureux chevalier couché sur l'herbe tout armé; sa tête était encore couverte de son casque, et restait appuyée pesamment sur son bouclier, dans le milieu duquel la licorne blanche était peinte : il était si cruellement abattu par trois jours qu'il avait passés sans prendre aucune nourriture, qu'il n'aurait pas eu la force de se relever, ou qu'il serait retombé sur-le-champ s'il n'eût été soutenu. C'est là qu'occupé sans cesse de l'injure qu'il avait faite à celle qui l'attachait seule à la vie, son ingratitude lui paraissait si criminelle, qu'elle le portait quelquefois jusqu'à se déchirer les mains, ensanglanter ses lèvres; et ces moments de rage étaient suivis d'un abattement mortel. C'est dans un de ces derniers moments que Mélisse et Léon le trouvèrent : son esprit alors était absorbé dans une rêverie sombre, ses yeux étaient fixes; il ne s'aperçut pas même de leur arrivée; ses soupirs et ses gémissements ne cessaient point cependant de se faire entendre. Léon s'arrêtant fut attentif à les écouter; il descendit de cheval; il s'approcha doucement de lui : bientôt de nouvelles plaintes lui firent connaître qu'un amour violent et malheureux réduisait le chevalier dans ce cruel état; mais Roger ne prononça pas le nom de celle qui lui faisait subir un si cruel martyre. Léon s'approche pas à pas; il se trouve enfin si près de

lui, que, se sentant ému comme pour son propre frère, il se baisse, se couche à son côté, l'embrasse et le couvre de ses larmes. Il est bien douteux que l'approche de Léon pût causer quelque plaisir à Roger; il craignait trop que ce prince ne voulût combattre la résolution qu'il avait prise de mourir.

Léon, en effet, lui montre la plus vive amitié, et lui dit de l'air le plus touchant et le plus tendre : Ne craignez point de m'apprendre le sujet de votre douleur; il est peu de maux auxquels il ne soit possible de remédier, quand la cause en est connue; l'homme courageux doit chercher des ressources et combattre l'adversité jusqu'à la mort. Je suis affligé, blessé même que vous m'ayez caché le sujet de vos peines : ne suis-je donc pas votre véritable ami? Un sentiment irrésistible me portait à vous aimer, quoique alors vous fussiez mon plus cruel ennemi. Quel progrès l'amitié n'a-t-elle pas dû faire en mon cœur, depuis que je vous dois l'honneur et la félicité de ma vie? Croyez-vous donc que je puisse jamais rompre ce nœud si cher qui m'attache à vous? croyez-vous que je n'emploie pas toute ma puissance, mes amis, ma vie même pour vous secourir? Ne vous faites donc plus une peine de m'ouvrir votre cœur : voyons si la force, l'adresse, l'or, les dons, ou l'artifice même ne pourront pas nous être utiles. Eh bien! mon malheureux ami, si rien ne peut me réussir, n'êtes-vous pas toujours le maître de recourir à

la mort? Mais n'ayez pas la faiblesse de vous livrer au funeste projet de mourir, avant que vous ayez essayé tous les moyens de surmonter vos malheurs.

Léon joignit à ce qu'il venait déja de lui dire, des caresses, des instances si vives et si touchantes, que l'ame sensible de Roger en fut attendrie; il se sentit forcé de répondre à tant d'amitié; il jeta sur Léon le regard le plus touchant; ses lèvres s'entr'ouvrirent à plusieurs reprises, sans qu'il pût encore lui parler: à la fin, ce fut d'une voix tremblante et presque éteinte par la faiblesse et par la douleur, qu'il lui dit: Ah! seigneur, quand vous saurez qui je suis.... dès que je vous aurai dit mon nom, vous serez peut-être bien éloigné du desir de m'arracher à la mort. Je suis l'homme du monde que vous devez le plus haïr; je suis Roger. Moi-même je vous ai détesté lorsque je ne vous connaissais pas encore: ce fut pour vous arracher la vie que je partis de cette cour, et que je me jetai dans le parti des Bulgares. Je voyais Aymon décidé contre moi; je perdais Bradamante qu'il vous destinait. Ah! seigneur, qu'il est facile au ciel de changer le cœur de l'homme! Votre générosité, vos vertus éteignirent ma première fureur; elles pénétrèrent mon ame, elles vous l'attachèrent pour toujours. Ne pensant point que j'étais Roger, vous me proposâtes de combattre et de vous acquérir Bradamante: hélas! c'était m'arracher le cœur, c'était m'ôter le plus doux

espoir de ma vie; je ne balançai pas cependant; et je vous ai prouvé que votre bonheur m'était plus cher que le mien. Bradamante est à vous, seigneur; et je meurs content, puisque je vous rends heureux. En renonçant à celle que j'adorais, j'ai bien senti que je renonçais à la vie; car Bradamante en est l'ame, et sans elle je ne peux plus vivre. D'ailleurs, sachez que ma mort vous devient nécessaire; les serments les plus sacrés m'unissent avec elle; elle ne peut recevoir votre main tant que je verrai le jour: abandonnez-moi donc à mon malheureux sort, et laissez-moi terminer ma vie.

Léon demeura si surpris à ces mots, qu'il resta muet, et les yeux fixés sur ceux de Roger: une statue ne serait pas plus immobile qu'il ne parut l'être pendant quelques moments. Toute la générosité, toute la reconnaissance, toute l'amitié de Roger se peignent à ses yeux, et pénètrent son ame: non-seulement ce qu'il vient d'entendre ne blesse pas les sentiments qu'il a déja voués à Roger, mais il sent augmenter pour lui sa tendresse; les maux qu'il souffre deviènnent les siens, ils brisent son propre cœur, il ne peut plus les supporter.

La générosité, digne du fils d'un grand empereur, parle en son ame ainsi que l'amitié. Du moins, se dit-il, égalons, s'il nous est possible, la grandeur d'ame dont Roger me donne l'exemple. Roger, lui dit-il en lui prenant la main, je te

haïssais aussi sans te connaître; mais, au moment même où je te vis percer et renverser mes escadrons, je fus si surpris, j'admirai tant une si haute valeur, que, quand même je t'aurais connu dès ce moment pour être Roger, je ne m'en serais pas senti naître un intérêt moins tendre pour toi. Non, je n'ai jamais haï que ton nom, et ta personne m'a toujours été chère. Quand même je t'aurais connu pour être mon rival et mon ennemi, lorsque je t'arrachai de ta prison, je n'en aurais pas moins fait pour ton bonheur, ce que je suis prêt à faire en ce moment. Il n'est aucun bien que je ne te desire; si je volai pour te secourir sans te connaître, juge par ton propre cœur, Roger, de ce que je dois faire aujourd'hui. Ah! Léon pourrait-il jamais s'avilir par une lâche ingratitude? Renonçant à toi-même, au plus tendre amour, à tout ce qui t'attachait à la vie, tu m'as tout donné; Roger... je te le rends. Ah! mon ami, crois que mon cœur sent encore plus de plaisir à te le rendre, qu'il n'en eut à le recevoir. Bradamante est à toi; vous êtes dignes toux deux l'un de l'autre : sa valeur éclatante et ses charmes m'avaient fait desirer sa main; mais je puis la voir à un autre sans rompre, comme toi, la trame de mes jours. Il m'en coûterait trop cher si sa main, en la recevant, m'arrachait un ami tel que toi. Vis heureux avec elle; resserre promptement tes nœuds sacrés : non-seulement je te la rends, mais plutôt que de t'arracher la vie, je consentirais à

perdre le jour et l'empire d'Orient. Mais, ô mon ami Roger! permets-moi de me plaindre; m'as-tu donc soupçonné d'être un ingrat, un barbare? Quoi! tu préférais la mort à me faire un aveu que je méritais!

Qui pourrait exprimer tout ce qui se passait dans l'ame de Roger en écoutant Léon? De douces larmes coulaient de ses yeux; elles baignèrent la main de son ami qu'il tenait serrée sur son sein. Il le pressa vainement; il voulut lui faire de nouveaux sacrifices; mais à la fin, vaincu par une amitié si touchante et si vraie: Je vivrai donc, puisque vous le voulez, ô généreux prince! oui, je vivrai pour vous servir, et pour vous adorer comme celui qui m'a deux fois donné la vie.

Mélisse fit apporter sur-le-champ un vin précieux et les aliments nécessaires pour ranimer les forces épuisées de Roger. Dans le moment qu'ils s'occupaient de ce chevalier, Frontin, attiré par le hennissement des chevaux de Léon et de sa suite, s'approcha d'eux assez près pour que ce prince pût le faire prendre, seller et brider par ses écuyers. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que Roger put monter et se tenir sur Frontin; et celui dont la valeur avait défait toute une armée, et dont la force et l'adresse avaient soutenu la fureur de Bradamante pendant tout un jour, put à peine marcher pendant une demi-lieue pour arriver dans une belle abbaye, où Léon voulut qu'il demeurât pendant quelques jours pour se rétablir.

Léon et Mélisse ayant vu que Roger avait repris ses forces le ramenèrent dans la cité royale de Paris. Ils apprirent en chemin, que, sur le soir du jour précédent, une ambassade solennelle, envoyée par les Bulgares, était entrée dans cette ville, que cette nation venait d'élire Roger pour son roi, et qu'elle avait député les plus grands seigneurs du royaume à la cour de Charles, pour lui demander Roger, et prêter serment de fidélité, pour toute leur nation, entre les mains de ce chevalier. L'écuyer de Roger, qui était venu avec ces députés, avait apporté à Paris de ses nouvelles : il avait raconté comment son maître avait battu l'armée de Constantin et de Léon ; et comment les Bulgares, lui devant leur salut et la victoire, l'avaient unanimement proclamé pour leur roi. Ce même écuyer avait répandu de même comment Roger avait été retenu prisonnier par Ungiard dans Novigrade, le péril affreux qu'il avait couru lorsqu'il avait été remis entre les mains de la cruelle princesse Théodora; on sut même de lui, que ce chevalier avait été délivré par une main inconnue, et qu'un matin on avait trouvé son geolier mort et sa prison ouverte.

Ces évènements étaient déja connus dans tout Paris, lorsque Léon et Roger entrèrent sur le soir dans cette ville; et, comme ils ne marchaient que par des rues détournées, aucun des habitants n'avait pu reconnaître ce chevalier.

Le lendemain matin les deux amis se présen-

tèrent ensemble devant Charlemagne. Roger portait les mêmes armes dont il s'était couvert pour combattre Bradamante; l'aigle impériale à deux têtes paraissait éployée sur son écu; il avait la même devise, la même cotte d'armes, que l'on voyait encore percée et déchirée par les coups que la fille d'Aymon avait portés. Léon, sans armes, couvert des plus riches habits et d'un long manteau de pourpre, était à côté de lui, et de grands seigneurs grecs marchaient à leur suite.

Léon salua respectueusement l'empereur Charles, qui s'était déja levé pour venir au-devant de lui; et tenant par la main Roger, sur qui tous les yeux étaient fixés, il le présenta lui-même à Charles, en lui disant: Seigneur, voilà le bon et valeureux chevalier qui, depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit fermée, a soutenu les efforts inutiles de la brave guerrière Bradamante; elle n'a pu le vaincre; et selon votre ban, seigneur, ce chevalier, étant sorti victorieux de ce combat, a fait la conquête de cette illustre guerrière; il doit l'avoir pour épouse, et je viens vous la demander pour lui.

Charles resta confus et surpris; toute sa cour le fut également; personne n'avait soupçonné jusqu'à ce moment, qu'un autre que Léon eût soutenu le combat contre Bradamante; et l'on ne pouvait imaginer quel pouvait être le chevalier présenté par le prince de Grèce. Marphise n'était rien moins que tranquille en voyant, en écoutant

tout ce qui se passait en ce moment : elle avait eu pein à se contenir jusqu'à ce que Léon eut achevé de parler; mais lorsqu'il eut proféré les derniers mots, elle se leva avec pétulance, et dit à Charles: Mon frère Roger n'est point ici pour défendre son épouse et ses légitimes droits; mais ne croyez pas que je les laisse attaquer en son absence : je suis sa sœur; quiconque osera dire qu'il a des droits sur Bradamante, quiconque avancera que Roger ne soit pas digne d'elle, qu'il se présente, qu'il vienne combattre Marphise, et recevoir la punition de son mensonge et de sa témérité.

Marphise montra tant d'indignation et de colère en prononçant ces mots; son air, ses gestes étaient si menaçants, qu'on craignit que, sans respect pour la présence de Charles, elle ne courût attaquer sur-le-champ Léon et le chevalier inconnu. Léon sourit de la fureur dont les beaux yeux de Marphise étincellent; il voit qu'il n'est plus temps de cacher Roger; il lève son casque. Belle et redoutable Marphise, lui dit-il, je livre ce chevalier à vos coups. Le vieux Égée ne fut pas plus surpris lorsque, séduit par la fureur d'une marâtre jalouse, il présentait une coupe empoisonnée à Thésée, et qu'il reconnut son fils à l'épée sur laquelle il allait proférer ses serments (1). Marphise éperdue reconnaît son frère,

---

(1) Égée roi d'Athènes, étant arrivé, dans le cours de ses

s'écrie et s'élance entre ses bras; cette tendre sœur ne peut s'en arracher. Renaud, Roland, Charles lui-même accourent; Roger passe tour-à-tour dans leurs bras, et n'en sort que pour se trouver dans ceux d'Olivier, de Dudon et de Sobrin. Tous les paladins, tous les hauts barons l'entourent; Roger est, en ce moment heureux, l'enfant, le frère, l'ami de toute la cour de Charles.

Lorsque la vive et tendre émotion de ce premier moment fut un peu calmée, le prince de Grèce employa l'éloquence ordinaire de son pays, pour raconter toutes les actions éclatantes de Roger; il leur dit comment ce héros avait été surpris; il leur fit le récit de tout ce qu'il avait été forcé de faire pour l'arracher des fers de sa tante, et du supplice qu'elle lui préparait; et ce fut les larmes aux yeux qu'il leur raconta le sacrifice que Roger avait voulu lui faire, son combat contre

---

voyages, à la cour de Pitthée, roi de Trézène, séduisit sa fille Étra, qu'il laissa enceinte. En partant, il remit son épée à la princesse, et lui recommanda, si elle avait un fils, de l'envoyer à Athènes avec ce gage qui servirait à le lui faire reconnaître. Étra mit au monde Thésée. Ce prince, devenu grand, se rendit à Athènes avec l'épée de son père. Mais Médée, alors femme d'Égée, profita de son ascendant sur l'esprit du roi pour lui rendre le jeune prince suspect, et le déterminer à le faire périr par le poison. Heureusement, lorsque Thésée avançait la main pour recevoir la coupe empoisonnée, Égée aperçut son épée et reconnut son fils. P.

Bradamante, et l'acte de générosité surnaturelle que ce noble guerrier avait cru devoir à la reconnaissance.

Léon crut pouvoir leur dire aussi dans quel état affreux il avait trouvé le malheureux Roger, lorsqu'après avoir rempli tout ce qu'il avait promis, il l'avait vu couché sur la terre, exténué par une abstinence volontaire, et prêt à perdre la vie s'il n'eût été promptement secouru. Léon avait été trop vivement affecté pour ne pas peindre fortement le désespoir de son ami : tous les yeux de ceux qui l'écoutaient se remplirent de larmes; le moment d'après, Léon parla d'une manière si pathétique au duc Aymon, que non-seulement il toucha vivement l'obstiné vieillard, mais qu'il le porta même jusqu'à prévenir Roger, en lui disant qu'il le priait d'oublier l'opposition qu'il avait apportée à son mariage, qu'il l'adoptait pour son fils, et que la main de Bradamante était à lui.

Pendant ce temps, cette guerrière malheureuse fuyait le monde, et jusqu'au jour même : retirée dans un cabinet sombre, elle versait sans cesse des larmes; et souvent elle appelait la mort à son secours. Tout-à-coup elle entend le palais de son père retentir de cris de joie; elle se lève : ses parents, ses amis accourent, l'entourent; elle apprend l'heureux évènement qui termine ses peines. Le cours de son sang, retenu par la douleur, s'élance alors de son cœur avec tant d'impétuosité,

qu'elle est près de perdre la vie; tous ses esprits semblent se dissiper à-la-fois, et ses nerfs épuisés la laissent sans force, hors d'état de faire un pas et d'exprimer ce qu'elle sent si vivement. Tel est le malheureux qui languit dans les fers, et qui n'attend plus qu'une mort honteuse et cruelle; c'est au moment même qu'il croit voir arriver la troupe sinistre qui va le conduire au supplice, qu'on reconnaît son innocence, et qu'il entend retentir jusqu'à lui le cri de justice qui le rappelle à la vie.

Les maisons de Montgraine et de Clermont partagent la joie de ces heureux amants, et prennent plaisir à voir deux branches de leur illustre sang se réunir par un nouveau nœud. Les perfides Mayençais, au contraire, s'affligeaient de cette nouvelle alliance; mais Anselme, Ganelon, Falcon et Giname avaient soin de cacher la haine et l'envie qui rongeaient leur cœur; ils n'osaient agir à force ouverte, et les traîtres couvraient leurs menées secrètes avec la même adresse qu'emploie un renard caché dans un buisson, pour se jeter sur la proie qu'il épie.

Renaud et Roland avaient déja puni plusieurs traîtres de cette race perfide : Charles avait sagement assoupi ces anciennes querelles; mais la haine des Mayençais était encore augmentée depuis la mort de Pinabel et de Bertolas. Cependant, comme ils n'osaient attaquer ceux qui leur

avaient donné la mort, ils feignirent d'ignorer qu'ils étaient tombés sous les coups de Bradamante et de Roger. Leur haine n'en était que plus envenimée, les traîtres n'attendaient que le moment de se venger à coup sûr de ceux qu'ils détestaient et qu'ils craignaient également.

Les ambassadeurs bulgares, qui, comme je l'ai dit, étaient arrivés à la cour de Charles dans l'espérance d'y trouver Roger, apprirent ce qui venait de se passer. Ils se jetèrent à ses pieds, et le prièrent de venir leur donner des lois; ils lui dirent que le sceptre et la couronne de Bulgarie l'attendaient dans Andrinople, où sa présence était nécessaire pour mettre en sûreté leur royaume, que Constantin était près d'attaquer avec de nouvelles forces supérieures aux premières. Mais, lui dirent-ils, dès que nous vous aurons à notre tête, loin de le redouter, c'est à ce prince à craindre lui-même de perdre son empire. Roger accepta leur offre, se rendit à leur prière, et leur promit d'arriver dans Andrinople avant le troisième mois expiré, si le sort ne s'opposait pas à son dessein. Léon, qui venait d'entendre les ambassadeurs, s'avança promptement, et les assura que, puisque Roger devenait leur roi, dès ce moment il pouvait leur jurer, au nom de Constantin son père, une alliance éternelle; il dit en conséquence à Roger qu'il ne se pressât pas de quitter la France pour aller se mettre à la tête des escadrons bul-

gares, et qu'il lui répondait d'engager son père à renoncer à toutes ses anciennes prétentions.

Toutes les actions éclatantes de Roger, les qualités, les dons célestes qu'il avait reçus du ciel, furent avoués par l'ambitieuse Béatrice, et le rendirent à ses yeux digne de devenir son gendre, dès qu'elle sut qu'il était roi de Bulgarie. Charles donna ses ordres pour les préparatifs d'une noce aussi magnifique, aussi brillante que s'il eût marié sa propre fille. Les services de Bradamante, tous ceux de sa famille étaient présents à ses yeux; il crut ne pouvoir trop faire en cette occasion; et l'ame noble et sensible de cet empereur eût volontiers sacrifié la moitié de ses trésors pour honorer une alliance qui lui devenait si chère. Il fit publier dans tous ses états, qu'il tiendrait cour plénière, et qu'il accordait toute sûreté pendant l'espace de neuf jours à tous ceux qui voudraient s'y rendre; il donna des ordres en conséquence pour faire dresser de riches pavillons dans la campagne autour de Paris; leurs avenues, leurs entours furent garnis de rameaux et parés de festons de fleurs; et ce camp fut comme une seconde ville, de l'aspect le plus agréable.

Charles, imaginant bien que cette grande fête attirerait à Paris un concours prodigieux d'étrangers de tous les pays, et que cette ville, quoique vaste, ne pourrait les contenir tous, multiplia pour eux des logements aussi commodes qu'agréables,

en faisant dresser un grand nombre de pavillons autour des murs.

Mélisse s'était occupée à préparer un singulier et superbe appartement pour les deux jeunes époux qu'elle protégeait. Elle savait que cet heureux mariage était inscrit depuis long-temps dans les décrets éternels, et qu'il devait naître de cette union la meilleure et la plus illustre des races : elle plaça le lit nuptial dont elle prévoyait l'heureuse fécondité sous le plus riche et le plus vaste de tous les pavillons; tous les ornements en étaient aussi somptueux que galants, et ses murailles intérieures étaient couvertes de broderies, qui ne représentaient que des objets également intéressants et agréables. Elle venait d'enlever ce riche et singulier pavillon sur un rivage de la Thrace, où Constantin l'avait fait tendre ; ce fut du consentement du prince Léon, ou plutôt pour lui prouver toute la puissance que son art lui donnait sur la terre et sur les enfers, qu'elle évoqua les habitants du Styx soumis à ses ordres, et qu'elle fit enlever ce pavillon avec ses mâts, ses piquets et ses cordages. Ce fut donc au milieu du jour même qu'elle le fit enlever à Constantin, qu'elle le fit porter dans les airs jusqu'aux bords de la Seine, et qu'elle le fit tendre pour recevoir sous son riche toit les plus fidèles et les plus heureux époux : mais il ne leur servit que pendant la première nuit, et dès le lendemain elle le fit reporter

et tendre sur le même rivage d'où les esprits à ses ordres l'avaient enlevé.

La divine Cassandre, cette fille de Priam qui joignait une fureur prophétique à l'étude la plus profonde, avait fait construire ce riche pavillon plus de deux mille ans avant les noces de Roger: Cassandre l'avait brodé de ses propres mains, pour en faire présent à son frère Hector. Cette princesse avait voulu donner à ce héros quelque légère idée de tout ce qu'elle connaissait pleinement devoir contribuer dans les siècles futurs à la splendeur de sa race; elle s'était servie des soies les plus fines et des couleurs les plus vives, pour tramer et faire le portrait du plus illustre de ses descendants, quoiqu'elle sût bien qu'il ne devait naître qu'après une longue suite de siècles. Hector, enchanté de ce beau présent, l'admirait sans cesse; et la main qui l'avait brodé le lui rendait encore plus cher que sa magnificence.

Lorsqu'Hector fut tombé sous les coups d'Achille (1); lorsque le perfide Sinon eut, par sa ruse, ouvert les portes de Pergame, et que les Grecs eurent fait souffrir aux Troyens plus de maux que les poëtes n'en ont décrit, ce pavillon était échu à Ménélas dans le partage des dépouilles : mais ce prince avait été forcé de le

(1) Ma poi che a tradimento ebbe la morte, etc.

« Mais lorsqu'il (Hector) eut été tué par trahison. » Voyez chant trente-cinquième, la note 1 de la page 77. P.

donner à Protée, roi d'Égypte, en échange de la belle et fatale Hélène (1), que ce roi tenait alors en sa puissance. Ptolomée posséda ce pavillon après lui; et de ce prince, il vint entre les mains de Cléopâtre. Cette belle princesse, si nuisible à son amant le jour mémorable de la bataille d'Actium, fuyait devant les vaisseaux commandés par Agrippa, qui se rendit maître de celui qui portait ce pavillon. Agrippa en fit présent au vainqueur d'Antoine, et d'Auguste il passa dans les mains de Tibère. Il tomba successivement dans celles de Constantin, de ce Constantin qui se rendit funeste à l'Italie, et qui fit perdre une partie de son ancienne splendeur à la capitale du monde. Ce prince, en abandonnant les bords du Tibre pour aller établir le siége de l'empire dans Byzance, emporta le pavillon; et ce fut à l'un de ses successeurs du même nom que Mélisse l'enleva pour une seule nuit. Ses mâts étaient d'un ivoire ciselé plus blanc que la neige; tous ses cordages étaient d'or; et son dôme et les pentes de ses murailles offraient des peintures variées, dignes du pinceau d'Apelle.

On voyait dans une des principales parties les

---

(1) Le poëte fait ici allusion à l'histoire d'Hélène telle qu'Hérodote la raconte : cet historien dit que Pâris, en revenant de Troie avec Hélène, fut reçu à la cour de Protée roi d'Égypte, qui ensuite renvoya Pâris, et retint Hélène avec tous ses trésors. P.

Graces, à demi nues, secourir une belle et grande princesse (1), au moment où le plus beau de tous les enfants recevait le jour. Le puissant Jupiter, l'éloquent Mercure, le redoutable dieu de la guerre et la mère des Amours versaient à pleines mains des fleurs immortelles sur son berceau. Ils mouillaient ses lèvres vermeilles d'ambroisie, et parfumaient ses langes des plus célestes odeurs; une petite inscription, que l'œil distinguait à peine, présentait le nom d'Hippolyte. La Fortune tenait déja la main de ce bel enfant, et semblait vouloir affermir ses premiers pas; la Vertu, en action de marcher, tournait la tête, lui souriait tendrement et l'appelait sur ses traces. On voyait ailleurs une troupe d'hommes portant de longues vestes, des cheveux et des moustaches pareilles, et ces étrangers venaient des rivages du Danube pour demander cet aimable enfant à son père, de la part du victorieux Corvin (2). Plus loin on apercevait

---

(1) Léonore d'Aragon, fille de Ferdinand, roi de Naples, femme du duc Hercule Ier, qui en eut Hippolyte d'Este. P.

(2) Béatrice, sœur de Léonore, et femme de Mathias Corvin, roi de Hongrie, n'ayant pas d'enfants, fit demander Hippolyte à ses parents. Corvin le reçut comme son fils, et le fit archevêque de Strigonie, lorsqu'il n'avait pas encore dix-huit ans. Louis Sforce, surnommé le More, qui avait épousé la sœur d'Hippolyte, entendant célébrer le mérite et les vertus de ce jeune prince, lui fit obtenir l'évêché de Milan; quelque temps après, il le fit créer cardinal quoiqu'il fût encore bien jeune, et il le choisit pour l'aider dans les soins du gouvernement. P.

ce jeune fils d'Hercule, de Léonore, porter déja sur son front les fleurs, la noblesse, et l'audace naissante de l'adolescence : il quittait d'un air respectueux et tendre ceux dont il tenait le jour, et marchait vers la fin du long cours du Danube, pour se faire adorer des habitants belliqueux de ses rivages. Mathias admirait, honorait déja la sagesse et les vertus au-dessus d'un âge encore si tendre, qu'il voyait briller dans ce jeune prince, et le croyait digne de lui confier toute autorité sur la Strigonie. Hippolyte ne quittait jamais Corvin; il habitait également avec ce prince, ses palais et ses tentes; et, soit que ce roi guerrier combattît les Turcs ou les Allemands, Hippolyte, à ses côtés, partageait ses périls et sa gloire. Attentif aux ordres qu'il entendait ce héros donner à ses fidèles Hongrois, c'est en recevant ses leçons qu'il apprenait le grand art de la guerre.

Sur une autre pente du pavillon, on voyait le jeune Hippolyte recevoir les maximes de toutes les vertus, et acquérir les principes des arts et de toutes les sciences. Le savant et sage Fusco lui donnait la connaissance des auteurs et de l'histoire ancienne et moderne; il lui faisait apprécier les actions glorieuses ou condamnables. Jugez vous-même, paraissait-il lui dire, si vous voulez acquérir une gloire immortelle, quels sont les actes et les exemples que vous devez imiter, et quels sont ceux que vous proscrirez pour toujours

dans votre cœur. On voit, au sortir des mains de Fusco (1), le jeune Hippolyte revêtu déja de la pourpre romaine : ses plus anciens confrères sont étonnés, en l'écoutant, de croire entendre parler tour-à-tour Cicéron, Caton, et les disciples qu'ils représentent. Que sera-t-il donc un jour? se disent-ils entre eux. Ah! quel bonheur pour son siècle! quelle gloire pour la chaire apostolique, si cet Hippolyte vient à la remplir! Cassandre n'avait rien oublié de tout ce qui pouvait avoir trait à ce jeune prince; elle avait brodé jusqu'aux jeux de son enfance, et l'usage courageux qu'il avait fait de ses premières forces. On le voyait, sur des rochers escarpés, terrasser et percer un ours furieux : plus bas, un épieu dans sa main, il parcourait les vallées marécageuses, et d'un seul coup il arrètait la fureur d'un sanglier s'élançant de sa bauge, et le menaçant avec ses défenses meurtrières; plus loin, monté sur un coursier d'Andalousie plus vîte que les vents, il joignait un cerf ou le chevreuil léger dans la plaine, et le partageait en deux d'un seul coup d'épée. On le voyait, au retour de la chasse, entouré des sublimes enfants d'Apollon et des doctes élèves d'Uranie. Quelques-uns de ces derniers lui faisaient parcourir l'espace, et suivre la marche régulière de ces grands orbes roulant sur leurs axes, et suspendus dans leurs

(1) Thomas Fusco, d'abord gouverneur d'Hippolyte, et ensuite son secrétaire particulier. P.

orbites, attirés et repoussés tour-à-tour; les autres lui faisaient sentir les charmes mélancoliques de la plaintive élégie; d'autres élevaient son ame par des chants héroïques. Quelques favoris des Graces le faisaient sourire, et l'animaient à répéter leurs chansons. Le son harmonieux des instruments attirait aussi son attention et son ame tout entière; les uns, par le grand effet d'une musique pathétique, les autres, par le charme divin des accords d'une agréable et douce mélodie. Le goût exquis d'Hippolyte les applaudissait également, les jugeait et les éclairait en maître.

Cassandre avait donc eu soin d'employer différents panneaux de la tenture, pour exprimer les différents âges de la vie d'Hippolyte. On le voyait ensuite, dans un âge plus mûr, sacrifier aux autels de l'amitié, chercher à relever la tête penchée des couleuvres de Louis Sforce (1); il conseillait, il n'abandonnait jamais cet ami, même dans les périls et dans la fuite; il cherchait à faire renaître pour lui quelques lueurs de prospérité. Mais Hippolyte ne paraissait jamais si grand, que lorsqu'il employait son bras et sa haute sagesse pour le service d'Alphonse, ou pour la sûreté de Ferrare. Sachant percer dans l'obscurité des trahisons, et démêler la trame des complots les plus secrets, on le voyait découvrir à son frère les ligues coupables que ses plus proches parents avaient

(1) Duc de Milan. Voyez l'avant-dernière note. P.

l'indignité de former contre lui; et ces nouveaux Catilinas faisaient acquérir au grand Hippolyte le titre de libérateur de sa patrie, aussi dignement que Cicéron le mérita de l'ancienne Rome. Aussi terrible sous les armes que respecté sous la pourpre, plus loin il combat pour sa famille ou pour l'église; avec quelques troupes rassemblées à la hâte, mais conduites par un héros, il brave la fureur d'une armée depuis long-temps exercée : il finit par mettre les domaines de saint Pierre en sûreté, et peut dire alors comme César : Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu (1). On le voit aussi, dans une autre occasion, combattre une des plus fortes flottes que les Vénitiens eussent mises en mer, même contre les Turcs leurs ennemis naturels, ou contre les Génois jaloux de leur puissance. Hippolyte remporte la victoire, ramène leurs galères captives, les donne à son frère avec un butin immense; il ne garde pour lui que l'honneur de la victoire, parcequ'il ne lui est pas possible de s'en dépouiller.

Les dames et toute la cour de Charlemagne ne se lassaient point d'admirer la richesse et les figures de ce pavillon : mais elles ne pouvaient se former aucune idée positive de ces évènements destinés à des siècles encore éloignés. Bradamante

---

(1) César, vainqueur de Pharnace, roi de Pont, écrivit à Rome : *Veni*, *vidi*, *vici;* on a souvent fait l'application de ce mot. P.

seule, instruite par Merlin et par Mélisse, jouissait déja de l'avenir, et s'applaudissait de la gloire destinée à sa postérité. Roger cependant, avec lequel elle en avait parlé, se souvenait bien d'avoir appris aussi d'Atlant que cet Hippolyte serait l'un de ses descendants qui répandrait le plus de splendeur sur sa race.

On aurait peine à raconter toute la noblesse, la bonté, la gaieté même, avec lesquelles Charlemagne accueillit tous ceux qui parurent à cette grande fête. Des jeux et des festins continuels aidèrent à la célébrer; mais ce qui la rendit encore plus auguste, ce fut le nombre et la magnificence des tournois. Mille lances rompues tous les jours jonchaient le sable de la lice; on livre des combats à pied, à cheval; à des luttes de deux contre deux succèdent des batailles simulées où deux partis rivaux s'attaquent et se mêlent. Roger se distingua sans cesse dans la joute, dans la lutte, et par sa danse légère : Bradamante le suivait par ses regards tendres, et c'était le prix le plus doux de ses nouvelles victoires.

Le dernier jour de ces fêtes, et dans le temps où, le festin royal étant déja commencé, Charlemagne avait Roger à sa droite, et à sa gauche Bradamante, brillante de pierreries et plus parée encore de ses propres charmes, on vit arriver du côté de la campagne un chevalier, qui, sans descendre de son cheval et tout armé, s'approcha de la table d'un air audacieux; il était d'une très

haute taille, son cheval et ses armes étaient couverts de noir. Ce chevalier était le fier Rodomont, roi d'Alger; il avait juré d'être un an sans porter les armes, depuis l'affront qu'il avait reçu de Bradamante, qui l'avait renversé sur le pont de la Saône; il avait passé, comme un hermite, en sa retraite, un an, un mois et un jour, selon l'usage des chevaliers de ce temps, qui souvent se punissaient eux-mêmes d'avoir essuyé quelque disgrace dans un combat (1).

Rodomont avait bien appris les grands succès de Charles et la mort d'Agramant; mais, décidé à ne pas rompre son serment, il était resté tranquille comme si ces évènements ne l'eussent point intéressé. Voyant que le temps de la pénitence qu'il s'était imposée était fini, il reprit de nouvelles armes pour se rendre à la cour de France. L'orgueilleux Sarrasin, sans descendre, sans aucune marque de respect, et même sans incliner la tête, eut l'audace au contraire de montrer un air de dédain pour Charles et pour la cour brillante dont

---

(1) On a déja vu les trois rois, venus en France à la suite de l'envoyée de la reine de l'île Perdue, jurer de ne pas porter les armes pendant un an, de dépit d'avoir été vaincus par Bradamante (chant trente-troisième, page 27). Cervantes paraît faire allusion à cet usage, lorsqu'il représente le chevalier de la Lune, proposant, comme une des conditions de son combat avec Don Quichotte, que le chevalier de la Manche, s'il est vaincu, renoncera pendant un an à la chevalerie errante. P.

il était environné. Tout le monde resta surpris, indigné même de cet excès d'insolence; et chacun, quittant tout ce qui l'occupait alors, fut attentif à l'écouter.

Rodomont, regardant Charles et Roger, leur dit d'une voix forte et qui tenait du ton de l'insulte : Je suis Rodomont, et c'est toi, Roger, que je défie au combat mortel. Je veux te prouver avant la fin du jour, que tu n'es qu'un traître à ton souverain, et que, comme tel, tu devrais être exclu de cette table, et d'être assis parmi des gens d'honneur. Quoique la lâcheté de ta conduite soit avérée, puisqu'en te faisant chrétien tu nous as montré la légèreté de ton ame et ton manque de foi, je viens ici pour te confondre, pour te déshonorer aux yeux de l'univers. Tu peux faire venir tel nombre de champions que tu voudras pour te défendre de l'accusation que je porte contre toi; cela m'est égal, et je maintiendrai moi seul tout ce que j'ai dit. Roger, se levant aussitôt, pria Charles de lui permettre de répondre. Tu mens, dit-il ensuite à Rodomont, aussi-bien que tous ceux qui oseront dire que je suis un traître. J'ai servi fidèlement Agramant jusqu'à son départ pour l'Afrique; je l'ai même servi malgré mes intérêts personnels; je ne crains point le blâme de tout homme d'honneur, et je méprise le tien. Va, je suis tout prêt à te confondre, je n'ai besoin de personne pour te punir; et tu verras, en tombant sous mes coups, que je ne suis que

trop fort pour te prouver l'atrocité du mensonge insolent que tu viens de proférer contre moi.

Marphise, Renaud, Roland, Olivier, ses deux fils, et Dudon, s'étaient levés aussitôt que Roger; il n'en était aucun qui ne voulût prendre sa défense. Il n'est pas juste, s'écriaient-ils, qu'un nouvel époux se batte le jour même de ses noces. Roger les força de rester tranquilles, se fit apporter les armes qu'il avait enlevées à Mandricard. Roland voulut attacher lui-même ses éperons; Charles lui ceignit l'épée; Bradamante et Marphise attachèrent sa cuirasse après avoir lacé ses autres armes. Astolphe tint son cheval par la bride; Dudon lui présenta l'étrier; et Renaud, Olivier et le duc Naymes chassèrent et firent sortir tous ceux qui pouvaient embarrasser la lice, qui était toujours prête pour ces sortes de combats. Comme on voit quelquefois de timides colombes se lever d'un champ de bled, et s'enfuir à tire d'ailes pour se cacher dans leur nid, lorsque les vents déchaînés couchent les moissons, secondés par un orage qui verse des torrents d'eau mêlée de grêle, et lorsque l'air sombre et nébuleux s'entr'ouvre et laisse échapper de longs sillons de feu; de même toutes les dames de la cour de Charles pâlissaient et frémissaient en voyant Rodomont : elles étaient prêtes à se cacher dans le palais, et ne pouvaient croire que Roger pût lui résister. La même terreur s'emparait même de quelques chevaliers, et fut encore bien plus grande

parmi le peuple qui se souvenait des ravages affreux que ce Sarrasin avait faits dans Paris, lorsque tout seul il parcourait cette ville le fer et la flamme à la main.

Bradamante aimait trop tendrement pour ne pas trembler aussi; le courage invincible de Roger, la justice de la cause qu'il avait à soutenir, ne pouvaient empêcher cette jeune et tendre épouse de frémir, en voyant celui qu'elle adorait aux prises avec le plus redoutable de tous les Sarrasins. Ah! qu'elle eût desiré pouvoir combattre en place de son époux, quand même elle eût été certaine de ne pouvoir résister à Rodomont! Elle eût préféré de mourir mille fois elle-même, plutôt que de soutenir l'affreux spectacle qui lui présentait un époux adoré dans le péril le plus grand qu'il eût jamais éprouvé. Ce fut en vain que, prenant un visage plus assuré, Bradamante supplia son époux de lui remettre le soin de venger son injure; elle fut obligée de se rasseoir, et d'être témoin de cet affreux combat, dont l'issue pouvait devenir si funeste à son amour.

Les deux guerriers, après s'être écartés l'un de l'autre, se chargèrent avec fureur la lance en arrêt. Les deux lances, en portant sur leurs boucliers, parurent n'être que d'une glace fragile, et l'on eût pris leurs éclats pour des oiseaux qui s'élevaient vers le ciel: celle de Rodomont avait frappé dans le milieu du bouclier d'Hector, et

l'acier qui le couvrait, trempé par Vulcain, était impénétrable. La lance de Roger avait traversé le bouclier de Rodomont, quoiqu'il eût une palme d'épaisseur, et que le milieu fût composé des os les plus durs. Si cette lance ne se fût pas brisée dans le bouclier, le haubert de Rodomont, eût-il été de diamant, n'eût pu résister, et le combat eût été terminé par la mort du Sarrasin. Les deux chevaux, ne pouvant soutenir la force du contre-coup qu'ils reçoivent, touchent la terre de leur croupe; les deux fiers ennemis les font relever, jettent le reste de leurs lances, et reviennent l'un sur l'autre l'épée haute et la fureur dans les yeux. Tous les deux cherchent le défaut des armes de leur ennemi, pour y porter la pointe ou le taillant de leurs épées.

Rodomont n'est plus couvert de son ancienne écaille de dragon, et son bras n'est plus armé de la redoutable épée de Nembrod; sa tête n'est défendue que par un casque d'une trempe ordinaire, les armes impénétrables, dont il fut autrefois couvert, étant restées appendues au monument consacré par lui-même aux mânes d'Isabelle, où Bradamante les avait attachées après l'avoir renversé. Les armes du roi d'Alger sont cependant d'une forte trempe; mais il n'en est aucune qui puisse résister aux coups de Balisarde, qui percerait jusqu'à des armes enchantées.

Roger caracolle autour de Rodomont, et parvient à lui faire plusieurs blessures légères : le Sarrasin, furieux de voir déja ses armes ensanglantées, et de se sentir atteint par de nouveaux coups, mugit dans son casque comme la mer irritée; il jette son bouclier, et prenant son épée à deux mains, il en porte un coup horrible sur la tête de Roger. Cette machine qu'on voit portée par deux bateaux sur le fleuve du Pô, et que l'on élève à force de bras et de poulies, frappe avec moins de violence les pilotis aigus sur lesquels elle retombe de toute sa pesanteur, que le payen ne frappe Roger avec ses deux mains, auxquelles aucun poids ne peut se comparer. Le coup furieux du Sarrasin ne peut entamer le casque d'Hector; l'homme et le cheval eussent été fendus en deux sans l'ouvrage de Vulcain : mais Roger ne peut en soutenir la violence; il penche la tête sur l'encolure de son cheval, ouvre les bras et les jambes; il est déja prêt à tomber, lorsque Rodomont redouble par deux fois le même coup : son épée ne peut résister plus long-temps, et se brise au troisième presque jusqu'à la garde. Roger reste étendu sans connaissance sur son cheval. Rodomont, quoique désarmé, profite de son état, lui entoure le cou de ses bras nerveux, et le fait tomber étendu sur le sable. A peine Roger a-t-il touché la terre, qu'il reprend ses esprits; son dépit alors égale sa fureur, et

surtout lorsqu'il jette les yeux sur Bradamante, qu'il voit pâle et levant au ciel ses yeux pleins de larmes. Cette tendre amante, en effet, avait pensé tomber morte des mêmes coups que Roger avait reçus.

Le paladin, serrant son épée dans sa main, s'élance pour frapper Rodomont; celui-ci veut le heurter et le faire fouler sous les pieds de son cheval : mais Roger se détourne légèrement, saisit la bride du cheval de la main gauche, et de la droite, précipitant ses coups sur le Sarrasin, il le blesse dans le flanc gauche, et lui perce la cuisse du même côté. Rodomont, qui tient encore la poignée massive de son épée, espère étourdir Roger en portant un coup violent sur son casque : mais Roger prend ce moment pour lui saisir le bras; et, joignant son autre main à la première, il fait un effort assez puissant pour arracher son ennemi des arçons. Rodomont tombe sur la terre qui retentit du bruit de ses armes, et l'avantage deviendrait égal entre eux, si Roger n'avait pas celui d'être armé de son épée : il veut en profiter, et, présentant toujours la pointe à Rodomont, il tâche de tenir éloigné de lui ce Sarrasin d'une taille gigantesque. Il voit que le sang coule à gros bouillons de sa cuisse et de son flanc; il espère que ses forces s'épuiseront bientôt, et qu'il lui sera facile d'achever de le vaincre. Rodomont connaît son danger présent, et, n'ayant plus d'au-

tre ressource, il lance avec force la poignée pesante de son épée contre la tête de Roger, qui reste chancelant et tout étourdi de la violence de ce coup : Roger avait été atteint sur la visière et à l'épaule; il fait quelques pas en arrière, et paraît prêt à tomber. Le Sarrasin veut profiter de ce moment pour s'élancer sur lui; mais la douleur et la profonde blessure de sa cuisse trompent sa fureur, et le font tomber un genou à terre. Roger aussitôt lui porte de nouveaux coups, et de sa main achève de l'étendre sur la terre; mais Rodomont se relève, saisit Roger, l'entoure de ses bras longs et nerveux, et chacun d'eux emploie alors tout l'art de la lutte pour renverser son ennemi.

Rodomont, heureusement, avait déja perdu de ses forces avec le sang qu'il avait répandu; et Roger, exercé dès son enfance à la lutte, sentait l'avantage qu'il avait sur lui. Roger a l'adresse de presser principalement les parties du corps de son ennemi qu'il voit blessées; il en fait couler le sang avec plus d'abondance. Rodomont, se livrant à toute la rage qu'il a de se sentir prêt à céder la victoire, fait un nouvel effort; et, profitant de la hauteur de sa taille, il saisit Roger par le cou et par les épaules, il lui fait perdre terre et le tient suspendu sur sa poitrine; alors il le secoue, le serre étroitement, le fait tourner, et veut le précipiter à ses pieds: mais Roger, rassemblant toutes

ses forces, le tient si fortement attaché, que Rodomont ne peut s'en séparer.

Roger l'ébranle fortement à son tour; il appuie sa poitrine contre le côté gauche de son ennemi, sa jambe droite contre son genou; sa jambe gauche entrelace celles de Rodomont; et c'est dans cette position, qu'ébranlant à la fin ce grand colosse, il le soulève, le renverse, et lui fait frapper rudement la terre de ses épaules et de son casque.

Ce moment devient décisif. La chûte du Sarrasin est si violente, que le sang coule plus abondamment que jamais de ses blessures; la terre en est bientôt abreuvée et rougie. Roger poursuit sa victoire; il serre le cou de Rodomont, il presse son corps avec ses genoux; et, tirant un poignard aigu qu'il porte sur sa visière, il lui crie de se rendre, et le menace de lui porter le coup mortel. Le Sarrasin furieux, loin de se rendre, fait d'inutiles efforts pour se dégager; il reste oppressé par la force et par tout le poids du corps de Roger, comme le sont souvent ces malheureux ouvriers que la soif de l'or porte jusque dans les entrailles de la terre ibérienne, ou dans les mines de la Pannonie : les parois des puits profonds s'éboulent; enterrés à moitié, leurs bras s'élèvent en vain; et leur poitrine, affaissée par la pression des terres, ne peut plus élever des cris pour appeler à leur secours. Rodomont sent qu'il

ne peut plus résister; il voit la pointe du poignard prête à lui percer la tête; il entend les menaces de Roger que la générosité porte encore à vouloir lui donner la vie, s'il veut la lui demander: mais le fier roi d'Alger craint moins la mort, que de s'avilir par un acte de faiblesse; il essaie de nouvelles secousses; il veut se rouler pour reprendre le dessus sur son ennemi qui continue à le presser et à l'étouffer dans ses bras victorieux. Tel on voit un mâtin qu'un dogue tient à la gorge, et qui ne peut se débarrasser des pattes d'un adversaire qui le surpasse en force, mais non pas en fureur; son corps se débat en vain, ses yeux ardents roulent dans sa tête, et sa gueule écumeuse est prête à jeter son dernier cri.

Rodomont perd enfin l'espérance de pouvoir se dégager des bras de son ennemi; mais sa rage lui fait conserver encore l'espoir de lui donner la mort dans les siens. Tandis que le généreux Roger persiste à lui crier de se rendre, l'indomptable roi d'Alger fait un nouvel effort, dégage son bras droit, tire son poignard, et cherche à l'enfoncer dans les reins de Roger : celui-ci s'en aperçoit, se garantit de cette atteinte; et, sa belle ame étant indignée de la férocité de celle de Rodomont, il hausse son bras victorieux, et plonge trois fois son poignard dans le front terrible du Sarrasin. Le corps de Rodomont reste immobile et glacé; mais son ame irritée blasphême encore

en se précipitant sur les noirs rivages de l'Achéron (1).

---

(1) Imité du dernier vers de l'Énéide:

> Vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras.

Voltaire a traduit ainsi ces derniers vers de l'Orlando.

> Alors, alors, cette ame si terrible,
> Impitoyable, orgueilleuse, inflexible,
> Fuit de son corps, et sort en blasphémant,
> Superbe encore à son dernier moment,
> Et défiant les éternels abymes
> Où s'engloutit la foule de ses crimes.

Dictionnaire Philosophique, art. ÉPOPÉE. P.

FIN DU QUARANTE-SIXIÈME ET DERNIER CHANT.

TABLE

DES CHANTS ET ARGUMENTS CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

TABLE

DES NOMS PROPRES ET DES MATIÈRES PRINCIPALES

DU ROLAND FURIEUX.

On renvoie dans cette table au chant et à la page; on a cru inutile de renvoyer au volume; le lecteur voudra bien faire attention que le premier volume du Roland (le cinquième des œuvres complètes) contient les dix-sept premiers chants; le deuxième volume, les quinze chants suivants (c'est-à-dire, depuis le dix-huitième jusques et compris le trente-deuxième), et enfin le troisième volume, les quatorze derniers chants (c'est-à-dire, depuis le trente-troisième jusques et compris le quarante-sixième).

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

Z.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

